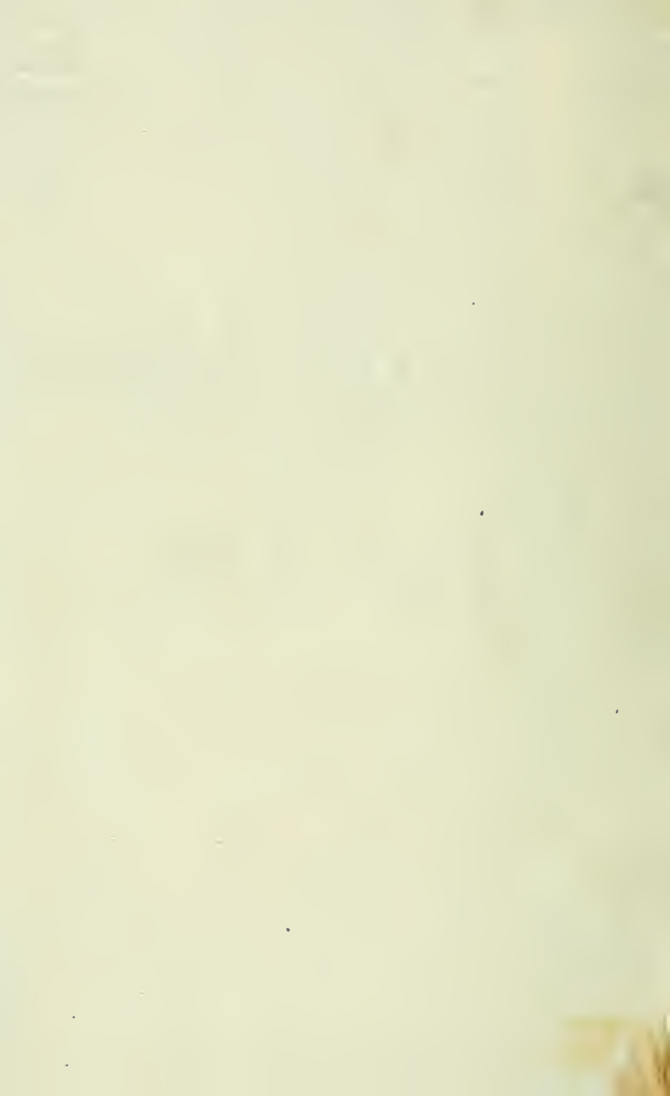
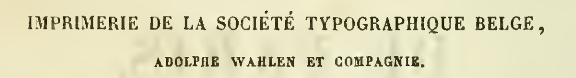






REVUE

DE PARIS.


IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WAHLEN ET COMPAGNIE.

REVUE

DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1841.

TOME HUITIÈME.

AOUT.

Bruxelles,
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

1841



GRÉTRY.

En juillet 1726, un vieux curé allemand, un chanoine épanoui de Notre-Dame de Presbourg, passant à Blegnez, dans un voyage à Liége, s'arrêta soudainement dans ce village, au souvenir d'une nièce bien-aimée, qui vivait là dans les tracas poétiques de la vie champêtre. C'était un dimanche après vêpres; le vieux curé, après avoir entendu au loin la voix solennelle des cloches, entendit bientôt les accords dansants d'un violon : « C'est bien cela, dit-il; ce diable d'homme se console de la vie, et console pareillement sa femme en jouant du violon. O seigneur Dieu! oubliez leurs péchés. » Tout en disant ces mots, il s'avançait toujours vers le violon émoustillant. Il rencontre un paysan : — Mon ami, lui demande-t-il, c'est bien par là, de l'autre côté de l'église, au bout de cette haie, que demeure Jean-Noë Grétry?

— Oui, monsieur le curé, dit le paysan dont les jambes flageollaient un peu; le meilleur cabaret du terroir. Par ma foi! vous y boirez, s'il vous plaît, de la bierre ou de l'eau-de-vie à votre guise; et si le cœur vous en dit, il vous fera danser un petit brin avec de jolies filles, un peu drues, ne vous déplaise.

Le curé poursuivait son chemin.

— Diable! dit-il, notre neveu est un grand profane, il enivre son prochain de toutes façons. C'est là une charité malentendue; mais après tout, un peu de joie à ces pauvres créatures, c'est un péché que Dieu lui-même absout en souriant; voyons donc!

Quand il eut dépassé le dernier pilier de l'église, un spectacle qu'il n'avait pas coutume de voir s'offrit à ses yeux, comme par magie. Figurez-vous un paysage de Berghem, ou plutôt une fête de Téniers; enfin cherchez dans vos souvenirs une *Gaieté* flamande avec tous ses décors champêtres, sa joie naïve, son entrain bruyant, son laisser aller pittoresque, et vous aurez quelqu'idée de la surprise du vieux curé de l'austère cathédrale de Presbourg. Du premier coup-d'œil, il entrevit à travers les vieux ormes, au-dessus d'une pelouse des plus verdoyantes, son neveu Jean-Noë Grétry, qui, juché sur un tonneau, jouait du violon à faire perdre la tête aux Flamandes les plus rebelles. Toute la florissante jeunesse du pays dansait bruyamment autour de lui; il y avait même çà et là quelques femmes sur le retour et quelques amoureux surannés qui oubliaient leur âge dans les entrechats grotesques. Rien de plus animé, rien de plus gai, rien de plus amoureux que ce spectacle; mais là n'était pas tout le tableau. Devant la chaumière, tout à la fois coquette et rustique, du joueur de violon, chaumière qui était, toute la semaine, la demeure d'un petit fermier, et qui devenait le dimanche la maison des buveurs, se trouvait éparse une demi-douzaine de tables où les danseurs venaient tour à tour vider une pinte de bière, et par ci par là couper une tranche de jambon. Dans la salle de la chaumière, les graves ivrognes du village jouaient aux cartes en devisant du temps passé; dans le lointain, le pâtre de Blegnez, qui voulait aussi être de la fête, jouait de la cornemuse, tout en ramenant aux étables ses vaches brunes et ses taureaux mugissants; le coucou jetait çà et là son chant railleur, le bouvreuil son chant mélancolique; le ciel était assez bleu pour un ciel flamand; le soleil à son déclin semblait sourire à toutes ces joies rustiques; la prairie répandait au gré du vent les parfums de ses herbes fleuries; en vérité, rien ne manquait au tableau. Je pourrais mieux vous dépeindre les folâtreries de la danse et les rires olympiens des buveurs, mais votre imagination est plus riche que ma plume. Je reviens à mon vieux curé. J'oubliais: entre la grange et un vieux chêne de la haie, au-dessus d'une belle luzerne qui venait d'être fauchée, se trouvait une escarpolette tout enjolivée de rubans et de bouquets. Au passage du chanoine, une jolie fille de seize à dix-sept ans s'y laissait

balancer par un jeune gars endimanché, qui avait l'air d'y regarder à deux fois. M. le curé passa vite en baissant les yeux; mais tout curé qu'il était, il avait baissé les yeux un peu trop tard. — Mon Dieu! mon Dieu! marmota-t-il entre ses dents. Il avança toujours en se recommandant au Seigneur; il se glissa en tapinois le long de la grange et arriva presque à l'improviste, pendant une contredanse, à la porte de sa nièce bien-aimée. Il y avait bien dix ans que M[lle] Dieudonné Campinado s'était laissée enlever avec assez de bonne volonté par Jean-Noë Grétry, dont elle avait suivi avec une sainte résignation la fortune aventureuse. Ils s'étaient mariés par-devant Dieu et par-devant notaire; mais, malgré le mariage, la famille Campinado avait à peine pardonné aux jeunes époux. Le vieux curé, qui voulait pardonner avant de mourir, s'était arrêté dans cette pensée au village de Blegnez. Cependant tout ce qu'il venait de voir amortissait un peu ses désirs d'absolution. Au moment où il allait franchir le seuil de la chaumière, sa nièce, qu'il avait vue autrefois la plus timide et la plus sainte des filles de son chapitre, sortit tout à coup dans un déshabillé très-joli, mais très-profane, avec une pinte de bière a chaque main et un refrain de chanson à la bouche. A la vue de son vieil oncle, elle laissa tomber les deux pintes de bière, mais elle retint le dernier mot de la chanson.

— Ah! mon oncle! s'écria-t-elle. Noë, Noë, viens donc embrasser notre oncle!

Et disant cela, elle se jetait tout éperdue dans les bras du vieux curé. Le joueur de violon, malgré son goût pour la musique et pour la danse, abandonna à l'instant ses danseurs et son violon. — Ah! mon cher enfant, lui dit le curé, dans quel enfer vivez-vous!

— Ma foi, dit Noë, s'il y avait une aussi belle joie en enfer, vous perdriez votre latin, mon oncle. Mais vous allez boire une petite pinte de bière, n'est-ce pas? Qu'ai-je dit? de la bière! j'oubliais que je parle à un curé. Ma femme, descendez vite au fond de la cave; il nous reste quelques bouteilles pour les grands jours, et n'est-ce pas aujourd'hui un grand jour?

L'oncle allait se plaindre sans doute, quand une douzaine de danseurs, ne sachant plus que faire et d'ailleurs entraînés par la curiosité, s'avancèrent bruyamment à la porte de la chau-

mière. — Mon Dieu! mon Dieu! murmura le curé, je ne suis donc pas au bout. Ah çà, monsieur mon neveu, j'espère au moins que je ne serai pas contraint de danser avec vous tout à l'heure.

— Allez, allez, mon oncle, le bon Dieu ne s'en plaindrait pas; mais que vos jambes soient sans inquiétude. Pour vous prouver même ma bonne volonté, je vous céderai ma place, où vous pourrez tout à votre aise faire un sermon à nos jeunes filles; ce sera une autre chanson, et je ne réponds pas d'un grand nombre de convertis. En attendant, buvons un coup et saluons ce beau soleil couchant.

La femme du joueur de violon venait d'apporter, avec une grâce charmante, une bouteille ensablée et des verres. Noë fit sauter le bouchon en homme bien entendu; il versa à boire avec beaucoup de laisser-aller, et, bon gré mal gré, il fallut bien que le vieux curé bût coup sur coup deux verres d'un petit vin clair plein de feu, digne d'un chanoine allemand. — N'est-ce pas, mon oncle, reprit Noë, que mon parrain avait bien ses raisons pour me baptiser du nom de Noë? Je n'ai pas planté la vigne, moi, mais je ne l'en cultive pas moins. Voyons, ce n'est point assez de vider son verre pour aujourd'hui, il faut jouer du violon. Mais où est donc Jean?

— Tiens, dit la mère avec un sourire d'amour, le voilà qui revient avec une nichée d'oiseaux.

Jean était un joli enfant de sept ans et demi, qui avait toute le gentillesse et toute l'espièglerie de son âge; il sourit tout en caressant trois jeunes grives, sans avoir l'air de se soucier de monsieur le curé.

— Allons, lui dit Noë, embrasse ton oncle; mais avant tout laisse voler ces oiseaux au ciel; ne t'ai-je pas dit assez de mal des oiseleurs?

Et comme l'enfant résistait: — Si tu m'obéis, je te dispense d'une leçon de grammaire.

L'enfant résistait toujours. — Eh bien! voyons, tu viendras avec moi jouer un air sur l'estrade.

Cette fois l'enfant fut séduit; il regarda les oiseaux d'un air pensif, et, tout d'un coup, il ouvrit la main: deux jeunes grives s'envolèrent sur un vieux orme, l'autre voleta à grand'-peine sur le chaume. — Que le bon Dieu les conduise! dit Noë

en retournant à son violon. L'enfant n'avait pas perdu de temps; il grimpa comme un chat l'escalier de sa chambrette, il décrocha un vieux violon que son père avait ramassé dans un de ses voyages, il redescendit en préludant déjà. Le vieux curé l'arrêta au passage. — Comment! s'écria-t-il, un violon dans des mains de sept ans! Ah! mon enfant, quelle fatale prédestination! A ton âge, on ne doit avoir que l'encensoir dans la main, on ne doit chanter que les louanges du Seigneur. Est-ce que tu n'es pas enfant de chœur? poursuivit l'oncle en secouant les touffes de cheveux de Jean.

— Ah bien? oui, dit Jean avec une moue charmante, enfant de chœur! c'est bon pour un autre.

— C'est un terrible enfant, dit la mère, nous ne savons qu'en faire; il ne veut entendre parler que du violon.

— Mais ce n'est pas là un sort. Dis-moi, mon ami, reprit le curé, veux-tu me suivre à Presbourg? Je t'y donnerai un bénéfice.

— Quel joli petit chanoine ce serait là! dit la mère.

— Moi, chanoine! s'écria l'enfant en prenant sa volée. Le petit diable incarné alla en sautillant sur l'estrade où l'attendait son père, et là, les cheveux au vent et le regard déjà aguerri, il se mit à racler le mieux du monde une vieille contredanse du pays. Le vieux curé ne put s'empêcher de sourire; il prit la main de sa nièce, et, d'un air moitié sérieux, moitié comique, il lui dit: — Ah! ma nièce, ma pauvre Jeanne! quel enfant vous avez fait là! Vous voilà dans un joli chemin: un joueur de violon par ci, un joueur de violon par là.

— Allez, allez, mon oncle, tous les chemins vont à Rome, et on y arrive aussi bien après un coup d'archet, qu'après un beau sermon. N'est-ce pas un grand malheur, par hasard, que de réjouir un peu tous ces bons paysans une petite fois par semaine? Mais n'en parlons plus, soyons tout à la joie de nous revoir.

Le vieux curé entendit raison sans peine; il se tourna un peu à son insu vers le tableau de la danse. Malgré la présence du chanoine, la fête allait toujours son train; il ne s'en plaignit pas. Le souper fut digne de la fête. On acheva le vieux vin, on mangea de bon appétit un certain lapin de garenne dont le curé se souvint jusqu'à la mort. Le lendemain, il partit fort

content de l'hospitalité de son neveu, il partit en bénissant le chaume modeste où s'abritait la joyeuse famille. Jean le conduisit jusqu'au prochain village, tout en cueillant des bluets et en effarouchant les moineaux. — Adieu, lui dit l'oncle en versant une larme; que sainte Cécile te protége et que Dieu te conduise! Cette diable de famille de Grétry, reprit le curé un peu plus loin, est prédestinée au violon.

Quatre ans après, le jeune espiègle, qui n'avait pas douze ans, remportait le premier prix de violon à Liége; c'était là un vrai prodige en ce temps, où les prodiges n'étaient pas communs. Comme il n'y avait pas de journaux, ce triomphe ne dépassa guère la province de Liége; Jean Grétry n'atteignit qu'à cette demi-célébrité qui fait le malheur des âmes ardentes, mais c'en fut assez pour captiver le cœur d'une jeune Liégeoise de haute naissance, qui fut sa gloire la plus belle et la plus sûre; il l'épousa aux plus beaux jours de sa jeunesse, et c'est de là que nous vint André Grétry, dont je vais vous raconter l'histoire.

Ce n'est pas sans raison que j'ai débuté par ce petit tableau flamand; j'ai voulu rechercher le vrai berceau de Grétry; il y a certes de curieuses études à faire sur la filiation des poëtes et des musiciens. Qui sait s'il n'a pas fallu quatre générations pour mettre au monde Mozart ou Molière? Qui sait si la poésie, qui est aussi la musique, n'est pas un trésor lentement amassé dans les familles, un héritage sacré dont Dieu seul désigne l'héritier? « Tout poëte, a dit Hoffmann, s'habille un peu de la défroque de son grand-père. » Mais il est temps d'en venir à André Grétry.

Il naquit à Liége, le 11 février 1741, il y a un siècle si je ne me trompe. Il entra fort jeune dans la vie ou plutôt dans la musique : il avait à peine quatre ans que déjà il était sensible au rhythme musical. Un jour qu'il était seul au coin du feu, une de ces bouilloires qu'a si bien chantées Théophile Gautier fixa sa rêverie naissante par sa chanson monotone. En même temps le grillon chantait entre deux briques écaillées; le chat, sommeillant sur les cendres, faisait entendre son ron ron cadencé. Cette symphonie familière amusa d'abord l'enfant; il regarda d'abord autour de lui pour s'assurer s'il était bien seul. Il promena son œil animé sur les plats d'étain de l'étagère, sur

les rideaux jaunis de l'alcôve, sur deux vieux violons honoraires appendus en glorieux souvenirs au-dessus de la cheminée; se voyant seul en face de la musique, il se mit à danser de toutes ses forces. Après la contredanse, il voulut connaître à fond le secret de la musique, il renversa l'eau de la bouilloire dans un feu ardent de charbon de terre. L'explosion fut si violente, que le pauvre danseur tomba suffoqué et brûlé presque par tout le corps. On l'emmena à demi mort chez sa grand'-mère maternelle, à une campagne voisine de Liége, où il passa deux belles années. Il était là, sans maître et sans soucis, en grande liberté, battant la campagne matin et soir, aimé de tous pour ses gentillesses et sa jolie figure, et (faut-il l'en croire?) aimant déjà, il ne dit pas qui, mais plusieurs filles et fillettes à la fois, aimant déjà trop, c'est lui qui parle ici, pour le confier à aucune d'elles.

Jean Grétry, qui s'était si bien moqué des enfants de chœur, qui était un si bon philosophe à sept ans, eut plus tard toutes les faiblesses des philosophes. Ainsi il fit de son fils, bon gré mal gré, un enfant de chœur à la collégiale où il était premier violon. Enfant de chœur! Grétry ne se rappelait cela qu'en frémissant. Ce n'était pas tout, le pauvre André fut bientôt abandonné au maître de musique le plus barbare qui fut jamais. Dans ses mémoires, Grétry raconte avec amertume toutes les tortures qu'il lui fallait subir, tortures assez comiques; écoutez-le plutôt: « Tantôt il nous mettait à genoux sur une bûche ronde, et au plus léger mouvement nous faisions la culbute. Je lui ai vu affubler la tête d'un enfant de six ans d'une vieille et énorme perruque, l'accrocher en cet état contre la muraille à plusieurs pieds de terre, et là il le forçait à coups de verges de chanter sa musique qu'il tenait d'une main, et de battre la mesure de l'autre. Ce pauvre enfant, quoique très-joli de figure, ressemblait à une chauvesouris clouée contre un mur et perçait l'air de ses cris. » Le pauvre jeune musicien passa quatre à cinq ans dans cette horrible inquisition. Grâce à son maître, c'était un assez mauvais écolier en musique; mais un autre maître, le maître de tous les grands artistes, le hasard vint à son aide. Une troupe de chanteurs italiens, passant par Liége, y représenta des opéras de Pergolèse. Grétry assista à toutes les représentations, et se passionna pour la musique italienne.

Son père fut si charmé de ses progrès, qu'il voulut à toute force lui faire chanter un motet à l'église le dimanche suivant. C'était un air italien sur ces paroles de la Vierge : *Non semper super prata casta florescit rosa*. Chacun de s'écrier au miracle. Quel prodige? D'où vient qu'il chante ainsi? C'est digne de l'Opéra. L'ancien maître lui-même ne put s'empêcher de lui sourire. Il chanta ainsi tous les dimanches pendant plusieurs années. Mais il avait le cœur sensible; il devint éperdument amoureux de toutes les blondes Flamandes qui venaient l'écouter; il aimait surtout celles qu'il ne voyait pas; c'était l'espérance amoureuse plutôt que le souvenir, la rêverie plutôt que la passion. Il abandonna le chant et l'église pour la composition et pour la solitude. Je ne raconterai pas toutes les petites joies et toutes les petites mésaventures de notre musicien; je ne vous dirai pas comment il étudia en vrai poëte le bruit du vent, de la pluie, de l'orage, de la fontaine, le chant des oiseaux, et surtout les battements du cœur d'une jeune fille allemande de son voisinage qui, par amour pour la musique, aimait jusqu'au musicien. Il ne faut pas s'arrêter trop longtemps aux enfantillages de l'amour et du génie. Sa première œuvre sérieuse (il n'est plus ici question d'amour) fut une messe en musique. Ce fut là son triomphe à Liége; comme son père, autrefois, il devint le prodige du pays. Pressentant qu'il n'irait pas plus loin s'il demeurait à Liége, il voulut partir pour Rome, pour ce soleil de feu où devaient s'épanouir les fleurs de son génie. Le dimanche de la Passion, au sortir de la messe, tous les Liégeois s'écriaient avec amour et avec regret : Nous avons entendu les adieux du jeune Grétry.

Il allait partir aux premiers jours d'avril, partir pour longtemps, il allait, pauvre oiseau voyageur, s'exiler loin de son pays, loin de sa famille. Mais un artiste est-il jamais exilé? Le printemps était venu, la bonne mère pleurait tout en préparant le chétif bagage de son fils. L'insouciant voyageur était le seul qui répandît un peu de gaieté dans le doux et calme intérieur flamand. Le père jouait sur son violon fidèle, les airs les plus tristes; le chien lui-même devenait inquiet. Au voisinage il y avait plus de tristesse encore : la jolie Allemande, presque toujours penchée à sa fenêtre, répandait une larme silencieuse qui venait du cœur; elle ne chantait plus, elle ne riait plus;

en vain le printemps venait refleurir sa fenêtre, le printemps de son cœur était flétri.

Donc, à la fin de mars 1759, il partit à pied, la valise sur le dos, le bâton à la main, avec ses dix-huit années toutes fraîches, toutes pures, toutes couronnées d'espérances; avec les bénédictions de son père et les larmes de sa mère; outre ses espérances, il avait quelques compagnons de voyage, deux pistolets qu'on lui avait donnés, en lui disant : *Rodrigue, as-tu du cœur?* un vieux contrebandier et deux étudiants dont l'un était abbé (celui-là n'alla pas loin). Le contrebandier s'appelait Remacle, c'était un vieux renard qui faisait, bon an, mal an, deux voyages de Liége à Rome, en compagnie de jeunes étudiants; il portait en Italie les plus fines dentelles de Flandres, il rapportait de Rome des reliques et de vieilles pantoufles du pape qui faisaient la joie de tous les couvents des Pays-Bas. Le vieux Remacle avait pour associé honoraire un gros garçon champenois qui faisait le métier de dépister et de battre les gabelous ou alguazils de la finance. Ce voyage ou plutôt ce pèlerinage de Grétry est presque un chapitre de Gil Blas. La caravane était des plus grotesques : un musicien rêveur, qui chantait des motets à tout bout de champ; un pauvre abbé piteux, qui se retournait à chaque minute vers le clocher de son village, un jeune étudiant en médecine des plus allègres, s'amusant de tous ceux et surtout de toutes celles qui passaient sur son chemin; un gros ivrogne champenois, très-alléché des filles d'auberge après avoir vidé une pinte ; enfin un vieux contrebandier avare, grave et silencieux comme un Flamand, toujours en guerre avec les gabelous. Le premier jour, l'arrière-garde, c'est-à-dire l'abbé, arriva au gîte longtemps après les autres; l'étudiant lui avait prédit qu'il n'arpenterait que vingt-cinq lieues de son pied mignon. Au bout de vingt-cinq lieues, le pauvre abbé tourna le dos à la caravane, pour reprendre le chemin de Liége. La caravane n'en fut pas moins gaie. Le vieux Remacle fut bientôt enchanté de ses jeunes compagnons à propos de deux petites aventures. Un jour, en entrant dans une auberge pour la dînée, une colossale Allemande, la maîtresse du logis, sauta au cou de Grétry, lui fit mille caresses attendrissantes, le servit comme un prince. Jamais Remacle n'avait si bien dîné. Au dessert, elle versa des liqueurs à tout

le monde, tout en disant mille choses tendres à Grétry, qui n'entendait pas l'allemand. — C'est bien heureux qu'il ne faille pas comprendre, disait-il. Remacle voulut payer l'écot, elle le repoussa, il ne se fit pas repousser une seconde fois. Enfin Grétry finit par comprendre : cette bonne hôtesse avait un fils de même âge et de pareille figure qui étudiait à Trèves, elle avait caressé Grétry en l'honneur de son fils, comme une bonne mère qui veut répandre son cœur à chaque souvenir. Voici l'autre aventure : quelques jours après, dans une autre auberge, nos voyageurs s'attablent pour le souper; voilà les servantes en l'air; tous les fourneaux s'allument, on égorge les poulets, on décroche les jambons, on déterre les plus vieilles bouteilles de la cave, Grétry et les contrebandiers ne savent que penser; enfin l'étudiant revient une lancette à la main. — Qu'as-tu fait, aventurier? — J'ai saigné le maître et la maîtresse de céans, après quoi je les ai endormis. — Imprudent! — Bah! dit-il avec un éclat de rire, ils sont vieux comme le temps, ils n'ont pas grand' chose à risquer.

D'autres aventures encore vinrent convaincre Remacle que ses jeunes compagnons de voyage étaient dignes de lui. Toujours dans la crainte des alguazils en question, le vieux contrebandier leur fit faire un détour de quelques lieues aux environs des Alpes pour voir, leur dit-il d'un air désintéressé, un superbe monastère où l'on faisait l'aumône une fois par semaine à tous les pauvres du pays. En arrivant dans la grande salle, au milieu d'une cohue bruyante, Grétry vit un gros moine monté sur un escabeau, qui présidait avec colère à la charité chrétienne. Il avait bien l'air de vouloir exterminer son monde plutôt que de l'aider à vivre; il venait de malmener un pauvre vagabond français qui implorait son secours, quand il vit tout d'un coup la noble figure de Grétry; il vint au jeune musicien : — C'est la curiosité qui vous attire ici, lui dit-il avec dépit.

— C'est vrai, dit Grétry en s'inclinant; la beauté de votre monastère, la grandeur du paysage et le désir de contempler l'asile ou le malheureux voyageur est accueilli avec tant d'humanité, nous ont détournés de notre route. En vous voyant, j'ai vu l'ange consolateur; toutes les victimes de la misère doivent bénir votre douceur si édifiante. Dites-moi, mon père,

est-ce que vous faites tous les jours autant d'heureux que j'en vois là ?

Le moine, courroucé de ce persiflage, pria Grétry de retourner d'où il venait. — Mon père, reprit Grétry, est-ce l'Évangile qui vous a enseigné cette façon de faire l'aumône : secourir d'une main et souffleter de l'autre ?

Une rumeur sourde se répandit dans la grand' salle ; le moine, ne sachant que dire, se plaignit du mal de dents ; le malin étudiant ne perdit pas de temps, il courut à lui avec un air de touchante compassion : — Je suis chirurgien, lui dit-il en le renversant sur l'escabeau. Le moine voulut le repousser, mais il tint bon. — C'est Dieu qui m'envoie vers vous, mon père. Bon gré mal gré il fallut bien que le moine ouvrît la bouche. — Courage, mon père ; les grands saints ont tous été martyrs : Jésus a été crucifié, c'est bien le moins que je vous arrache une dent.

Le moine se débattit : — Jamais ! jamais ! s'écria-t-il.

L'étudiant se tourna avec beaucoup de sang-froid vers les assistants, qui riaient tous dans leur barbe : — Mes amis (il parlait à des voyageurs estropiés, à des brigands de la montagne, à des pauvres de toute espèce), mes amis, pour l'amour de Dieu, venez tenir ce bon père, je ne veux pas qu'il souffre plus longtemps.

Les mendiants comprirent la plaisanterie ; quatre d'entre eux se détachèrent du groupe et vinrent en aide au chirurgien. Le moine se débattit avec fureur, mais il eut beau faire et beau crier, il fallut en passer par-là. Grétry ne fut pas le dernier à venir en aide à son ami ; le malicieux étudiant saisit la première dent venue, il secoua à tour de bras la tête du moine à la grande joie des mendiants qui se voyaient venger fort à propos. — Eh bien ! mon père, qu'en dites-vous ? lui demanda Grétry après l'opération ; je suis bien sûr que vous ne souffrez plus du tout.

Le moine trépignait de fureur ; les autres moines arrivèrent bientôt attirés par ses cris, mais il était trop tard.

Je passe sous silence les amours de Grétry pour les belles Tyroliennes. Enfin il arrive en Italie ; plus de neige, plus de montagnes, mais une prairie émaillée où chantaient les jeunes filles : « Ce fut, dit Grétry, la première leçon de musique que

je reçus en Italie. Le chant de ces belles Milanaises a laissé d'éternels échos dans mon âme. » Il fit son entrée à Rome un beau dimanche de juin, au milieu d'une douzaine de carrosses de promenade, où s'épanouissaient et où chantaient de belles Romaines souriantes à l'amour; il était dans l'enchantement; il parcourut jusqu'au soir les palais et les églises dont la renommée avait depuis longtemps frappé son imagination; cependant le soir, après avoir vu ces édifices qui sont les merveilles des arts, ces belles Romaines qui sont les merveilles de la nature, et ce beau ciel si pur et si bleu qui semble une des portes du paradis, Grétry songea avec un charme mélancolique au ciel nébuleux de son cher pays, aux blondes Flamandes de Liége, au doux et calme intérieur de son père, et aussi à cette jolie voisine qui lui avait dit un si tendre adieu avec une larme. Le plus beau pays du monde pour le voyageur est toujours le pays où son cœur a fleuri. Mais patience, le cœur de Grétry est à peine dans son printemps.

A Rome, Grétry débuta par la musique religieuse. Il s'inspira des maîtres sacrés, de l'aimable et gracieux Casaly, du grave Orisicchio, du noble et austère Lustrini. C'était la seconde année du règne de Clément XIII. La musique religieuse avait pris des airs profanes sous le règne de Benoît XIV, qui n'était rien moins que cagot; mais le nouveau pape, plein de zèle pour son église, avait rappelé la musique à l'ordre : la musique redevenait sévère, elle reprenait sa sollennité triste et pieuse, lente et vague; c'était bien la musique qui va droit au ciel sur les ailes des archanges après avoir sanctifié le cœur des pécheurs. Grétry, comme le divin Pergolèse, fut initié au sentiment, à l'harmonie et à la mélodie de cette musique. Il commença un *De Profundis* qui devait lutter de grandeur et de solennité avec le *Stabat*; mais comme ce *De Profundis* ne devait être chanté qu'à ses funérailles, il ne se pressa jamais trop de l'achever; il ne l'acheva pas.

Il y avait à Rome un collége pour les étudiants, les peintres et les musiciens de Liège, Grétry avait pour camarade de chambre dans ce collége ce mauvais garnement d'étudiant qu'il avait eu pour compagnon de voyage. C'était un voisin très-agréable : ainsi Grétry tombe malade, après avoir battu la campagne de Rome à la recherche des ruines antiques; le chirurgien, qui

faisait de leur chambre un vrai cimetière, dit d'un air tendre en lui tâtant le pouls : — Ah ! mon pauvre ami, j'ai perdu un tibia, et si tu meurs, tu voudras bien me permettre... Grétry s'arrangea de façon à ne pas lui rendre ce service.

Il fit la connaissance d'un organiste qui lui apprit à jouer du clavecin. C'était un fort mauvais maître, mais il avait une jolie femme, et toutes les leçons n'étaient pas perdues. Grétry fit tant de progrès qu'un jour le pauvre homme s'écria les yeux pleins de larmes : *O Dio! o Dio santissimo! questo é un prodiggio da vero!*

Quelques temps après, Grétry fut conduit par un abbé de ses amis chez Piccini, qui joua le grand seigneur de génie envers notre jeune Flamand. Il ne lui dit pas un mot, et continua de composer un oratorio comme s'il eût été tout seul. Après une heure de pareille audienee, Grétry s'en alla, non pas comme il était venu, car il était venu tout radieux d'espérance. Il ne perdit pas courage, il eut plus d'ardeur encore ; mais il retomba malade. Voulant échapper à son affreux camarade de chambre, il s'éloigna au hasard dans la campagne de Rome, confiant son mal à Dieu et à la nature. Le lendemain, se trouvant sur la montagne de Millini, il entra chez un ermite assez bon homme, quoique Italien (c'est Grétry qui parle). L'ermite l'accueillit comme un pèlerin et lui conseilla de s'établir dans son ermitage pour y respirer un air pur et pour reprendre des forces. Trois mois durant, Grétry devint son compagnon de retraite ; ce petit pèlerinage acheva ce que n'avait pu achever l'étude : au sortir de cette Thébaïde, Grétry se sentit tout d'un coup un grand musicien. Le jour de son départ, voulant imaginer un air sur des paroles de Metastasio, quel fut son ravissement de sentir qu'enfin il était maître de la musique, qu'il la dominait, qu'il en avait toutes les clefs. *Ah! fra Mauro!* dit-il à son ermite, je me souviendrai de vous jusqu'à la mort.

A son retour à Rome il mit en musique, pour le carnaval et pour le théâtre d'Aliberti, *les Vendangeuses*. Les musiciens du pays crièrent au scandale. Quoi! ce petit abbé de Liége (Grétry avait un costume d'abbé) est venu pour nous couper l'herbe! Le triomphe de Grétry n'en fut que plus célèbre. Il n'oubliait pas Liége, son cher pays, et sa chère famille. Il

avait envoyé, pour concourir à une place de maître de chapelle, le psaume *Confitebor*. Il obtint la place, mais il ne partit pas. Cependant il quitta bientôt l'Italie. Il partit de Rome pour Genève, non pas à pied, comme il y était venu. Il voyagea avec un baron allemand des plus silencieux pour ses péchés. Ils passèrent ensemble le mont Cénis ; ils descendirent en traîneau sur le dos de deux Savoyards de douze ans, comme des gens qui ne craignent pas le danger. Arrivé à Genève, Grétry courut au théâtre entendre la musique française, qu'il n'aimait pas trop, après quoi il eut hâte d'aller à Ferney. Voltaire l'accueillit à merveille. — Allez à Paris, lui dit-il, c'est de là que le génie vole à l'immortalité. — Vous en parlez bien à votre aise, dit Grétry ; on voit bien que le mot vous est familier. — Moi ! dit Voltaire ; je donnerais cent ans d'immortalité pour une bonne digestion. — Grétry partit pour Paris après avoir laissé un souvenir de passage aux Genevois, l'opéra de *Gertrude*.

A Paris il se trouva un peu dépaysé. Comme il était jeune, joli garçon et garçon d'esprit, il se fit bientôt des amis, entre autres Greuze, Vernet, Suard, Arnault. Malgré ces amis, qui en valaient bien d'autres, il désespéra d'un peuple qui tombait en pamoison à la musique de Rameau. Le prince de Conti le convia, grâce à Vernet, à lui donner quelque note de sa musique ; mais, après l'avoir entendu, le prince parut fort ennuyé. Grétry rentra à son hôtel la mort dans le cœur ; on lui remit fort à propos deux lettres anonymes, l'une de Liége : « Téméraire ! ne vas-tu pas lutter contre les Philidor et les Monsigny ? » l'autre de Paris : « Vous croyez donc, honnête Liégeois, venir enchanter les Parisiens ? Désabusez-vous, mon cher. Pliez bagage, retournez à Liége chanter votre musique baroque, qui n'a ni rime ni raison. » Puisque les lettres anonymes s'en mêlent, dit Grétry, je n'ai garde de perdre courage. Après une année tristement et pauvrement passée, Marmontel vint à lui avec l'opéra *le Huron* ; Grétry, désespéré, fit un petit chef-d'œuvre musical sur les mauvais vers du poëte. L'opéra fut bientôt joué avec beau succès. Tout ou rien à Paris. La veille, Grétry était un pauvre diable sans ressources, un aventurier sans avenir et sans passé ; le lendemain c'était un grand musicien partout recherché, partout applaudi. Son triom-

phe fut rapide; il ne dormit pas de la nuit; il pensait à son père; mais cette nuit même le pauvre joueur de violon flamand s'endormait pour toujours.

Le matin Greuze vint dire à Grétry : — Viens avec moi, je veux te montrer une peinture qui te fera grand plaisir. — Greuze conduisit Grétry près de la Comédie-Italienne, et lui indiqua du doigt une enseigne toute fraîche : *Au Huron*, *Nicolle, marchand de tabac*. Grétry, qui ne fumait pas, entra tout de suite chez le marchand et demanda une livre de tabac. — Quel bon tabac ! s'écriait-il plus tard.

Je ne veux pas vous conduire à tous les opéras de Grétry, qui sont au nombre de quarante-quatre. Vous savez aussi bien que moi que *le Tableau parlant*, *Zémire et Azor*, *la Caravane*, *Richard Cœur-de-Lion*, *Colinette à la cour*, ont, durant un demi-siècle, retenti sur toutes les lèvres, sur tous les clavecins, dans tous les théâtres et dans tous les cœurs. Il n'y a pas longtemps qu'une chanteuse célèbre nous apprenait cet air ravissant de la fauvette; l'Opéra-Comique, un jour de bonne inspiration, a repris *Zémire et Azor*; il va reprendre bientôt *Richard Coeur-de-Lion*.

M. de Fontenelle disait par distraction : « Il y a trois choses en ce monde que j'ai beaucoup aimées sans y rien comprendre : la musique, la peinture et la femme. » Je suis bien un peu de son avis là-dessus; on aime d'autant plus qu'on ne comprend pas : les femmes le savent trop bien. Or ce joli mot du poëte normand tombe à propos sous ma plume, qui ne veut pas faire de science sur une musique aimable, gaie et naïve avant tout. Grétry était presque un grand musicien, comme Van Ostade ou comme Greuze était presque un grand peintre. Il y a dans son inspiration un doux et tendre souvenir de la Flandre; en même temps, il y a la grâce et la gaieté parisiennes. Il n'était d'aucune école, mais lui-même avait ouvert une école; c'est grâce à lui que Dalayrac et Della Maria ont chanté. Il recherchait la vérité plutôt que l'éclat, le sentiment plutôt que le bruit, la grâce plutôt que la force; il laissait la statue sur le théâtre, et le piédestal à l'orchestre; tout savant qu'il était, il aimait mieux l'inspiration que la science : « Je veux faire des fautes, disait-il; l'harmonie n'y perdra rien. » A cette heure, bien des maîtres plus bruyants ont effarouché l'ombre aimable de Gré-

try ; ils ont un peu souri au souvenir de *la Rosière* ou de *Colinette*, mais qui sait si un beau soir, après tout le bruit qu'ils font, Grétry ne viendra pas encore ranimer notre plus doux sourire ?

Grétry n'était pas seulement un charmant musicien, c'était le plus aimable des philosophes ; tout le monde l'a dit, ses mémoires l'ont prouvé, il écrivait sans façon, dans le déshabillé d'un bon bourgeois de Liége, mais avec l'esprit naïf des riches natures. Quoique Flamand, il avait de l'à-propos. A l'Institut, David était presque toujours son voisin ; le peintre, ennuyé des discours, s'amusa un jour à faire le croquis d'une jeune Africaine : — Ce dessin peut devenir précieux, lui dit Grétry. — Veux-tu qu'il le devienne ? dit David, écris au-dessous quelque idée analogue à ton art. — Grétry prend le crayon et écrit à l'instant : *Une blanche vaut deux noires.*

Voltaire n'oublia pas le jeune pèlerin flamand, il écrivit pour lui un mauvais opéra qui n'inspira pas du tout le musicien. Voltaire prit son parti en grand homme d'esprit ; ayant appris qu'un opéra de Grétry, *le Jugement de Midas*, avait été applaudi aux Italiens après avoir été sifflé par les grands seigneurs sur le théâtre de Mme de Montesson, il envoya ce joli quatrain au musicien :

> Nos seigneurs ont sifflé tes chants
> Dont Paris a dit des merveilles ;
> Grétry, les oreilles des grands
> Sont souvent de grandes oreilles.

Mais je reviens aux amours de Grétry. Greuze l'avait un jour conduit dans l'atelier de Grandon, son ancien maître. Dans cet atelier comme dans tous les autres, il y avait des ébauches de toutes les façons, mais il s'y trouvait aussi une ravissante figure comme n'en eût pas peint Murillo ou Van Dick. C'était la fille du maître ; à coup sûr, c'était son chef d'œuvre. Dans l'atelier, notre cher musicien n'eut garde de voir un autre tableau ; il s'en alla en s'écriant : Quel grand peintre !

Il retourna à l'atelier ! Greuze y retourna aussi ; mais le dirai-je, Greuze y était entraîné par un amour fatal qu'il renfermait

en tremblant tout au fond de son cœur; il aimait la femme de son maître; mais ce n'est pas ici l'histoire de Greuze. Dans ce temps-là l'amour venu d'un cœur pur finissait par le mariage. Après les obstacles qui surviennent toujours, Grétry épousa sa chère Jeannette. Il arrangea à son gré un doux intérieur presque flamand; il réalisa le rêve de ses fraîches années; il saisit le bonheur à deux mains, et par miracle sans doute le bonheur vint de lui-même s'asseoir à son foyer, quoique la gloire y fût déjà. C'était un beau temps. Jeannette, comme l'oiseau au mois d'avril, chantait dès le matin les airs charmants du musicien; elle peignait des amours et des bergères de Boucher avec d'aimables distractions; l'amour, c'était Grétry; la bergère, c'était elle-même. Enfin, dans ce beau temps, ce n'étaient que roses et sourires, baisers et chansons!

Il leur vint bientôt trois filles, trois fleurs charmantes dans le jardin de la famille. Je dis trois fleurs, vous verrez pourquoi. Jeannette les allaita toutes, en vraie mère qu'elle était. Grétry les berça lui-même comme trois songes d'amour. Ce ne furent que des songes, hélas!

Cependant, si l'homme avait toutes les joies du mariage et de la famille, le musicien avait toutes les joies plus bruyantes de l'orgueil; on le chantait dans les quatre parties chantantes de l'Europe. C'était l'homme à la mode dans tout Paris, même à la cour, où il trouva un parrain et une marraine pour sa troisième fille. La reine aimait beaucoup la figure de Grétry, qui, selon Vernet, était le portrait fidèle de Pergolèse.

Ce fut vers ce temps qu'il rencontra Jean-Jacques Rousseau, qui était pour lui le plus grand homme de France et de Navarre. A une représentation de *la Fausse Magie,* il entendit ces mots à deux pas de lui : — Monsieur Rousseau, voilà Grétry que vous nous demandiez tout à l'heure. — Grétry s'élance vers Rousseau. — Que je suis aise de vous voir! lui dit le philosophe; je croyais mon cœur mort, votre musique l'a retrouvé vivant. Je veux vous connaître, ou, pour mieux dire, je vous connais déjà par vos opéras; je veux être votre ami. Êtes-vous marié? — Oui. — Une femme d'esprit? — Non. — Je m'en doutais. — C'est la fille d'un peintre, elle est simple comme la nature. — Je m'en doutais. J'aime les artistes; ils

sont enfants de la nature. Je veux voir votre femme. — Jean-Jacques pressa plusieurs fois la main à Grétry. Ils sortirent ensemble ; en passant par la rue Française, Rousseau voulut franchir un amas de grès ; Grétry lui prit le bras. — Prenez garde, monsieur Rousseau. — Le philosophe, irrité, retira brusquement son bras. — Laissez-moi me servir de mes forces. — Là-dessus il prit son chemin sans s'inquiéter de Grétry, et Grétry ne le revit jamais. Pour un philosophe, c'était s'irriter un peu vite.

Grétry donc était heureux, heureux par sa femme, par ses enfants, par sa vieille mère, qui était venue sanctifier sa maison par sa douce et vénérable figure ; heureux par la fortune, heureux par la renommée. Les années passaient vite ; il fut un jour tout étonné d'apprendre que sa fille Jenny avait quinze ans. Hélas ! un an après, la pauvre Jenny n'était plus dans la famille, ni le bonheur non plus.

Mais pour cette triste histoire, retournons dans le passé. Grétry, durant son séjour à Rome, au printemps de sa vie, aimait à poursuivre l'inspiration religieuse dans le jardin d'un couvent presque désert ; il entrevit un jour au pavillon un vieux religieux de vénérable figure qui séparait des graines d'un air méditatif tout en les observant avec le microscope. Le musicien distrait s'approche en silence. — Aimez-vous les fleurs ? lui demanda le religieux. — Beaucoup. — Mais à votre âge on ne cultive encore que les fleurs de la vie ; la culture des fleurs de la terre n'est aimable que pour l'homme qui a rempli sa tâche. Alors c'est presque cultiver ses souvenirs : les fleurs rappellent la naissance, le pays natal, le jardin de la famille, quoi encore ? Vous le savez mieux que moi, qui ai mis en oubli toutes les joies profanes ! — Je ne vois pas bien, mon père, reprit Grétry, pourquoi vous séparez ces graines, qui me semblent toutes pareilles. — Voyez à travers ce microscope, voyez ce point noir sur celles que je mets de côté... Mais je veux pousser plus loin la leçon d'horticulture. — Il prit un pot de grès, il fit six trous, planta trois graines des meilleures, et trois graines mouchetées. — Souvenez-vous bien que les mauvaises sont du côté de la brèche ; quand vous viendrez vous promener, n'oubliez pas de voir les tiges à mesure qu'elles pousseront.

Grétry trouvait un charme mélancolique à revenir dans le jardin du couvent ; à chaque promenade il jetait un regard sur le vieux pot ; d'abord les six tiges s'élancèrent toutes aussi verdoyantes ; bientôt les graines mouchetées prirent le dessus, à sa grande surprise ; déjà il accusait le bon père d'avoir perdu la tête ; mais quelle fut ensuite sa tristesse, quand il vit peu à peu ses trois tiges aimées se faner dans leur printemps ! A chaque soleil couchant une feuille penchait et se desséchait, tandis que les feuilles des tiges bien heureuses se nourrissaient de mieux en mieux de tout vent, de tout rayon et de toute rosée. Il allait tous les jours rêver devant ses chères tiges avec une incroyable tristesse ; il vit bientôt se flétrir jusqu'à la dernière feuille. Ce jour-là, les autres tiges étaient en fleur.

Cet accident de la nature était un cruel horoscope. Trente ans plus tard le pauvre Grétry vit dans un autre climat se flétrir et tomber sous le vent amer de la mort trois autres fleurs aussi prédestinées. Il avait oublié le nom des fleurs du couvent romain, mais en mourant il disait encore le nom des autres. C'étaient ses trois filles, Jenny, Lucile, Antoinette. — Ah ! s'écrie le pauvre musicien en racontant la mort de ses trois filles ; j'ai violé les lois de la nature pour atteindre au génie ; j'ai arrosé de mon sang le plus frivole de mes opéras, j'ai nourri ma vieille mère, et j'ai saisi la renommée en épuisant mon cœur et mon âme : la nature s'est vengée sur mes enfants. Mes pauvres filles ! je les ai tuées d'avance.

Les filles de Grétry sont mortes toutes à seize ans. Dans leur vie et dans leur mort, il y a je ne sais quoi d'étrange qui frappe le rêveur et le poëte. Ce feu de la destinée, cette distraction de la mort, cette vengeance de la nature apparaît ici avec toutes les séductions du roman. Voyez plutôt.

Jenny avait la pâle et douce figure d'une vierge ; en la voyant, Greuze dit un jour : — Si jamais je peins la candeur, je peindrai Jenny.

— Dépêchez-vous, murmura Grétry déjà en proie aux tristes pressentiments.

— Elle va donc se marier ? demanda Greuze.

Grétry ne répondit pas. Mais bientôt, cherchant à s'aveugler, il reprit : — Ce sera mon bâton de vieillesse ; comme Antigone, elle conduira son père au soleil sur le déclin de sa vie.

Le lendemain, Grétry surprit Jenny plus pâle et plus abattue; elle jouait du clavecin, mais doucement et lentement; elle jouait le doux air de *la Rosière de Salency*, le pauvre père s'imaginait entendre la musique des anges.

Une de ses amies survint : Eh bien! Jenny, tu viens ce soir au bal.

— Oui, oui, au bal, répondit la pauvre Jenny en regardant le ciel. Et tout d'un coup se reprenant : — Non, je n'irai pas, ma danse est finie.

L'amie partit; Grétry prit sa fille sur son cœur : — Jenny, tu souffres.

— C'est fini, dit-elle.

Elle pencha la tête et mourut sans secousses au même instant. Le pauvre Grétry lui demanda si elle dormait; elle dormait avec les anges.

Lucile contrastait avec Jenny; c'était une belle fille gaie, ardente, folâtre, avec tous les caprices charmants de cette aimable nature; c'était presque le portrait du père, c'était en outre le même cœur et le même esprit. — Qui sait, disait le pauvre Grétry, si la gaieté ne la sauvera pas? — Par malheur, c'était un de ces génies précoces qui dévorent leur jeunesse; à treize ans, Lucile avait imaginé un opéra qu'on jouait partout, *le Mariage d'Antonio*. Un journaliste, ami de Grétry, qui se trouvait un jour dans la chambre de Lucile sans qu'elle s'en doutât, tant elle était toute à sa harpe, raconte quel délire, quelle colère la transportait durant ses luttes avec l'inspiration souvent rebelle. « Elle pleurait, elle chantait, elle pinçait de la harpe avec une énergie incroyable; elle ne me vit point ou ne prit pas garde à moi, car moi-même je pleurais de joie et de surprise en voyant cette petite fille transportée d'un si beau zèle et d'un si noble enthousiasme pour la musique. »

Lucile avait appris à lire la musique avant l'alphabet; elle avait été bercée si longtemps par les airs de Grétry, qu'à l'âge où tant d'autres petites filles jouent au cerceau ou à la poupée, elle avait trouvé assez d'harmonie dans son âme pour tout un charmant opéra; c'était un prodige; sans la mort qui vint la prendre à seize ans comme sa sœur, le plus grand musicien du XVIIIe siècle serait peut-être une femme. Mais le rameau à

peine reverdi cassa à l'heure où le pauvre oiseau commençait sa chanson.

Grétry maria Lucile, sur la sollicitation de ses amis. — Mariez-la, mariez-la, lui disait-on sans cesse; si l'amour devance la mort, elle est sauvée celle-là.—Lucile se laissa marier avec la résignation d'un cœur pressentant que le mariage ne sera pas long. Elle se laissa marier à un de ces artistes de la pire espèce qui n'ont ni la religion de l'art, ni le feu du génie, et qui partant n'ont pas de cœur, car le cœur est le foyer du génie. La pauvre Lucile vit tout d'un coup le désert où sa famille l'exilait; elle se consola avec sa harpe et son clavecin. Mais son mari, qui avait été élevé en esclave, s'amusa cruellement, pour se venger en lâche, à lui faire subir toutes les chaînes de l'hymen. Elle serait morte comme Jenny sur le sein de son père, dans l'amour de la famille, après avoir chanté son air d'adieu à la terre. Mais, grâce à ce barbare, elle mourut en face de lui, c'est-à-dire toute seule. A l'heure de la mort : — Apportez-moi ma harpe, lui dit-elle, en se soulevant un peu.

— Le médecin l'a défendu, dit ce sauvage.

Elle jeta un regard amer et encore suppliant : — Puisque je vais mourir, dit-elle.

— Vous mourrez bien sans cela.

Elle retomba sur l'oreiller : — Mon pauvre père, murmura-t-elle, je voulais te dire adieu à ma façon; mais ici je ne suis pas libre, si ce n'est de mourir.

Tout d'un coup, c'est la garde-malade qui a rapporté cette scène, Lucile tendit les bras dans le vide, appela Jenny d'une voix brisée, et s'endormit comme elle pour jamais.

Antoinette avait seize ans, elle était belle et souriante comme l'aurore; elle devait mourir comme les autres. Grétry priait et pleurait en la voyant pâlir, mais la mort ne s'arrête pas pour si peu : *la cruelle qu'elle est se bouche les oreilles, on a beau la prier!* Grétry espérait pourtant : Dieu, disait-il, sera touché de mes larmes trois fois amères. Il abandonna à peu près la musique, du moins la science de la musique, pour avoir plus de temps à consacrer à sa chère Antoinette. Il alla au-devant de toutes ses fantaisies, robes et parures, livres et promenades; enfin, tous les plaisirs de ce monde, elle les connut

à son gré. A chaque hochet nouveau , elle souriait de ce divin sourire qui semble fait pour le ciel. Grétry parvint à s'abuser; mais un jour, elle lui révéla tout son malheur par ces mots, surpris par hasard « Ma marraine est morte sur l'échafaud, c'est une marraine de mauvais augure; Jenny est morte à seize ans, Lucile est morte à seize ans , et voilà que j'ai seize ans, moi. » La marraine d'Antoinette, c'était la reine Marie-Antoinette.

Un autre jour, à la fenêtre, Antoinette consultait une marguerite. En la voyant, cette fleur à la main, Grétry s'imagina que la pauvre fille se laissait aller à un rêve d'amour. C'était le rêve de la mort. Il entendit bientôt Antoinette qui murmurait : *Je mourrai ce printemps, cet été, cet automne, cet hiver...* Elle était à la dernière feuille. — Tant pis, dit-elle, j'aimerais mieux l'automne.

— Que dis-tu ? mon cher ange! s'écria Grétry en l'appuyant sur son cœur.

— Rien, rien ; je jouais avec la mort. Pourquoi ne laisses-tu pas jouer les enfants?

Grétry pensa qu'un voyage dans le midi serait une distraction salutaire; il emmena sa fille à Lyon, où elle avait des amies. Durant quelque temps elle redevint gaie et insouciante; Grétry se remit au travail, il acheva *Guillaume Tell*. Il allait tous les matins attendre l'inspiration dans la chambre de sa fille, qui lui dit un jour à son réveil : Ta musique a toujours l'odeur du poëme, celle-ci sentira le serpolet.

Vers l'automne, elle reperdit sa gaieté naturelle ; Grétry prit sa femme à part : « Tu vois ta fille, » lui dit-il. A ce seul mot, un froid glacial saisit le père et la mère, ils répandirent un torrent de larmes. Le même jour, ils songèrent à revenir à Paris. « Nous retournons donc à Paris? demanda Antoinette; c'est bien, j'y rejoindrai ceux que j'aime. » Elle voulait parler de ses sœurs. Arrivée à Paris, la pauvre prédestinée cacha avec soin tous les ravages de la mort; son cœur était triste, mais sa bouche souriait; elle voulut jusqu'à la fin abuser son père. Un jour qu'il pleurait à la dérobée, elle lui dit d'un air de gaieté : — Tu sais que je vais au bal demain, mais j'y veux être belle par ma parure. Il me faut un collier de perles, je l'attends demain à mon réveil.

Elle alla au bal. Comme elle partait avec sa mère, un musicien plus célèbre alors que Grétry, Rouget Delisle, qui se trouvait dans le salon, dit avec entraînement : — Ah ! Grétry, que vous êtes heureux ! Quelle charmante fille ! quelle douceur et quelle grâce !

— Oui, lui dit Grétry à l'oreille ; elle est belle, plus aimable encore, elle va au bal, mais dans quelques semaines nous la conduirons ensemble au cimetière.

— Quelle idée affreuse ! Vous perdez la tête.

— Que ne puis-je perdre le cœur ! J'avais trois filles, c'est la seule qui me reste, mais je puis déjà la pleurer.

Peu de jours après ce bal, elle s'alita et tomba dans un triste et charmant délire : elle avait retrouvé ses sœurs en ce monde, elle se promenait avec elles, les mains enlacées ; elle valsait dans le même salon, elle dansait au même quadrille, elle les conduisait au spectacle tout en leur racontant ses amours imaginaires. Quel tableau pour Grétry ! « Elle eut, dit-il, dans ses mémoires, quelques instants de sérénité avant de mourir. Elle prit ma main, celle de sa mère, et, avec un doux sourire : — Je vois bien, murmura-t-elle, qu'il faut prendre son parti ; je ne crains pas la mort ; mais vous deux, qu'allez-vous devenir ? — Elle s'était soulevée sur son oreiller en nous parlant ainsi pour la dernière fois ; elle se coucha, ferma ses beaux yeux, et alla rejoindre ses sœurs. »

Grétry est très-éloquent dans sa douleur ; il y a, dans ce triste chapitre de ses mémoires, un cri parti de son cœur, qui vient déchirer le nôtre. « O mes amis ! s'écrie-t-il en jetant la plume, une larme, une larme sur la tombe chérie de mes trois charmantes fleurs prédestinées à la mort, comme celle du bon moine italien. »

Pour mieux cultiver ses tristes souvenirs, le pauvre musicien jouait chaque jour au clavecin les vieux airs religieux qu'il entendait autrefois à Rome, tout en se promenant dans le jardin du couvent.

Mme Grétry reprit ses pinceaux, longtemps délaissés ; elle passa tout son temps à rappeler les nobles et douces figures de ses trois filles. La révolution avait renversé la fortune de Grétry, Mme Grétry peignit bientôt pour le premier venu. Après la première tourmente, on chanta de plus belle la musique de

Grétry ; il laissa faire la fortune, qui lui rendit peu à peu ce qu'il avait perdu. Mais à quoi bon la fortune, quand le cœur est dévasté. Jusque-là cependant il n'avait pas bu le fond de la coupe ; l'heure en était venue ; il vit encore mourir sa chère Jeannette et sa vieille mère. Cette fois il était seul ; il se souvint, dans sa douleur de plus en plus profonde, du vieil ermite du mont Millini. — Pour vivre seul, il faut se faire ermite, dit-il. Mais où aller ? Il y a, non loin de Paris, une jolie Thébaïde qu'un grand génie a illustrée par sa gloire et son malheur ; cette Thébaïde s'appelle *l'Ermitage*. Grétry ira se réfugier à l'Ermitage ; c'est là qu'il évoquera dans la nuit silencieuse toutes les ombres aimées de sa vie, c'est là qu'il attendra la mort avec une sombre volupté.

A l'Ermitage, Grétry trouva le rosier de Jean-Jacques : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître ;* il trouva une nature pleine de force et de luxe, qui le ranima peu à peu à la vie. Il abandonna la musique pour la philosophie. « Je suis dans le sanctuaire de la philosophie ; Jean-Jacques a laissé ici le lit où il rêvait au *Contrat social*, la table qui était l'autel du génie, la lampe de cristal qui l'éclairait le soir dans son jardin quand il écrivait à Julie ; je suis le sacristain de ces reliques précieuses. » Grétry trouva en outre un ami dans sa solitude, un vieux meunier du voisinage, dont le jargon rustique et la naïveté picarde charmaient le musicien fatigué du monde. J'oubliais de vous dire que Grétry n'avait pas perdu tous ses enfants. « Le destin m'a privé de mes trois filles, mais la mort de mon frère vient de me rendre sept enfants. » Ces sept enfants, Grétry les protégea de son nom et de sa fortune ; par malheur la reconnaissance inspira à un de ses héritiers un poëme épique.

Il mourut en 1813, en automne, avec les fleurs de son jardin ; il mourut laissant des bienfaits et des chefs-d'œuvre, après avoir enchanté la France durant un demi-siècle. Demandez à nos aïeules avec quel charme, quel doux sourire et quelle gaieté de cœur, elles l'ont écouté !

ARSÈNE HOUSSAYE.

PHILOSOPHES MODERNES

DE L'ALLEMAGNE.

THÉOPHILE FICHTE.

Le mouvement intellectuel qui depuis quelques années nous a mis en relation plus immédiate avec la philosophie et la littérature d'outre-Rhin, ne pouvait laisser inaperçu un génie aussi remarquable que celui de Fichte. Son système, qui forme le point de transition entre l'idéalisme subjectif de Kant et l'idéalisme objectif de Schelling, a été en France l'objet de travaux assez nombreux. Aussi n'est-ce point de l'*idéalisme transcendental* que nous voulons nous occuper ici ; ce que nous voudrions montrer dans Fichte, c'est un de ces esprits qui doivent tout à l'énergie de leur volonté, qui, dans cette lutte incessante de l'homme avec tout ce qui l'environne, sont toujours restés victorieux, et que les nuages de l'adversité n'ont servi qu'à rendre plus nobles et plus purs. Le caractère de Fichte n'est pas moins intéressant à étudier que son intelligence, et nous osons même dire que cette étude est indispensable pour bien comprendre sa philosophie. Chez lui, en effet, l'homme et le penseur sont si étroitement unis qu'il est impossible de les

séparer, c'est au fond de sa personnalité même qu'il faut chercher le levier avec lequel il remue le monde.

Fichte naquit le 19 mai 1762, à Rammeneau, village situé entre Bischofwerda et Pulsnitz. Dès sa plus tendre enfance, il aimait à se perdre en de solitaires rêveries. Fuyant les jeux et les plaisirs de son âge, on le vit souvent errer dans la campagne, le regard égaré dans l'immensité. C'est ainsi qu'il passait des heures entières : l'approche de la nuit ne pouvait l'arracher à ses naïves contemplations, et le berger du village, qui connaissait et aimait cet enfant si étrange, était obligé de le reconduire à ses parents.

Cette tendance à se replier sur soi-même à cette époque de la vie où l'activité cherche tout entière à se répandre au dehors, est le signe non trompeur d'une maturité précoce; et Fichte était âgé de neuf ans à peine lorsque, par la facilité avec laquelle il sut reproduire les pensées principales d'un sermon qu'il avait entendu la veille, il s'acquit un puissant protecteur dans la personne du baron de Miltnitz. Le baron l'arracha à sa condition obscure et l'emmena dans son château de Siebeneichen, situé non loin de la ville de Messein, sur les bords de l'Elbe. Séparé à un âge si tendre de tout ce qui lui était cher, l'enfant ne tarda pas à tomber dans une mélancolie profonde; sa santé en fut altérée, et le baron, justement alarmé, se décida à le confier à un pasteur du voisinage qui était animé pour l'enfance d'une pieuse tendresse. C'est chez ce pasteur, privé d'enfants lui-même, que Fichte apprit les premiers éléments des langues anciennes, et qu'il passa les plus belles années de sa jeunesse. Mais bientôt l'instruction que le bon ecclésiastique pouvait transmettre à son disciple, devint insuffisante; et après avoir passé quelque temps à l'école de Messein, le jeune Fichte fut envoyé au collége de Pforta.

Pour les caractères ardents et impressionnables comme celui de Fichte, l'éducation en commun a toujours des résultats décisifs. Ou les jeunes intelligences courbées sous le même niveau ne tardent pas à perdre toute leur élévation et leur originalité, ou bien leur accroissement est en raison de l'effort qu'il leur a fallu déployer pour vaincre la résistance qu'on leur opposait. Fichte resta vainqueur dans cette première lutte qui n'était

que l'image ou le prélude de celles qui l'attendaient dans le monde.

L'organisation du collége de Pforta avait encore conservé quelque chose de l'esprit monacal qui avait présidé à l'origine de l'établissement. Les élèves et les professeurs habitaient des cellules, et une fois par semaine seulement on sortait du collége pour aller faire une promenade aux environs. Les élèves étaient soumis à la règle la plus sévère. Le genre de vie était immuable et excluait toute liberté, même dans les choses les plus indifférentes. Une des particularités de cet établissement, c'est que les jeunes élèves étaient confiés chacun à la surveillance et à la direction d'un élève plus âgé. Tous deux habitaient la même cellule; l'élève le plus jeune rendait à son camarade tous les petits services qui étaient en son pouvoir, et ce dernier, à son tour, l'instruisait et l'aidait dans ses travaux. Cette organisation, qui pouvait produire d'utiles résultats, entraînait aussi de graves inconvénients. Par exemple, les élèves plus âgés traitaient souvent avec une dureté excessive leurs compagnons plus jeunes. Fichte devint la victime de cette organisation défectueuse. Aux mauvais traitements vinrent se joindre pour lui d'autres souffrances : la rigidité claustrale de l'établissement, l'éloignement des bois et des campagnes dans lesquels il avait l'habitude d'errer librement, tout faisait sur lui une impression douloureuse; et pendant que ses larmes, sa tristesse silencieuse étaient l'objet de moqueries de la part des autres élèves, il lui manquait ou assez de sang-froid pour ne faire aucun cas de ces sarcasmes, ou assez de courage pour confier sa position à un des professeurs. Enfin, comme Bernardin de Saint-Pierre, il résolut de s'enfuir et d'aller loin des hommes vivre en liberté dans une île déserte.

Il s'était déjà mis en route pour Hambourg ; mais l'idée du chagrin mortel qu'il allait causer à ses parents s'empara de son esprit avec tant de force, qu'il résolut de retourner au collége et de s'exposer à toutes les punitions pour revoir encore sa mère. Amené devant le recteur, il avoua ses projets de fuite, et raconta avec tant de franchise et les traitements qu'il avait eu à subir et les sentiments qui l'avaient dominé, que le recteur, attendri, non-seulement lui fit grâce de toute punition, mais résolut de le prendre sous sa protection spéciale. Le séjour

du collége devint alors plus agréable à Fichte, et il ne tarda pas à devenir à son tour élève de première classe. C'est de cette époque surtout que date pour lui un développement intellectuel très-prononcé. Dans cette lutte, que soutenaient des jeunes gens distingués par leur esprit, l'ardeur et l'application étaient aiguillonnées de mille manières, et souvent, malgré les plus sévères défenses, on passait sa nuit au travail, après avoir barricadé la fenêtre des cellules, pour empêcher que la lueur indiscrète de la lampe ne vînt trahir un zèle porté trop loin.

A cette ardeur pour le travail venait se joindre, chez les élèves les plus avancés, un penchant très-prononcé à s'émanciper intellectuellement, et à ne pas considérer comme sans appel l'autorité de leurs professeurs, surtout des plus âgés, qui s'appuyaient exclusivement sur le passé, sans s'inquiéter de ce qui avait été fait depuis. Ces derniers, à leur tour, s'efforçaient de fermer l'entrée de l'école aux écrits qui portaient l'empreinte des temps nouveaux. Wieland, Lessing, Goethe, étaient sévèrement défendus, et parmi les nouveaux poëtes on ne permettait que Haller, Geller et Klopstock. Cependant, comme il arrive toujours en pareil cas, l'anathème porté contre quelques écrivains ne servait qu'à éveiller la curiosité et à rendre plus vif le désir de lire leurs ouvrages. Les jeunes maîtres étaient les premiers à enfreindre les règlements, et l'un d'eux prêta un jour à Fichte l'ouvrage polémique de Lessing contre Goeze. Bien que l'objet du débat lui fût étranger, la vigueur et l'originalité du style de Lessing produisirent sur lui l'impression la plus vive. Il lut et relut si souvent cet ouvrage, qu'il l'apprit presque par cœur, et si plus tard on a cru voir dans le style de Fichte, et surtout dans sa polémique, une ressemblance avec Lessing, la raison en est peut-être dans cette impression première (1).

(1) Fichte lui-même avait conscience de cette ressemblance. Voici ce qu'il écrivait à un de ses amis de Kœnigsberg, à propos d'un article dirigé non-seulement contre ses doctrines, mais encore contre son caractère : « Celui qui veut voir la polémique de Lessing se renouveler, n'a qu'à se frotter à moi. J'ai à la vérité des choses plus

Sa dix-huitième année accomplie, Fichte quitta en 1780 le collége de Pforta pour aller à Iéna étudier la théologie. Ce choix était peut-être moins le résultat de son inclination que du désir de ses parents, qui ne pouvaient rêver pour leur fils de plus bel avenir que les fonctions de pasteur dans leur village. A mesure qu'il avançait dans l'étude de cette science, il voyait grandir l'incompatibilité qui se trouvait entre la forme de la théologie telle qu'on l'enseignait alors dans les universités et les besoins d'un esprit logique. Fichte, plus que tout autre, ne pouvait trouver de clarté que dans une théorie dont les conséquences fussent bien enchaînées à un principe unique. L'étude de la dogmatique qu'il fit sous le professeur Pézold à Leipzig, acheva de le tourner vers la philosophie, car, en cherchant à se rendre claire la doctrine théologique des attributs de Dieu, de la création, de la liberté humaine, etc., il vint échouer contre des ténèbres qu'il ne put espérer de dissiper que par une libre investigation; mais le cercle de ses recherches s'agrandissait de plus en plus, et c'est ainsi qu'il fut amené peu à peu de la sphère de la religion à celle de la philosophie. Qu'on nous permette de faire remarquer ici que ce résultat, loin d'être particulier à Fichte, est bien plutôt le caractère général de tous les esprits vraiment sérieux : lorsqu'une fois ces grandes questions de la nature, de l'origine et de la fin de l'homme, qui forment le *fonds* commun de la religion et de la philosophie, sont posées nettement par la conscience, il est impossible de les perdre de vue. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de changer la *méthode* de leur solution et de faire de la même vérité dogmatique transmise par la religion une vérité philosophique conquise par l'exercice de la liberté humaine.

Le résultat des premières études philosophiques de Fichte, fut le système du *déterminisme;* et avec sa trempe d'esprit et la lecture assidue de Spinoza, qu'il faisait à cette époque, ce résultat ne pouvait guère être différent. En effet, au point de vue

sérieuses à faire que de combattre de tels écrivailleurs; mais il est aussi des heures où je ne puis travailler, et où je pourrais prendre plaisir à secouer un adversaire de manière à ce que l'envie puisse en passer aux autres. »

où en était la philosophie, il n'y avait que deux routes à suivre : ou bien déclarer le problème insoluble si l'on s'obstinait à tenir séparées la nécessité providentielle et la liberté, ou bien considérer les actions libres en apparence comme le résultat d'une *cause déterminante* cachée à la conscience. Par cette dernière solution, on arrive du moins à l'unité, et sous un point de vue la raison est satisfaite. La réfutation du système de Spinoza renfermée dans la théologie naturelle de Wolf ne fit que l'affermir dans ses opinions. Cependant il n'était pas complétement satisfait; pour Fichte, en qui la force du caractère rendait plus énergique le sentiment de l'existence personnelle et de la liberté, un point de vue purement *déterministe* ne pouvait absorber la contradiction. On doit remarquer à ce propos la bonne foi parfaite que Fichte apportait dans ses opinions, et cet amour pur de la vérité, cette candeur d'enfant avec laquelle il avouait qu'il s'était trompé. « Dis à ton père, écrivait-il à sa fiancée, que, dans nos recherches sur la nécessité des actions humaines, nous nous étions trompés, malgré la justesse de nos raisonnements, et cela parce que nous étions partis d'un faux principe. Je suis maintenant tout à fait convaincu que la volonté humaine est libre, et que le but de notre existence n'est pas d'être heureux, mais de nous rendre dignes du bonheur. Je te demande pardon de t'avoir égarée par des sophismes de ce genre; crois-en toujours à ta conscience, lors même que tu ne pourrais réfuter les ergoteurs. »

C'est du séjour de Fichte à l'université de Leipzig que datent les années les plus critiques de sa vie. Son protecteur, le baron de Miltniz, venait de mourir et l'avait abandonné à ses seules ressources; mais la nécessité de lutter contre le monde et tout ce qui nous entoure, donne aux âmes fortes la conscience complète de leur énergie, tandis que les faibles succombent souvent dans le combat. Ce fut précisément cette époque qui trempa le caractère de Fichte, et qui lui donna cette force capable de marcher vers le but sans s'inquiéter des opinions et des circonstances extérieures. Cependant, arrivé au dénûment le plus complet, il se décida à écrire au président du consistoire, M. de Burgsdorf, pour réclamer les secours que recevaient les étudiants pauvres dans les universités de Saxe. Il joignit à sa lettre un sermon qu'il avait composé pour donner

une preuve de sa capacité; mais il paraît que ce sermon ne répondait pas à l'esprit qu'on voulait alors voir régner parmi les jeunes théologiens. Cette circonstance nuisit à Fichte au lieu de le servir ; sa demande fut repoussée, et il vit s'évanouir ses espérances les plus chéries. Ne pas quitter sa patrie, devenir le pasteur d'un petit village de Saxe, et profiter des loisirs de sa position pour cultiver son esprit dans cette vie tranquille, tel avait été jusqu'alors son unique rêve. Il se voyait tout à coup assailli par la plus affreuse pauvreté, manquant des choses les plus nécessaires à la vie, il ne lui restait plus qu'à s'envelopper dans son manteau et à mourir comme les vieux stoïciens ; mais cette Providence, à laquelle Fichte avait une foi si ardente, et qui sait mesurer le vent à l'aile de l'oiseau, ne devait pas l'abandonner. Au moment où tout semblait désespéré, un de ses amis lui offrit dans une maison de Zurich une place de précepteur.

C'est dans l'été de 1788 que Fichte entreprit le premier voyage hors de sa patrie, voyage dont les conséquences devaient être décisives pour sa vie entière. Son séjour à Zurich eut pour lui l'inappréciable avantage de le mettre en relation avec les hommes les plus remarquables ; Lavater, Steinbrüchel, Hottinger, etc., devinrent ses amis. Une liaison qui devait avoir des conséquences autrement importantes, fut celle de Rahn, dont la maison servait de réunion à la meilleure société de Zurich ; c'est là qu'il apprit à connaître Jeanne Rahn, nièce de Klopstock, qui devint plus tard son épouse ; et cette union, qui donna à son âme plus de calme et de tranquillité, lui procura aussi cette position indépendante qu'il avait tant souhaitée.

Outre l'éducation de ses élèves, à laquelle il consacrait la plus grande partie de son temps, Fichte se livrait encore à des compositions littéraires; car les études philosophiques semblent lui avoir été tout à fait étrangères à cette époque. C'est ainsi qu'à l'instigation d'un poëte de ses amis qui avait tracé le plan d'une épopée biblique, il composa sur ce genre de poésie une dissertation où il avait surtout en vue la *Messiade* de Klopstock et l'influence anti-poétique qu'avait eue l'orthodoxie dans ce poëme. Il traduisit aussi quelques odes d'Horace dans le rhythme de l'original, et Salluste tout entier, avec une intro-

duction sur le style et le caractère de cet écrivain. Quelques odes de la traduction d'Horace existent encore ; mais la traduction de Salluste et la dissertation sur l'épopée biblique ont été perdues.

Sur ces entrefaites, des différends survenus entre Fichte et les parents de ses élèves, l'avaient forcé d'abandonner sa place de précepteur. En 1790, il retourna à Leipzig avec des lettres de recommandation de Klopstock, Lavater, et les plus brillantes espérances. Ici commence la période la plus importante de la vie de Fichte ; car c'est alors que son esprit ardent et inquiet, voyant tous ses projets s'écrouler un à un, fut obligé de se replier sur lui-même pour chercher dans la philosophie le calme et le bonheur qu'il ne pouvait trouver au-dehors. La religion éclairée de sa fiancée, son esprit calme et droit, son amour fidèle et dévoué, eurent aussi sur lui la plus heureuse influence, et c'est dans sa correspondance (1) avec elle, dans ces lettres où règne l'effusion de cœur la plus complète, la confiance la plus illimitée, que Fichte nous donne lui-même en quelque sorte l'idée la plus nette de son caractère. Ces lettres respirent, si on peut s'exprimer ainsi, un amour sévère. La gravité des maximes morales et religieuses vient y ennoblir et y purifier les plus tendres expansions. On peut en juger par ce passage :

« Que celui qui n'a pas de sentiment tourne en ridicule ces feuilles de rose cueillies de ta main ; elles sont sacrées pour moi, et je les conserve avec ta première violette et le bouquet de jacinthes que tu me donnas à l'heure sainte du départ. Quel dommage que les fleurs soient si passagères ! Je les porterais toujours sur mon cœur. »

On lit un peu plus loin : « Le bonheur n'est qu'au-delà du tombeau ; tout sur la terre est indiciblement petit, je le sais, mais aussi le bonheur n'est pas ce que je cherche, je sais que je ne le trouverai jamais. »

Nous ne pouvons ici passer sous silence un fait qui montre dans tout son jour la candeur et la noble simplicité du carac-

(1) *Fichte's Leben und litterarischer brieffwechsel,* Sulzbach, 1830. C'est la source où nous avons puisé le plus souvent, et qui nous a fourni les documents les plus précieux.

tère de Fichte. Nous avons déjà dit quel était son dénûment avant son départ pour Zurich. Sa position s'était depuis un peu améliorée; mais les revenus de sa place étaient pourtant si modiques, qu'ils lui fournissaient tout juste de quoi satisfaire aux besoins les plus bornés. Une circonstance fortuite le força de révéler à sa fiancée la gêne de sa position. Elle lui avait demandé une dissertation sur la Providence. Les occupations de Fichte ne lui permettant pas d'entreprendre ce travail, il lui indiqua les sermons de Bastholm qui renfermaient son opinion sur ce point, et se chargea de les lui procurer. Voici ce qu'il lui écrivait quelques jours après :

« Je vous avoue sans honte, parce que, je l'espère, vous ne pouvez vous défier de mon cœur, et que je ne rougis pas devant vous d'une gêne momentanée; je vous avoue, dis-je, que samedi dernier j'aurais pu acheter *quelque chose*. Mais, bien que ce ne soit pas très-couteux, je ne le puis plus maintenant, vu les dépenses inattendues que j'ai été obligé de faire, et qui me laisseront sans argent comptant jusqu'à mon départ. Vous ne sauriez croire quelle confiance en vous cet aveu suppose si vous ne connaissiez cette espèce d'orgueil qui me porte à dissimuler toute gêne de ce genre et à ne reculer devant aucune dépense, dussé-je prendre à crédit. »

Jeanne Rahn se trouvait alors dans une position de fortune assez avantageuse. Comme la Julie de Rousseau, elle crut pouvoir offrir à son amant une partie de son superflu; mais, comme Saint-Preux, celui-ci refusa.

« Vos offres de Vendredi m'ont touché et ont augmenté, si c'est possible, l'estime que j'ai pour vous. Ce n'est pas parce que vous vouliez vous priver pour moi de ce que vous appelez une bagatelle : mille autres auraient pu le faire comme vous; mais parce que, soupçonnant quelque chose de ma manière de penser que le monde nomme orgueil, vous m'avez fait votre offre avec une simplicité et une franchise qui semblaient dire que je ne pouvais mal interpréter vos sentiments..... Pour me montrer à vous tel que je suis, voilà sur ce point mes pensées sincères, et mes sentiments tels que j'ai pu les lire moi-même dans mon âme.

« Au commencement, je l'avoue à ma confusion, mon orgueil se révolta; ce que je vous avais écrit me revint à la pensée;

fou que j'étais ! je pus croire un instant, un seul instant, que vous m'aviez mal compris. Pourtant, même dans ce moment, j'étais plus *affligé* que *blessé*. Le coup me venait de votre main! Aussitôt une âme meilleure s'éveilla en moi ; je sentis tout le prix de votre cœur dans cette manière d'agir, et je fus profondément touché.... Cependant je ne pouvais accepter. Ce n'est pas que votre présent m'humiliât et pût même m'humilier, je pourrais, dans l'indigence, repousser un don qui me serait fait par pitié ; bien plus (et c'est là peut-être le plus mauvais côté de mon cœur), je pourrais haïr celui qui me donnerait ; les présents de l'amitié, au contraire, et d'une amitié comme la vôtre, basée sur une estime réelle, ne pouvant avoir rien de commun avec la compassion, honorent au lieu de déshonorer. Mais franchement je n'en ai pas besoin; je suis sans argent, il est vrai, c'est-à-dire que je ne puis faire aucune dépense imprévue ; mais, pour toutes mes petites dépenses journalières, j'en ai assez jusqu'à mon départ. Dieu veille sur moi, et quand je manque d'argent, je me trouve rarement dans l'embarras. J'ai de cela des exemples que je pourrais appeler plaisants si je n'y reconnaissais les voies de la Providence à qui rien ne semble trop petit. Somme toute, l'argent me paraît un meuble fort insignifiant; je crois qu'avec un peu de tête on trouve toujours à satisfaire ses besoins, et, au bout du compte, l'argent ne peut servir à rien autre chose. C'est pour cela que je l'ai toujours méprisé; mais malheureusement à la possession de l'argent se trouve liée une partie de la considération que nous portent nos semblables, et cette considération ne m'a jamais été indifférente. Peut-être parviendrai-je peu à peu à me délivrer de cette faiblesse qui n'est pas très-favorable à notre repos. »

Cependant la fortune semblait enfin sourire à Fichte, son ambition n'était pas bien grande : il désirait conduire à l'université le fils de quelque grand seigneur ou être attaché comme lecteur à une des petites cours d'Allemagne. Mais ses espérances furent encore une fois déçues, et il fut obligé pour vivre de donner des leçons aux étudiants. En même temps son esprit bouillant entassait les projets autour de lui. Tantôt il faisait le plan d'un journal destiné à préserver le public, et surtout les femmes, de lectures dangereuses, et à lui mettre en mains de

bons livres ; tantôt il écrivait des nouvelles ou une tragédie. « De tous les genres, dit-il, c'est celui peut-être qui me convient le moins, et je suis sûr que je ne ferai rien de raisonnable ; mois on dit que les éditeurs impriment et payent ces sortes d'ouvrages. » Enfin il écrit à sa fiancée le 14 mai 1790 :

» Il y a ici un homme qui, après une étude opiniâtre de vingt années, a réussi à donner à sa déclamation la forme d'une science, et qui a trouvé pour elle des règles faciles à saisir et presque invariablement basées sur la nature même de la chose. Il déclame lui-même avec la plus grande perfection, et attire auprès de lui les meilleurs acteurs. Je vais prendre chez lui des leçons particulières, et je n'ai rien de moins en tête que d'être après lui le premier dans cet art. Mon esprit est tout entier à cela, et je ne prêcherai plus jusqu'à ce que j'aie fait des progrès remarquables ; alors il faudra bien que ma réputation soit faite, *ou il n'y aurait plus de justice dans le monde.* »

Ces illusions, qu'on pourrait presque appeler enfantines et qui d'abord étonnent chez un esprit sérieux, sont cependant fort naturelles chez un homme aussi passionné que Fichte. Quand on s'occupe d'un objet, on l'embrasse de toutes les forces de son âme, et l'on ne peut concevoir que tout le monde n'y trouve pas le même intérêt. Mais aussi, quand la réalité a fait disparaître d'un souffle l'avenir brillant qu'avait rêvé notre imagination, il faut une foi bien vive, un courage bien inébranlable, pour dire comme Fichte : « Ou bien la Providence a sur moi d'autres vues, et c'est pour cela qu'elle n'a pas voulu m'accorder les secours qu'elle me donne ordinairement, ou bien elle veut encore tremper mon énergie par les embarras et les circonstances difficiles. »

Les consolations ne se firent pas longtemps attendre : la philosophie vint à son aide, et au milieu des incertitudes de sa position matérielle elle lui procura un calme qu'il n'avait jamais connu. Nous laisserons Fichte lui-même résumer en quelques lignes cette époque remarquable de sa vie :

« J'arrivai à Leipzig avec la tête pleine de grands projets, mais tout s'évanouit, et de ces nombreuses chimères il ne me resta rien. Au commencement le repos de mon âme en fut un peu troublé, et ce fut presque en désespoir de cause que j'embrassai un parti que j'aurais dû prendre depuis longtemps.

Comme je ne pouvais changer ce qui était au dehors de moi, je résolus de me changer moi-même. Je me jetai entre les bras de la philosophie de Kant. Là, je trouvai des consolations et le véritable remède à la source de mon mal. L'influence de cette philosophie sur tout le système pensant d'un homme, et en particulier la révolution qu'elle a opérée dans toute ma manière d'être, est incalculable. Je crois maintenant de tout mon cœur à la liberté humaine, et je vois très-bien que ce n'est qu'à cette condition que le devoir, la vertu et une morale, sont possibles (1). Il est très-clair pour moi que de l'adoption du principe de nécessité naissent pour la société des conséquences très-funestes, et que la corruption des prétendues classes élevées découle en grande partie de cette source. Je suis aussi fermement convaincu que nous sommes ici-bas, non dans la patrie des jouissances, mais dans le royaume du travail et de la peine, que chaque joie n'est qu'un cordial destiné à nous fortifier pour une souffrance nouvelle, et que ce qui est exigé de nous, ce n'est pas de préparer notre destinée, mais de nous cultiver nous-mêmes. Je ne m'inquiète donc pas le moins du monde des choses qui sont au dehors de moi; je ne m'efforce pas de *paraître*, mais d'*être*, et c'est à ces convictions que je dois le calme profond dont je jouis. »

Un esprit aussi pratique que celui de Fichte ne pouvait laisser cette espèce de profession de foi dans les hauteurs de la théorie. Pour lui, le but principal de la vie, c'est d'acquérir, non pas toute espèce de culture scientifique, car il voit là dedans beaucoup de vanité, mais toute espèce de culture morale. Il n'est pas une des lettres écrites par lui à cette époque qui ne porte le cachet de cette direction.

« Je n'ai qu'une passion, un besoin, un plein sentiment de moi-même, c'est d'agir au dehors de moi. Plus j'agis, plus je me trouve heureux... Je cherche à devenir complétement maître de moi-même, et dans ce but, tantôt je m'impose l'obligation de faire quelque chose que je ne fais pas volontiers, tantôt je me refuse quelque chose qui me ferait plaisir, par cela seul que

(1) Allusion aux opinions antérieures de Fichte.

cela me ferait plaisir. Je déclare la guerre à chaque passion naissante aussitôt qu'elle se montre, et c'est ainsi que je me délivrerai peu à peu de ces tyrans de notre repos et de notre santé. »

Le moment approchait où Fichte allait avoir besoin de cette fermeté stoïque pour supporter le revers le plus cruel qu'il eût encore essuyé. Nous avons déjà vu sous quels auspices il avait abandonné Zurich pour retourner à Leipzig. Son mariage avec Jeanne Rahn était décidé, et l'époque à laquelle il devait avoir lieu, le printemps de 1791, était arrivée enfin. Fichte avait déjà fixé le jour de son départ; après tant d'espérances déçues il allait pouvoir se livrer tout entier aux joies de la famille et à ses travaux philosophiques. Vain espoir ! La banqueroute d'une maison à laquelle Rahn avait confié toute sa fortune, vin ajourner indéfiniment tout projet d'union. Fichte fut donc obligé de recommencer sa vie errante et aventureuse, et bientôt après nous le voyons abandonner sa patrie pour la seconde fois, et aller à Warschau remplir dans la famille d'un comte l'emploi de précepteur. La nécessité seule avait pu le déterminer à accepter des fonctions pour lesquelles il avait la plus grande répugnance. Aussi n'eut-il pas beaucoup de peine à y renoncer dès qu'il se fut aperçu que sa franchise un peu rude, et ses dehors, qui n'étaient pas ceux d'un homme du monde, déplaisaient singulièrement à la comtesse P...... Elle offrit à Fichte de lui chercher une autre place aux environs. Mais il lui répondit qu'il n'était pas comme une étoffe passée de mode qu'on colporte d'un lieu dans un autre, et il se borna à demander une indemnité pour ses frais de route et son déplacement inutile. La comtesse, piquée au vif de voir que Fichte voulait traiter avec elle sur le pied de l'égalité, qu'il ne priait pas, mais qu'il exigeait, refusa l'indemnité. Mais Fichte n'était pas homme à reculer devant quelque considération que ce fût, dès qu'il avait la conscience de ses droits. Il porta l'affaire devant les tribunaux du pays, et obtint gain de cause. Alors, au lieu de retourner dans sa patrie, il prit la résolution de se rendre à Kœnigsberg. Il fut amené à faire ce voyage sans doute par le désir de faire la connaissance personnelle de Kant, et cette résolution hardie, par rapport à son état de fortune, fut, comme nous le verrons tout à l'heure, ce qui décida sa carrière

scientifique. Nous laissons parler le journal que Fichte tenait à cette époque.

« Le 1er juillet, j'arrivai à Kœnigsberg. Le 4, j'ai fait une visite à Kant. La réception qu'il m'a faite n'a pas été merveilleuse; j'ai assisté à une de ses leçons; il n'a pas réalisé ce que j'attendais de lui; son débit est extrêmement monotone.

— » Depuis longtemps je voulais faire à Kant une visite plus sérieuse, mais je ne trouvais aucun prétexte. Enfin il me vint à l'idée d'écrire une *Critique de toutes les révélations*, et de lui présenter mon travail au lieu d'une lettre de recommandation. Je commençai le 13, et je travaillai sans interruption. Le 18 août, mon travail achevé, je l'envoyai à Kant, et j'allai chez lui le 23 pour avoir son jugement sur mon ouvrage. Il m'accueillit avec une bienveillance marquée et me parut très-content de ma dissertation.

— » Le 26, je dînai chez Kant avec le professeur Sommer. Je trouvai dans Kant un homme très-aimable et très-spirituel, et seulement alors je vis en lui des traits dignes du grand génie qui règne dans ses ouvrages.

— » Le 28 au soir, hier, je commençai à revoir ma *Critique*, et j'arrivai à des idées bonnes et profondes, mais qui malheureusement me donnèrent la conviction que mon premier travail était bien superficiel de fond en comble. Aujourd'hui, je voulais continuer mes recherches; mais je me trouvais tellement entraîné par mon imagination que je n'ai rien pu faire de toute la journée. Dans ma position actuelle il n'y a là rien d'étonnant. J'ai compté qu'à partir d'aujourd'hui je n'ai de quoi subsister ici que pour quatorze jours..... Si je dois découvrir ma position à quelqu'un, ce ne sera qu'à Kant lui-même. »

Fichte prit en effet ce parti, le seul qui lui restât, et le 2 septembre il écrivit à Kant pour lui emprunter la modique somme nécessaire à son retour dans sa patrie. Si nous ne craignions de sortir du cadre que nous nous sommes tracé, nous donnerions en entier cette lettre si remarquable par sa noblesse et l'élévation des sentiments qu'elle respire. On ne peut comprendre les motifs qui purent déterminer Kant à ne pas accorder une demande faite en de pareils termes; mais enfin il répondit par un refus. Seulement, par l'intermédiaire du prédicateur Schutz, il employa son crédit à faire obtenir à Fichte une place de

précepteur chez le comte de Krokow, à Dantzick, et dans les circonstances où il se trouvait, Fichte accepta avec empressement. Du reste, il n'eut qu'à se louer de l'accueil bienveillant qu'il trouva dans la famille du comte, et les estimables qualités de la comtesse contribuèrent surtout à lui faire aimer sa nouvelle position.

Sur ces entrefaites, Fichte avait réussi à faire imprimer à Kœnigsberg son *Essai d'une critique de toutes les révélations,* repoussé à Halle par la censure. Par une inadvertance de l'éditeur, et contrairement à la volonté de Fichte, cet ouvrage parut sans nom d'auteur. Le fond des pensées, les qualités du style, l'anonyme même qui s'expliquait facilement par les circonstances politiques et religieuses dans lesquelles la Prusse se trouvait placée, tout vint se réunir pour accréditer l'opinion que ce livre était de Kant, et l'on vit bientôt paraître dans les journaux des articles qui s'efforçaient de déchirer le voile dont se couvrait le *sublime auteur* de la *Critique de la raison pure.* Plus tard, et lorsque Kant lui-même eut déclaré que cet ouvrage n'était pas de lui et qu'il en eut nommé le véritable auteur, ces mêmes journaux ne pardonnèrent jamais à Fichte l'espèce de mystification dont ils avaient été l'objet, et par des transitions habilement ménagées, ils arrivèrent à brûler ce qu'ils avaient adoré.

Cependant d'heureux événements se préparaient; la faillite qui avait dévoré la fortune de Rahn ne fut pas aussi complète qu'on l'avait pensé d'abord. On réussit à retirer du naufrage des débris assez considérables, et, grâce à l'ordre et à l'économie de Jeanne Rahn, le mal fut réparé jusqu'à un certain point. Encore une fois Fichte vit le bonheur lui sourire, mais cette fois du moins son espoir ne fut pas déçu, et l'union après laquelle il soupirait depuis si longtemps eut lieu le 22 octobre 1793.

S'il est vrai que chez Fichte les actions en apparence les plus indifférentes acquièrent une importance réelle par le but moral vers lequel elles tendent, cela est vrai à plus forte raison des actes les plus solennels de la vie. Ce fragment de la dernière lettre qu'il écrivait à Jeanne Rahn avant de devenir son époux nous montre l'idée tout à la fois grave et touchante qu'il avait du mariage.

« Moitié de mon âme, lorsque nous nous reverrons, nous

nous unirons ensemble par le lien de la vertu. Il faut que, dans la route que nous avons à parcourir, nous soyons l'un pour l'autre un appui; il faut que nous nous prodiguions réciproquement des avertissements et des conseils; car, je dois te le dire, je me suis fortement proposé d'être un honnête homme dans toute l'étendue du mot, et pour cela j'aurai souvent besoin de ton secours. Je sais que ton cœur n'aime pas moins la vertu que le mien, mais mon esprit est impétueux, le tien est plus calme et plus reposé. Tu auras souvent besoin de jeter de l'eau sur mon feu. »

Fichte se trouvait à Zurich dans la position la plus avantageuse. Jouissant de l'indépendance la plus complète, entouré de soins par une épouse qu'il chérissait, la célébrité que lui donnait son premier écrit le mettait en relation plus ou moins intime avec tous les hommes dont l'opinion avait quelque poids en littérature. La philosophie critique était alors à son apogée, et Fichte était généralement regardé comme celui qui devait recueillir l'héritage de Kant. C'est aussi à cette époque que, dégagé de toutes les préoccupations matérielles, il déploya toute l'énergie de son âme pour conquérir cette terre promise de la vérité, dont Kant avait déjà montré la route. Le système de l'idéalisme transcendental se montra sous sa première forme, et les premières leçons sur la *Doctrine de la science* (*Wissenschaftlehre*) furent faites devant un cercle de savants au nombre desquels on comptait Lavater.

Comme tous les esprits les plus distingués de l'Allemagne, Fichte fut fortement préoccupé par la révolution française. Il la salua avec foi et amour, et même au milieu du désordre et de l'anarchie qui accompagnent un grand bouleversement, son regard exercé sut apercevoir le monde nouveau a travers la poussière et les débris du monde ancien qui s'écroulait de toutes parts. Cependant il voulut arrêter l'esprit de parti qui déjà commençait à se faire jour en Allemagne, et pour cela il essaya d'arracher les esprits aux préoccupations du moment et les ramener à des questions plus générales; c'est dans ce but qu'il écrivit ses *Documents pour éclairer le jugement du public sur la révolution française*. Cet écrit et d'autres de même nature intitulés : *La liberté de penser redemandée aux princes de l'Europe qui jusqu'à présent l'ont étouffée; Héliopolis*

dans les dernières années des vieilles ténèbres, lui firent la dangereuse réputation de démocrate, et nous verrons dans la suite de ce travail le rôle que joua ce soupçon de démocratisme dans un procès devenu célèbre.

Le sort, qui s'était si longtemps acharné contre Fichte, s'était rendu de guerre lasse, et l'on eût dit que, par une suite d'heureux événements, il voulait lui faire oublier les revers dont il l'avait accablé. Reinhold, en allant remplir la chaire de philosophie à l'université de Kiel, avait laissé celle de Iéna vacante; l'on crut ne pouvoir mieux faire que de l'offrir à l'auteur de la *Critique de toutes les révélations*, et les pressantes sollicitations de Reinhold lui-même eurent une grande influence dans cette détermination. Cet événement, qui commence une période nouvelle dans la vie de Fichte, lui fit abandonner le projet qu'il avait conservé jusqu'alors d'entrer dans l'état ecclésiastique et de populariser la philosophie de Kant au moyen de l'éloquence de la chaire (1). En 1794, à la Pâque, Fichte abandonna sa femme et son beau-père, qui devaient le rejoindre dans le courant de l'été, pour aller revêtir ses nouvelles fonctions. Il ne tarda pas à fonder sa réputation à Iéna, qui était alors une des universités les plus florissantes de l'Allemagne. Ses premiers débuts furent des plus brillants; l'affluence des auditeurs qui se pressaient à ses leçons publiques était telle, que la grande salle de l'université n'en pouvait contenir qu'une faible partie. La cour était pleine, et, pour l'écouter, on montait sur des tables et des chaises. Les leçons de Fichte eurent pour objet la doctrine de la science (*Wissenschaftlehre*), le droit et la morale. Il ne tarda pas à établir des relations avec Goethe, Schiller, alors son collègue à l'université, les frères Schelgel, Humbold, Hufeland et d'autres. Mais

(1) « Si je suis condamné à parler au lieu d'agir immédiatement, mon intention se trouve d'accord avec tes désirs (ceux de sa fiancée), j'aime mieux que ce soit dans une chaire religieuse que dans une chaire académique. » Il dit, dans une autre lettre : « Dans le cas où je ne réussirais pas de ce côté (à obtenir une place de pasteur dans le Wurtemberg), reste la carrière de professeur académique à Tubingue, par exemple, bien que j'aie quelque répugnance en partie pour la chose elle-même, et en partie pour le lieu. »

il était écrit que la vie de Fichte devait être une lutte continuelle. Après avoir conquis sur la destinée son existence matérielle, il avait à soutenir un bien plus rude combat pour sa position et la science. Sa vie devait être un miroir fidèle de sa doctrine. Dans l'une comme dans l'autre, l'indépendance du moi se fait jour en renversant un obstacle pour se trouver en face d'un obstacle nouveau.

Des rapports commencés sous de si heureux auspices ne tardèrent pas à être troublés. Poussé par cette soif d'activité qui le dévorait, Fichte, non content d'avoir employé la semaine tout entière à ses différents cours, faisait encore le dimanche des leçons destinées à améliorer les mœurs des étudiants. On s'empara de cette circonstance pour élever contre lui des soupçons d'irréligion, et on l'accusa de vouloir saper le culte public. Cette petite tracasserie le détermina à publier, comme pièces justificatives, cinq de ses leçons sous le titre de : *Leçons sur la destination du savant* (1794). Le consistoire reconnut la pureté des intentions de Fichte, et il se borna à décider qu'à l'avenir et pour éviter tout prétexte de scandale, ces leçons n'auraient plus lieu le dimanche. Mais bientôt on chercha dans les rapports de Fichte avec les étudiants l'occasion d'accusations nouvelles. Il s'efforçait avec ardeur d'anéantir les sociétés secrètes, parce qu'elles lui paraissaient être la source de cette immoralité et de cette grossièreté de mœurs si commune à cette époque dans les universités allemandes. Deux de ces sociétés consentirent à renoncer à leurs vœux devant des commissaires du gouvernement, qui s'engagea à son tour à n'en pas rechercher les membres; l'ordre des *unitistes* seul refusa de se dissoudre, et accrédita l'opinion que Fichte ne voulait détruire les sociétés secrètes que pour en élever une autre sur leurs débris : les *illuminés*. Le gouvernement tint sa promesse à l'égard des ordres dissous, mais l'exemple des *unitistes* ne tarda pas à les entraîner de nouveau. Persuadés que Fichte était en relation, pour les trahir, avec les émissaires secrets du gouvernement, les étudiants se portèrent contre lui à des excès, et cassèrent même les carreaux de ses fenêtres. Comme les autorités apportèrent peu d'énergie à réprimer ces désordres, Fichte prit le parti de se retirer à la campagne, où il refondit pour la presse une partie de ses leçons, et ne revint à Iéna que

lorsque, par la punition des coupables, il eut obtenu une satisfaction complète.

Sans entrer sur la philosophie de Fichte dans des détails que ne comporte pas la nature de cet article, nous pouvons nous arrêter un instant pour voir quelle en fut l'influence extérieure et chercher à nous rendre bien compte de ce qu'était la position de Fichte à Iéna.

On ne peut nier sans doute que la politique ne jouât un grand rôle dans l'enthousiasme avec lequel il fut accueilli, et il fallut à Fichte beaucoup de courage et de talent pour résister à des suggestions qui auraient pu le compromettre, et pour maintenir, par son activité exclusivement scientifique, la réputation qui l'avait précédé à l'université. Du reste, le caractère dominant de la philosophie de Fichte, qui peut se résumer dans un mot, *agir*, était très-propre à entraîner une jeunesse bouillante de sa nature, et qui en outre vivait à une époque où le monde tout entier semblait vouloir prendre une face nouvelle. La hardiesse avec laquelle Fichte rejetait le formalisme des écoles précédentes qui cherchaient à cacher la pauvreté du fond sous les artifices du langage, l'ardeur qu'il mettait à se prendre corps à corps avec toutes les grandes questions, le dédain qu'il montrait pour toute spéculation qui restait spéculation (1); tout cela intéressait au plus haut degré non-seulement ses élèves, mais encore tout ce qui, à cette époque, se distinguait par ses talents et pouvait avoir une influence sur la civilisation allemande.

Nous venons de voir les tracasseries qu'avaient suscités à Fichte et ses leçons du dimanche et ses efforts pour détruire les sociétés secrètes. Un troisième démêlé rendit sa rupture irréparable et décida son éloignement de l'université d'Iéna. Depuis 1795, Fichte était directeur du *Journal Philosophique*, fondé par Niethhammer. Un des rédacteurs, le recteur Forberg, voulut faire insérer un article sur la *Définition de l'idée religieuse*. Fichte, qui n'approuvait pas l'article, le reçut cepen-

(1) « J'ai pour le métier de savant le moins d'aptitude qu'il soit possible. Je ne veux pas seulement *penser*, je veux *agir*. Je ne me soucie pas d'aller me casser la tête à disséquer des pieds de mouche. »

(*Correspondance.*)

dant ; mais il le fit précéder d'une introduction sur le *Fondement de notre croyance en une Providence divine.* Dans cette introduction, il cherchait à atténuer ce qu'il pouvait y avoir de scabreux dans le travail de Forberg. Cependant les deux articles furent à la fois accusés d'athéisme. La Saxe électorale écrivit aux universités de Leipzig et de Wurtemberg pour défendre de recevoir à l'avenir le *Journal Philosophique*, et ordonna la confiscation de l'article incriminé. Elle adressa ensuite aux deux comtes Ernest, qui entretenaient en commun l'université d'Iéna, un réquisitoire dans lequel Fichte et Forberg étaient signalés comme coupables du plus grossier athéisme, en opposition non-seulement avec le christianisme, mais même avec la religion naturelle. On demandait une punition exemplaire, et on menaçait, si on ne faisait pas droit à ces demandes, d'interdire l'université d'Iéna aux sujets saxons. Des protestations contre l'article incriminé furent faites par le Hanovre et beaucoup d'autres petites cours d'Allemagne. Le gouvernement prussien seul se déclara incompétent, et s'en référa à la décision de son consistoire.

Fichte, répondant à l'idée de confiscation, se justifia devant le public par son *Appel au public, écrit qu'on est prié de lire avant de le confisquer*, et, devant le gouvernement, par son écrit intitulé : *Réponse de l'éditeur du Journal Philosophique à l'accusation d'athéisme.*

Dans l'*Appel au public*, la défense de Fichte pouvait être considérée comme une attaque, car il renvoyait à ses adversaires l'accusation d'athéisme, et montrant ainsi les deux points de vue comme inconciliables, il faisait de cette question une question de vie ou de mort.

L'écrit apologétique adressé à la cour de Weimar traite trois questions principales : 1° Dans une circonstance quelconque, un gouvernement peut-il défendre de professer des doctrines réellement irréligieuses, surtout dans des écrits philosophiques? Fichte répondait négativement. 2° Les propositions incriminées sont-elles réellement empreintes d'athéisme? Il répondait par des raisons tirées du fond même de son système. Enfin, et c'était là le côté sensible pour ses adversaires; il découvrait sans ménagement les motifs réels qui avaient déterminé l'attaque, il finissait par demander un arrêt décisif qui le mît

honorablement hors de procès ou le condamnât à perdre ses emplois. Le gouvernement de Weimar, qui voulait ménager en même temps et Fichte et l'électorat de Saxe, ne se pressa point de rendre une décision. Cependant Fichte avait appris sous-main que l'on voulait finir toute l'affaire en blâmant publiquement les prévenus de leur imprudence. Sa résolution en ce cas était bien arrêtée; mais il crut, en l'annonçant, pouvoir peut-être détourner l'orage. Dans ce dessein, il écrivit à un des membres du gouvernement. Sans doute cette démarche était inconséquente, car il cherchait ainsi à renouer avec la cour des négociations qu'il avait d'abord fortement rejetées. « Dans le cas d'une mercuriale, disait-il, il donnerait sa démission, et plusieurs de ses collègues, qui partageaient ses opinions, étaient décidés à abandonner avec lui l'université d'Iéna pour aller ensemble en fonder une autre en Allemagne. »

Le ton de cette lettre était orgueilleux et même menaçant. Ce n'était pas le langage d'un sujet qui veut se concilier la faveur de son souverain ; c'était la puissance de la parole et de la presse, qui, ayant conscience du mal qu'elles pouvaient faire à la puissance politique, voulaient traiter avec elle sur le pied de l'égalité. Par une circonstance inexplicable, cette lettre, qui n'avait qu'un caractère privé, fut jointe aux pièces du procès ; et lorsque le gouvernement de Weimar eut décidé qu'il ne pouvait se dispenser d'exprimer un blâme contre les auteurs des articles incriminés, la démission de Fichte fut acceptée avant d'avoir été officiellement offerte.

On ne peut nier que l'esprit de parti n'ait joué un rôle dans le procès de Fichte. « Vous avez choisi, dit-il dans sa défense, pour venir plus facilement à bout de moi, l'accusation la plus *populaire*. Si vous m'aviez ouvertement accusé de démocratisme, j'aurais pu me défendre et donner des explications ; mais, sur le terrain que vous avez choisi, vos attaques sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont moins franches, etc., etc. » Cependant l'accusation d'athéisme était-elle tout à fait dénuée de fondement ? Franchement, nous ne le pensons pas (1).

(1) Nous demandons grâce pour une affirmation aussi tranchée, et nous renvoyons, pour les preuves, à un examen impartial des doctrines de Fichte à cette époque, et surtout à sa correspondance.

La question religieuse est peut-être la seule sur laquelle l'homme et le philosophe ne soient pas dans le plus parfait accord. Nous avons déjà pu apprécier, par tout ce qui précède, combien était profond chez Fichte le sentiment religieux, et cependant, il faut bien le dire, sa doctrine, antérieurement aux modifications qu'il lui fit subir plus tard, conduisait nécessairement à l'athéisme. Qu'est-ce qu'un Dieu qui n'est autre chose que *l'ordre moral?* S'il faut conserver à ces mots le sens qu'on leur donne ordinairement, nous avouons franchement ne pas comprendre ce que peut être un Dieu sans conscience; ou bien si c'est un ordre moral qui a conscience de lui-même, il faut bien se résigner à n'être pas compris quand on se sert d'une terminologie aussi bizarre. Du reste, le principe fondamental de la doctrine de Fichte faisait nécessairement de Dieu un hors-d'œuvre inutile, une idée parasite. En effet, de ce que le monde n'a pas d'existence réelle et que tout ce que nous percevons n'est que le reflet de notre propre activité, peut-on demander l'origine de ce qui n'est pas, et a-t-on besoin d'aller chercher au dehors une cause pour l'expliquer?

Fichte se trouvait dans le plus grand embarras. Après ce qui venait de se passer, sa présence à Iéna causait trop d'ombrage pour qu'il pût songer à y vivre, même comme simple particulier, et, repoussé partout comme un paria, il ne savait où trouver un asile, lorsque le ministre Dohm, qui déjà, dans le procès, s'était prononcé en sa faveur, lui suggéra, par l'entremise d'un ami commun, l'idée de se réfugier en Prusse, où il pouvait lui promettre sûreté et protection.

Avec le séjour de Fichte en Prusse commence la dernière période de sa vie; période durant laquelle son activité, ne se renfermant plus dans le domaine solitaire de la science, prit part à la grande lutte qui agitait l'Europe.

Son arrivée à Berlin fit sensation, parce qu'on le soupçonnait d'entretenir des relations avec la république française. Mais, avant de prendre un parti, on attendait la décision du roi qui était absent. Voici cette décision vraiment royale; si l'on considère quelle était alors la position de la Prusse par rapport aux autres États allemands : « Si Fichte est, comme on me l'assure, un citoyen paisible et en dehors de toute association dangereuse pour l'État, je lui permets très-volontiers de séjourner dans

mon royaume. Pour ce qui est de ses principes religieux, c'est une affaire à régler entre Dieu et lui. » Fichte jouit pendant quelque temps avec tranquillité de l'hospitalité qu'on lui avait accordée à Berlin. Outre un petit nombre d'amis tels que W. Schlegel, Tieck, Fessler, Bernhardi, Novalis, qui formaient sa société habituelle, il avait encore rassemblé autour de lui un cercle de disciples, quelques jeunes écrivains, quelques employés. Mais peu à peu le cercle s'agrandit; des hommes haut placés dans le gouvernement, des savants, des artistes, vinrent assister à ses conférences, et l'on y vit une fois réunis Schlegel et Kotzebue, le ministre Schrotter, le grand chancelier Beyme et le ministre d'Altenstein, qui est toujours resté le protecteur de Fichte.

Cependant, éclairé par la catastrophe d'Iéna qui avait produit chez lui une espèce de révolution morale, Fichte fut amené à réfléchir plus profondément au principe fondamental de sa doctrine. Peut-être, dans l'absence des passions qu'excite toujours une polémique un peu vive, conçut-il des doutes sur la validité des raisons données par ses adversaires; peut-être vit-il clairement alors la scission que nous avons signalée déjà entre les propensions de son cœur et son système philosophique. Quoi qu'il en soit, Fichte n'était pas homme à tomber d'une extrémité dans une autre et à renier la science pour se jeter à corps perdu dans les rêveries du mysticisme. Ce qu'il avait à faire, c'était d'essayer une conciliation rationnelle entre son systeme et la sphère religieuse, et c'est aussi ce qu'il tenta. En même temps il s'efforçait de populariser davantage sa philosophie, en retranchant de sa terminologie ce qu'elle pouvait avoir de trop scientifique. Les premières traces de cette modification dans ses idées se montrèrent déjà dans une lettre écrite à Schelling au commencement du siècle (1800) et dans laquelle il promet de faire disparaître la différence qui existe entre leurs tendances philosohiques, de sortir du moi, et de poser son système du monde intelligible. On peut compter parmi les écrits appartenant à cette époque de transition sa *Destination de l'homme* (1)

(1) M. Barchou de Penhoen a donné une traduction remarquable de cet ouvrage dans la *Revue des Deux Mondes*, no du 1er mars 1832.

(1800); sa *Réponse à Reinhold ; Compte rendu plus clair que le jour* (1801). Enfin son nouveau point de vue, que les écrits composés dans les années 1804-1806 (1) montrent dans un développement toujours croissant, se révèle avec toute la netteté désirable dans un ouvrage écrit sous la forme tout à fait populaire, *la Doctrine religieuse* (*Die anweisung zum seeligen Leben*).

A Berlin, comme à Iéna, la réputation de Fichte n'avait pas tardé à s'étendre. Le gouvernement de Bavière lui avait inutilement offert la chaire de philosophie de l'université de Landshut, et la Russie, par l'entremise du comte Polotsky, fit tous ses efforts pour lui faire accepter le professorat à l'université de Sharkow. Fichte refusa, mais un peu plus tard il consentit à aller occuper la chaire d'Erlangen, que lui proposa le ministre Hardenberg, auquel il avait été vivement recommandé par Beyme, le baron d'Altenstein, etc., et il quitta Berlin sous les plus hëureux auspices, en mai 1805. Nous ne voulons pas passer sous silence un fait qui montre combien il est difficile quelquefois à un mérite réel de triompher de la médiocrité. Hufeland avait proposé la réception de Fichte à l'Académie des sciences. Il fut refusé, et la raison qu'on lui donna de ce refus, c'est que l'Académie devait garder la *neutralité*. Ce petit événement servit de texte aux plaisanteries, et l'on prétendit que la section de philosophie avait de graves motifs pour ne pas élire Fichte : c'est qu'il était réellement philosophe.

Depuis longtemps Hardenberg avait formé le projet de changer l'organisation des universités, et Fichte reçut la mission de faire un plan pour cette organisation nouvelle (2). Ce plan fut présenté au gouvernement en 1806, et s'il ne fut pas exécuté, la guerre avec la France en fut l'unique cause.

Parmi tous les États allemands, la Prusse, telle que l'avait faite le grand Frédéric, était le seul qui fût fortement organisé et qui pût nourrir l'espoir d'arrêter quelques instants la marche victorieuse de Napoléon. Ce n'était plus seulement son indépen-

(1) *Caractères principaux du siècle présent*, etc.

(2) Les idées principales de ce plan se retrouvent dans celui que Fichte fit plus tard pour l'université de Berlin.

dance politique, mais son existence même qui était en jeu dans cette lutte.

Dans ce moment si décisif, Fichte voulait faire tout ce qui était en son pouvoir, et prendre au combat qui se préparait la part que lui assignaient sa position et ses forces. C'est alors qu'il traça le canevas de ses *discours à la nation allemande et particulièrement aux soldats allemands.* Il désirait ardemment accompagner l'armée à un titre quelconque et se trouver au centre des événements, afin de pouvoir agir par sa parole et ses écrits. Voici de quelle manière il s'exprime dans un fragment qui a été conservé : « S'il (l'auteur des *discours à la nation allemande*) doit se contenter de parler, s'il ne peut combattre dans vos rangs en affrontant les dangers et la mort, rendre témoignage par les faits de la vérité de ses principes, c'est la faute du siècle qui a séparé la vocation du savant de celle du guerrier... Mais je sens que, si j'avais appris à manier les armes, je ne le céderais en courage à aucun de vous. Je gémis de ce que mon siècle ne me permette pas d'appuyer ma parole par des actions, comme l'ont fait Eschyle et Cervantes, car, dans les circonstances présentes que je regarde comme m'imposant de nouveaux devoirs, je préférerais les actions aux discours ; mais enfin, puisque je ne puis plus parler, je désire que ma parole soit éclair et glaive. »

Cependant la bataille d'Iéna avait eu lieu, et on attendait les Français d'un jour à l'autre aux portes de Berlin. Fichte suivit la cour dans sa fuite, et se retira à Kœnigsberg où il fut nommé professeur, jusqu'à l'entier rétablissement de la paix ; et lorsque cette ville fut occupée par les Français, pour éviter tout contact avec un ennemi détesté, il se retira à Copenhague. Les batailles de Pultusk et d'Eylau avaient fait espérer à Fichte que Berlin pourrait conclure une paix honorable, ou même reprendre l'avantage ; mais après Friedland il n'y avait plus de salut pour la monarchie prussienne que dans la paix à quelque prix que ce fût. Vers la fin d'août 1807, Fichte retourna de nouveau vers sa famille qu'il avait laissée à Berlin, et là il vécut quelques mois dans les relations les plus intimes avec Jean de Müller, jusqu'à la nomination de ce dernier à l'université de Tubingue.

Après l'anéantissement de sa force matérielle et de son in-

fluence politique, la Prusse avait pris une noble détermination ; c'était de se régénérer à l'intérieur et d'acquérir ainsi une prépondérance intellectuelle sur les autres États allemands. Des améliorations administratives, le classement des villes, etc., furent opérés dans ce sens, et l'on donna surtout beaucoup d'importance à la fondation de l'université de Berlin, dont on espérait faire pour un temps meilleur une pépinière d'hommes distingués. Fichte fut un de ceux qui s'efforcèrent le plus vivement de donner à l'université une bonne organisation, car il n'espérait pouvoir amener une régénération complète de l'Allemagne que par une rénovation complète de l'éducation.

C'est dans les mois d'hiver 1807-1808, que Fichte prononça dans le local de l'Académie ses *Discours à la nation allemande*. Sa voix était souvent couverte par les tambours français qui parcouraient les rues, et souvent le bruit se répandit dans la ville qu'il avait été enlevé et jeté dans un cachot. Ces craintes injurieuses pour un ennemi qui, dans ses longues guerres, s'était distingué encore plus par sa générosité chevaleresque que par sa gloire militaire, étaient, comme on peut bien le penser, sans fondement, et ne trouvaient leur excuse que dans un sentiment de patriotisme toujours respectable, même dans son exagération. Fichte n'éprouva pas le moindre désagrément de sa hardiesse ; on ne s'inquiéta en rien de ses attaques ; on aurait même pu penser que le gouvernement français était dans une ignorance complète de ce qui se passait à cet égard, si on n'avait lu dans le *Moniteur* qu'un célèbre philosophe allemand faisait à Berlin des leçons sur les réformes à apporter dans l'éducation.

Dans le printemps de 1808, Fichte fut attaqué pour la première fois d'une grave maladie dont il ne se remit jamais complétement. Il employa le temps de sa longue convalescence à étudier l'italien, l'espagnol et le portugais, et il essaya même quelques traductions en vers ; il s'exerça ainsi sur le premier chant de la *Divine Comédie* du Dante, sur un des plus beaux épisodes du Camoëns, etc. Son travail le plus important dans ce genre est une *Caractéristique de Machiavel* et des fragments de traduction de ses œuvres.

Sur ces entrefaites, l'université nouvelle avait été inaugurée solennellement. Dans la première année, on conféra à Fichte

la dignité de doyen, et dans la seconde celle de recteur. Quoique l'âge et l'expérience eussent modéré ce zèle trop fougeux qui avait causé en partie les événements d'Iéna, il combattit sans ménagement contre tous les abus, tels que les *Sociétés provinciales* (*Landsmannschaften*), le duel, etc; mais s'apercevant bientôt que la répugnance la plus opiniâtre à ses efforts venait, non des étudiants, mais de ses collègues eux-mêmes, il se démit du rectorat avant l'année révolue. Son énergie se tourna alors tout entière vers la politique. La puissance de Napoléon venait de succomber en Russie, et la Prusse se préparait à une dernière lutte qui devait être décisive. Fichte prit la part la plus active à la guerre *d'affranchissement*; il assista assidûment aux exercices de la garde nationale (*landssturm*), et on le vit souvent dans ses rangs armé d'une lance et de pistolets.

Pour ne rien négliger de ce qui peut montrer le caractère de Fichte dans le jour le plus complet, nous devons mentionner un événement qui offre une ressemblance singulière avec un des faits de l'histoire grecque, et dans lequel Fichte joua un rôle pareil à celui d'Aristide. Dans les derniers jours de février 1813, Berlin était encore occupé par une faible garnison française, qui, à en juger par ses préparatifs, ne paraissait pas vouloir l'abandonner de sitôt. Mais on savait que les Russes approchaient, et quelques cosaques qui se hasardèrent jusque dans la ville suffirent pour mettre tout en émoi. Il y avait alors un homme animé du plus ardent patriotisme et de ce courage inconsidéré qui ne recule devant aucune extrémité. Cet homme se trouvait en rapport avec la jeunesse, toujours portée à adopter un parti violent et à ne jamais temporiser avec la haine. Il forma avec elle le projet de surprendre et de massacrer pendant la nuit la garnison française, de mettre le feu aux magasins, et, par cet exemple de hardiesse, de rendre au peuple l'énergie nécessaire pour sa délivrance. Seul, un jeune homme qui avait pris part à cette conjuration ne pouvait supporter la pensée de l'assassinat auquel on le conviait. Il croyait l'exécution du projet facile, les résultats lui paraissaient certains, le danger n'était rien pour lui, comme il le prouva plus tard sur le champ de bataille; mais, fortement préoccupé par les doutes qui s'élevaient dans son esprit sur la légitimité d'une pareille

action, il voulut avoir l'avis de Fichte, dont il était depuis peu de temps le disciple. De grand matin il court chez lui et lui demande ce que la morale et la religion permettent contre un ennemi. Pressé bientôt par les instances de Fichte, il finit par avouer le projet qu'on avait formé. Révolté à l'idée d'un crime aussi lâche qu'inutile, Fichte n'eut pas beaucoup de peine à convaincre le jeune homme de la folie et de l'immoralité de ce plan. Ensuite il courut lui-même chez le ministre de la police pour lui révéler le complot. On résolut d'éloigner le chef de la conspiration et quelques-uns des membres les plus exaltés. Du reste, la punition n'aurait pu manquer de suivre immédiatement ce coup de main irréfléchi. Le corps d'armée du vice-roi d'Italie était encore en avant sur l'Oder, et se jetant sur Berlin, il aurait tiré de la ville la vengeance la plus éclatante et la plus juste. C'est ainsi que Fichte, par sa prudence et son patriotisme éclairé, sut sauver la capitale de son pays du plus affreux malheur.

Cependant les hostilités avaient recommencé, et les batailles de Grossbeeren et de Dennewïtz détournèrent le danger qui menaçait Berlin; mais les sanglants combats livrés dans le voisinage de la ville avaient entassé les malades dans les hôpitaux, et les établissements publics ne pouvaient plus suffire. Les autorités, par la voie des journaux, ouvrirent une souscription et demandèrent, pour les malades, les soins des femmes. Triomphant de la douleur et de la répugnance que devait inspirer l'aspect de tant de malheureux mutilés par le fer et couverts des blessures les plus hideuses, la femme de Fichte fut une des premières qui, du consentement de son mari, s'offrit à remplir ce devoir, et bientôt cette occupation devint pour elle une vocation sainte à laquelle elle se dévoua au prix de tous les sacrifices. Après cinq mois de soins, elle fut attaquée d'une fièvre tiphoïde, et sa maladie ne tarda pas à prendre un caractère de malignité tel qu'elle ne laissait plus aucun espoir. Brisé par la douleur, Fichte puisait néanmoins dans son âme assez de force pour continuer ses leçons; il parlait pendant deux heures sans que personne pût soupçonner qu'il venait de quitter le lit de mort d'une épouse chérie. Une crise heureuse se manifesta enfin, et l'épouse de Fichte fut sauvée, mais au moment où celui-ci, ivre de joie, la pressait contre son cœur,

lui-même puisa sur ses lèvres le germe de la maladie qui venait de l'épargner, et il y succomba le 28 janvier 1814, à l'âge de cinquante-deux ans. Les derniers moments de sa vie furent remplis par ce besoin d'action et cet amour ardent de la patrie qui l'avaient animé dans toute sa carrière. Pendant son délire, qui ne lui laissait que très-peu d'instants lucides, il se figurait livrer des combats et en sortir victorieux. Au moment où la mort vint le saisir, il voulait mettre la dernière main à la doctrine qui avait occupé toute son existence et lui donner (ce sont ses propres expressions) une clarté telle qu'un enfant pourrait la comprendre. Ensuite son intention était de ne plus rien écrire et d'employer le reste de sa vie à former des jeunes gens qui pussent répandre le véritable esprit philosophique.

Nous avons visité avec attendrissement le dernier asile où repose ce héros de la liberté humaine, et en lisant ce verset de Daniel gravé sur sa modeste tombe : *Qui autem docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti et qui ad justitiam erudiunt multos quasi stellæ in perpetuas æternitates;* nous nous sommes reporté par la pensée vers ces temps où l'on réunissait sous une dénomination commune la science et la vertu. Sans vouloir diminuer en rien la gloire de notre siècle, nous devons avouer cependant que ce qui lui manque en général, ce sont ces convictions fortes qui font taire tous les calculs de l'égoïsme, cette foi en la vérité qui se révèle par les œuvres. De là naît une anomalie singulière et malheureusement trop commune : c'est qu'on est toujours prêt à concevoir de soi une haute opinion et toujours prêt cependant à douter de soi-même lorsqu'il faut triompher de quelque obstacle. Puisse l'exemple de Fichte réveiller, ne fût-ce que chez quelques hommes, cette conscience de la liberté que nous laissons trop s'affaiblir dans nos âmes, et servir de commentaire vivant à cette maxime, la plus belle peut-être qui soit jamais sortie de la bouche d'un sage : « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

Louis Prévost.

MOUTON.

Aucune ville capitale n'offre un tableau comparable à celui dont les yeux sont émerveillés lorsqu'on remonte du jardin des Tuileries aux Champs-Élysées en suivant l'axe indiqué par l'obélisque. L'admiration s'élargit à chaque pas. Derrière est un rideau de palais, à droite sont des palais, à gauche sont encore des palais; et partout des massifs d'arbres interposés afin d'adoucir et de voiler la sévérité de cet amoncellement d'édifices. Un désert s'étendait autrefois entre le jardin des Tuileries et les Champs-Élysées; on y a semé quelques millions; et les millions, qui viennent si bien dans tous les terrains, ont germé. Le désert s'est changé en une place splendide, que rafraîchit l'eau, qu'éclaire le gaz; une eau soufflée par des Tritons étonnés de se trouver là, un gaz suspendu à la proue de trirèmes d'or comme un fanal au sommet d'un phare. Au fond des innombrables nefs de cette cathédrale des perspectives, le regard rencontre ou la Madelaine, médaillon du collier des boulevards, ou la chambre des Députés, ou la Légion-d'Honneur, ou l'hôtel d'Orsay, ou les Invalides. Je n'ai pas nommé l'arc de triomphe de l'Étoile. C'est vers le soir et lorsque ces diverses promenades, les quais, les boulevards, les Tuileries, les Champs-Elysées, ne font plus qu'une seule promenade, que le centre de toutes, la place de la Concorde, devient un foyer singulier de mobilité, de vie, et de variété. C'est à la fois Hyde-Park, il Corso, et les Procuraties. A travers la poussière aride soulevée par les équipages qui, descendus du faubourg Saint-

Germain et du faubourg du Roule, se croisent comme des éclairs au milieu de cette place pour s'enfoncer sous les galeries des Champs-Élysées, on distingue, dans le brouillard vert des Tuileries, les fraîches statues de Coustou, les promeneurs tranquilles, les cygnes blancs, et les lecteurs de journaux, population d'ombres errant sous les marronniers. Ce fleuve de voitures de toutes formes et de toutes conditions ne tarit pas : on n'a pas le temps d'envier, et à la fin il en est tant passé sous les yeux qu'on est satisfait sans avoir possédé, et presque heureux d'aller à pied, afin d'aller où il plaît et d'être moins vu.

Parmi les milliers de promeneurs qui sillonnent cet espace parfois tumultueux comme une mer, combien est-il qui aient remarqué sous les galeries du garde-meuble, quand il pleut, ou contre un des lampadaires de la place de la Concorde, lorsqu'un doux soleil fait sortir de terre des belles dames et des chevaux fringants, un mendiant aveugle aux pieds duquel est accroupi un caniche serrant une sébile entre ses dents. Le maître est vieux, le caniche est jeune; le mendiant est aveugle; le chien a le poil blanc et bouclé. Depuis cinq ans, je les vois là tous les deux, cherchant à attirer l'attention des passants, l'un avec une boîte de briquets phosphoriques, afin de ne pas tomber sous les coups de l'ordonnance de police qui interdit de mendier sur la voie publique, l'autre avec son air grave et résigné, en chien qui a beaucoup vu et beaucoup retenu.

Je me suis quelquefois arrêté sur la place de la Concorde pour voir si un passant s'aviserait de faire semblant d'acheter un briquet à l'aveugle, avec l'intention bienveillante de glisser un sou dans la sébile du chien ; jamais ce phénomène ne m'a frappé. Quand vient la nuit, avec quoi dînent donc cet homme et ce chien, et tant d'autres hommes et tant d'autres chiens qui exercent le même métier dans Paris ?

Ce chien, je m'en suis informé, s'appelle Mouton. Quand son maître se place près de l'une des grilles des Tuileries, il lève la tête à chaque gâteau de Nanterre qui passe à la hauteur de son museau; mais son museau frémit, son regard s'allonge inutilement; aucun enfant ne partage avec Mouton son délicieux goûter. Je ne sais où l'on a pris que les enfants représentaient l'âge d'innocence, contre l'opinion du bon La Fon-

taine qui n'était pas bon, lui non plus, peut-être parce qu'il est toujours resté enfant. Parmi les enfants, il y a en petit les mêmes passions que parmi les hommes : ce sont d'admirables petits chefs-d'œuvre d'égoïsme, de fausseté. de trahison. Au lieu de tromper pour obtenir une faveur, un titre, un emploi, ils tromperont pour avoir un bouquet de cerises. Leur orgueil nain n'est pas moins despotique que l'orgueil colossal d'un académicien ; si nous ne nous en apercevons pas, c'est qu'ils ne l'exercent pas sur nous. Généralement ils n'ont pas de bonté, parce que la bonté est le résultat exquis de l'éducation ; ils n'ont pas de pitié non plus, la pitié étant le souvenir effectif de douleurs et de maux qu'on a éprouvés ; et les enfants connaissent à peine la souffrance. Si nous dotons les enfants de tant de belles qualités de cœur et d'esprit, c'est pour avoir, avouons-le, un motif honorable de dénier ces mêmes qualités aux hommes. Combien n'est-il pas moins pénible de reconnaître des supériorités là où elles ne sont pas que là où elles existent réellement? Il a fallu à tout prix loger la vertu quelque part ; on l'a reléguée dans le passé, afin d'en déshériter à peu près tout le monde sans pour cela la nier.

Je demandai un jour à ce mendiant aveugle s'il avait acheté le chien dont il avait fait son guide, son compagnon et son ami.

— Non, me dit-il, Mouton est venu à moi de sa propre volonté. Un jour d'hiver, il y a de cela cinq ou six ans, il s'assit sur les plis de mon manteau et il s'endormit. Quand la nuit fut venue, comme je présumais qu'il avait un maître, je le repoussai doucement avec mon bâton. Le lendemain, il vint encore reprendre sa place sur les bords de mon manteau. Je le grondai un peu, mais je lui permis de rester. Craignant toujours cependant que son maître ne le cherchât, je ne lui donnai rien à manger. Ma sévérité ne l'empêcha pas de reparaître le lendemain, et de demeurer tout le jour auprès de moi par une gelée fort piquante. Cette fois je partageai mon pain avec lui ; mais, ne voulant pas qu'il ignorât la condition qui l'attendait à la place de la condition sans doute infiniment meilleure qu'il quittait, je passai un collier autour de son cou, j'attachai une corde au collier, et je le menai chez moi en lesse. A la porte de la maison, je lui rendis la liberté et fermai la porte sur lui. Il

dut passer la nuit dans la rue, car le lendemain, dès que je fus descendu, le chien courut se frotter contre mes jambes en aboyant très-fort. Je lui mis de nouveau le collier, et il me suivit avec joie, cette fois pour ne plus me quitter. C'est ainsi que j'ai eu Mouton. N'est-ce pas, Mouton? dit le vieil aveugle, en promenant sa main sur la tête du caniche. Mouton, qui ne pouvait aboyer à cause de la sébile serrée entre ses dents, leva un peu la tête, et sa queue frétilla sur les dalles. Entre ce chien et cet aveugle, pensai-je, voilà une amitié comme il s'en forme peu d'ordinaire parmi les hommes. L'aveugle repousse le chien, et le chien revient; il ne lui donne ni pain ni abri, et le chien s'attache à lui pour toujours. Cela ne paraît pas logique au premier coup d'œil. Voyons les amitiés logiques, puisqu'il y en a ou s'il y en a. A quinze ans tout le monde est notre ami, et nous sommes l'ami de tout le monde. Au collége, il n'existe ni haine forcenée, ni antipathie violente, ni jalousie implacable; ce n'est pas qu'on n'y rencontre des différences d'âge très-marquées, puisque, entre l'élève de huit ans et celui de dix-huit ans, il y a au moins la disproportion qu'on remarque entre le jeune homme de vingt-sept ans et l'homme sur le point d'en avoir quarante. Mais au collége les fortunes sont trop égales et les capacités trop enrégimentées pour produire des dissemblances blessantes. La hiérarchie de mérite, la seule dont on doive tenir compte, y est à peine sensible. Le premier en composition aujourd'hui sera le vingtième dans un mois; ainsi point d'ambition permanente. Aucune souveraineté absolue ne règne au collége.

En un jour, en une heure, il faut cependant perdre ces trois ou quatre cents amis. Combien en reverra-t-on dans le monde où l'on va entrer? Vingt au plus. Les autres se perdront pour toujours au fond de leurs provinces, traverseront les mers ou mourront avant le second âge. Sur les vingt que les vicissitudes de l'existence n'auront pas disséminés, la plus grande moitié au moins sera livrée à l'isolement de professions diverses et antipathiques. D'ailleurs l'inégalité de fortune commence ici à se produire avec son déchaînement de conséquences. Par quel lien les dix derniers amis tiendront-ils sans cesse à s'unir s'ils sont, par exemple, les uns obligés de vivre dans une administration où l'on s'emprisonne depuis neuf heures du matin jus-

qu'à huit du soir, les autres forcés de se courber sous la fatigue d'un travail manuel qui prendra toutes leurs nuits? Ce n'est guère qu'entre deux jeunes gens de la même profession ou libres de leur temps que l'amitié née au collége pourra peut-être se continuer dans le monde. Deux amis sur trois cents disciples, c'est tout ce qu'il est permis d'espérer. Fasse le sort ou le hasard qu'un de ces deux amis ne soit pas d'humeur opposée à celle de l'autre ; que l'un ne soit pas d'une taille très-haute et l'autre d'une taille petite ; car deux jeunes gens à qui leur taille ne permet pas de se prendre sous le bras ne seront jamais entièrement amis. Part faite des difficultés que nous avons dites, les intimités de collége n'ont pas chance de vivre sur le terrain du monde.

Les amitiés qui se forment dans la société sont plus rationnelles, si elles n'ont pas la candeur et la virginité des premières, de celles dont les quatre murs d'un collége voient éclore à l'ombre les germes éphémères. Elles sont plus logiques puisqu'on se choisit un ami et qu'on ne le reçoit pas des mains du hasard ; mais ces amitiés sont aussi moins franches, puisqu'elles sont calculées, étudiées, et pour ainsi dire longtemps marchandées. Après tout, qu'est-ce que l'amitié, si ce n'est un échange presque toujours exact ou usuraire des qualités qu'on a avec les qualités dont on manque? Mettre tout d'un côté, rien de l'autre, c'est rêver une amitié impossible. Aussi, plus les hommes sont élevés, moins ils ont d'amis; leurs produits sont trop chers pour être cédés contre d'autres d'une égale valeur. Un roi n'a pas d'amis; les gueux n'ont que des amis.

Les femmes se lient plus facilement entre elles que les hommes, parce qu'elles ont des sentiments et non des intérêts à mettre en jeu. Une femme qui pleure le départ de son fils est consolée par la femme bienveillante qui lui parle du retour prochain de ce fils. Mais que dire à un homme dont l'idée fixe est le désir de posséder un million, un château, un titre?

L'amitié de Mouton pour son maître n'est donc pas logique. Si Mouton était logique, il n'aimerait pas son maître, auquel il donne plus qu'il n'en reçoit. Puissance de la logique! Heureusement Mouton n'est pas savant. Peu s'en fallut pourtant qu'il ne le devînt. Son maître m'a raconté la chose avec ce na-

turel charmant qu'ont tous ceux qui ne savent pas conter, surtout lorsqu'ils sont aveugles.

Ce ne sont pas seulement les jeunes nourrices et les demoiselles sans leurs mamans qui s'exposent beaucoup en étalant trop leur personne dans le jardin et aux environs du jardin des Tuileries. Il y a des loups pour tout le monde. Le caniche frappa la vue d'un noble étranger. Cet étranger portait à la boutonnière plusieurs croix inconnues à nos régions. Il se disait Italien, ancien capitaine; il avait dû être persécuté pour ses opinions. Son nom était Zuccharo. Les malheurs l'avaient forcé de s'exiler de sa patrie et de montrer des chiens savants. Il en avait deux en arrivant à Paris, l'un étant mort du mal du pays, le capitaine Zuccharo se mit en quête d'un autre chien, qu'il élèverait à faire la partie de domino, à jouer aux cartes avec le survivant. La découverte offrait d'innombrables difficultés. A défaut d'un homme d'esprit, on trouve toujours un savant chez nous, et cela où l'on veut et quand on veut. Si un homme n'est bon à rien, s'il n'a réussi ni dans l'ode ni dans le sonnet, s'il a fait des drames impossibles à jouer, des romans illisibles, s'il a été chassé à coups de compliments de tous les journaux, de toutes les revues, alors s'ouvre pour lui un horizon immense. Il débute par écrire un traité sur la géographie des anciens, dont il dépose deux exemplaires à la porte du ministère de l'instruction publique. Si le ministre est un sot comme lui, il a la croix d'honneur et il est envoyé immédiatement en mission dans la lune; si le ministre est un homme d'esprit, il donnera au savant, outre la croix d'honneur, une pension, parce qu'il sait qu'une récompense accordée à un niais est un découragement de plus accordé à un homme d'esprit. On est donc spirituel, méchant et ministre tout ensemble? Cela s'est vu.

Or, le capitaine Zuccharo, qui devinait combien il est plus difficile de rencontrer un chien savant qu'un homme savant, visita avec le soin et la patience d'un navigateur les quartiers de Paris où les chiens abondent, notamment les Champs-Élysées. Que de peines! que de fausses espérances! Les chiens de race ne manquaient pas; chiens anglais, chiens danois, chiens russes, chiens de prix, chiens inutiles enfin, — des chiens torys. A entendre leurs maîtres, les uns valent cent guinées,

parce qu'ils descendent d'une fameuse chienne née dans le chenil de tel prince : ce sont les Cobourg parmi les chiens ; les autres valent le double, parce qu'ils sont cités les premiers pour la chasse au renard, cette bête qui pue quand on la poursuit, et qu'on ne mange pas lorsqu'on l'a tuée : des inutilités dressées à grand prix contre d'autres inutilités? Parmi ces grands ducs de l'espèce, pas un qui fût capable de jouer aux dominos ou de choisir dans un alphabet les lettres composant tel nom donné. Enfin le capitaine Zuccharo se trouva face à face avec Mouton. En homme habile dans son art, il apprécia tout de suite le sujet que la Providence mettait sur son passage. Mouton fut marchandé, vendu, payé, emporté. Ce marché ne fut pas à l'honneur de l'aveugle. En s'en allant, Mouton tournait à chaque pas la tête pour voir si son maître ne le rappelait pas. Son maître souffrait ; mais que dire? Il avait huit pièces de cinq francs dans la main. Que d'allumettes phosphoriques ne faut-il pas vendre pour gagner quarante francs? L'aveugle paraîtra un peu cruel. Mais quel père clairvoyant ne vend pas sa fille à l'homme disgracieux, vieux et laid, qui s'annonce avec 100,000 francs de revenu? Nous sommes tous cet aveugle, il ne s'agit que de grossir la somme.

Le soir même de cette pénible vente, l'aveugle que Mouton ne conduisait plus tomba deux fois avant d'arriver à la porte de sa maison. Il se blessa au front et au genou. Personne n'était là pour me plaindre, s'interrompit le mendiant, en tirant doucement par sa chaîne Mouton, qui devina dans cette secousse une allusion affectueuse, une manifestation d'amitié.

L'aveugle ne tarda pas à se repentir de son inhumanité envers Mouton, venu en ami, renvoyé en savant. L'ennui le prit d'être seul ; il tomba malade, pendant deux mois il garda la chambre, et non-seulement les quarante francs furent dépensés pendant ce temps où il fut forcé de rester chez lui, mais il s'endetta chez le boulanger et le marchand de vin.

Quand on est jeune, et cette croyance nous accompagne quelquefois jusqu'au tombeau, on se figure que les pauvres ont toujours été pauvres, les mendiants toujours mendiants, les aveugles toujours aveugles. On prend et l'on conserve une opinion des choses au moment où on les voit, et l'on suppose ensuite qu'elles n'ont jamais été différentes. En cela, nous imitons

véritablement les enfants, qui se garderaient bien de croire qu'un vieillard ait jamais été au maillot. Moi-même j'ai plus d'un effort à faire sur ma raison pour me peindre en ce moment le vieux Priam à l'âge où il prenait le sein de sa nourrice.

Les mendiants que nous voyons au coin des rues tendant une main inutile à la pitié des passants, ont été joyeux enfants comme ceux que nous voyons bondir avec leurs balles sur le sable des Tuileries, ils ont été jeunes, ils ont eu des moments de bonheur, des fanfares de cœur à faire aimer la vie comme une amante choisie entre toutes pour devenir l'épouse; quelques-uns, beaucoup même ont été riches, et dans leurs salons les amis se sont pressés au sortir du festin; dans leurs écuries les chevaux ne manquaient pas; et puis, par une décadence qu'il n'est pas plus facile de préciser pour les empires que pour les hommes, car elle est lente comme tout ce qui doit arriver, ils sont descendus, peu à peu descendus où les voilà tombés. Un jour, on vend l'hôtel qu'on habite avec faste pour payer les dettes; avec ce que laissent les dettes entre les mains, on achète une maison modeste où l'on compte vivre encore à l'aise auprès de la femme honnête qu'on épouse. Les femmes honnêtes sont fécondes. On comptait sur un enfant, il en naît huit. On vend la maison pour louer un appartement dans un quartier retiré. Mais l'éducation des enfants? Huit enfants à élever! N'en ayez que six, n'en ayez que quatre! Il faut travailler, l'âge vient, l'énergie tombe. Deux enfants tournent mal, arrive le chagrin qui vous achève; un jour l'argent manque, un autre jour le pain; on veut se tuer, on ne le fait pas parce qu'on croit, parce qu'on a peur, parce qu'on aime encore ceux qui vous obligent à mourir, et l'on s'arrête dans l'ombre entre onze heures et minuit pour dire au passant : *La charité, s'il vous plaît!*

Voilà comme on devient pauvre, comme on devient mendiant.

Ne croyez pas en Dieu, ce sera un malheur, mais croyez à la vieillesse et à la misère pour en avoir peur; les oublier serait un malheur plus grand encore que de ne pas croire en Dieu.

Que penserait-on de nous si, malgré nos prétendus progrès en tout genre, nous nous servions du bouclier pour aller en

guerre contre des ennemis armés de canons, et si, oubliant volontairement les quelques avantages de bien-être que nous nous sommes créés siècle à siècle, nous prenions le parti de vivre dans les bois? C'est pourtant ainsi que nous agissons hors du cercle banal de la vie matérielle. Nous savons parfaitement qu'une voiture publique nous mènera plus vite que nos jambes au but souhaité; nous savons aussi qu'un bateau à vapeur va plus vite encore qu'une diligence, et que le chemin de fer l'emporte en rapidité sur le bateau et sur la voiture. Nous n'ignorons pas non plus le rapport exact qu'il convient d'établir entre tel degré de fortune et telle jouissance enviée. Quelle habileté n'avons-nous pas à nous construire des maisons selon nos diverses positions et nos goûts, à nous choisir des meubles doux au repos, gracieux à la vue, délicats au toucher? A quel sens n'avons-nous pas voué un culte intelligent, subtil, raffiné? N'avons-nous pas fait du corps humain un trône où chaque sens règne à son tour quand ils ne se pressent pas tous sous la couronne d'une même souveraineté? Nous avons enfin l'art et la science de toutes les voluptés, mais qui possède la grande science de souffrir?

Et souffrir, c'est quelquefois si long, si vaste, si détaillé. La souffrance est un océan composé d'innombrables gouttes qui toutes ont la forme de l'Océan. Attendre, c'est souffrir; espérer, c'est souffrir; perdre, c'est souffrir; demander, croire, douter, c'est souffrir; aimer et peut-être obtenir, c'est souffrir. Et pourtant la souffrance nous surprend toujours comme une étrangère dont nous ne connaissons ni la figure, ni la voix. Il est peu de personnes qu'elle ne visite une fois au moins dans l'année, et nul cependant ne s'en fait une habitude; même ceux qui l'ont connue la veille, cherchent à s'en souvenir le lendemain. Celui qui ne l'a pas encore éprouvée et qui la nie se trompe; celui qui la nie après l'avoir subie, ment.

Et voyez comme nous sommes faibles et désarmés pour l'adoucir ou l'écarter! Nous n'avons plus la foi, cette divine sœur, cette sœur aînée de l'espérance; car la foi habitait les endroits cachés, les coins muets et sombres des cathédrales, les cellules des couvents; où sont les couvents? Nid brisé, oiseau parti. Où est la hiérarchie de fer qui enchaînait chaque homme à sa place, lui donnant en échange de la contrainte le

calme de l'immobilité ? Pour écarter ou pour adoucir la souffrance, avons de ces amis forts, patients et tendres, comme on dit qu'il en existait autrefois? Hélas ! nos amis sont aussi nécessiteux que nous-mêmes, et ils s'en vont comme nous à travers le monde, mendiant des consolations et ne recevant que de l'indifférence. Et à défaut de foi, à défaut de temples ouverts dans l'ombre, à défaut du baume de l'amitié, quels livres avons-nous où toutes nos douleurs, où toutes nos contrariétés, ces autres douleurs, soient prévues, devinées par quelque côté, soupçonnés, ne fût-ce que légèrement? Nous n'avons que des livres de l'antiquité, laquelle pouvait très-bien connaître les causes et les résultats des passions et des malheurs du temps, de l'époque, les guérir ou plutôt les expliquer, car les anciens définissent et comprennent mieux qu'ils ne sauvent; mais en quoi les livres de l'antiquité, ces philosophies professées dans les écoles d'Athènes, ou sous les rameaux des figuiers, nous touchent-ils, nous intéressent-ils, si ce n'est par quelques points éloignés, par quelques extrémités flottantes? La nature des dieux, l'origine du monde, l'essence de quelques passions, les principes du goût, les fondements des lois, voilà à peu près l'éternel, l'invariable sujet des théories, du reste admirablement subtiles, de Socrate, de Platon et de leurs nombreux disciples. Leur philosophie est de leur temps, et rien de plus. Cependant, que de questions nouvelles sont nées depuis le christianisme et du christianisme même? Le livre par excellence, l'Évangile, est sans nul doute l'histoire d'une belle vie et d'une belle mort, mais il n'est aussi que l'histoire d'une seule vie et d'une seule mort. D'ailleurs il faut le laisser sur l'autel où la religion l'a ouvert, sans lui demander des consolations pour des peines que la foi n'a pas toujours mission d'entendre.

Mouton trompa les prévisions du capitaine Zuccharo; il fut rebelle à tous les essais d'éducation tentés sur son intelligence. Ni l'exemple du compagnon docile auquel on l'associa, ni les douceurs d'un nouveau régime alimentaire, ni les menaces, ni les coups ne triomphèrent de sa ferme intention de ne pas devenir un chien savant. Si on lui présentait des cartes à jouer, il les déchirait à belles dents; des dominos, il les éparpillait en aboyant; quand on lui commandait de former le nom d'une ville avec les vingt-cinq lettres étalées devant lui, il se couchait

sur ses pattes et s'endormait. Son instinct révolté vengeait tous ceux de sa race qu'un cupide charlatanisme avait humiliés au point de les transformer en membres honoraires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Sa conduite parfaitement sensée semblait dire : Un chien n'est pas plus né pour faire une partie d'écarté, qu'un membre de la chambre des pairs pour aboyer. Quant aux oiseaux qui parlent, aux épagneuls qui dansent, aux serins qui font l'exercice à feu, aux singes qui montent à cheval, aux chevaux qui valsent, ce sont des animaux fort disgracieux; ils sont plus beaux mille fois lorsqu'ils hennissent, sifflent, mordent et ruent. Quel ravissant spectacle ce serait de voir une jeune femme placer une selle sur son dos, se clouer des fers à cheval aux pieds et aux mains, et galopper autour du Champ-de-Mars?

Rien n'est plus triste que cette manie de demander à une chose, comme le plus méritoire des efforts, les qualités d'une autre chose. C'est pourtant ce qu'on voit tous les jours. — Venez entendre ce joueur de flûte, il joue si admirablement bien qu'on jurerait entendre un violon. — Eh ! quoi : vous n'avez pas encore entendu ce fameux violon (tous les violons sont fameux depuis dix ans)! Il domine si bien son instrument, il le plie si heureusement à sa fantaisie, que lorsqu'il joue on croirait entendre une flûte. Cela étant ainsi, je me demande pourquoi une flûte ne serait pas indifféremment un violon et un violon une flûte, et où est la nécessité qu'il y ait deux instruments pour arriver à un but qu'un seul remplirait. Dans quelques années le plus grand éloge qu'on pourra faire d'un joueur de violon, consistera à dire qu'en l'écoutant on est presque convaincu qu'il joue du violon. Mouton, qui était né caniche, eut la sublime bêtise de vouloir rester caniche. On ne put pas en tirer une seule partie de dominos.

On devine où il alla dès que le capitaine Zuccharo l'eut d'un coup de pied et d'un coup de cravache poussé au milieu de la rue. Je ne sais combien d'enfants il renversa, mais son poil ruisselait de sueur lorsqu'il parut sous la galerie Rivoli, où d'habitude se tenait son maître. L'aveugle n'y était pas. D'un bond il alla à la maison de l'aveugle. Nous ne dirons pas que Mouton arriva juste au moment où l'on descendait l'aveugle dans sa bière, et qu'il suivit son maître jusqu'à la fosse com-

mune. Notre histoire se privera de cette scène de douleur. Un semblable épisode est devenu populaire sous le crayon de l'artiste auquel nous devons *le Convoi du Pauvre.* Qui ne se souvient d'avoir admiré ce chef-d'œuvre grossier, et pourtant ce chef-d'œuvre? Qu'a-t-il fallu au peintre pour placer son nom et son œuvre dans notre souvenir d'une manière impérissable comme s'il s'appelait Poussin ou Raphaël? Quatre coups de crayon noir. Dans une ornière des boulevards extérieurs roule un corbillard; devant le corbillard est assis un cocher indifférent; derrière marche, la tête baissée, un chien un seul chien pour tout convoi. Cela suffit. Vingt expositions de peinture ont passé sans imprimer de trace dans notre mémoire, et ce carré de papier où est destiné le convoi du pauvre ne périra pas. Pourquoi? Ici est le grand problème. Que faut-il pour qu'un ouvrage dure? Chapelain a été le plus illustre poëte de son temps, et nul n'a retenu deux vers de Chapelain. Certainement il était poëte, certainement il connaissait sa langue, qu'il écrivait avec une rigoureuse pureté; comment lui contester la grandeur du sujet sur lequel il avait fondé ses titres à l'immortalité? Malgré ces conditions de fond et de forme, Chapelain n'a pas vaincu la résistance d'un demi-siècle. Aujourd'hui il n'a pour ainsi dire, jamais existé. D'un autre côté, un écrivain déplorable, un manœuvre de style, le dernier des derniers au XVIIIe siècle, l'abbé Prévost, compose, après avoir tant composé de livres blafards, sans nerf, sans coloris, sans vie, un livre, un tout petit livre intitulé *Manon Lescaut.* Le sujet en est commun, ravalé, le style n'est ni meilleur ni pire que le style dont il a tant abusé; il est même, vu de près, plus fatigué que celui de sa jeunesse, c'est la piquette du même vin plat dont il a tant gorgé ses lecteurs. Eh bien! avec ces matériaux pourris, il élève un monument éternel dans la grande cité littéraire; *Manon Lescaut* se trouve un chef-d'œuvre. Il n'y a qu'une voix pour le dire; c'est donc ainsi qu'il faut faire pour réussir? Prendre un sujet comme il vient, et le traiter sans souci de la forme; c'est à faire peur en vérité. D'un autre côté, que voyons-nous? Un ouvrage plus extraordinairement populaire que *Manon Lescaut*, et qui n'est que style depuis le premier mot jusqu'au dernier, et du style le plus merveilleux, le plus neuf, le plus trouvé dont on puisse se former une idée. C'est *Candide,*

un des contes philosophiques de Voltaire, ouvrage qu'il ne faut mettre en parallèle avec rien, si ce n'est pour reconnaître son immense supériorité. Voilà donc l'œuvre d'un imbécile, d'un bon homme, et l'œuvre d'un rare génie, d'un démon, également sublimes toutes les deux par des voies de création et des moyens d'exécution diamétralement opposés. Que conclure? que les livres sont comme les enfants dont on est père; on les crée sans y voir, et ce n'est pas plus nous qui les constituons beaux ou laids que ce ne sont les jardiniers qui produisent des œillets et des roses. Je donne peut-être deux comparaisons pour une conclusion; je donne ce que j'ai.

Quel remords n'éprouva pas l'aveugle au retour de Mouton? S'il avait eu un poulet rôti sur sa table au moment où son ami courut sauter sur ses genoux, il lui aurait volontiers offert le poulet. Mais l'aveugle était encore convalescent; il avait une tasse de bouillon clair près de lui; il donna le bouillon à son nouvel hôte, et lui se sentit mieux quand Mouton l'eut lapé jusqu'à la dernière goutte.

Le lendemain il se leva, le surlendemain il avait repris sa place près des Tuileries ainsi que son fidèle Mouton, heureux de n'être plus savant, de se sentir chien comme Dieu l'avait créé.

Beaucoup d'excellents esprits ont cru jusqu'au XVIIIe siècle que les animaux n'avaient ni âme ni intelligence. Montaigne avait osé pourtant mettre en doute ce sophisme. Lisez un beau chapitre de ce rare philosophe sur l'âme des bêtes; il vous apprendra à vous prononcer avec plus de circonspection. Toutes les qualités dont l'homme se pavane, Montaigne les découvre et au delà dans les animaux : la gaieté, la souffrance, la tristesse, le bon sens, la gratitude, la mémoire, et tout. Ses raisonnements sont sans réplique. Lisez aussi une admirable fable de La Fontaine, et vous réfléchirez longtemps sur ce que vous devez croire de la prétendue infériorité des animaux. Mais lisez surtout ce que les philosophes du XVIIIe siècle ont écrit sur cette matière délicate, épouvantail de faux esprits religieux; car le XVIIIe siècle a touché à tout, et de tout ce qu'il a touché a jailli une flamme à laquelle nous avons allumé les lanternes de notre siècle, qui pense avoir inventé même le soleil. Sans les terribles moyens de répression que l'État ne se faisait pas faute d'em-

ployer contre les écrivains, le XVIIIe siècle aurait même trouvé à coup sûr la forme de publicité par excellence, le journalisme. Le journalisme seul lui a manqué, et encore faut-il s'entendre. Le XVIIIe siècle aimait, parce qu'il avait de la verve et de l'esprit, le format portatif, et il savait le remplir ou de la petillante prose de Voltaire, ou de la poésie du chevalier de Boufflers ; il était passionné à l'excès, et d'ailleurs, comme nous le sommes, des nouvelles fraîches, moissonnées la veille dans le champ des événements ; il vivait vite, bien, il vivait trop ; le journalisme personnel, le seul qu'il ait connu, lui allait comme un cheval maigre à qui est pressé. Il avait par-dessus tout le style de la chose, style qu'il a créé de ses doigts nerveux, émus par la colère et le café. Curieux autant que nous, il ne voulait pas se coucher sans avoir des nouvelles de la Russie, de la Chine, de l'Afrique et de la Mésopotamie ; il aimait les procès criminels ; il s'indignait, sous le bonnet de nuit de Voltaire et dans les pantoufles à ramages de Diderot, du supplice de Calas, de Lally, et il s'essuyait les yeux avec quelque bon scandale venu en poupe des coulisses de l'Opéra. Comme il allait au galop, franchissant tout, éventrant les réputations, piétinant sur les lois et blessant Dieu au défaut de l'épaule ! Aussi il abolit la religion et découvrit l'anévrisme. Nous avons, nous, conservé l'anévrisme et rétabli le culte de nos pères.

Or, un tel siècle était bien près de créer l'instrument le plus incisif avec lequel on puisse faire rendre l'âme à qui vous a blessé dans vos intérêts, dans votre honneur ou dans votre réputation. Mais la Bastille était là, et la Bastille n'a jamais été un paradoxe, quoiqu'elle ait existé.

Il y avait à la rigueur un journalisme au XVIIIe siècle ; mais un journalisme insuffisant. La gazette de Fréron était un mauvais, un stupide recueil, vendu 1,500 livres à la cour, à l'archevêque de Paris, rédigé en iroquois sur du papier jaune ; la correspondance de Grimm arrivait trois mois après les événements et passait sans y toucher par-dessus la tête du peuple.

La restauration eut un journalisme brillant, mais peu varié ; l'occasion y prêtant, nous parlerons ici d'un recueil de l'époque, fort peu individuel puisque trente personnes au moins en formaient la rédaction, mais très-célèbre du moment où il cessa de paraître. Il s'appelait *le Globe*. Ses rédacteurs étaient

la fine fleur de l'indépendance morale, civile, politique et religieuse, l'extrait triple du désintéressement. Ils sont aujourd'hui, toujours par excès d'indépendance, bibliothécaires, membres du conseil de l'Université, préfets, ministres. On n'en citerait pas quatre, mais quatre seulement, qui n'aient pris *un bain d'or. Le Globe* était imprimé en deux caractères. On imprimait en *cicero* les articles de génie, et en *petit romain* les morceaux d'esprit; tout y était choisi dans cette mesure. Les *espaces* tenaient lieu de profondeur de pensée, et jusqu'aux *blancs* avaient une signification. On se demandait dans certaine congrégation de Mme .....: « Avez-vous remarqué le dernier *blanc* de M. un tel? Quel homme! et il n'est pas mort à la peine! »

Un des derniers jours du mois de juillet, la foule s'était amassée à l'un des angles de la place de la Concorde, et chacun accourait la grossir. Je m'approchai, car je suis un peu foule à certaines heures de délassement, et volontiers je quitterais la plume, comme Bayle, pour aller voir Polichinelle sur la place; je m'approchai, et après plus d'un effort je parvins au centre du tourbillon. De quel spectacle pénible ne fus-je pas frappé? Le vieil aveugle soulevait en soupirant son pauvre Mouton qui se mourait. Un agent de police l'avait empoisonné. Empoisonner le chien de l'aveugle! grand Dieu! Cet agent de police a nécessairement tué, ou il tuera un jour, son père. Le caniche râlait, et quand il avait la force de soulever sa paupière agonisante, c'était pour jeter les yeux sur son maître, qui ne pouvait pas le voir, mais qui pleurait avec ses yeux, avec ses paroles, avec ses gestes, avec ses vieilles mains ridées. Ses efforts tendaient sans cesse à soulever dans ses bras le pauvre Mouton, qui gémissait tout en frissonnant, tout en ébouriffant son poil touché par la mort. L'aveugle se tournait ensuite vers la foule, vraiment attendrie, pour lui raconter, avec des paroles brisées, les belles qualités, l'excellent naturel de son compagnon. Il en parlait comme d'un fils, son seul espoir; il ajoutait que Mouton n'avait jamais menacé, jamais mordu personne. Et pourtant on l'a empoisonné! Pour qu'on me le rendît à la vie je donnerais.... L'aveugle s'arrêtait court au milieu de sa promesse votive, car il n'avait rien à donner. Alors il reprenait ses pleurs et ses appels attendrissants à son

chien, auquel il ôtait le collier, comme si Mouton n'en avait déjà plus besoin. La sébile de bois avait été brisée par les pieds des curieux, les allumettes phosphoriques, toute sa fortune, étaient éparpillées sur le pavé de la place de la Concorde, qui, à part ce petit événement, brillait de toute sa splendeur accoutumée. Les fontaines d'or soufflaient l'eau vers le ciel, les équipages couraient à toutes roues vers les Champs-Élysées, dignes ce jour-là de leur nom mythologique. Qu'est-ce que cela vous fait, heureux de la terre, qu'un aveugle pleure sur son chien empoisonné? Mouton n'entr'ouvrait déjà plus la paupière; il haletait à peine sur les dalles; de loin en loin seulement une convulsion nerveuse le secouait, et il paraissait faussement alors vouloir reprendre quelque avantage sur la mort. L'aveugle se lamentait toujours. S'il eût consenti à devenir savant, le pauvre chien n'aurait pas été là.

Dans un moment où l'aveugle cherchait à se rendre compte par ses mains, à défaut de ses yeux, du reste de vie qui animait encore son meilleur ami, deux autres mains se croisèrent avec celles de l'aveugle, qui poussa un cri déchirant. Il crut qu'on lui enlevait son chien pour le jeter dans le tombereau. — Laissez-le faire, lui cria une autre personne; c'est un médecin.

Le médecin était un de ces jeunes Orientaux venus de Constantinople ou d'Alexandrie pour étudier à Paris. Il passait par là. Une de nos illustrations d'hôpital n'eût pas daigné s'arrêter devant ces deux douleurs. La jeunesse sans gloire est pleine de pitié, parce qu'elle souffre encore. Un mot écrit à la hâte par le jeune médecin fut aussitôt porté par un des spectateurs de cette touchante scène à une pharmacie voisine.

De quel droit tue-t-on les chiens? Voyez-vous la police s'arrogeant un droit de bourreau sur l'œuvre de la création! Mais la rage? La rage est imputable à ceux qui laissent se reproduire à l'infini des animaux dont il serait aisé de limiter la reproduction au moyen d'un impôt. Exceptez le chien du berger, le chien de l'aveugle, le chien du fermier, le chien utile enfin, et obligez chaque propriétaire d'un chien de luxe à payer à l'État un droit spécial. Par là, les chiens imposés seront plus surveillés, et le nombre des chiens errants diminuera d'année en année au point de n'être plus appréciable sur une immense surface comme la France, où il a été calculé que

les chiens dévorent la substance de trente mille personnes. D'ailleurs le revenu sera fort beau, si on juge par ce qui a lieu en Angleterre; non-seulement les propriétaires de chiens y sont imposés, mais ceux qui ont des chevaux, des voitures, des domestiques poudrés, versent aussi une contribution particulière. Frappez à bras raccourcis sur le luxe, émondez-le; le pauvre payera d'autant moins; et il est temps de songer à lui.

Quand Mouton eut bu l'antidote indiqué par le jeune médecin oriental, il rendit le poison qui n'avait pas eu le temps de passer dans les voies digestives. Il revint peu à peu; on alla ensuite chercher de l'eau à la belle fontaine, utile pour la première fois, et on en fit boire à Mouton.

Quand l'aveugle entendit aboyer son chien, quand il sentit debout sous ses deux mains tremblantes le pauvre Mouton, il chercha tout autour de lui le libérateur de son ami, de son compagnon, de son enfant ressuscité.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il quand on l'eut placé devant le jeune médecin : mon Dieu! pourquoi suis-je aveugle?

Il fouilla tout ému dans sa poche, et il en tira un briquet phosphorique qu'il mit dans la main de son bienfaiteur.

LÉON GOZLAN.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. ANCELOT.

Quand nous disions l'autre jour, à propos de la réception de M. Ancelot : *Nous y serons*, nous ne pensions pas si bien dire. Ce jour-là est venu tout de suite, jeudi passé. Justement il y avait dans le ciel un peu de beau soleil, le nuage s'était éloigné pour ne revenir que le soir; on se disait : *A la bonne heure!* et l'on allait tout droit devant soi au-devant de l'été. Oui, mais autour du palais des Beaux-Arts, quelle est cette petite foule qui s'arrête? pourquoi ces deux honnêtes gendarmes à cheval? où vont ces voitures de place qui trottent au petit pas? Grand Jupiter! ô vous tous, Apollon, Mercure, vous les neuf Muses, n'est-ce pas l'Académie française qui ouvre ses portes? n'est-ce pas M. Ancelot qu'on va recevoir? C'était lui. Alors nous avons jeté un regard attristé sur le beau soleil, nous nous sommes rappelé notre engagement solennel, et — la tête baissée — nous sommes entré à l'Institut de France. A vrai dire, comme nous n'étions pas invité à cette fête, nous espérions fort qu'on nous dirait à la porte : *On n'entre pas!* O douleur! cette fois l'huissier impitoyable a été l'homme le plus poli du monde : — Entrez, monsieur, entrez, nous a-t-il dit en nous faisant bon visage. — Mais, monsieur Pingard ou Binart, je n'ai pas de

billet. — Qu'importe, monsieur? entrez, entrez. — Et me voilà à la meilleure place. Oui, certes, à la meilleure place, car à coup sûr je n'enviais ce jour-là ni le récipiendaire, ni le président, ni le nouveau venu, ni pas un de ceux qui étaient là en habits brodés, habits brodés devenus trop étroits ou trop larges, à force de gloire et de maigreur.

Savez-vous que rien n'est plus triste que d'attendre dans une pareille salle? Qu'attendez vous? Pourquoi êtes-vous là? Quel espoir vous y pousse? Nul ne saurait le dire. On est là par hasard, spectateur inoffensif, comme tant d'autres sont là aux mêmes titres, académiciens par hasard. Autour de vous rien à voir, rien à entendre. Vous avez pour toute distraction des académiciens de province qui viennent se glorifier eux-mêmes, en se disant tout bas : Vraiment, mais nous avons aussi bonne mine que messieurs les académiciens de Paris. Cependant, à chaque instant, pénètrent dans le sanctuaire, d'honnêtes femmes en chapeaux équivoques, au doigt taché d'encre, bas bleus tant soit peu déteints, avides de voir de très-près la gloire des lettres comme elle est et se comporte. Il faut voir l'air humilié de l'huissier donnant le bras à ces poëmes inachevés, à ces élégies mal vêtues, à ces romans traduits de l'anglais, imités de l'allemand; elles, cependant, les femmes de lettres, elles entrent là-dedans comme dans leur royaume; elles regardent d'un œil fier ces banquettes de velours où leur sexe seul leur défend de s'asseoir. Pauvres femmes! se disent-elles, oh! que notre sort est à plaindre! Oh! que nous sommes nées sous une mauvaise étoile! Nous n'avons pas d'autre joie que d'être belles, quand nous sommes belles; nous n'avons pas d'autre travail que la maternité, quand nous sommes mères, que la parure, quand nous sommes coquettes; nous avons un mari qui travaille nuit et jour pour assurer notre pain et nos habits de chaque jour; chacun nous fait place, partout, même sur les bancs de l'Académie. Pauvres infortunées créatures humaines que nous sommes! Nous vivons sans travail, nous dormons tout à l'aise, nous jasons tout le jour, pour peu que nous soyons jeunes et jolies, c'est à qui sèmera des fleurs sur nos pas, et cependant, ô douleur! tous les travaux des hommes nous sont défendus. La guerre nous dédaigne, et pas une épée n'est faite à notre main, comme si jadis on n'avait pas parlé des Ama-

zones à la mamelle unique; le sanctuaire nous repousse comme si Velléda n'avait pas été prêtresse! La magistrature nous est défendue, car les hommes se sont réservé l'honneur d'appliquer eux-mêmes les lois cruelles qu'ils ont faites. Malheureuses, trois fois malheureuses! La tribune nous est fermée, une tribune où l'on parle tout le jour; nous n'avons pas même le droit d'être pairs ou rois de France; rien ne nous réussit ici-bas, non pas même l'Académie. L'Académie, fi donc! Elle est instituée, dit-elle, pour la défense de la belle langue française, et pas une femme, pas une seule, ne peut aspirer à l'honneur de dire à M. Briffaut : *Bonjour, confrère!* Non, depuis le commencement jusqu'à la fin des Académies, dans ces endroits où l'on parle le plus, pas une femme ne se rencontrera assez grande et puissante, pour être même ballottée avec le dernier cuistre masculin qui aura fait une pièce de vers! Nous avons Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, Velléda; nous avons la reine Blanche, nous avons la grande Catherine, nous avons même, faut-il le dire? la papesse Jeanne; nous avons, tant bien que mal, une exception dans tous les genres, excepté dans le genre académique. Jamais une femme ne sera membre de l'Académie française, juste ciel! Mais à quoi donc pensaient M. de Richelieu et M. de Boisrobert.

Telles sont, n'en doutez pas, les moindres idées qui passent par la tête de toute femme un peu lettrée qui va se montrer à l'Académie française. Non, à moins d'être les deux ou trois femmes que vous avez déjà nommées, celle-ci parmi les poëtes et les satiriques, celle-là parmi les prosateurs et les philosophes, pas un de nos tristes confrères du sexe féminin ne peut prendre son parti sur cet ostracisme qu'en effet ces pauvres bonnes femmes ne sauraient comprendre. Quoi donc! disent-elles en fin de compte, Mme de Sévigné, le plus grand maître parmi les auteurs de la langue française, n'a pas été de l'Académie française. — Eh! mon Dieu non, nos dames très-lettrées, et voilà justement pourquoi il faut vous consoler de n'en être pas.

Vous jugez du malaise qui doit saisir tout honnête et modeste écrivain en pareille compagnie, dans un lieu pareil. Il se demande à lui-même ce qu'il est venu faire dans cette galère, et comme il ne peut pas se répondre ce que je me suis répondu à

moi-même : Je suis venu pour compléter mon Ancelot, il arrive que le susdit homme de lettres se trouve souverainement ridicule. Rien ne le force d'être là. Il n'a rien à y voir. Bien plus, la main sur la conscience, il se demande de temps à autre : — Voudrais-tu donc être le confrère de ces trois ou quatre douzaines d'hommes dont tu n'as jamais lu une seule page, dont tu ne pourrais pas dire un seul vers, dont tu ne garderais pas un seul volume parmi tes livres, même quand on te le donnerait relié par Thouvenin à son bon temps? Non, certes, vous dites-vous, je ne voudrais être le confrère de ces hommes-là, à aucun prix. — Oui, mais ne voudrais-tu pas habiter sous le même toit que les deux ou trois grands écrivains que je vais te nommer? Ne voudrais-tu pas être de leur compagnie, les entendre et les voir tout à l'aise, et enfin être sûr que, toi mort, ils iront à ton convoi? Alors voilà que l'ambition vous saisit à l'âme, et que, dans un bel instant d'enthousiasme, vous vous dites à vous-même : Oui, certes, je voudrais être le confrère de ces grands génies à coup sûr.

Cependant cette salle à peine remplie est éclairée par un pâle rayon de soleil tombé de là-haut : toutes ces figures, même les quelques têtes de vingt ans condamnées à ce supplice, prennent je ne sais quelle teinte blafarde qui fait mal à voir. Dans un coin de cette rotonde s'élèvent tristement les deux statues de Bossuet et de Fénélon, deux spectres qui certes ne reconnaîtraient guère le monde, la politique et la langue qu'ils ont laissés après eux; du haut de sa corniche, la tête de Mme Élisabeth, la sainte Élisabeth de France, cette tête tranchée par le bourreau, cette âme réclamée par le ciel, vous regarde et vous sourit tristement Bref, cette Académie française est une ruine pénible à voir, car vous êtes écrasé tout à la fois par les plus grands noms, les plus rares génies, les plus excellents chefs-d'œuvre, les têtes les plus charmantes d'autrefois, par les bouts rimés les plus communs, les chapeaux les plus usés, les esprits les plus vulgaires, les femmes les plus laides, les hommes et les caractères les plus médiocres de ce temps-ci.

La deuxième heure sonne d'une façon funèbre. Que l'heure est lente à cette horloge de l'Institut! Cette heure n'est un peu douce qu'à celui qui lit un discours; quel que soit ce discours,

l'heure est mortelle à celui qui écoute. Autant je comprends la parole parlée, l'éloquence improvisée, la belle phrase sonore qui sort en même temps de l'âme de l'orateur et des sympathies de l'auditoire, autant je comprends les merveilleux et admirables hasards de Mirabeau, de Bossuet, de Diderot, autant je comprends peu ces phrases notées à l'avance, ces périodes passées au rabot, ces improvisations pesées et compassées à la grande balance de l'Académie. Mais, la plupart du temps, qui dit une lecture à l'Académie dit en même temps une voix fatiguée, un dos voûté, un crâne pelé, un œil incertain, une main tremblante, une dent comme est la main. Puisque le soir même, dans quelque journal oisif et sans rédaction, nous pouvons lire tout à l'aise ce même discours que vous nous dites d'une voix enrouée, à quoi bon le lire en public ? Si vous étiez un excellent lecteur, à la bonne heure, j'irais admirer ce rare talent d'une page bien lue. Mais un discours tout imprimé, le beau plaisir que d'aller l'entendre réciter d'une façon furieuse ou réciter en ricanant ! Le beau plaisir, de savoir que ce bon père de famille se fatigue ainsi, sans profit pour personne ! Le beau plaisir, de savoir que, par les usages mêmes de l'Académie, le premier orateur qui parle, ne peut et ne doit nécessairement accomplir que la moitié de sa tâche ! Chargé de louer un mort, l'homme qui le remplace doit se souvenir que cet éloge funèbre se fait en partie double; qu'un académicien bien appris ne doit pas tirer après lui toute la couverture du défunt immortel; qu'il doit laisser à son confrère la plus belle part de ces dépouilles opimes. Ainsi l'un et l'autre, avant de disséquer le mort, ils se sont divisé cette gloire. — A toi la vie privée, — à moi la vie politique; — à toi les vers, — à moi la prose; — à toi le sujet dévoué de l'empereur Napoléon, et par conséquent l'empereur Napoléon ; — à moi l'ami de Louis XVIII et du roi Charles X; car, remarquez-le bien, tout académicien mort aujourd'hui se présente au moins sous les deux aspects de l'aigle et de la fleur de lis, de 1804 à 1814, de 1814 à 1829. Dans vingt ans d'ici, l'empereur disparaîtra, il est vrai, de ces biographies; mais les biographies qui seront à faire se diviseront toujours au moins en deux parties, la restauration et la révolution de juillet. — Pour le dire en passant, ces divisions et ces subdivisions, ces émeutes, ces révoltes, ces morts, ces

exils, ces retours, ces tombeaux qu'on va chercher au loin, tant on a besoin sans fin et sans cesse d'une restauration quelconque, tout ce va-et-vient continuel des mêmes hommes à travers des faits nouveaux a simplifié merveilleusement le discours académique. De chaque homme mort et destiné à être la proie de deux survivants, l'histoire moderne a fait un être double, que chaque parti peut venir louer et pleurer à son tour sans manquer à ses exigences, à ses haines, à ses honneurs et à ses habitudes de parti.

Nous disions donc que sur le coup de deux heures, et sans se faire attendre davantage, l'Académie s'était montrée à son peuple. Cette fois l'Académie se composait d'une douzaine d'habits brodés, d'une douzaine d'habits noirs; habits brodés peu célèbres, habits noirs qui ne l'étaient pas davantage. Cette fois les hommes-programmes que cherche la foule d'un regard avide, les figures populaires ou mystiques, les Lamartine (s'il est permis de dire les Lamartine dans un pareil lieu) et les Royer-Collard, s'étaient abstenus de cette fête, beaucoup trop renouvelée depuis trois mois. Ainsi ces messieurs ont eu le mérite de nous arriver incognito, sans se rappeler ce vers du poëte latin où il est dit : *C'est pourtant beau d'être désigné du doigt dans la foule et d'entendre murmurer tout bas : — Le voilà!*

At pulchrum est digito monstrari et dicier : Hic est.

On a fait silence et M. Ancelot s'est levé, son manuscrit à la main, son habit neuf sur le dos, la modestie dans le regard, la gravité sur le visage et dans la voix. M. Ancelot, vous le savez déjà, par la force des choses et du hasard, par cette loi de l'Académie qui ressemble si peu à cette loi de la médecine nouvelle qui dit *similia similibus curantur,* M. Ancelot, successeur littéraire et philosophique de M. de Bonald, devait prononcer l'éloge littéraire et philosophique de M. de Bonald.

Quelle tâche, je vous prie, et pour quel orateur. Quel fatigant paradoxe à soutenir pour le chansonnier de Mme Du Barry! Comment va s'accomplir le mariage morganatique de la *Législation primitive* et d'*Olga?* Voilà certes la plus curieuse chose

du monde, voilà ce qui vous explique la présence de plus d'un homme littéraire dans cette enceinte dévastée. De toutes les premières représentations de M. Ancelot, sans nul doute celle-là était la plus piquante. Que pensez-vous de cela, un vaudeville à couplets intitulé : *M. de Bonald et M. Ancelot.*

M. de Bonald est un de ces honnêtes gens inflexibles qui, par la tournure même de leur esprit, par la dureté de leur langage et de leur caractère, par la violence de leurs paroles, par l'austérité chagrine de leur croyance, ont fait le plus grand mal à la cause qu'ils voulaient servir. Honnêtes gens sans contredit, mais ils professaient la vertu sous son côté le moins bienveillant ; ils savaient fort peu la rendre d'un facile abord, et des milliers d'esprits, dans cette foule portée à la révolte, étaient sur le point de crier à ces gens-là : *Que de vertus vous nous faites haïr !* Or ceci était déjà un grand malheur. A une nation comme était la nation de 1816 à 1830, il fallait avant tout des vertus aimables, des esprits faciles, un catholicisme enjoué, une royauté bienveillante ; rien de tranché, rien de cassant, rien de trop austère ; il fallait, en un mot, je ne sais quelle popularité qui pût lutter avec les câlineries de la presse libérale, avec les grands sentiments des *Messéniennes*, avec les chansons de Béranger, liberté couronnée des roses de l'amour et du pampre des buveurs (mille pardons ; cette métaphore impériale me gagne moi aussi; mais pardonnez-moi, je sors de l'Académie, et j'ai entendu parler, trois longs quarts d'heure, M. Briffaut).

Voilà pour le caractère de M. de Bonald. Quant à ses livres, ses livres étaient durs à lire, difficiles à comprendre, péniblement écrits, obscurs, d'un style incorrect, d'une abondance terne, un nuage tout rempli d'éclairs sinistres, comme le caractère de l'écrivain. Pour beaucoup, j'aurais voulu voir M. Ancelot dans le silence des nuits, à la lueur de la lampe vacillante, courbé sous ce nouveau fardeau de philosophie et de catholicisme, et parcourant d'un regard hébété tous les livres de M. de Bonald. Faisons nous autres comme a fait M. Ancelot lui-même et prenons ces livres au hasard. — Voici d'abord la *Législation primitive* en trois volumes. Figurez-vous ce livre en trois parties, *dont la première est purement rationnelle ou de théorie*, pendant que *les trois autres sont expérimentales et d'application*. Ce n'est pas M. Ancelot qui parle, c'est M. de

Bonald. La partie *rationnelle* est divisée en deux livres. La première *traite des êtres*, la seconde *traite de l'ordre social*. La partie théorique du livre est divisée en chapitres, les chapitres sont divisés en propositions ou articles. Vous voyez tout de suite qu'un traité de philosophie et de morale, ainsi haché, aura grand'peine à être un livre bien écrit; M. de Bonald lui-même l'avoue quelque part quand il dit : *Le style continu est plus agréable pour le lecteur.* Que si vous lui demandez pourquoi ses livres ne sont pas écrits en *style continu*, pourquoi il tient si peu à être *agréable au lecteur*, il vous répondra que le style agréable est moins favorable à l'exposition de la vérité, *et c'est ce qui a fait adopter par les géomètres la division en propositions.*

Vous l'entendez : *par les géomètres!* Pour ces esprits tout d'une pièce, le chiffre est la plus puissante des éloquences. Ils ne savent rien de mieux, pour démontrer la vérité, qu'une proposition algébrique. Un et un font deux, ils ne sortent pas de là. Ils divisent la vérité en propositions, en axiomes, en petits raisonnements; quand la division est faite, ils font la preuve, et tout est dit. Ces gens-là écrivent comme des géomètres, ils se conduisent comme des algébristes. Dans leurs livres, dans leur pensée, dans le conseil des rois quand ils y entrent, dans les affaires humaines quand ils y mettent la main, il faut que tout marche de front comme font les chiffres dans une équation bien faite. Ces gens-là ont pris pour armoiries toutes-puissantes une règle annexée à un compas. Donc, c'en est fait dans leurs livres de toutes les émotions du cœur, de tous les ravissements de l'esprit. Plus rien des douces échappées du philosophe à travers les sentiments humains; plus rien de l'enthousiasme, disons mieux, du divin délire de Platon; plus rien de la grâce et de l'esprit de Cicéron, écrivant les traités des *Devoirs*, *de la Vieillesse, de l'Amitié*; plus rien, en un mot, de ce qui fait le charme et la popularité, c'est-à-dire la toute-puissance de ces beaux livres de philosophie que nous lisons d'abord comme des chefs-d'œuvre de beau langage, sauf à les lire plus tard comme des chefs-d'œuvre de raison. Les hommes de l'école de M. de Bonald auraient jeté au feu Platon tout entier, une grande partie d'Aristote, toutes les œuvres morales de Plutarque; ne leur parlez pas du *Télé-*

maque. Le Télémaque! un livre charmant, le livre des rois et des peuples, des enfants et des vieillards, un livre qui met les secrets du gouvernement à la portée des intelligences les plus vulgaires, fi donc! Voilez-vous la face pour avoir parlé de *Télémaque.* Si nous aimons la vérité, exterminons les livres *agréables au lecteur,* divisons la vérité en propositions, en axiomes, à la bonne heure; soyons des géomètres tant que nous pourrons, et que Dieu nous préserve jamais d'être des écrivains.

C'est ainsi que tout d'abord, pour donner au public des vérités qu'il croit bonnes à dire, puisqu'il les dit, M. de Bonald s'enveloppe de tous les nuages de la mathématique, non pas ces nuages flottants et diaphanes qui circulent autour du soleil, qui contiennent la nuée fécondante, doux voiles bientôt pénétrés des premiers et calmes rayons du soleil; mais ce nuage terne et lourd qui vient de la terre, qui s'exhale de la fournaise enflammée, qui ne va pas plus haut que la cheminée de la machine à vapeur; nuage immonde qui se met entre l'homme et le soleil. Voyez que c'est beau, disent les mathématiciens, vous en avez là pour 25 francs de houille! car ces gens-là pèsent toutes choses, même le nuage dans lequel ils enveloppent leurs vérités. O bon Homère, vous n'avez jamais calculé de quoi se formait l'amoureuse nuée qui enveloppait Jupiter et Junon sur le mont Ida!

Mais cette façon de supposer en morale et en politique, comme cela se dit en géométrie, que toutes les lignes en général sont absolument droites, que toutes les surfaces en général sont absolument planes, que tous les solides en général sont absolument compacts, que tous les corps en général sont absolument durs, cette géométrie impitoyable appliquée à la philosophie et aux affaires n'a pas inquiété ni étonné M. Ancelot le moins du monde. Au contraire, la chose lui a paru toute simple et d'une explication très-facile. M. Ancelot a de ces têtes carrées qui sont absolument intelligentes, et qui marient très-bien Aristote et Désaugiers, la géométrie et les flonflons, Mlle Déjazet et Blaise Pascal. Écoutez-le vous expliquant à sa façon la théorie *du pouvoir politique et religieux*; rien n'est plus facile à comprendre. Cette fois, dit M. Ancelot, *l'homme politique s'est fondu dans l'homme re-*

ligieux, l'homme religieux s'est fondu dans l'homme politique. Est-ce clair? Y comprenez-vous quelque chose? Il est vrai que M. Ancelot pourra vous répondre, comme M. de Bonald, *qu'il s'attend à déplaire aux esprits plus agréables que forts,* esprits propres à retenir la vérité acquise, mais incapables de l'acquérir.

Ceci dit, M. Ancelot vous explique à sa façon *la philosophie du dix-huitième siècle :* « Le XVIIIe siècle, dit M. Ancelot, n'a cherché la glorification de la race humaine *que dans les seules facultés de sa nature* (ceci n'est pas clair, mais c'est géométrique); la philosophie du XVIIIe siècle *avait conclu à la jouissance.* » C'est toujours M. Ancelot qui parle. Ceci dit, M. Ancelot nous fait assister à un duel que vous n'aviez pas soupçonné, le duel en règle, de M. de Bonald contre le siècle passé tout entier; de M. de Bonald tout seul contre Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert, Montesquieu, Mirabeau, tout ce qui était la poésie, le drame, la philosophie, l'éloquence, l'ironie de ce temps-là. Ils se battent donc à outrance, M. de Bonald et le XVIIIe siècle, avec M. Ancelot pour témoin et pour juge de la bataille; et dans ce duel terrible, duel à armes peu courtoises, M. Ancelot se demande sérieusement qui donc est vaincu, de l'homme ou du siècle? — *Est-ce l'homme, est-ce le siècle?* M. Ancelot n'en sait rien, ou plutôt il ne veut pas l'avouer; mais il a vu, de ses yeux vu, M. de Bonald terrassant le XVIIIe siècle, M. de Bonald un genou sur la gorge de l'Encyclopédie, et lui criant à la façon des philosophes, c'est-à-dire l'écume à la bouche et le feu dans les yeux : — *Rends tes armes!* Cependant M. Ancelot y met de la complaisance, il ne veut pas que vous le croyiez sur parole, il s'ôte du soleil de M. de Bonald. « Regardez plutôt, nous dit-il, et soyez juges du camp aussi bien que moi. Voici le champion no 1, le XVIIIe siècle : quel était son objet? Il n'avait pas eu d'autre objet que de donner au sensualisme la prédominance absolue sur le spiritualisme : en politique, le XVIIIe siècle *n'avait travaillé* que sur la souveraineté du peuple, il niait *radicalement* le christianisme. *Or* (cet *or* revient trois ou quatre fois dans le discours), *or,* qu'a fait le champion no 2, M. de Bonald? Il a relevé le *spiritualisme* sur les débris du *sensualisme,* il a organisé la résistance contre la souveraineté du peuple; grâce

à lui, la conscience des générations modernes n'a plus d'autre refuge que le christianisme, sous peine de s'éteindre, de mourir dans le néant. » Ainsi, procédant par *or*, et par *donc*, et par *car*, aussi mathématiquement que possible, à la façon de M. de Bonald, son maître, car M. Ancelot nous donne positivement à entendre qu'il a été élevé sur les genoux de M. de Bonald, l'orateur arrive symétriquement à sa conclusion philosophique : « Qui donc a vaincu, messieurs ? nous le répétons, est-ce l'homme qui a terrassé le siècle, ou le siècle qui a terrassé l'homme ? »

N'est-ce pas que ces choses-là, dites sérieusement, prononcées à haute voix, débitées avec emphase, déclamées avec passion par un homme très-habitué à lire des rôles et à chanter des couplets à Mme Doche, à Mlle Brohan, à M. Arnal, et à leur en faire sentir les beautés, ont quelque chose de très-divertissant et de très-instructif? Il y a une épigramme de Boileau sur le grand poëte Santeuil : *Je crois voir le diable forcé de chanter les louanges des cieux*, qui s'appliquerait très-bien à M. Ancelot, si M. Ancelot était un grand poëte. Mon Dieu, ce n'est pas à dire que M. Ancelot, dans cette illustre compagnie, ne soit pas à sa place tout comme un autre. Malgré *ses places*, dont la perte cause tant de chagrin à M. Briffaut, M. Ancelot a vécu tout comme un autre de la vie des lettres. Il a fait ses preuves en cinq actes et en vers; ses actes étaient raisonnables, ses vers étaient bien faits; cela venait d'une source abondante et facile, d'un esprit ingénieux, d'un homme heureux de vivre et d'être au monde. M. Ancelot est sans contredit le meilleur disciple qui soit sorti de l'école de M. Casimir Delavigne. S'il n'a pas toutes les qualités de son maître, il en a du moins la rime abondante et sonore, le goût souple et délié; il sait aussi chercher une rime, chaque matin, au goût du public, il fait ses vers comme Mme Lafrange fait ses modes, comme M. Drapé fait ses habits, au goût des personnes. Esprit actif, ingénieux, prêt à tout, bon à tout, mais surtout bon à ramasser les idées toutes faites, à mettre en drame les périodes d'un roman, à enrichir la poésie des découvertes faites avant lui : tel est M. Ancelot. Il faut lui rendre cette justice, qu'il a plusieurs des qualités de l'écrivain, il est actif, laborieux, toujours prêt à produire; il fait tout ce qui concerne son art, tout ce qui con-

cerne son métier, la tragédie en vers, le drame en prose, la comédie en prose et en vers, le roman, le poëme, le conte, le voyage, le vaudeville, le vaudeville surtout. Jamais un meilleur fabricant d'esprit tout fait ne s'est rencontré sur la place littéraire. Il sait vingt-quatre heures après le public ce que veut le public, et il le sert en conséquence. Vous étiez il y a quinze ans aux choses d'autrefois, vous vouliez du catholicisme, de la religion, des vieilles mœurs, de la vieille histoire; M. Ancelot vous a fait *Louis IX*. Vous avez été plus tard tout remplis d'admiration pour les poëtes d'outre-Rhin, vous avez voulu repasser le Rhin, le Rhin allemand que nous n'aurons pas, à ce que dit M. le greffier je ne sais qui; M. Ancelot vous a donné à l'instant même du bel et bon Schiller, la pièce la plus échevelée de Schiller, *Fiesque* tout simplement. Plus tard enfin, lorsque ce qu'on appelait alors *l'école romantique* menaçait de tout envahir, lorsqu'il était d'usage de montrer sur la scène le pêle-mêle de tous les sentiments humains les plus opposés et les plus bizarres, M. Ancelot a fait *Olga*. — Il a fait aussi *Marie de Padilla*, lorsqu'il s'est agi de réunir l'une à l'autre ces deux écoles; elles paraissaient vouloir s'embrasser, et elles se sont étouffées en s'embrassant. Après quoi, lorsqu'il n'a plus été question ni de royauté, ni de catholicisme, ni de Schiller, ni de drame moderne, ni de néo-tragédie, ni de rien, ni de personne, lorsque la critique et surtout le bon sens du public eurent fait justice de ces efforts sans conscience et sans poésie, M. Ancelot sentit la plume de son bonnet qui tournait à un autre vent. — C'était le vent du vaudeville! — Il obéit à cette tempête nouvelle; car ce ne fut pas l'école romantique qui chassa M. Ancelot des œuvres sérieuses, comme le dit M. Briffaut, ce fut bien M. Ancelot lui-même qui comprit qu'il n'y avait plus rien à faire avec le génie. C'est un tort de nous avoir montré l'auteur d'*Olga* protégé par son bon ange poétique et s'enveloppant dans sa vertu et dans son dédain pour nous écrire les histoires galantes de Louis XV avec l'encre de la Chine délayée dans le vin de Champagne. M. Ancelot n'est pas homme à s'enfuir devant une nouveauté... à la bonne heure devant une chose usée. Ce n'est pas le drame qui a *terrassé l'homme*, c'est *l'homme qui a terrassé le drame moderne.* M. Ancelot et son compère éloquent feront donc très-bien d'ef-

facer de leurs deux discours la petite phrase anodine contre l'école nouvelle. M. Ancelot s'est servi de l'école nouvelle, tout comme il s'est servi de quiconque déclame le vers, hurle la prose, chante le couplet, roucoule l'opéra, ou danse le ballet de nos jours. Mais non, cela fait bien en pleine Académie de se poser comme le martyr des saines doctrines, comme le poëte fidèle aux vrais dieux insultés, comme le représentant de l'art poétique; alors, vous voyant en effet tout meurtri, les bonnes gens qui vous entourent se disent à eux-mêmes : C'est pourtant vrai que celui-là a souffert pour la bonne cause! Mais, par Schiller! celui-ci n'est qu'un faux martyr, mes seigneurs; ne le croyez pas quand il dit qu'il n'était pas parmi les novateurs! Il en était, *tu en étais!* comme dit la servante à saint Pierre. Il en était, et, s'il n'en est plus, c'est qu'il n'y a plus rien à faire avec cette révolution-là, soyez-en sûrs.

Sans doute vous ne voulez pas que je suive M. Ancelot dans son amplification philosophique. Les meilleures plaisanteries finissent par fatiguer même le lecteur le plus indulgent. M. Ancelot lui-même n'a jamais réussi lorsqu'il a voulu faire un vaudeville en cinq actes. Laissons-le donc parler tout à l'aise de Machiavel, de Louis XIV et de Bossuet, *plus grand que le grand roi,* des systèmes de l'Inde, de la Grèce et de l'école d'Alexandrie, de Descartes qui *agit par l'esprit,* et de Locke qui *procède par les sens*, de Platon et de Jean-Jacques Rousseau *combattant un instant côte à côte avec M. de Bonald;* laissons-le avec Mably et Platon, Buchanan et Jurieu, Chuble, Wolston et Bolingbrocke; laissons-le nous raconter à sa façon *l'éducation sociale*, telle que l'entendait M. de Bonald, et *qui ne s'est présentée qu'en sous-œuvre à la majorité des gouvernements;* nous sommes bien heureux que M. Ancelot n'ait parlé qu'en passant, et seulement pour en parler, de la révolution française, de la révolution de juillet, et de Sa Majesté très-académique l'empereur Napoléon.

Nous ne relèverons pas la sortie prévue de M. Ancelot contre *les critiques superficiels ou malveillants* qui vivaient du temps de M. de Bonald; à Dieu ne plaise que nous voulions troubler M. Ancelot dans son triomphe. Pour que son triomphe fût complet, il était bien nécessaire que la critique eût son petit coup de pied d'académicien. Mais cependant la plupart de

ces habits brodés, qui les a brodés de ses mains, sinon la critique? Tous ces noms qui courent peu à peu, qui donc les a fait entrer dans les oreilles contemporaines, sinon la critique? Toutes ces tragédies efflanquées, tous ces drames rachitiques, tous ces petits vers de douze pieds qu'on dirait tombés de terre, à les voir s'agiter en rampant, tous ces mesquins efforts d'intelligences médiocres, tous ces grands rhéteurs à la parole sonore et vide, tous ces philosophes qui parlent comme le moulin tourne sur les hauteurs de Montmartre, toutes ces imaginations éteintes, comment donc se fait il qu'elles marchent à la tête des belles-lettres, qu'elles aient voix consultative dans la langue française, qu'elles aient quelque chose à voir dans le dictionnaire, sinon par la toute-puissance royale de la critique? — Mais, disent-ils pâles de colère, la plupart du temps la critique a prononcé nos noms avec dédain, avec mépris. Rien n'est plus vrai, mais la critique a prononcé ces noms-là tous les jours, et c'est ainsi que, grâce à ses colères, vous êtes devenus grands et puissants.

Ce qu'il faut approuver sans réserve dans le discours de M. Ancelot, c'est le passage, où descendant enfin de ses formidables hauteurs philosophiques, et laissant là la *Législation primitive* dont il ne sait pas le premier mot, l'*Essai sur les lois naturelles de l'ordre social*, dont il nous a fait grâce pleine et entière, M. Ancelot est venu à parler des vertus privées de M. de Bonald. En effet, il faut attendre les hommes comme M. de Bonald à la fin de leur vie, pour les retrouver tels qu'ils auraient du être toujours, bienveillants, indulgents, aimables, vivant de peu, ne songeant plus à mener les hommes, vivant loin des affaires de ce monde qu'ils n'ont jamais comprises, regrettant peut-être bien des instants d'un fanatisme inutile, s'il n'a pas été nuisible. Alors quand une fois toute illusion a cessé pour de pareils hommes, quand ils ont compris la vanité de leurs plus solides théories, quand le fait, encore plus inflexible que le chiffre, est venu leur donner ce démenti formel qui est sans réplique, quand enfin ils se retrouvent à la fin moins avancés qu'au commencement, entourés des vieux débris de trône et d'autel, entourés de révolutions et de scepticisme, ayant perdu tout le chemin qu'ils avaient gagné dans le passé, tout le crédit qu'ils s'étaient fait dans

l'esprit des peuples ; alors il faut bien que de pareils hommes fassent sur eux-mêmes un retour solennel ; ils ont beau être chrétiens et se dire, en se frappant la poitrine : *C'est la Providence qui l'a voulu*, quelque chose dit au fond de leur conscience : — Mais toi-même, n'as-tu pas trop aidé à la Providence? N'as-tu pas été un des ennemis les plus redoutables de ce trône en lambeaux que tu aimais tant? N'es-tu pas une des grandes causes de haine qui ont assailli cette royauté que tu voulais défendre ? Malheureux ! rends-toi compte des mots cruels que tu as prononcés ; rappelle-toi que tu as appelé la censure à l'aide de la royauté, que tu as appelé le bourreau à l'aide de la croyance. La censure et le bourreau, juste ciel ! la censure et le bourreau, gardiens du culte et de la croyance ! Le peuple, qui avait peur de toi et des tiens ; le peuple, qui n'a jamais entendu sortir une parole humaine de vos bouches ; le peuple, qui ne pouvait pas comprendre une seule ligne dans vos écrits, tout pleins d'obscurités et de colères ; le peuple, qui vous jugeait sur vos paroles cruelles et non pas sur votre vie sans tache, sur vos ambitions proclamées à haute voix et non pas sur votre modestie personnelle ; le peuple, qui vous entendait parler comme des sycophantes, qui ne vous voyait pas agir comme des hommes simples de cœur, modestes, contents de peu, sans ambition personnelle ; le peuple, fatigué un beau jour de vos sombres histoires, de vos menaces funèbres, de vos cent mille petites entraves géométriques, fatigué même de ces petites formules inquiétantes où le prêtre était présenté comme le seul ministre des sociétés bien faites, le peuple vous a répondu à sa façon brutale, violente, injuste et sans réplique; il vous a répondu par une révolution !

Quant à la dernière phrase de ce discours, j'eusse été bien étonné que M. Ancelot l'eût oubliée, car cette phrase est devenue une espèce de pont-neuf philosophique, un de ces mots uniques d'un homme qui a écrit beaucoup de livres, et que l'on cite à tout bout de champ pour avoir quelque chose à dire de cet homme. Je veux parler de cette phrase de M. de Bonald, où il est dit que *la littérature est l'expression de la société.* C'est ainsi que M. Ancelot nous explique les excès de l'école moderne. » Cette école, c'est M. de Bonald et M. Ancelot qui le disent, cette école, *ardente à détruire*, impuissante à fonder,

porte sur sa bannière ces deux mots : *désordre* et *révolte!* » Et comme *la littérature est l'expression de la société*, il s'ensuit que notre société est remplie de fanatiques chrétiens comme le saint Louis de M. Ancelot, d'amoureuses Moscovites comme son Olga, de conspirateurs éloquents comme Fiesque, de femmes entretenues par des rois, comme Mme Dubarry et Mme de Pompadour. N'est-ce pas là un beau raisonnement? Et si M. Ancelot s'écrie : Mais il n'est pas question de moi et de mes œuvres dans l'axiome de M. de Bonald, *la littérature est l'expression de la société*, nous répondrons à M. Ancelot : Mais, monsieur, prenez garde; si votre littérature n'est pas en effet, comme vous le dites, *l'expression de la société*, ce n'est donc pas de la littérature? Rêvez un peu à ce dilemme, et vous verrez, 1° (voilà parler *géométriquement*) que M. Ancelot n'est pas, tant s'en faut, l'expression de ce temps-ci, que ce temps-ci n'est *exprimé* par aucun des littérateurs de la littérature moderne; 2° que M. de Bonald a dit là une de ces sentences en l'air qui ne disent rien, mais dont il est facile de se souvenir; 3° enfin que, si *la littérature est l'expression de la société*, le gilet que vous portez, la robe que votre femme s'est faite à elle-même pour le dimanche, en vous disant d'un air câlin : *Ça ne me coûte que vingt sous l'aune*, la forme ou la figure du chapeau qui passe est tout aussi bien *l'expression de la société* que tous les vers, toute la prose, toute la philosophie, voire même toute la politique qui se fabrique en ce temps-ci.

Quand M. Ancelot a eu parlé tout à son aise, d'une voix nette et vibrante, en homme qui sait se servir du geste, du regard et du verre d'eau sucrée, et comme un orateur qui ne se trouve pas sans éloquence et sans grandeur, M. Ancelot a tourné le dos à l'Académie et à M. Briffaut, son président, ce qui n'a pas empêché M. Briffaut de répondre le plus poliment du monde à M. Ancelot. C'est un usage de l'Académie : le nouveau venu parle debout, le président parle assis sur son banc (il n'y a pas de fauteuils) et quelque peu couché sur son pupitre. Le nouveau venu parle comme on déclame, c'est de bon goût; le président doit déclamer comme on parle; il faut que l'un arrive là, comme on arrive dans un sanctuaire impénétrable, en tremblant, en demandant grâce pour son indignité; il faut que l'autre, au contraire, rassure le nouveau venu en

lui disant : « Mon Dieu, pas tant de façons, je vous prie ; nous vous recevons à la fortune du pot et de l'Académie; nous sommes, il est vrai, de grands esprits, mais votre esprit vaut le nôtre : vous allez voir. » Et on lui prouve, en effet, qu'il a autant d'esprit que les quinze ou vingt personnes ici présentes. Ceci dit, le nouveau venu, en homme bien élevé, s'en retourne chez lui, convaincu que le président de l'Académie a raison, et que lui, académicien d'hier, il n'était pas là pour démentir un vieux renard. — M. Villemain est le premier, que je sache, qui, dans ces réponses officielles, et fatigué de cette adulation qu'on ne lui rendait pas toujours, se soit mis à mêler un peu d'absinthe à tout ce miel. Plus d'une fois, il a donné aux nouveaux venus de charmants petits coups de griffes, qui ont été trouvés pleins d'aménités par ceux même qui les recevaient, tant on a de joie d'être de l'Académie. Rien n'était joli (je dis joli tout exprès), rien n'était joli à voir comme M. Villemain répondant à M. Scribe. M. de Salvandy a suivi l'autre jour, d'une façon non moins heureuse, mais avec plus de courage, car il s'attaquait à l'orgueil d'un chef d'école, l'exemple donné par M. Villemain. M. Briffaut, lui, s'est bien gardé de suivre de pareils exemples. M. Briffaut a pris au sérieux la gloire de son confrère.

Dites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous dise à vous-même, dit l'Évangile de l'Académie; aussi *Ninus II*, — M. Briffaut est l'auteur de ce *Ninus*, — a-t-il traité *Louis IX* comme *Louis IX* aurait traité *Ninus II* en pareille circonstance. Que d'éloges, que d'enthousiasme? quel délire! On se demandait de toutes parts, qu'est-ce que M. Briffaut? MM. les académiciens ont beau médire des critiques, le nom de Briffaut est bien plus connu, parce qu'il appartient à un homme de la presse, parce qu'il est inscrit parmi les noms de l'Académie. — Mais, disaient les savants, M. Briffaut est l'auteur de *Ninus II*, tragédie jouée trois fois.—Et *Ninus II*, qu'est-ce? disait-on au savant. — Le savant faisait semblant de ne pas entendre et prêtait l'oreille aux discours de M. Briffaut. Figurez-vous cette réponse de M. Briffaut comme la petite pièce après la grande. M. Ancelot une fois descendu de ses grands chevaux, M. Briffaut est monté sur la monture la plus modeste, la haquenée grise du roi d'Yvetot, et s'en est allé par les tout

petits sentiers fleuris, cueillant le coquelicot dans les grandes herbes, le bluet dans les blés, la marguerite au pied des ruines. M. Briffaut est un jeune enfant tout blond et tout rose, à l'œil bleu, aux dents blanches, et qui vous mord M. Ancelot comme l'enfant qui mord dans une pêche ; la pêche reconnaissante donne à l'enfant son parfum, ses douces couleurs, ses fins trésors, son noyau rubicond. C'est que la morsure du joli enfant est une caresse. — Monsieur, dit M. Briffaut à M. Ancelot, qui a le dos tourné, monsieur mon confrère, soyez le bien-venu parmi nous qui vous attendons depuis longtemps ; je vais vous parler tout à l'heure de vous-même, mais auparavant laissez-moi parler de M. de Bonald comme c'est mon droit et mon devoir.

Et en effet, M. Briffaut a parlé de M. de Bonald. Comme je le disais plus haut, ils s'étaient divisé leur grand homme. *Diviserunt vestimenta ejus,* dit l'évangéliste avec une tristesse pleine d'amertume, ne comprenant pas tant de mesquins intérêts mêlés à l'histoire de la rédemption. Eh bien ! à l'Académie française, on fait mieux que de se partager les vêtements du mort, on se partage sa gloire, ses travaux, sa vie. Dans ce partage à l'amiable, M. Ancelot avait eu pour son compte *la théorie du pouvoir,* telle qu'elle se comporte avec tous ses accessoires, ses tenants et aboutissants, c'est-à-dire la théocratie, la démocratie, la royauté, le sensualisme, le spiritualisme. M. Briffaut, plus modeste ou plus paresseux, s'était adjugé tout simplement *le livre du divorce,* laissant ainsi l'un et l'autre à qui les voudra prendre *les recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales.* C'est là cependant un de ces grands livres qui n'attendent plus pour être révélés que la limpide analyse de M. Ancelot, *car* il y est parlé de la philosophie, du langage, de l'écriture, de la physiologie, de l'homme, de la pensée, de l'expression des idées, *de l'âme qui n'est pas le résultat de l'organisation corporelle*, de la cause première, des causes finales, et enfin des animaux.

Ce livre du divorce a fourni à M. Briffaut le sujet d'une plaintive élégie que Berquin ne désavouerait pas. Vous savez peut-être avec quelle fureur M. de Bonald s'est opposé à la loi du divorce, avec quel acharnement il s'est mis à refaire le nœud

gordien du mariage; dans cette question importante que les rédacteurs du code civil avaient débattue sans violence, et avec le bon sens éclairé qui a produit ces belles lois que l'Europe nous envie, M. de Bonald a mis en cause l'antiquité et les temps modernes. A vrai dire, la famille dans l'antiquité dérangeait un peu notre philosophe. La famille athénienne et la famille romaine, Solon et Lycurgue, avaient fondé d'assez belles institutions pour qu'il fût nécessaire de leur répondre. M. de Bonald leur répond avec haine, avec colère. La famille, à l'entendre, date du christianisme : elle s'arrête avec lui. La philosophie n'a jamais rien compris aux saintes affections du foyer domestique. Jean-Jacques Rousseau lui-même est vertement tancé pour avoir osé prêcher aux mères la nécessité d'allaiter leurs enfants. Ici même, je trouve une phrase que M. Ancelot n'avait pas vue à coup sûr, car il aurait pu s'en faire une application pénible. En effet, M. de Bonald en veut à Jean-Jacques Rousseau (son ancien frère d'armes cependant; s'il faut en croire M. Ancelot) d'avoir fait *des opéras et des romans*. En écrivant ce reproche, M. de Bonald oubliait quelque peu son disciple bien-aimé M. Ancelot.

M. Briffaut abonde tout à fait dans le sens de M. de Bonald. La famille ne peut compter qu'à l'instant même où la loi du divorce est abolie. Vous n'aviez eu jusqu'à présent que l'adultère légal. Chez les anciens, le mariage n'avait qu'*un caractère brutal et grossier*. Chez nous, au contraire, le mariage est la plus charmante façon *d'éterniser les mœurs de l'homme sérieusement associé à la femme*. Il fallait entendre M. Briffaut plaidant ainsi la cause du *spiritualisme chrétien* contre le *sensualisme païen*. Il fallait l'entendre, les larmes aux yeux et dans la voix, s'écrier : « Ah! si quelque étincelle du feu sacré qui animait nos ancêtres vivait encore au fond du cœur, si l'enthousiasme des belles actions se manifestait encore parmi nous par des signes éclatants, les pères, les époux, les enfants, se réuniraient *d'un* mouvement spontané pour élever sur la tombe de celui qui fut leur bienfaiteur un impérissable monument d'amour et de reconnaissance. » Non content de ce beau mouvement oratoire, M. Briffaut a dessiné ce petit monument champêtre digne de feu Berquin, une guirlande de fleurs, un buste en biscuit de Sèvres, et tout au bas de ce buste de petits

vers bien faits *que la mère attendrie lirait en pleurant.* De bonne foi, n'est-ce pas se moquer d'un écrivain sérieux jusqu'au fanatisme, comme était M. de Bonald? Mais en fin de compte, poëte élégiaque, rappelez-vous donc ces tristes paroles à propos de la loi du sacrilége : « Par une sentence de mort, vous envoyez l'impie devant ses juges naturels. »

Et non-seulement M. Briffaut accable cet austère catholique sous toutes ces louanges enfantines : *l'ami du foyer, le gardien des vertus domestiques,* etc., mais encore M. Briffaut fait pour M. de Bonald ce qu'il ne ferait pour personne : il prête à M. de Bonald une de ses propres phrases à lui, M. Briffaut, une de ces petites phrases peu vêtues, montrant leurs épaules et leurs jambes nues, comme jamais M. de Bonald n'en a fait. Il fallait voir M. Briffaut scandant cette jolie période musquée, la faisant valoir de son mieux, s'excusant de la gâter, nous disant qu'elle est indigne de passer par sa bouche, jouant avec ces antithèses entassées, comme fait un jeune chat avec un peloton de fil.

» C'est dans une de ces conversations qu'exerçant sur notre caractère sa critique enjouée et inoffensive, il nous disait un jour : Qu'est-ce que la France? Une terre aussi riante que féconde, habitée par des hommes industrieux et vains, penseurs et parleurs, profonds et étourdis, spirituels et inconstants, qui ne savent pas toujours ce qu'ils veulent, qui courent plus après les choses brillantes qu'après les choses raisonnables, qui s'aiment assez entre eux et font souvent comme s'ils se détestaient, qui méprisent les méchancetés et en rient, qui ont pris le bon parti de n'être jamais d'accord sur rien par amour pour la variété ; gens naturellement gais, mais affectant la gravité sans pouvoir porter du sérieux dans les affaires, pétris de défauts et de qualités, pleins d'inconséquences et de grâces, se plaignant le matin et dansant le soir ; amis de la liberté tant qu'ils ne possèdent pas le pouvoir, désintéressés tant qu'ils lorgnent inutilement les places, assez philosophes pour se moquer de leurs travers, mais pas assez pour s'en corriger. »

Ah ! que c'est joli, que c'est joli, pour M. de Bonald ! M. de Bonald le maître de M. Ancelot, dites-vous? Mais si en effet M. de Bonald parlait ainsi, c'est lui-même, lui M. de Bonald, qui serait l'élève de M. Ancelot.

Ceci dit, et par une transition qu'il trouve fort naturelle, M. Briffaut passe de M. de Bonald à M. Ancelot, de la *Législation primitive* à *Madame d'Egmont* et compagnie. C'est d'abord, entre ces deux esprits, *le même ordre d'idées* (je cite textuellement), « *le même ordre d'idées signala chacun de vous dans sa carrière;* le goût du vrai, du bon, du beau, le respect pour les convenances sociales, le désir de ramener la nation aux objets sacrés de son culte, distinguèrent également le philosophe et le poëte. » Je vous répète que ceci est écrit, que cela a été dit en plein théâtre, je me trompe, en pleine Académie. Oui, si la nation a été *ramenée aux objets sacrés de son culte;* si elle croit en Dieu aujourd'hui, si elle est revenue aux grands poëtes, à Corneille, à Racine, c'est grâce à M. de Bonald le philosophe, c'est grâce à M. Ancelot le poëte. Celui-ci a relevé l'autel, celui-là le Parnasse, l'un a sauvé l'Évangile, l'autre a sauvé l'art poétique; le premier nous a enseigné la foi, la charité, l'espérance: le second nous a appris à nous connaître en beaux vers, en nobles ouvrages; il a fait comme le pieux Énée pour son père, il a sauvé la langue française de l'incendie; et comme les barbares l'avaient dépouillée de ses chastes linceuls, lui, M. Ancelot, il l'a couverte de son manteau! Allons toujours, et n'oubliez pas, encore une fois, que la citation est faite mot pour mot :

« Quand vous évoquiez sur la scène l'ombre majestueuse de saint Louis, quand vous rendiez à ce grand roi ses traits, son caractère, ses vues généreuses, son langage chrétien, sans y penser peut-être vous prêtiez à M. de Bonald le plus sublime défenseur de la cause du passé. Votre drame, monsieur, *était pour lui le meilleur des arguments. Chacune des paroles du héros gagnait des milliers d'adhérents au publiciste.* Les cœurs entraient dans votre parti, l'admiration vous livrait vos juges, et la question était décidée par les larmes. Voilà sans doute, monsieur, le secret de l'honorable prédilection dont M. de Bonald vous donna tant de témoignages. *Et comment ne vous aperceviez-vous pas que ses applaudissements n'étaient que des remercîments déguisés, et qu'en vous serrant sur son sein après votre succès,* il embrassait, *en conspirateur intéressé*, son glorieux et brillant complice? »

Vous croyez que c'est là tout, pas encore. M. Briffaut possède

son héros au complet, et il se glorifie des pieds à la tête. Rien n'est oublié, rien ne passe sans louange ; dans *le Maire du Palais*, M. Briffaut s'extasie devant le jeune Clovis, tout honteux de se trouver sur un trône qui ne lui appartient pas ; dans *la Conjuration de Fiesque*, M. Briffaut admire l'art avec lequel M. Ancelot a corrigé la tragédie allemande : « *Élizabeth et Olga* sont encore deux grandes compositions, presque égales à vos premiers ouvrages ; » puis le panégyriste ajoute : — « Mais je ne tairai point, monsieur, » et ici, à ce mot je ne *tairai point*, vous prêtez l'oreille, vous voulez savoir si en fin de compte quelque petite restriction ne sera pas apportée à cette magnifique et emphatique laudation, écoutez donc la restriction de M. Briffaut : « Mais je ne tairai point, monsieur, une vérité qui vous fait honneur ; c'est que *le jugement du cabinet ne vous a pas été moins favorable que l'épreuve de la représentation.* Eh ! qui pourrait, spectateur ou lecteur, se montrer insensible aux nombreuses beautés semées dans vos tragédies ? *L'art d'inventer des situations fortes ou pathétiques*, de *créer des caractères*, de les faire *contraster*, de mettre en jeu tout ce qui, dans le fond de nos cœurs, *répond au noble appel de la vertu*, l'heureuse nouveauté de quelques-uns de vos sujets, *la simplicité antique* de vos intrigues, *cette éloquence de l'âme qui anime toutes vos pensées, cet éclat d'expression qui les colore :* telles sont les ressources qu'une féconde imagination prête *à votre raison* pour l'embellir ; telles sont les causes *durables* de vos succès et de nos jouissances. »

« Je ne me pardonnerais pas, monsieur, d'oublier ici parmi vos titres ce poëme de *Marie de Brabant*, *ouvrage plein de charmes*, dont les amis des lettres ont retenu tant de vers, et que, sous une autre forme, vous avez depuis si heureusement reproduit sur la scène : tant le genre dramatique vous est propre ! tant vous éprouvez le besoin, sitôt que vous en êtes sorti, de rentrer dans votre élément ! »

Et voilà ce qu'ils osent se dire en pleine Académie ! Voilà les louanges qu'ils se jettent à la face les uns des autres ! Et cela se dit tout haut, en plein public, ou plutôt entre soi, car à l'Académie française le public qui est là ne compte pas, c'est un être invisible auquel personne n'adresse la parole ; ces mes-

sieurs parlent entre eux de toutes ces belles choses ; ils s'applaudissent entre eux ; si le public applaudit par hasard, c'est que, ma foi, le public a du goût. Le public cependant attendait avec impatience le moment où l'élève et l'émule de M. de Bonald, où le rival de Corneille, de Racine et de Voltaire, allait devenir le collaborateur des soixante ou quatre-vingts beaux esprits qui entreprennent le vaudeville : eh bien ! rien n'inquiète M. Briffaut ; de *Louis IX* à *Madame Dubarry*, la transition est aussi naturelle que de M. de Bonald à M. Ancelot. « C'est la faute des circonstances et non pas la mienne, » dit Sylla dans un dialogue célèbre de Montesquieu : « C'est la faute des événements et non pas la vôtre, » dit M. Briffaut à M. Ancelot.

« Sorti en 1830 de vos places dans l'administration publique, *proscrit en même temps de votre patrie dramatique depuis l'ouverture d'une école dont vous refusiez de suivre les préceptes*, vous cherchiez inutilement un refuge pour vous, votre famille et votre talent, lorsque la joyeuse patrone du vaudeville, la veuve très-peu inconsolable de Panard, de Piron et de Désaugiers, vous tendit la main en chantant, vous offrit gaiement l'hospitalité ; et qu'aviez-vous de mieux à faire que d'accepter, monsieur? Vous acceptâtes, vous fûtes sauvé. Quel est *le casuiste* qui puisse, sur ce point, vous adresser un reproche? N'est-il pas évident pour tous que votre conduite fut dictée par le plus sacré des devoirs, et ne reconnaît-on pas aujourd'hui que cette association momentanée, qu'on prenait pour une mésalliance, ne fut qu'un mariage de raison? »

Mais encore une fois, académiciens que vous êtes, tâchez donc de vous entendre, tâchez un peu d'être d'accord. Il n'y a pas huit jours, vous receviez à bras ouverts le chef de cette école que vous insultez aujourd'hui, de cette école qui *a tout détruit*, qui *n'a rien fondé*. Maintenant voici que vous tendez les bras à un proscrit de cette même école. Mais M. Ancelot n'a jamais été *proscrit* de cette école ; au contraire, il a fait avec cette école, non pas *un mariage de raison;* mais un mariage d'amour. Cette école lui a fourni *Fiesque*, un drame tout fait qui est encore son meilleur drame ; cette école lui a fourni *Olga* et *Maria de Padilla*, et tant d'autres. Si donc il n'a pas réussi dans cette école mieux que n'ont fait les autres, il n'est pas juste de crier à la *proscription!* J'ai bien entendu

parler de saint Paul qui tenait les habits des bourreaux qui lapidaient saint Étienne; mais cette cruauté de saint Paul précéda sa conversion. Ce qui était une faute dans un païen eût été un crime dans un nouveau converti. On peut changer de religion deux ou trois fois, mais on ne profite pas des petites portes cachées du temple qu'on a déserté, — pour venir le dévaster durant la nuit.

Quant à la sécurité de M. Briffaut à propos des vaudevilles de son jeune confrère, je ne suis pas un grand *casuiste ;* mais, cependant si je voulais revenir fouiller dans ce mélange de vieux crêpes fanés, de paniers enfoncés, de vieilles perruques défrisées, de talons rouges déteints, de pots de fard usés jusqu'à l'émail, d'éventails brisés sur toutes sortes de fausses dents et de fausses hanches, si je voulais rechercher tous les mots graveleux, tous les couplets obscènes, toutes les scènes nocturnes dont l'émule, le collaborateur philosophique, le disciple de M. de Bonald a affublé cette vieille, spirituelle et élégante royauté de la France que M. de Bonald adorait, vous verriez ce qu'il faut croire de la légèreté et de la grâce badine avec lesquelles M. Briffaut traite si lestement ce *mariage de raison.*

L'éloge a été poussé si loin, que Mme Ancelot a eu sa bonne part, aux grands applaudissements de cette troupe féminine si fâchée d'être privée des honneurs académiques. Cette fois du moins, voilà une femme qui met le pied dans ces honneurs essentiellement masculins. Cette fois du moins le fauteuil est partagé comme les premiers prix du Conservatoire. — Premier prix de flûte, M. Pierre; second premier prix de flûte, M. Paul. *Mais je ne tairai point la vérité* que voici : c'est qu'il était trop juste que Mme Ancelot eût sa bonne part dans les applaudissements de son mari. Mme Ancelot peut dire comme Jeanne d'Arc accusée d'avoir porté sa bannière au maître-autel de Reims : — « Ayant été au combat, il était juste que je fusse à l'honneur ! »

Telle a été cette triste représentation, qui n'est pas sans exemple dans les annales du corps académique. Quel malheur que deux ou trois bons esprits de ce siècle, à bon droit honorés et respectés de tous, ne se soient pas trouvés l'âme assez forte pour ne pas accepter de pareils honneurs ! Cette institution

barbare s'en serait allée comme elle est venue; elle a commencé par le fou du cardinal de Richelieu, elle eût fini par quelque pédant sans rabat et sans style. Toujours faut-il reconnaître que l'institution existe en dépit de tous les accidents qui lui arrivent. Ceci m'a rappelé une bonne histoire que conte Boccace quelque part, et par laquelle je finirai.

Un certain juif de Florence, homme important dans la ville par son intelligence et sa fortune, était sollicité de se faire chrétien. Le juif hésitait ; il demandait du temps, et surtout il voulait, avant de faire son abjuration, visiter la capitale du monde chrétien. Vous jugez de l'embarras des chrétiens de Florence. On disait au juif : N'allez pas à Rome, tant on avait peur qu'il ne fût le témoin de tant d'abominations et de simonies. Cependant le juif en fait à sa tête. Il va à Rome; les chrétiens qui le voulaient convertir disent en faisant le signe de la croix : Tout est perdu! Au bout de six mois, l'enfant d'Israël vient se jeter aux pieds de l'évêque de Florence : Mon père, dit-il, je demande le baptême. Je viens de Rome, et dans le temple même de Saint-Pierre j'ai vu tant d'abominations et tant d'infamies, qu'il faut en effet que cette religion chrétienne vienne de Dieu, pour résister à de pareils pontifes.

Et notre juif se fit chrétien, converti par le même spectacle qui devait soulever la révolte et les tempêtes de Luther.

JULES JANIN.

LA
CRITIQUE SOUS L'EMPIRE.

GEOFFROY.

Du temps de l'empire, quelque chose de la roideur et de la discipline militaire avait passé du monde des faits dans le monde des esprits. En ces derniers temps, on a voulu qu'il ne manquât rien à la gloire de celui dont nos poëtes modernes ont transformé la figure correcte, exacte et sévère, en je ne sais quelle figure gigantesque, ossianique et vaporeuse ; et l'on a dégagé Napoléon du cortége littéraire que les circonstances lui ont donné, pour le représenter tournant des regards d'admiration et de regret vers les lieux où Châteaubriand demande les consolations de l'exil à la nature et à la poésie. Je ne sais pas jusqu'à quel point la vérité historique est respectée dans ce tableau, sur lequel l'auteur du *Génie du Christianisme* s'est lui-même complaisamment arrêté ; mais ce que l'étude de l'époque nous apprend, c'est que l'influence de cet esprit régulier, positif et absolu, s'exerçait souvent d'une façon désastreuse, non-seulement sur les grandes œuvres de l'art, c'est-à-dire sur des tragédies jouées, comme celles de Lemercier, *devant des baïonnettes*, mais sur ces productions légères de l'esprit dont la France s'était jusqu'alors enorgueillie avec tant

de raison. L'originalité et la vivacité française semblent avoir entièrement disparu sous ce despotisme inflexible, et cette verve de l'enjouement et de l'ironie, proscrite du pamphlet et de la chanson, ne se retrouve plus, même dans la critique. La critique subit, elle aussi, cette influence contre laquelle elle s'élève d'une façon instinctive dans les ouvrages qui lui sont soumis. Geoffroy reproche à des auteurs tragiques la langueur et la monotonie dans des articles où la pensée et le style sont atteints du même mal, et au même degré.

Lors même que Geoffroy ne serait point, par son talent, le représentant le plus complet de la critique sous l'empire, il le serait par son caractère. Geoffroy n'était pas, comme le sont quelques feuilletonistes de nos jours, un homme de lettres fringant et dissipé; c'était un pédant de profession, ayant passé toute sa jeunesse dans les colléges, et érigé subitement en censeur dramatique à un âge où l'on ne revient plus sur ses préventions. On trouve dans ses attaques sentencieuses toute la pesanteur mesurée des coups de férule. Les caricatures du temps le représentent en rabat (il avait été employé dans un collége de jésuites); elles l'ont aussi montré en extase devant une bouteille et un pâté; mais quant à ces séductions plus aimables et plus gracieuses qu'un feuilletoniste à la mode doit s'attendre à rencontrer, nul n'a jamais eu l'idée qu'elles pussent être exercées sur ce barbon, malgré les pages admiratives que Mlle George lui inspira. C'était donc un homme esclave de l'ordre et des règles auxquelles il avait immolé sa jeunesse et celle des autres. Il est un côté par lequel l'esprit de pédantisme peut se trouver en contact avec l'esprit militaire; tous les deux sont également occupés de la rigoureuse observation de la discipline dans les détails les plus minutieux. On prétend que Napoléon faisait une pension à l'ancien jésuite; en tout cas, il fut servi par lui avec zèle, et parfois, nous devons le reconnaître aussi, avec intelligence et habileté.

Maintenant, si nous voulons mettre de l'ordre dans notre étude, il faut distinguer deux hommes dans Geoffroy : le critique de tous les temps, et le critique contemporain. Ces deux personnages ne sont pas aussi distincts qu'on pourrait le croire, car les préoccupations actuelles dont l'esprit de Geoffroy est rempli, l'accompagnent jusque dans ses excursions sur le do-

maine du passé. Pour combattre l'esprit d'examen et d'indépendance que la philosophie encourage, il attaque Voltaire dans *Zaïre* et Beaumarchais dans Figaro. S'il vante les poëtes du XVIIe siècle, c'est parce qu'il trouve dans tous leurs écrits un sentiment profond de la hiérarchie et une haine constante pour toutes les maximes séditieuses. A Dieu ne plaise que nous blâmions Geoffroy d'admirer, dans les écrivains du temps de Louis XIV, cet amour et cette intelligence de l'ordre social; mais il ne peut y avoir rien de commun entre la vieille monarchie et la cité nouvelle fondée par Bonaparte. C'était même une chose bien difficile que d'allier à l'admiration pour le système impérial un sentiment juste et vrai des incomparables beautés du grand siècle. Aussi ce n'est qu'en faisant l'éloge de Racine que Geoffroy semble véritablement parler avec conviction; il défend Corneille par haine pour son illustre commentateur plutôt que par un enthousiasme sincère. Quant à Molière, il a peine à lui pardonner ses railleries contre les Trissotin et les Vadius. Geoffroy aimait beaucoup le grec, quoiqu'il ait quelquefois reproché à Euripide et à Sophocle de ne pas avoir eu le goût assez délicat, et qu'il les ait souvent mis au-dessous des imitateurs français dans ses parallèles littéraires. Il aimait le grec plutôt en pédant qu'en artiste, mais enfin il l'aimait; et j'ai même entendu dire qu'un jour, le vin aidant un peu il est vrai, il versa des larmes au dessert en récitant du Démosthènes. Il est donc tenté de prendre le mot d'Henriette, dans *les Femmes savantes*, pour une personnalité injurieuse, et il reproche gravement à Molière d'avoir tourné en ridicule sur la scène un homme qui sait le grec.

La finesse et l'élégance du XVIIIe siècle devaient être plus difficilement encore appréciées par Geoffroy que la correction et la pureté du siècle de Louis XIV. Existe-il rien de plus charmant sur notre scène que le chef-d'œuvre de Sédaine, *le Philosophe sans le savoir*. Cette mère, qui, tout occupée des préparatifs du mariage de sa fille, ignore pendant tout le cours de la pièce le danger auquel s'expose son fils, et n'a pour lui que son sourire d'habitude et le bonjour d'ordinaire, quand elle le voit revenir heureusement sauvé, après une attente pleine d'angoisses pour tous, excepté pour elle; ce fils, qui, le matin même du jour où l'union de sa sœur doit être bénie,

quitte comme un coupable la maison paternelle en emportant des armes pour aller là où l'honneur exige qu'il se rende ; ce père qui, instruit tout à coup, est réduit à des vœux stériles, puis forcé pendant un instant à renfermer dans son sein la plus affreuse des douleurs, enfin ce rôle délicieux de Victorine, si suave, si discret, si bien fait pour aller au cœur, ce rôle, le plus délicat peut-être qui ait jamais été tracé dans le roman et dans le drame, tout ce mélange de sécurité et d'inquiétude, de bonheur et de tortures, de grâce, d'enjouement, de sensibilité et d'amour, tout cela a inspiré à Geoffroy un jugement que je transcrirai à sa honte :

« Ce n'est qu'à force de hasards et de suppositions peu vraisemblables que la pièce se soutient ; elle est toujours prête à s'écrouler ; *le Philosophe sans le savoir* n'est pas une pièce de carnaval, mais c'est une pièce de dimanche. »

Le même homme ne devait pas mieux comprendre Marivaux. Il prétend qu'il se plaît *à fagoter d'une manière burlesque ses imaginations les plus jolies*, et qu'*il habille ses épigrammes en langage des halles.* Sont-ce *les Jeux de l'Amour et du Hasard,* sont-ce *les Fausses Confidences* qui ont pu produire sur l'esprit du critique de l'empire ces singulières impressions ?

Mais passons aux *grandes iniquités* de Geoffroy, à la façon dont il a parlé de Voltaire et de Beaumarchais. Pourquoi Geoffroy n'a-t-il pas vécu au temps où l'immortel auteur des romans en prose et en vers attachait un éternel grelot à ses grotesques détracteurs ? L'abbé Nonotte et l'abbé Trublet auraient un compagnon, et nous aurions dans l'histoire littéraire une trinité infortunée. Cette haine pour Voltaire s'exprime chez Geoffroy tantôt par des déclamations violentes, tantôt par des railleries. Rien n'est à la fois plus brutal et plus mesquin que cette continuelle irrévérence envers un homme assez grand pour qu'une époque tout entière se soit absorbée en lui. Dernièrement, en parcourant les mémoires de Mme d'Épinay, je fus frappé plus vivement encore que je ne l'avais été jusqu'àlors, du prodigieux génie de Voltaire, à la lecture d'une lettre écrite sous l'impression toute récente d'une de ses conversations. Mme d'Épinay, malgré tout son respect pour le pontife de ses croyances, parle de Voltaire plutôt avec dénigrement

qu'avec enthousiasme. Cette incroyable mobilité d'esprit l'étonne, elle voit un signe de faiblesse, là où il y a un signe de génie; mais cette fluctuation continuelle de pensée, la verve entraînante de cet esprit changeant et sceptique dans tous ses écarts, ces réflexions qui se heurtent, cette raillerie qui revient toujours, enfin tout le chaos mouvant de cette vaste intelligence d'où sortent à chaque instant des mondes qui ne s'enchaînent pas entre eux, Mme d'Épinay a rendu tous ces effets sans les comprendre. Voltaire est grand surtout parce que tout n'est qu'inconséquence dans cet esprit assez perçant pour distinguer tous les aspects des choses, assez mobile pour se porter tour à tour à tous les points de vue. Eh bien! Geoffroy n'a pas mieux compris Voltaire que Mme d'Épinay. Il a cru triompher en faisant ressortir sans cesse des contradictions évidentes, en cherchant des traits d'impiété dans la tragédie qu'il dédie au pape, des traits religieux dans les pièces qu'il croit écrire au nom de la philosophie. Nous ne ferons pas subir un examen à tous ces examens, nous n'analyserons pas toutes ces analyses; mais nous devons cependant dire que Geoffroy a été d'autant plus coupable dans ses injustices, que Voltaire, poëte dramatique, et c'était celui-là seul qu'il avait à juger, devait rencontrer de secrètes sympathies chez un écrivain qui avait voué à Racine et à son école une admiration exclusive, chez un homme qu'on entendit un jour, entraîné malgré lui par les instincts d'une déplorable nature littéraire, mettre Orosmane au-dessus d'Othello.

Geoffroy avait fait de la cause de Fréron sa propre cause; il traita *l'Écossaisse* d'*ennuyeuse et plate rapsodie*. C'est ce jugement qui termine, dans le *Cours de Littérature* qu'on a fait avec le recueil de ses feuilletons, la série d'attaques et d'injures qui composent l'article Voltaire. Un mot à présent de ses fureurs contre Beaumarchais. Grimm a consacré quelques pages de sa correspondance au récit des obstacles que Beaumarchais rencontra, et que l'enthousiasme qui le poussait et le devançait l'aida à briser. L'intervention d'une jeune reine aimable et indulgente envers tous les gens de plaisir et d'esprit, celle d'un prince confiant et libéral dans le bon et vrai sens du mot, l'empressement de la foule, les inquiétudes de la police, la pruderie de quelques femmes de qualité, Grimm

nous a tout raconté dans un récit amusant et facile, mais où l'on trouve un remarquable caractère d'impartialité. Il ne supprime aucune des épigrammes dirigées contre Beaumarchais, mais il ne tait pas non plus des anecdotes honorables pour son caractère, comme celle par exemple où il refuse à de grandes dames une loge grillée. Il est étrange que ce soit dans des pages écrites si longtemps après les ovations de Beaumarchais et ses persécutions, qu'on trouve un caractère de passion et de violence dont l'écrit d'un contemporain est exempt. Grimm, comme philosophe, aurait pu exalter l'auteur de *la Folle Journée;* il le jugea en véritable critique, et rendit justice à la pièce en vogue sans outrer les éloges qu'elle méritait. Quand Beaumarchais aurait à lui seul causé tous les maux qui mirent la France en deuil et exilèrent Geoffroy du collége de jésuites où il était employé, l'implacable feuilletoniste de l'empire n'entasserait pas contre lui plus de malédictions. Toutes les fois que la Comédie-Française reprenait le chef-d'œuvre de Beaumarchais, Geoffroy exhalait sa bile par des déclamations toujours plus fougueuses et plus ridicules. Voici ce qu'il écrivait dans son feuilleton du 27 prairial an x sur *la Folle journée :* « Le dialogue n'est qu'un tissu de calembourgs et de proverbes ignobles, un mélange de plat et d'ampoulé, de trivial et de prétentieux, un galimatias, en un mot, tel qu'on n'en trouve nulle part. »

Je pense que voilà de quoi nous justifier amplement, d'avoir reproché à Geoffroy de transporter dans l'art et dans le passé, c'est-à-dire dans les régions les plus belles, les plus calmes, et les plus saintes, les misérables préventions politiques sous l'influence desquelles il écrivit toujours. Si le feuilletoniste du *Journal de l'Empire* trouvait moyen d'exercer envers les morts une critique si amère et si hargneuse, on peut comprendre ce qu'il devait être à l'égard des vivants.

« J'arrive après avoir couru le plus grand danger : ma carrière est bordée de précipices à chaque pas; il me faut lutter contre les coteries, les cabales, les partis, contre les passions des auteurs, des acteurs, des artistes, contre les caprices de l'opinion qu'on cherche toujours à égarer sur mon compte. » Voilà de quelle façon Geoffroy se plaignait un jour, était-ce

celui où notre Roscius, comme disaient les beaux esprits d'alors, oublia qu'en dehors du *Cid*, il ne devait avoir ni à venger, ni surtout à donner des soufflets? Était-ce celui où l'auteur de *la Jeune Femme colère* montra une vivacité qui fut d'autres fois moins heureuse à ce que la chronique nous a raconté? Je n'en sais rien. Mais, si l'on en croit Geoffroy, il faut désormais que le bréviaire du cardinal de Retz devienne celui du critique. Comment donc s'était-il attiré toutes ces haines? nous le disions en commençant cet article : c'est qu'en subissant lui-même l'influence de l'époque, au milieu de laquelle il vivait, c'est-à-dire en prenant la sécheresse pour la sobriété, et l'enflure pour l'énergie, Geoffroy sentait cependant, sans s'en rendre compte et sans y trouver un remède, la décadence et le dépérissement de l'art entre les mains de ces poëtes qui venaient l'un après l'autre saluer le César des temps modernes, avant d'aller mourir dans chacune de leurs pièces.

Parmi tous les auteurs dramatiques de cette triste période littéraire, il en était un qui cependant avait, au jugement de tous, conservé avec l'indépendance une étincelle de génie. Tout récemment un hommage solennel a été rendu à l'auteur d'*Agamemnon*. Déjà auparavant, dans un recueil où les opinions de notre époque sur les hommes et sur les choses sont exprimées de la façon la plus fine, la plus élégante et la plus complète, un jeune critique avait vivement apprécié dans Lemercier cet esprit élevé, puissant, original, aventureux, qui apportait dans la littérature la même insoumission peut-être, mais aussi la même énergie que dans la politique. Eh bien! Lemercier est de tous les poëtes dramatiques de son temps celui que Geoffroy a le plus opiniâtrement flagellé. Il disait d'*Agamemnon* : « Un ouvrage écrit en style obscur et barbare, un ouvrage dont l'action est horrible, atroce, dégoûtante, un ouvrage sans intérêt, plein de déclamations, de galimatias, contraire à toutes les bienséances, peut-il s'appeler une bonne tragédie ? »

Pour ceux qui ont entendu l'éloquent récit fait par un poëte, des luttes acharnées de ce libre penseur contre la censure impériale, il n'est pas difficile de deviner l'inspiration à laquelle Geoffroy obéissait. La comédie de *Plaute* que M. Victor Hugo

trouve *si spirituelle et si fine*, n'était pas mieux traitée par l'exécuteur des vengeances littéraires du premier consul : « Quel auteur usant et jouissant de toutes ses facultés intellectuelles se serait jamais avisé de bâtir une pièce sur un méchant conte forgé à plaisir ? »

Ducis devait avoir le sort de Nepomucène Lemercier. Il avait les mêmes torts aux yeux de Geoffroy. Mais, cette fois, le feuilletoniste alla inconsidérément s'attaquer à une bien autre renommée que toutes celles qu'il faisait profession d'élever et de détruire. Derrière le pâle imitateur de Shakspeare il y avait Shakspeare lui-même : Geoffroy s'attaqua à Shakspeare. Je me souviens d'un chapitre de *Wilhem Meister*, cette délicieuse confidence de Goëthe, où le bienfaiteur de Mignon raconte l'effet produit sur lui par la lecture du roi de la scène anglaise. Il avait aimé et compris Corneille, il avait aimé et compris Racine, il avait même admiré Voltaire ; mais, quand un volume de Shakspeare lui tomba entre les mains, ce fut la nature, dit-il, qui s'ouvrit tout à coup à lui dans ses magnifiques profondeurs. Il avait trouvé dans chacun des auteurs français une parcelle du feu divin dont l'âme est le foyer ; mais l'âme humaine tout entière, il la sentait vivre pour la première fois dans le tragique anglais. Sans attendre de Geoffroy la fougueuse admiration de Goëthe, on pouvait du moins exiger de lui plus de circonspection et plus de respect pour l'un de ces poëtes qui sont l'honneur d'un peuple. « *Les œuvres de Shakspeare sont du fumier. Il est nécessaire de faire rougir ses adorateurs du culte superstitieux qu'ils lui rendent.* » Peut-être Geoffroy pense-t-il encore obéir aux vœux secrets de l'empereur en blessant dans sa vanité nationale le peuple qu'il détestait le plus. En tout cas, je me plais à croire, pour son goût, qu'il n'obéit pas à sa conscience. Mais si Népomucène Lemercier était jugé avec une sévérité si intraitable, si Ducis était poursuivi jusque sous le bouclier de Shakspeare, on avait des paroles encourageantes pour M. Delrieu, qui doit s'interdire, nous dit-il, toute espèce de préface, après le témoignage si flatteur dont sa majesté l'empereur et roi a daigné l'honorer ; pour M. de Lancival, qui nous apprend, — en terminant une préface, qu'il aurait bien dû s'interdire aussi, — que le plus glorieux des suffrages est venu confirmer son succès. — M. Del-

rieu est l'auteur d'*Artaxerce*, M. Luce de Lancival est l'auteur d'*Hector*.

Je crois qu'on peut comprendre à présent quelle règle suivait Geoffroy dans ses appréciations littéraires. Mais ne s'attache-t-il pas à ces feuilletons une curiosité d'un autre genre? Dans ces vastes et imposants recueils, divisés par compartiments et par colonnes, où toute une époque a ses souvenirs de chaque heure, il y a, comme dans les palais enchantés, mille bruits qui se raniment, mille échos assoupis qui se réveillent. Le canon de Wagram et d'Eylau gronde dans le haut du journal; en bas, vous entendez la musique de l'opéra en vogue, le murmure de la conversation du jour. Toute la grande armée passe et repasse, avec ses fanfares et ses drapeaux, dans ce qu'on appelle le *premier Paris*. Dans le feuilleton, c'est Mlle Mars qui sourit, Mlle Duchesnoy qui pleure, Mlle George qui rayonne. Geoffroy, malgré ses habitudes austères, a été au concert de la veille, et il faut bien qu'il parle de Mme Catalani. Mme Catalani! C'est un souvenir aussi éteint, un nom presque aussi oublié que celui du brave grenadier Auzouït, qui a son monument funèbre et triomphal dans quelques lignes de ce même journal dont elle remplit toute une colonne. Eh bien! c'était une cantatrice que tout Paris voulait entendre; le grave Geoffroy se charge d'un prospectus de ces concerts et embouche la trompette: « Qu'on vienne, qu'on se hâte, dit-il; la salle sera trop petite, il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus (1). » Puis c'est Brunet qui, dans *la Petite Cendrillon* et dans *le Marquis de Moncade*, fait rire encore jusque sous le feu des alliés. Tout est représenté dans ces galeries vivantes du feuilleton; le mélodrame, qui se joue avec des chapeaux à la Henri IV et des bottes à revers, ce mélodrame sérieux dont les théâtres de nos boulevarts ont si longtemps conservé la tradition, y fait résonner sa voix retentissante et boursoufflée; qu'on en juge par le dialogue que Geoffroy a retenu de la pièce de *Pizarre*. « Voici, dit-il, le plus brillant morceau : c'est Osaï, vieux cacique, prisonnier de guerre qui subit un interrogatoire. — Qui es-tu? — Ton ennemi. — Vieillard impru-

(1) Feuilleton du 28 décembre 1813.

dent, qui t'a donné le droit de me braver? — La justice de ma cause et tes crimes. — Indique-nous la retraite des tiens et le toit qui les couvre. — Le ciel. — Sont-ils nombreux? — Compte les arbres de ces forêts. — Où sont cachés vos femmes et vos enfants? — Dans les cœurs de leurs maris et de leurs pères. — C'en est trop! tremble, audacieux! etc.. etc. » Enfin, il n'est pas jusqu'à la danse de corde qui n'ait là aussi ses annales confondues avec celles de la tragédie. Le combat de Ravel et de Forioso, les évolutions des *Groteschi*, forment des intermèdes divertissants entre l'éloge d'*Andromaque* et la critique de *Tancrède*.

Si nous nous plaignions tout à l'heure de ce qu'il n'y avait pas assez de chaleur et de vie dans ce qu'on appellerait aujourd'hui la partie de l'*esthétique*, le mouvement ne manque pas dans ce qu'on peut appeler la partie narrative. Toutes les mobiles splendeurs de cette. époque si merveilleuse par l'action s'y réfléchissent. MM. les comédiens de l'empereur et roi ont été longtemps absents; d'où reviennent-ils? Ils reviennent de l'Allemagne; mais ne croyez pas que, semblables aux acteurs d'aujourd'hui, ils aient été y jouer devant des Allemands. On a déblayé un coin du champ de bataille d'Eylau ou de Dresde pour y établir leur théâtre d'un jour. Ils ont eu pour spectateurs Napoléon, quelques rois vaincus, et ceux de nos braves que le boulet a laissés debout.

On le voit, l'éclat des choses extérieures est si vif, qu'il y a des rayons qui se glissent jusque dans le feuilleton. N'imitons pas cependant ceux qui, en parlant des hommes de l'empire, oublient bien vite tous les calmes aspects que l'étude leur offrait d'abord, pour un seul qui les attire et les éblouit. Puisque c'est Geoffroy que nous nous sommes proposé de juger, revenons à Geoffroy. Nous avons pu être sévère envers lui dans l'appréciation de ses doctrines littéraires, et surtout du mobile qui dirigeait ses écrits. Mais si nous considérons son influence en elle-même, elle a été aussi grande qu'elle pouvait l'être, et parfois, on ne peut le nier, elle s'est exercée d'une manière utile. Les feuilletons de Geoffroy étaient, à leur apparition, des événements pour tout le monde, et ils étaient accueillis avec enthousiasme par un parti nombreux, par ceux chez qui la haine et la terreur des désordres, dont la France

venait de sortir, allaient jusqu'au désir et à l'amour d'un frein despotique. Geoffroy, au début de sa carrière, s'était embarqué sous le pavillon fleurdelysé ; c'est dans le journal de Monsieur et dans une autre feuille périodique appelée *l'Ami du Roi* qu'il risqua ses premiers essais. Quand il revint après le naufrage de la royauté dans lequel il disparut un instant, le vieil écusson de la France n'était plus en tête des journaux, mais il avait été remplacé par les emblèmes d'une puissance forte et absolue. Geoffroy reprit son métier d'écrivain, et apporta au service de l'ordre impérial ses maximes monarchiques. Il ne rendit jamais compte du *Bourgeois gentilhomme* de Molière, ou de *la Bourgeoise de qualité* de Dancourt, sans recommander la distinction des classes, et sans parler avec éloge de l'époque où l'équipage pimpant et doré de la financière la plus riche et la plus impertinente était obligé de céder le pas au vieux carrosse délabré de la présidente ou de la marquise. Il écrivait un jour, et ce jour n'était encore que le 4 brumaire, en revenant de voir *Nanine :* « La société est essentiellement fondée sur l'inégalité; ce n'est point vanité, c'est prudence de chercher à s'assortir dans l'union conjugale, d'éviter une trop grande disproportion de naissance et de fortune. »

Il y a des hommes qui, placés par le sort dans une position modeste, nés quelquefois même dans les derniers rangs de la société, se prennent cependant d'une admiration profonde et d'un amour sincère pour un ordre où ils se consolent d'occuper les degrés inférieurs, en pensant que toutes les places sont marquées et séparées par des intervalles. Geoffroy était de ce nombre : sous Louis XIV, il aurait vécu heureux avec la perruque ronde et le rabat de batiste, et serait venu franchement admirer Racine et Corneille du parterre, sans demander autre chose aux marquis dont le théâtre était encombré que de ne pas trop lui cacher *le Cid* et *Britannicus*. Toutefois, il reprend amèrement M. le duc de Nivernais sur ce sonnet de grand seigneur où Racine et Despréaux sont menacés d'une *volée de coups de bâton donnés en plein théâtre;* c'est qu'il avait pour le bâton une horreur fondée sur certaines mésaventures, s'il faut en croire quelques indiscrétions. Voilà qui devrait nous conduire à parler de sa polémique, mais à quoi bon faire re-

vivre ces vieilles querelles? Tous ceux qui s'y sont trouvés mêlés ne sont point morts ; terminons donc une biographie toute littéraire par des détails uniquement puisés dans l'histoire de la littérature. Geoffroy avait fait de fortes et saines études, il remporta trois victoires académiques à une époque où ces succès n'avaient pas encore perdu leur prestige. L'instruction qu'il avait laborieusement acquise dans les premières années de sa vie, répandit sur son style une teinte sévère qui s'est tout à fait perdue de nos jours, sans lui inspirer le désir de mettre en pratique les théories qu'il s'était formées. Et cependant ses contemporains prétendirent qu'il avait déposé dans les archives du Théâtre-Français une tragédie, *la Mort de Caton*, frappée d'une réprobation de vingt--cinq années ; mais Geoffroy garda toujours à ce sujet un silence modeste, et d'ailleurs ne serait-ce pas un cas bien souvent reproduit ? En regardant la poche de certains critiques, ne pourrait-on voir passer plus d'une fois le rouleau d'une tragédie refusée ?

Quoique ce soit dans Geoffroy que nous nous soyons proposé d'étudier la critique sous l'empire, il est cependant indispensable de rapprocher de son nom les noms de ceux dont il fut entouré, précédé et suivi. Même quand nous n'aurions pas d'autre but que de rendre ce portrait plus exact et plus complet, ce serait encore une nécessité. A qui se rattache donc Geoffroy, et pour me servir de ces formules usuelles qui ont passé du langage scientifique dans le langage littéraire, à quelle famille d'écrivains appartient-il ? Nous l'avons dit, à propos de *l'Écossaise*, Geoffroy s'était tellement identifié avec Fréron, qu'il relevait amèrement comme des personnalités tous les traits de la verve caustique de Voltaire contre celui que Voltaire lui-même appellait *un animal, mais un animal dont on ne peut pas se passer.* Cette critique, acceptée par Geoffroy comme un héritage, mais léguée par lui à d'autres feuilletonistes du *Journal de l'Empire*, constitue un genre à part au milieu des élégantes discussions d'une littérature plus élevée, auxquelles se rattachent les noms de M. de Fontanes, de M. de Féletz et de M. Dussault. Elle est l'œuvre d'une école d'*hommes de lettres* entièrement disparus de nos jours. La critique moderne n'aurait pas assez de musc et d'ambre pour étouffer la forte odeur de cabaret qu'elle traîne après elle. Pas

un seul de ces anciens journalistes qui n'aient encouru les mêmes reproches de vénalité, d'impudence et d'amour de la bonne chère. Du reste, ces écrivains débraillés, par l'obscurité et par l'espèce d'abjection dans laquelle ils vivent, ont une sorte de franc-parler qui en fait des personnages utiles quand ils ne sont pas entre le bâton et le panier de vin muscat. En dehors de toutes les coteries d'un monde où on ne les a jamais reçus, ils ne sont pas entravés dans leurs jugements par ces obligations innombrables qu'on voit se multiplier dans une progression si effrayante, quand on veut faire marcher de front la vie littéraire et la vie des salons. Forts de cette indépendance qui donne à leurs écrits une apparence d'originalité, en leur permettant d'exprimer ce que tout le monde pense et ce qu'eux seuls peuvent dire, ils appliquent quelquefois aux théories de l'art un peu de ce bon sens des Nicolas Rapin et des Passerat, dont ils ont conservé une tradition affaiblie, mais encore vivante. Voilà, je crois, à quelle école appartient celui qu'on nomme l'abbé Geoffroy. Cependant nous sommes loin de renoncer à ce que nous avons dit sur la part qu'il prit dans la reconstitution de la société.

Tout à l'heure nous parlions d'une critique plus élevée qui s'était organisée à cette même époque. M. Sainte-Beuve a peint dans une phrase le rôle que Geoffroy avait pris vis-à-vis de ceux qui l'exerçaient. Mme de Staël vient de publier son livre de la *Littérature*, et tous les recueils périodiques sont remplis des attaques et des apologies dont cet ouvrage est chaque jour l'objet. Après avoir cité les deux articles où M. de Fontanes combat l'esprit de philosophie qui reparaît encore dans cette œuvre d'un éclatant début, M. Sainte-Beuve ajoute : « Est-il besoin, après ces extraits, de mentionner deux morceaux de Geoffroy qui ne font que présenter les mêmes idées, moins l'urbanité malicieuse et la grâce mondaine? »

N'est-ce pas là Geoffroy jugé comme nous l'avons compris? Oui, Geoffroy fut soldat dans cette armée qui eut un instant M. de Chateaubriand à sa tête, et qui plus tard se rallia autour de M. de Bonald ; mais il y autant de différence entre sa personne et celle de M. de Fontanes, qu'entre un de ses feuilletons sur Beaumarchais ou sur Voltaire, et les élégants articles de

l'abbé de Féletz et de M[lle] de Meulan sur la réception de M. de Parny.

En 1800, car c'est surtout vers ce temps que Geoffroy était dans toute sa verdeur, il y eut un moment où tous le débris de l'antique société revinrent pêle-mêle sur la mer qui les avait engloutis. On reprit avec fureur mille idées qu'on croyait abandonnées pour toujours. Bien des noms qu'on avait oubliés reparurent, raccourcis par la suppression des particules, mais placés encore au bas d'articles ou de couplets qu'animait l'esprit d'autrefois : j'en atteste le citoyen Saint-Lambert, j'en atteste le citoyen Ségur. Celui que nous avons laissé, dans les correspondances de Grimm, adressant à Marie-Antoinette les *On dit sur Thémire*, et rivalisant de poésie avec Monsieur, à propos des aérostats, compose à présent dans *le Mercure de France* des madrigaux élégiaques où il regrette sa jeunesse, mais vante toujours la folie. Ce n'est pas encore ce qui aura lieu en 1815, l'exil rendant un instant à la France tous les fantômes de la vieille monarchie; cependant il y a dans l'ordre moral, sinon dans l'ordre politique, une restauration évidente et qui suffit pour faire revivre mille physionomies disparues avec un régime détruit. Geoffroy est de ceux qui reviennent. Il n'appartient pas à la noblesse seule de conserver les types de la société détruite en 89, quoique ce soit dans ses rangs que ces types soient les plus nombreux; grâce à Geoffroy, Colletet rentrait aussi à Paris, toujours parasite et toujours crotté.

Jusqu'à présent, nous n'avons fait pour ainsi dire que citer des noms et apprécier des hommes; ne pourrions-nous pas, en terminant, revenir sur la critique elle-même et la juger d'une façon plus abstraite et plus générale? N'existe-t-il pas en effet pour chaque époque et pour chacun des ordres de choses dont l'ensemble constitue une société, des influences qui sont au-dessus de tous et que tous subissent? Nous avons parlé de l'influence impériale : était-ce bien la seule? Non certainement. A l'époque où Geoffroy proscrivait Shakspeare et mettait Racine au-dessus d'Euripide, il y avait déjà une grande innovation tentée dans la littérature par M[me] de Staël et par M. de Châteaubriand. Mais entre l'instant où le *Génie du christianisme* parut, et celui où il fut vraiment compris, qu'il s'est écoulé d'années! On n'y vit d'abord que ce que l'esprit de parti vou-

lait y voir ; une protestation contre des événements récents, le retour à des choses détruites. On ne fut frappé que du sentiment et de l'intelligence du passé dans ce livre qui était écrit tout entier pour l'avenir, sinon par ses idées religieuses que nous n'abordons pas, du moins par sa forme et par le magnifique épisode de *René*. C'est que, si dans la critique il y avait réaction contre les hardiesses philosophiques du XVIIIe siècle, en fait de style on était plus que jamais sous l'empire de ses idées. Le théâtre de Voltaire, le côté de ses œuvres le plus vulnérable pour les hommes de ce temps-ci, inspirait alors à tous ceux qui voulaient l'attaquer une admiration et un respect dont ils ne pouvaient pas se défendre. On écrivait au point de vue de Fréron sur Voltaire, et au point de vue de Voltaire sur tout le monde.

A part quelques magnifiques articles où Benjamin Constant répond à ceux qui entendent, dans un sens étroit et mesquin, la morale du roman et du drame, par des phrases comme celle-ci : « La morale d'un ouvrage d'imagination ressemble à l'effet de la musique ou de la sculpture; on se sent meilleur après avoir contemplé l'Apollon du Belvédère ; » à part quelques morceaux éloquents de celui qui plus tard a été chanté par un de nos grands poëtes, M. de Bonald; à part enfin ses pages rares et charmantes que Charles Nodier consentait quelquefois à écrire, la critique resta inintelligente et aveugle au milieu d'un mouvement qui se continuait toujours. Lisez les feuilletons de Duvicquet, en 1825; toutes les fois qu'il y est question des théories de l'art, c'est encore Geoffroy que vous croyez entendre. Lorsque la grande insurrection romantique éclata tout à coup, cette vieille critique de l'empire se trouva prise à l'improviste : elle avait à combattre une armée qu'elle n'avait pas vu se réunir. Aussi, ne tarda-t-elle pas à s'abîmer et à disparaître dans les luttes ardentes de 1829, et il s'éleva sur ses débris cette critique moderne qui a déjà son glorieux monument dans les *Critiques et Portraits littéraires*. Ici nous aurions à nous défier de bien des illusions, à coup sûr de bien des sympathies, dans toutes les comparaisons que nous essayerons d'établir. Il y a cependant un résultat qu'il nous semble impossible de méconnaître : c'est la supériorité que donnent à la critique actuelle, sur celle qu'elle a remplacée, le progrès et la perfec-

tion des études psychologiques. C'est maintenant une véritable science, touchant d'un côté à l'histoire et de l'autre à la philosophie.

Telle nous semble avoir été en France la destinée de la critique, en la considérant dans le développement de tous les genres qu'elle embrasse. Si nous voulons seulement l'examiner dans celui que Geoffroy nous a semblé personnifier, si nous nous bornons au feuilleton, que le feuilleton a changé de nature ! Qu'est devenue la consciencieuse analyse, remplissant avec tant d'exactitude toutes les colonnes, qu'il restait à peine au journaliste un endroit pour passer sa tête ? Qu'est devenue cette façon lente, doctorale et méthodique, de chercher à propos de toutes les pièces si les règles de l'art sont observées, et si la morale est satisfaite ? Aujourd'hui le feuilleton est une création indépendante, comme le prouvent assez les articles du spirituel écrivain qui, dans le *Journal des Débats*, a hérité, sinon des doctrines et de la manière de Geoffroy, du moins de sa célébrité. De là des qualités nouvelles, de là aussi certains ridicules jusqu'alors inconnus, certaines prétentions insolites ; au bas des journaux les plus démocratiques, des lignes qui ont l'air d'être tracées par des doigts ensevelis sous des manchettes. On a dansé chez Mme de G., on a été au concert de M. de C., on a pris des billets à Mme de D., on décrit la toilette de Mlle de V. Il est vrai qu'on est allé au spectacle hier ; peut-être même dans une loge donnée par un auteur, mais, comme le dit je ne sais quel comique du XVIIIe siècle, c'est qu'il fallait :

> Conduire à l'Opéra la duchesse indolente.

Comment aurait-on songé à s'occuper de la pièce ? comment surtout s'imaginerait-on d'en rendre compte ?

Au reste, comme on l'a remarqué bien des fois, rien ne peint mieux la différence des époques, que la différence des travers. Sous l'empire tout était soumis à un alignement observé par les écrivains eux-mêmes presque avec autant d'exactitude que par les grenadiers de la vieille garde. Personne ne songeait à sortir du rang. Aujourd'hui, chacun se pique, non-seulement d'une allure indépendante, mais d'une allure capricieuse : on

s'empare avec fureur de tout ce qui peut vous distinguer, fût-ce des grelots. Enfin, il s'est formé une certaine Bohême littéraire, qui vit à l'aise dans une société comme la nôtre, mais qui n'aurait jamais pu subsister dans la cité impériale.

GASCHON DE MOLÈNES.

MÉMOIRES

DE

M. DE MAISON ROUGE

LIEUTENANT-DE-ROI DE LA BASTILLE.

I.

Les médecins m'ayant envoyé prendre les eaux et respirer l'air de mon pays, je comprends que je dois me tenir pour mort, et je cède de bonne grâce aux vœux de la nature. Il semblera étrange à mes amis de voir un aussi rude militaire que moi finir ses jours comme un héros de roman.

— De quoi diable, diront-ils, Maison-Rouge s'est-il avisé? Lui qui a passé ses belles années dans la fumée du canon, un cheval entre les jambes, le voilà qui tombe amoureux à trente-deux ans! Il faut qu'il ait perdu la raison.

Ce sera parfaitement dit; mais cela ne me rendra point la vie et la santé. Afin de les mettre à même de bien raisonner, et aussi pour occuper le temps qui me reste selon mon envie, je vais écrire en peu de mots mon histoire. Je ne sais trop quel enseignement on en pourra tirer, si ce n'est celui-ci : qu'il faut payer tribut à chacune de ses passions dans l'âge convenable, et qu'il en est de l'amour comme de la petite vérole,

qu'on voit être une maladie bénigne pour la jeunesse et dangereuse pour l'âge viril.

Mon père, qui avait toujours vécu dans les armées, disait qu'un bon gentilhomme, avec assez de littérature pour écrire au roi, pouvait devenir maréchal de France. Il me donna donc à un curé qui m'enseigna l'orthographe et un peu de latin, me fit traduire les commentaires de César et me permit de lire les grands auteurs du siècle dernier. Le reste de mon éducation fut consacré à l'équitation, à l'escrime et aux exercices militaires. Nos avantages ne nous servent à rien s'ils ne sont accompagnés du savoir-faire dont il est besoin pour les mettre en lumière. Les jeunes gens de ma province n'avaient pas l'esprit plus orné que le mien, mais ils possédaient le talent de faire valoir leur peu de connaissances. Ils avaient ce qu'on appelle du monde, tandis qu'une certaine timidité me retenait à l'écart et me rendait la compagnie des femmes plutôt pénible qu'agréable. Je ne manquai point de déguiser cette timidité sous les airs de l'indifférence et du mépris. Je vécus comme un farouche, et je pris de bonne foi ma faiblesse pour de la force, ma sensibilité pour de l'antipathie, et la crainte que m'inspiraient les commerces du monde pour une honnête misanthropie. J'avais en outre une véritable vocation guerrière. M. le maréchal de Noailles m'emmena en qualité de cornette, quand je n'avais que dix-huit ans; depuis ce jour, je n'ai plus quitté le baudrier. Comme c'est du temps passé, je puis dire sans vanité que j'étais à cet âge un assez beau garçon. Les princes ressemblent aux femmes, qui se prennent volontiers par les yeux: le feu roi Louis XIV me remarqua dans une revue, et demanda mon nom à M. le maréchal. Il se souvint d'avoir entendu parler favorablement de mon père, et dit qu'il me voulait donner de quoi acheter une compagnie. J'en avais une six mois après cette rencontre, et je mis tant de soins à l'entretenir que ce fut une des plus belles de l'armée.

La fin du dernier règne a été marquée, comme on sait, par des désastres. Mes campagnes furent malheureuses. Nous avions contre nous le sort des armes, et tout ce que nous pûmes obtenir, avec des prodiges de valeur, fut d'empêcher l'ennemi de pénétrer au centre du royaume. Un coup de feu que je reçus dans une retraite me tint sur le flanc jusqu'au jour où les traités

mirent fin à la guerre. Au milieu des déroutes et des fatigues, j'avais gagné la réputation d'un bon militaire, mais sans avoir réussi à faire un grand chemin. J'avais vendu ma compagnie et employé la moitié de ma fortune à l'acquisition de la majorité du régiment de Bourgogne. Pour charmer les ennuis des garnisons de frontière, je m'efforçais de concentrer tous mes goûts dans les détails de mon métier. N'ayant rien à faire de ma bonté naturelle, je l'employais avec mes soldats, qui m'aimaient extrêmement. Je ne voyais que des uniformes et à peine quelques grisettes, les jours de débauche, où il fallait me montrer aussi bon compagnon que mes amis. On m'appelait Maison-Rouge le philosophe, le cœur de fer, et j'acceptais volontiers ces beaux surnoms.

Une petite aventure m'apprit cependant que je n'avais pas autant d'insensibilité que je m'obstinais à le croire. Je m'étais lié d'amitié vive avec un officier de mon régiment nommé d'Ailly. Ce garçon était la franchise même. Il avait du bien, la figure belle, de la gaieté, la plupart des petits agréments qui plaisent aux femmes. Il fréquentait dans la bonne compagnie de Sedan où nous tenions garnison, et voyait assidûment la famille d'un certain La Rive, espèce de bourgeois gentilhomme qui tranchait du personnage de qualité, mais qui avait une fille aimable et jolie. D'Ailly devint amoureux de la demoiselle. Il m'entretenait sans cesse de sa passion, et voulait m'introduire dans la maison de sa maîtresse, ce que je n'acceptai point à cause de mon humeur sauvage. Comme il avait le cœur sur la main, et qu'il m'aimait véritablement, il parlait souvent de moi chez le vieux de La Rive. J'étais, à l'entendre, un homme excellent; je ne savais pas mon mérite, et c'était grand dommage que ma bizarrerie me tînt éloigné du monde. Ces discours excitèrent la curiosité de Mlle La Rive. Elle me regardait plus attentivement que les autres quand je venais à l'église avec l'état-major de la place. La vanité n'est pas mon défaut; j'étais loin de m'imaginer que ces regards me fussent favorables, et pourtant comme ils partaient de deux yeux pleins de douceur, ils me jetaient dans un trouble insurmontable. D'Ailly me rapporta une parole de cette jeune fille, qui me fit monter le rouge au visage.

— Je ne sais, lui avait-on dit, si votre ami est aussi brave

que vous l'assurez sur un champ de bataille; mais, à l'égard des femmes, il n'est rien moins que courageux. Ce faux goût de la solitude n'est que de la poltronomie.

— Morbleu! répondis-je, ce mot là est bien d'une femme qui a le sentiment de tout le mal qu'elle peut faire, et qui se croit redoutable. C''est précisément parce que j'évite ses pareilles que je ne les crains pas.

Ma réponse fut rendue fidèlement; mais Mlle La Rive ne cessa de répéter que j'étais un poltron et non pas un philosophe. Les choses en étaient à ce point quand d'Ailly partit pour la cour, afin de soumettre à son cousin, le duc de Chaulnes, son projet de mariage. Pendant son absence, je me trouvai, dans un repas de corps, auprès d'un officier qui tint quelques propos malhonnêtes et grossiers sur Mlle La Rive. Je déclarai impérieusement que je ne voulais pas entendre mal parler d'une personne que j'estimais. On se moqua de ma galanterie. La colère me prit, et une querelle assez chaude nous mena jusque sur le pré. Je maniais les armes beaucoup mieux que mon adversaire; je lui passai mon épée au travers du corps. Celui que j'avais tué était connu pour un brutal, en sorte qu'on ne m'inquiéta point. Mlle La Rive n'ignorait pas le motif de la querelle. Ses yeux me dirent assez qu'elle m'en gardait quelque reconnaissance; mais pour rien au monde je n'aurais voulu courir sur les brisées de mon ami. Tout en me croyant le cœur assez ferme pour répondre de moi, je jugeai inutile de m'exposer à écouter cette jolie personne m'exprimer un sentiment honnête et tendre qui mène les gens tout droit à l'amour; c'est pourquoi je m'enfermai plus que jamais dans ma sauvagerie. A son retour, d'Ailly me rapporta cent paroles obligeantes de sa maîtresse. Il mit tout en œuvre pour vaincre mon obstination. Je demeurai inébranlable, et sans doute je n'aurais jamais vu de près Mlle La Rive, si d'Ailly, qui n'avait pas de parents à Sedan, n'eût imaginé de m'envoyer remettre au père de sa belle la demande en mariage que M. de Chaulnes avait faite par écrit. Il fallait, disait-il, un homme sérieux et de bonne réputation comme moi pour donner à cette demande le poids et l'importance nécessaires. Me voilà donc, pour la première fois de ma vie, m'inquiétant de mes rubans et de ma coiffure, et allant en visite avec mon plus bel habit. Mlle La Rive me vit

de sa fenêtre traverser la place et sonner à la porte de la maison ; je la trouvai seule dans le salon, où je fus conduit en attendant qu'on eût averti le père. Elle me demanda ce qui m'amenait, en femme qui devine les choses de loin.

— C'est, lui répondis-je, une petite affaire qui vous concerne.

— Cette affaire, reprit-elle, ne vous touche pas de près, car vous me paraissez avoir l'assurance et la liberté d'esprit que donne le désintéressement.

— Il est vrai, mademoiselle, que je suis l'être le plus maladroit du monde quand je sollicite pour mon compte, tandis que j'ai de la résolution lorsqu'il s'agit de plaider et de batailler pour les autres.

— Je le sais, puisque vous avez risqué votre vie à mon service. Excusez ma franchise, monsieur : en parlant pour les autres et jamais pour soi-même, on perd des procès tout gagnés, et on fait souvent un mauvais emploi de sa générosité.

— Ce n'est pas le cas aujourd'hui, mademoiselle. Je viens plaider pour un ami qui m'est cher, et qui ne vous est pas indifférent, je le suppose. Le succès nous sera donc agréable à tous deux.

— Prenez-y garde, monsieur. Après avoir été mon défenseur, vous pourriez bien jouer maintenant le rôle de persécuteur.

Le vieux La Rive étant venu nous interrompre, la demoiselle sortit dans une agitation qui me parut singulière. Je remis la lettre officielle de M. le duc de Chaulnes, et, selon mon attente, la demande fut accueillie favorablement. Le père trouva l'alliance parfaitement sortable. Il m'accabla de civilités, et me promit de mener l'affaire aussi vivement que d'Ailly le pouvait souhaiter. Je courus annoncer à mon ami l'heureux résultat de mon ambassade. Nous en causions ensemble quand on nous annonça M. La Rive.

— Nous avons, dit-il, un petit obstacle. Ma fille montre un grand effroi à l'idée du mariage. Elle pleure, et demande un élai de six mois qu'elle veut passer dans un couvent. Ce sont caprices de fille innocente. Nous en triompherons, et je viens prier M. d'Ailly de ne pas laisser de faire sa cour, sans s'inquiéter de cet incident.

D'Ailly, qui se croyait en meilleure position dans l'esprit de

sa prétendue, demeura stupéfait à cette triste nouvelle. Il eût renoncé à ses espérances plutôt que de songer à forcer les répugnances de la jeune fille; mais il tomba dans un désespoir violent. Comme il parlait volontiers, il conta ses peines à tous venants, et la ville entière s'intéressait à son malheur.

Sur ces entrefaites, le roi mourut; M. d'Argenson entra aux affaires. Je suis son parent à un degré fort éloigné; on m'engagea de sa part à venir à Paris prendre un poste de confiance qu'il me voulait donner. Au milieu des démarches de cour et des audiences de ministre, l'image de Mlle La Rive ne me sortait plus de l'esprit; je revoyais sa tête blonde et ses yeux pleins de douceur; je répétais sans cesse le peu de mots que sa bouche m'avait adressés, et j'y trouvais, en dépit de ma modestie, un sens qui me troublait. L'étrange issue de mon ambassade semblait confirmer mes présomptions. Cependant je sentais l'horreur que ma conduite inspirerait si on me voyait prétendre à remplacer mon ami; on m'eût accusé de le trahir, et d'ailleurs je désirais sincèrement que son bonheur fût possible. Ces raisons me rendirent assez de force d'âme pour surmonter la faiblesse où j'étais près de tomber. Je ne tardai guère à me féliciter de ma prudence. Au bout de deux mois, d'Ailly m'annonça du même coup son mariage avec Mlle de La Rive, et son départ pour les colonies orientales, où il avait un commandement de conséquence; il quittait la France pour six ans, et partait, disait-il, désolé de ne point me faire ses adieux. Sa femme voulait s'embarquer à Bordeaux sur-le-champ pour épargner à ses parents les déchirements de la séparation.

Peu de jours après le départ de d'Ailly, je rencontrai dans l'anti-chambre du ministre une jeune dame fort étourdie qui vint m'accoster lorsque je donnai mon nom à l'huissier :

— En vérité, monsieur, me dit-elle, vous êtes un homme bizarre : vous vous battez pour une femme charmante; elle vous aime, cela est dans l'ordre; mais ce qui est inconcevable, c'est que vous n'ayez pas voulu comprendre qu'elle vous aimait. Je suis l'amie de Mlle La Rive, monsieur; elle m'écrivait tout ce qu'elle pensait; cent fois elle m'a dit que vous étiez la seule personne à qui elle eût souhaité de plaire.

Cette dame ajouta beaucoup d'autres discours que j'ai ou-

bliés, et me força de lire une lettre de Mlle La Rive, écrite au moment du mariage, où je trouvai le passage suivant :

« Si j'avais la moindre vocation pour le couvent, j'aurais volontiers quitté le monde. Ne me sentant pas appelée à entrer en religion, je pense me tirer d'affaire le moins tristement possible en épousant un honnête homme qui a de la tendresse pour moi. Le départ de M. d'Ailly pour les colonies achève de me décider; je ne serai plus exposée à rencontrer celui qui pourrait me faire repentir de mes résolutions. Ce qui vous semblera étrange, c'est la persuasion où je suis que M. de Maison-Rouge ne me voyait pas avec indifférence; il est dupe de ses scrupules, et fait deux malheureux au lieu d'un. Ce sacrifice à la force de l'amitié est une belle chose; mais est-ce que M. d'Ailly n'aurait pas été aussi généreux, s'il eût connu la vérité? Ne serait-il pas plus juste et plus naturel que les rôles fussent changés? Les sentiments héroïques sont assez rares pour qu'on doive déplorer de les voir mal employés. Si vous rencontrez quelque part M. de Maison-Rouge, dites-lui qu'il se méfie à l'avenir de sa délicatesse excessive; dites-lui que je l'aimais, qu'il me sépare de lui par sa faute et irrévocablement. Ajoutez ensuite que je saurai me consoler, que je suis toute à mes devoirs, et qu'il ne me reverra jamais. »

— Eh bien! me dit la jeune dame, que pensez-vous de ceci, monsieur?

— Il n'y a point de remède au passé, répondis-je; et ce que nous avons de mieux à faire est de l'oublier.

— Vous êtes un homme de marbre.

La dame n'a pas su que deux années entières de mélancolie profonde m'avaient justifié de cette accusation.

II.

M. d'Argenson, à qui les polices ordinaire et secrète donnaient de la besogne, avait besoin d'un homme à lui pour commander à la Bastille. Il m'offrit la lieutenance-de-roi de cette forteresse, comme un poste de confiance, en me priant d'y apporter cette perfection de discipline que j'avais toujours

eue. J'acceptai plutôt pour me tirer de l'oisiveté que par goût pour ces fonctions de tyran.

Le personnel de la prison est considérable ; j'avais sous mes ordres tout le régiment de la geôle et une compagnie de gardes-invalides. Le gouverneur, M. de Bernaville, seul personnage au-dessus de moi, était trop paresseux pour me gêner en rien ; il croyait bien faire en ne considérant pas les prisonniers comme des hommes, et en réduisant à un petit écu la pistole que le roi donnait par tête pour la nourriture. Nous eûmes quelquefois maille à partir sur cet article; je lui faisais honte de son avarice, et comme il me savait bien en cour, il n'osait me résister ouvertement. L'autorité passa ainsi presque entièrement dans mes mains, et les pauvres diables que nous tenions enfermés ne s'en trouvèrent pas plus mal.

J'aurais quelques bonnes histoires à raconter sur ceux qui passèrent entre mes mains pendant mes premières années de Bastille ; je les laisserai de côté pour en venir à ce qui me touche, n'ayant pas envie de faire ici d'autre roman que le mien. Un jour, le lieutenant de police nous apporta l'ordre de préparer un grand nombre de logements; on parlait de nous envoyer pour la nuit des gens de qualité. Il y avait en effet une terreur dans Paris, ce que je sus par ouï-dire, car je vivais moi-même comme un véritable prisonnier, à cause de mon peu de goût pous le monde. L'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne fut cerné par la maréchaussée. D'heure en heure on nous amena quelques figures nouvelles, dans des carrosses de louage, et bien accompagnées. Cette procession commença par le marquis de Pompadour ; ensuite vinrent MM. de Saint-Geniès, l'abbé de Brigaut, MM. de Malesieu, de Gavaudun, de Boisdavis, et d'autres gens attachés au duc et à la duchesse du Maine. On eut un moment l'idée que cette princesse elle-même nous serait envoyée, mais ce ne fut qu'un bruit. Bientôt arrivèrent M. Davisart, le chevalier de Menil et Mlle de Launay, confidente intime de la princesse. Avant la fin de la semaine, la Bastille contenait à peu près toute la conspiration de Cellamare. J'étais fort occupé dans les premiers temps, à cause des interrogatoires que venaient faire M. d'Argenson et le lieutenant de police. Dubois lui-même s'en mêla. On ne se reposa que quand on eut assez

questionné les chefs de l'affaire ; ce fut dans cet intervalle que le gouverneur me dit un jour :

— Savez-vous que nous avons ici la meilleure compagnie et les femmes les plus aimables du château de Sceaux ? Allez voir Mlle de Launay ; c'est une prisonnière comme vous n'en aurez pas souvent.

— Et que voulez-vous, répondis-je, que j'aille faire chez cette perronnelle ? Je n'ai pas envie d'entendre ses lamentations.

— Vous ne la connaissez point ; ne vous imaginez pas qu'elle soit éplorée. Elle m'a reçu d'aussi belle humeur que si on était ici pour se divertir.

Je tournai sur mes talons sans répliquer. Ce que le gouverneur me disait pour m'engager à visiter Mlle de Launay ne faisait que m'en éloigner davantage. On pourrait s'étonner qu'un philosophe ou un penseur ne se connût pas lui-même. Moi qui n'étais qu'un franc militaire sans culture, et qui n'ai jamais réfléchi à rien de bon, je n'avais qu'une idée peu nette de mon propre caractère. J'ai déjà dit que je prenais ma timidité pour l'horreur de la compagnie, et dans cette occasion, je demeurai persuadé que je n'avais nul plaisir à tirer d'une visite à cette perronnelle, comme je l'appelais alors. L'humanité dont j'usais envers les autres prisonniers me reprocha pourtant de traiter cruellement une femme qui avait sans doute plus besoin que personne d'être secourue dans son mauvais destin. Je crus m'adoucir un beau jour, et c'était au contraire le courage qui me venait, lorsque je me rendis au logement de Mlle de Launay. Dans mon ignorance des façons de cour, je m'attendais à trouver de grands airs dédaigneux et un langage fort au-dessus du mien. Ma réplique était préparée ; je m'étais armé de toute ma rudesse de soldat. Je fus bien surpris de me voir accueilli avec cet agréable laisser-aller et cette insouciance cordiale qui vous mettent à l'aise malgré vous. Pour la première fois de ma vie, je m'aperçus que j'avais de la politesse et que je pouvais soutenir une conversation.

Lorsque j'aurai dit que Mlle de Launay est une petite femme un peu maigre et jaune, il ne me restera plus que des éloges à faire de sa personne. Ses yeux sont les plus animés et les mieux parlants que j'aie jamais vus. Ils vous devinent si prompte-

ment, qu'on a honte de la lenteur qu'on met à s'exprimer. Leur éloquence, en devançant la parole, vous prépare à écouter la plus jolie bouche du monde répéter ce qu'ils viennent de vous dire. La douceur du son de voix, le piquant du geste et je ne sais quelle grâce indéfinissable, font de Mlle de Launay la beauté la plus touchante qu'on se puisse imaginer. Quant à son esprit, je n'en parle pas, n'étant pas de force à le juger; mais à cette heure les connaisseurs l'ont trop vanté, M. de Chaulieu l'a trop exalté dans ses poésies, pour qu'il soit besoin de dire que c'est le plus original et le plus aimable de ce siècle.

Le gouverneur ne m'avait pas trompé en m'annonçant que ma prisonnière ne donnait pas dans le lamentable. Elle faisait si bon cœur contre sa mauvaise fortune, que je conçus une haute opinion de son caractère.

— Monsieur, me disait-elle, vous regarderez peut-être mon contentement comme une bravade. Cependant vous comprendrez mieux pourquoi je suis tranquille et heureuse, lorsque vous saurez que j'ai toujours vécu dans l'esclavage. Quelque attaché qu'on soit à une princesse, c'est ne rien garder pour soi que de lui donner son temps au point de n'avoir pas une heure de loisir. Je retrouve ici bien plus d'indépendance que je n'en ai perdu. Si je n'y fais pas mes volontés, du moins je n'obéis pas à celles des autres. Ne voyant rien, je regrette peu de chose, et l'impossibilité de satisfaire mes désirs les empêche de naître. Il n'en est pas de même dans la servitude, où tout s'offre et se refuse à la fois à nos souhaits. Je n'ai point d'assujétissements, point de devoirs à remplir ni de fonctions à exercer. Je me lève à mon heure et dors quand cela me convient. C'est en prison qu'on goûte vraiment la liberté.

— A Dieu ne plaise, répondis-je, que je cherche à vous désabuser sur les jouissances de la prison. Aimez-les le plus longtemps que vous pourrez. Il y a pourtant un grand mot que l'on prononce souvent ici.

— Voulez-vous parler de l'ennui? reprit-elle. Il est vrai que c'est le fléau le plus à craindre. Heureusement j'ai ma femme de chambre qui est une ressource. D'ailleurs, si on se relâche un peu de la première rigueur en me donnant des livres... Mais je ne veux pas me mettre à désirer trop de choses, de peur de manquer à ma saine philosophie.

Je promis de fournir ce qui serait en mon pouvoir pour charmer les ennuis de la Bastille, et je sortis enchanté de ma prisonnière. Le lendemain j'arrivai avec un livre sous mon bras. Ce n'était qu'un volume de l'Ecclésiaste, et l'on me reçut comme si j'eusse apporté la *Bibliothèque des Romans*.

La chambre qu'habitait Mlle de Launay n'était pas magnifique. Il n'y avait littéralement que les quatre murs, plus un lit fort simple pour elle et un pliant de campagne pour sa suivante, Mlle Blondel, qui était aussi une fille très-philosophe. Une grande caisse de bois où ces dames enfermaient leurs nippes servait de table aux heures des repas, et les lits tenaient lieu de canapé. Sans attendre qu'on m'en fît la demande, j'envoyai des chaises de paille, un guéridon et deux chandeliers de cuivre qui causèrent plus de joie que tous les lustres de Versailles n'en eussent donné à mes recluses avant leur emprisonnement. S'il est aisé de rendre fort misérable le sort des prisonniers, il est aussi bien facile de l'adoucir. Les privations de tout le superflu de la vie et l'idée qu'ils sont en pays ennemi donne un prix particulier à la moindre faveur. Ils n'ont pas l'embarras du choix dans leurs distractions, et saisissent avidement celle qui se présente. Mlle de Launay n'avait jamais aimé le jeu; le goût lui en vint aussitôt que je lui eus offert des cartes. Elle joua le piquet avec Mlle Blondel du matin au soir, et y mit une ardeur incroyable. Un métier à tapisserie que je lui accordai ensuite compléta le répertoire des délassements ordinaires des femmes.

— Grâces à vos bontés, me disait-elle, il ne me manque plus rien, et si je m'ennuie à présent, il faudra que j'aie l'esprit mal fait.

Je réussis cependant à lui procurer un amusement qui lui fut plus sensible que toutes mes autres attentions. Mes domestiques avaient une chatte avec ses petits : je portai la nichée dans l'appartement de Mlle de Launay, en lui disant que je voulais augmenter sa société d'une famille entière. Ces animaux l'occupèrent jusqu'à sa sortie de la Bastille, quoiqu'elle ait eu dans ce triste séjour bien d'autres sujets de se passionner, comme on le verra tout à l'heure. Ma prisonnière exprimait sa reconnaissance avec une vivacité qui me touchait. Mes visites devinrent de jour en jour plus rapprochées, et je finissais par y trouver un charme dont je ne savais pas reconnaître la cause.

Dans l'amitié qui s'établissait entre nous, Mlle de Launay conservait avec un tact exquis la mesure que mon rôle de gardien rendait nécessaire, malgré ma bonne envie de laisser mon autorité à la porte. Elle m'appela familièrement son cher patron, et je la nommai ma pupille. Aussitôt que j'entrais, elle quittait les livres ou l'aiguille, et je voyais dans la physionomie de cette aimable fille ces éclairs de plaisir qui ne trompent jamais. Nos tête-à-tête duraient aussi longtemps que mon service le permettait, et ils étaient encore trop courts à son gré. Sans avoir beaucoup de rhétorique, je l'amusais en lui contant mes campagnes, et quand j'entamais le chapitre des amourettes de garnison, ma rusticité la faisait rire. Elle amplifiait mes récits, et souvent elle m'apprenait d'un mot à démêler des sentiments que j'avais éprouvés sans les comprendre. Je m'aperçus qu'elle avait en réalité de l'estime pour moi, et cela me relevait à mes propres yeux.

Mlle de Launay en vint tout doucement à me raconter aussi cent petites choses qu'elle ne m'eût point dites ailleurs que dans les murailles de la Bastille : son enfance, sa vie de couvent, son début à la cour de la duchesse du Maine. Lorsqu'elle parla des jeunes gens qui l'avaient recherchée nouvellement, je changeai de visage, et une sueur froide me monta au front. Mon angoisse s'évanouit quand elle eut ajouté en riant que tout ce monde n'avait point su lui plaire, et que nul tendre souvenir ne venait empoisonner les délices de la prison ; mais, après ces confidences, je me répétais tout bas qu'il n'appartenait pas à un soldat comme moi de prétendre à mieux qu'à l'amitié d'une femme de ce mérite.

On concevra qu'ayant l'esprit tout plein de Mlle de Launay, je ne fisse que parler d'elle à tous ceux que je voyais. Le sautres prisonniers remarquèrent mon faible ; ils obtenaient de moi ce qu'ils voulaient en faisant l'éloge de ma protégée. Je m'étonnais naïvement de l'admiration qu'on avait pour elle. J'ignorais encore ma passion que toute la Bastille la soupçonnait déjà. Le gouverneur me railla un jour sur mon assiduité auprès de Mlle de Launay :

— Mais enfin, me demanda-t-il, que lui voulez-vous ?

J'ai toujours eu pour précepte qu'il vaut mieux se taire que de dire une sottise : cette question m'embarrassait, et je gardai

le silence; mais, en me mettant au lit ce soir-là, je me fis à moi-même la réponse :

— Pardieu! cela est clair : je l'aime!

III.

C'était la vérité : j'aimais Mlle de Launay, et cette belle découverte était de force à déconcerter beaucoup un militaire qui se disait à l'abri de toute faiblesse. En songeant au chagrin que m'avait laissé ma première affaire de cœur, je me crus tombé dans un nouvel abîme. Je m'en allais rôdant comme une âme en peine, et je tressaillais au bruit de mes pas. L'amour ressemble à ces mystérieux de comédie qui s'emparent de la maison entière une fois qu'ils ont ôté leur masque et dit leur nom au public. Je me sentais subjugué des pieds à la tête, et je regardais mes chaînes d'un œil consterné, sans opposer la moindre résistance. La joie me vint tout à coup à l'idée que cette charmante personne était sous ma garde, que je pouvais la voir à toute heure, et que je tenais à la main la clef de son appartement. Point de rivalité à craindre, et partant point de jalousie! Elle ne recevait que moi et dormait sous les verrous du roi; j'étais donc plus favorisé par les circonstances qu'aucun amoureux au monde.

Je passai en compagnie de ma pupille quelques semaines fort douces. On rira peut-être à mes dépens lorsque je dirai que jamais je n'ai parlé à Mlle de Launay de ma tendresse pour elle; mais il n'en était pas besoin. Chacun à sa manière de s'exprimer; la mienne est dans mes actions. Comment ma prisonnière aurait-elle pu se méprendre sur mes sentiments? Sans cesse occupé de prévenir ses désirs et de lui épargner le plus léger souci, je m'adressais tout droit à son cœur, et, malgré la règle générale qui nous ordonne de déclarer aux femmes ce qu'elles nous inspirent, je n'ai jamais craint de n'être pas entendu. Le hasard m'offrit d'ailleurs un moyen détourné de me faire comprendre clairement. Une certaine marquise de Réal, qui aimait Mlle de Launay, me fit appeler au gouvernement pour me recommander son amie. Je racontai à ma prisonnière

tout ce que m'avait dit la marquise et comment je l'avais rassurée par cette réponse : « Jugez, madame, si vos recommandations en faveur de Mlle de Launay sont nécessaires ! tout le monde ici se moque de moi et répète que je suis amoureux d'elle. »

L'émotion de ma voix n'échappa point à la fine oreille de ma pupille. Le regard m'apprit qu'elle avait bien saisi mon intention :

— Votre manière de rassurer Mme de Réal, me dit-elle, est ingénieuse. Pour un homme qui n'a jamais quitté son régiment, cela est délicat.

La chose me parut suffisamment éclaircie, et depuis lors je n'ai pas perdu le temps à peindre mon martyre, comme disent les poëtes. La marquise m'avait longtemps parlé de son amie. Retenue au couvent jusqu'à vingt ans passés, Mlle de Launay, orpheline et dénuée de ressources, faillit prendre le voile faute de l'argent nécessaire pour payer sa pension. Mme de La Ferté, Chaulieu et d'autres personnes, qui s'intéressaient à elle, s'employèrent pour la faire entrer dans la maison de la duchesse du Maine. Ils y réussirent ; mais ses débuts à Sceaux furent si déplaisants, qu'elle regretta d'abord le couvent. On la traitait comme une femme de chambre, et la haine des domestiques, se joignant à l'indifférence de la princesse, eût achevé de la dégoûter, sans une circonstance fortuite qui changea sa fortune. M. de Fontenelle venait quelquefois à Sceaux. Il causa par hasard avec Mlle de Launay, et dit à la duchesse du Maine qu'elle avait dans son antichambre la personne la plus spirituelle qu'il eût jamais rencontrée. La princesse voulait passer pour s'entendre en bel esprit. Elle appela Mlle de Launay, et feignit de s'apercevoir des agréments vantés par Fontenelle. Plus tard, elle les apprécia véritablement. De femme de chambre qu'elle était, Mlle de Launay devint lectrice, et bientôt elle gagna la confiance et l'amitié de son altesse. C'est ainsi qu'elle trempa dans la conspiration de Cellamare, dont la princesse était un des meneurs les plus actifs.

Sur le caractère et les aventures de son amie, Mme de Réal me donna encore des renseignements précieux.

— Ce serait un miracle, me dit-elle, si, dans un siècle comme le nôtre, une fille livrée à elle-même arrivait à vingt-

huit ans sans avoir aimé personne. On sait que M[lle] de Launay a eu de l'inclination pour le marquis de Silly, frère d'une compagne de couvent. Le marquis ne l'aima pas autant qu'elle l'aurait souhaité. Elle eut aussi une faiblesse pour un chevalier de Raymond, qui ne méritait pas tant d'honneur. Elle n'en a jamais fait mystère, et vous racontera sans doute ces petites aventures. Elle s'est toujours conduite avec une franchise décente qui lui a mieux réussi que la prudence à laquelle nous sacrifions sottement nos affections. Pour qu'elle trompe ou qu'elle mente, il faut qu'on l'ait réduite à cette extrémité, ou qu'elle soit bien passionnée. Celui qu'elle préfère serait fou de ne pas se fier à elle aveuglément, car elle sait se garder avec une vigilance admirable. Ce n'est pas par les efforts ni les séductions d'un tiers qu'elle deviendrait infidèle, mais par une inconstance involontaire de son imagination.

Ces détails, que je transcris sans ordre, ne sont que la substance d'un entretien fort long. La marquise parlait avec la liberté du beau monde et pratiquait aussi cette franchise ouverte des femmes d'aujourd'hui. Elle eût trouvé bon que son amie amusât les longueurs de la Bastille par quelque amourette, et lorsque je lui avais appris ce qu'on disait de mes visites à M[lle] de Launay, elle s'était écriée simplement :

— Plût au ciel que vous fussiez amoureux d'elle !

J'ai eu le loisir de remarquer par moi-même combien la passion nous ouvre l'esprit : outre les lumières qu'elle me donna, ces renseignements sur le caractère de ma prisonnière auraient dû m'être d'un grand secours, si je n'eusse commis par bonté d'âme une faute qui m'a causé un dommage irréparable.

Nous gardions sous nos verrous le chevalier de Menil, dont le malheur intéressait jusqu'à ses ennemis eux-mêmes. Ce jeune homme n'avait pas trempé dans le complot, ni connu la duchesse du Maine, et pourtant il s'était trouvé pris dans le coup de filet donné par Dubois. Un certain abbé Brigaut, agent secret de Cellamare, avait déposé chez M. de Menil une cassette remplie de papiers qui renfermait tout le nœud de cette affaire. Au moment de l'éclat, le chevalier, apprenant l'arrestation de l'abbé Brigaut, avait ouvert la cassette, et voyant au premier mot que son ami était perdu si la police découvrait ces papiers,

il avait tout jeté au feu. Dubois, furieux de manquer une aussi belle capture, fit arrêter M. de Menil. On reconnut en l'interrogeant qu'il ignorait absolument la conspiration; mais on le laissa en prison par dépit. Un marquis de Menil, d'une autre famille, s'empressa un jour d'assurer au duc d'Orléans qu'il ne tenait par aucun lien au chevalier : « Tant pis pour vous, monsieur, répondit le prince; le chevalier de Menil est un très-galant homme. »

Mlle de Launay connaissait cette aventure, et sans avoir jamais vu M. de Menil, elle prenait part à son malheur. L'action du chevalier n'était, à mon sens, qu'une chose fort ordinaire; ma pupille y voulut trouver une grandeur d'âme surprenante.

Un matin, le chevalier, que je visitais souvent, me raconta je ne sais quel rêve, où il prétendait avoir aperçu Mlle de Launay. Il me faisait un portrait d'invention de cette personne et me demandait si l'image en était loin de la réalité. Je rapportai notre conversation à ma protégée. Aussitôt cette tête exaltée s'empara de l'objet invisible et l'orna de tant de mérites supposés que M. de Menil devint subitement l'homme le plus accompli du monde. Il avait le rare avantage de plaire sans être connu; le voisinage engageait à penser à lui, et ma complaisance permettait d'avoir de ses nouvelles. La singularité de la situation était un aiguillon de plus. Mlle de Launay se mit à ne vouloir parler que du chevalier. Il me fallait passer à l'appartement du voisin avant d'entrer chez elle, sans quoi on n'avait plus d'oreilles pour les sujets dont nous causions à l'ordinaire. On me demandait si M. de Menil avait de l'esprit, comment étaient ses yeux, sa taille, son air, sa façon de s'exprimer. Je répondais à tout avec la bonne foi d'un homme qui ne sait pas mentir, et on trouvait que je n'en disais jamais assez. Quand il m'arrivait de sourire à ces questions, on me priait d'excuser tant de curiosité, d'un ton qui trahissait la crainte d'avoir affaire à ma jalousie. On se sentait à ma merci, et pour être généreux je me voyais forcé de servir mon rival. Mlle de Launay parlait alors de son amitié pour moi en termes excellents. C'était une manière d'insinuer que je n'avais d'autre sentiment à attendre d'elle. Comme cette fougue d'imagination alla toujours croissant, je reconnus qu'il était inutile de m'opposer au torrent. Je pensai qu'en me prêtant à tout ce que

pourrait désirer ma prisonnière , je réussirais à m'établir dans ses affections sur un terrain solide, et qu'il viendrait peut-être un jour où mon zèle mériterait quelque attention. Je me rendis donc à la chambre de M. de Menil.

— Chevalier, lui dis-je, voici un crayon et du papier; je vous donne un quart d'heure pour écrire à Mlle de Launay ce que vous voudrez. Faites que cela puisse l'amuser.

Menil se mit à l'ouvrage et tourna une douzaine de vers en manière de compliment. Je les portai à ma prisonnière.

— Ma chère pupille, lui dis-je, vous souhaitez savoir si le chevalier a de l'esprit; en voilà un échantillon. Jugez-en par vous-même.

Le morceau plut beaucoup à Mlle de Launay. Je lui donnai ce qu'il fallait pour répondre; elle écrivit une épître que je trouvai parfaite, où elle disait que sa muse, épouvantée à l'aspect de la forteresse, s'était enfuie, mais que, si je voulais permettre la prose, elle trouverait bien quelque chose à dire, et que la muse serait remplacée par un sentiment de curiosité qui se présentait avec assez de grâce. C'étaient de vrais vers de femme, fort semblables à de la prose rimée, et par conséquent pleins de naturel. Menil ne fut pas embarrassé pour répliquer. L'oisiveté de la prison lui donnait toutes les facilités du monde. La correspondance s'engagea d'une manière suivie. Si j'avais eu plus de sagacité, j'aurais compris sur quelle pente ils étaient lancés. Le chevalier avait vingt-cinq ans, la tête chaude, et pour stimulant les ennuis de la captivité. Il marcha grand train. Cependant, en voyant ce jeune galant et cette femme si exaltée s'occuper pendant trois jours à jouer, en mauvais vers, au jeu de *corbillion*, je pensai qu'ils s'en tiendraient à des débauches d'esprit, et je m'en amusai avec eux.

Chaque matin je remettais à Mlle de Launay une lettre du chevalier, et j'emportais une réponse. Ma complaisance se soutenait par le plaisir que cette aimable fille prenait à lire les extravagances du voisin. Leur commerce était piquant; au milieu des badinages, on avait soin de mêler quelque mot de douceur pour l'*aimable patron*. Je me figurais qu'entre gens qui ne s'étaient jamais vus, cela ne pouvait aller loin; mais au bout de quinze jours ils ne tarissaient pas encore; on était

passé des vers à la prose, et les lettres allongeaient de plus en plus. Ils se faisaient des portraits l'un de l'autre et descendaient à des examens de leurs caractères. Le feu gagnait des deux parts, et surtout du côté de Mlle de Launay, car Menil n'était guère amoureux. Dans certains endroits obscurs, ils s'en disaient plus long que je n'en pouvais deviner. Du moment que leur jargon m'échappait, il m'était aisé de comprendre dans quel but ces voiles et ce mystère pour les yeux de leur messager.

On dira peut-être que j'étais un fou de m'enfoncer moi-même cent poignards dans le cœur. Que pouvais-je donc faire? Refuser mes services? Interrompre la correspondance? Quitter le rôle d'ami pour redevenir geôlier? C'eût été rentrer dans le néant. Aurais-je pu supporter de voir Mlle de Launay dans l'accablement, en être cause, et demeurer inflexible? Pouvais-je empêcher cette jeune cervelle de s'emporter? J'en appelle d'ailleurs à quiconque a aimé une personne supérieure à lui en mérite et en intelligence : le seul moyen de s'élever à sa hauteur n'est-il pas de se dévouer? N'est-ce pas à force de courage et de sacrifices, qu'on réussit à se placer au niveau de celle qu'on n'a pas su toucher? Il ne me restait pour toute arme que ma bonté de cœur, et c'était tout perdre que d'y manquer. Mais, sans entrer dans ces raisonnements, il y a une explication simple à donner de ma conduite : j'aimais Mlle de Launay; je ne pouvais vivre un jour sans la voir. Il fallait un motif à mes visites et être bien reçu : je n'avais pas le choix des moyens : une fois éprise du chevalier, ma seule ressource était de la servir comme je l'ai fait.

M. de Menil commit une faute à se ruiner dans l'esprit de sa voisine. Il osa la soupçonner d'être ma maîtresse, et le lui écrire à mots couverts. Je m'attendais à une explosion. La colère de ma pupille eût été le signal de la mienne; mais cette brouille aurait pu mettre fin à la correspondance, et ce n'était pas le compte de Mlle de Launay, qui attachait un prix infini à ce délassement. Elle pardonna l'injure du chevalier, et la traita de vision. Ma protégée voulut me sonder pour savoir ce que je pensais de sa clémence extrême et des termes ambigus sous lesquels elle la déguisait.

— Qu'ai-je besoin, lui répondis-je, de chercher le sens dé-

tourné de vos paroles? Quand je trouve des passages obscurs dans vos lettres, je n'essaie pas de les comprendre, et je me dis : Ma chère pupille cache ses pensées à son patron. Cette manière de juger est la seule digne de vous et de moi.

Mlle de Launay allait perdre contenance si j'eusse continué sur ce ton. Je feignis de ne pas remarquer son trouble, et je la quittai en lui promettant, comme à l'ordinaire, une lettre du chevalier pour le lendemain.

Les prisonniers ont dans leurs désirs la déraison et la vivacité des enfants. Le pauvre Menil se mit dans l'esprit de voir une fois sa voisine. On ferait une histoire des détours adroits et des flatteries qu'il employa pour m'arracher cette grâce. Je ne veux pas me montrer ici meilleur que je ne suis véritablement : le chagrin que je ressentais de la préférence accordée à M. de Menil aurait bien pu me rendre impitoyable pour lui; mais je déclarai que, si Mlle de Launay souhaitait une entrevue, je n'aurais rien à lui refuser. Le chevalier croyait que la chose irait toute seule, et il se trompait. Il lui fallut plaider sa cause à grands frais. Mlle de Launay assurait qu'en se voyant on risquait de détruire tout le prestige. Il me parut que, dans ce débat, l'ardeur de l'homme et les délicatesses de la femme se livraient une bataille acharnée. Enfin, après une honnête résistance, on se rendit au désir du chevalier. Un traité fut écrit dont un jura d'observer les clauses, comme s'il s'agissait de la rencontre de deux monarques dans un nouveau camp du drap d'or.

Nous logions toutes les personnes de qualité aux bâtiments neufs, où l'air était meilleur que dans le reste de la forteresse. L'appartement de M. de Menil était situé en face de celui où demeurait ma protégée. Je n'avais que les portes à ouvrir, pour que les deux amants pussent se voir dans le corridor. Voici les conditions et le cérémonial de l'entrevue dont j'ai gardé l'original.

« 1° Mademoiselle de Launay viendra la première à la porte de sa chambre, et attendra qu'on ait ouvert à monsieur le chevalier.

« 2° Monsieur le chevalier n'avancera pas au-delà du seuil de sa porte et ne tentera point de faire un seul pas dans le corridor vers le logement de sa voisine.

« 3° Monsieur de Maison-Rouge demeurera auprès de monsieur le chevalier et le tiendra par le bras, afin de l'obliger à rentrer s'il faisait mine de vouloir manquer à sa parole.

« 4° Il ne sera pas dit un seul mot de part ni d'autre.

« L'entrevue ne durera qu'une minute au plus, et mademoiselle de Launay se réserve le droit de l'abréger encore, s'il lui plaît, en rentrant chez elle, sans que monsieur le chevalier puisse s'écrier ou réclamer en aucune façon. »

Le jour fixé pour l'entrevue, à l'heure de mes visites, je renvoyai les porte-clefs qui m'accompagnaient, et j'entrai chez Mlle de Launay. Elle n'avait point dormi de la nuit, tant l'idée de ce rendez-vous l'avait agitée, ce qui ne l'empêchait pas d'être plus jolie que d'habitude. Je la conduisis toute défaillante à la première porte de sa chambre, et je me rendis chez M. de Menil. Le traité fut observé ponctuellement. Ils demeurèrent environ une minute à six pas de distance, à se regarder. Leurs physionomies exprimaient tant de choses diverses, que je n'ai point deviné tout ce qui se passait au fond de leurs âmes. Je n'étais pas d'ailleurs le moins troublé des trois. Il me semblait que je consommais ma ruine et que je mettais moi-même le feu aux poudres, pour me faire sauter. Cette minute eut dans mon esprit la durée d'un siècle. Enfin Mlle de Launay disparut, et le chevalier rentra chez lui dans une consternation profonde. Je l'enfermai pour le laisser réfléchir à son aise, et je courus chez sa voisine. Elle avait la tête penchée si bas qu'elle ne me voyait point, et songeait si fort qu'elle n'entendit aucune de mes questions. Quand elle se réveilla, ce fut pour appeler sa femme de chambre et se déshabiller. Elle me fit signe de sortir, en disant que de sa vie elle n'avait eu d'émotion pareille à celle-là.

IV.

Le lendemain, la gaieté était à son poste.

— Je savais, me dit ma prisonnière, que nous faisions hier de la besogne détestable. Il y a un grand déchet dans mon imagination, sans que je puisse en expliquer la raison. Le chevalier n'est à présent qu'un homme, et non plus un héros. Je n'ai

plus envie de ses lettres, et je ne lui ai rien écrit ce matin. Je sens que tout ceci n'était qu'un badinage ; la prison faisait les frais du roman. Adieu les belles rêveries ! Je suis Gros-Jean, comme devant. Mais il ne faut pas maltraiter ce pauvre chevalier. Donnez-moi sa lettre ; peut-être y puiserai-je matière à une réponse.

— Il ne m'a rien donné pour vous aujourd'hui, répondis-je.

— Quoi ! pas une ligne d'écriture !

— Pas un mot.

Mlle de Launay éclata de rire le plus franchement du monde.

— Allons ! reprit-elle, voilà ce qu'on appelle une paille rompue. Je profiterai de cela pour me mettre en retraite et communier, afin d'oublier tout à fait le chevalier.

Mlle de Launay se mit en retraite et communia ; mais elle n'oublia pas le chevalier, et je m'aperçus bientôt qu'elle était piquée de ne recevoir aucune réclamation de son voisin. Je lui apportai une lettre le soir même de sa communion. M. de Menil demandait une audience complète, et la permission de causer une demi-heure, si le *patron* voulait bien le permettre. Je donnai carte blanche à ma prisonnière. Elle pensa qu'une visite n'offrait point de danger pour elle, et que désormais on pouvait traiter le chevalier en simple connaissance. Je consentis à lui amener M. de Menil. Elle nous reçut au lit, à la mode des princesses, avec une toilette de nuit où elle avait arrangé le peu de dentelles qui se trouvaient dans ses hardes. Je ne sais comment elle parut aux yeux de son galant ; mais, aux miens, il n'y eut jamais rien d'aussi séduisant sous le ciel que Mlle de Launay en cet état. J'abandonnai discrètement la place au chevet à M. de Menil, et je fis la conversation avec la femme de chambre, qui préparait le thé. Au bout d'un quart d'heure, nos amoureux en étaient encore à la cérémonie. Mlle de Launay m'appela en riant de tout son cœur.

— Si vous ne venez à notre aide, me dit-elle, nous passerons le temps à chercher une contenance. M. le chevalier ressemble au paladin Tonquin d'Armorique, qui, après avoir parcouru le monde à la poursuite de sa mie, la retrouve enfin, et ne sait plus que lui dire.

Le rire nous gagna tous trois. Quand je me fus mis en tiers,

la gêne disparut un peu. On causa de choses communes. Mlle de Launay eut seule son abandon habituel, et lorsque le chevalier fut parti, nos amoureux se trouvèrent aussi peu satisfaits de cette seconde entrevue que de la première. Les lettres avaient repris ; mais c'était un amusement épuisé qu'ils laissèrent volontairement par lassitude. Menil s'obstinait à se dire passionné, sans doute parce qu'une intrigue est un si grand luxe à la Bastille, qu'il lui en coûtait d'y renoncer. Il sollicita un nouvel entretien, qui lui fut accordé. Cette fois, je ne les quittai pas, afin de ne point rejeter le chevalier dans la position ridicule de Tonquin d'Armorique. Lorsque l'heure de la séparation sonna, Menil se promenait autour de la chambre d'un air contraint. Je l'examinais machinalement, sans y mettre de méfiance. Il laissa tomber derrière lui un billet; la femme de chambre s'en aperçut, et je la vis ramasser ce papier fort adroitement. Depuis longtemps je ne lisais les lettres qu'à la légère, ennuyé d'y trouver toujours des subtilités d'esprit et des raffinements qui me paraissaient puérils. Si M. de Menil m'eût demandé la permission de cacheter un de ses billets, je n'aurais pas été faire le curieux ni le tyran. Ce mystère me fâcha sans m'étonner beaucoup. J'attendais de la loyauté de Mlle de Launay la dénonciation de la faute. J'avais mal compté : on ne me parla pas du papier ramassé. J'ai connu dans cette occasion que la femme la meilleure goûte encore le plaisir de la tromperie.

Non-seulement ma prisonnière garda le secret, mais elle se jeta aussi dans la fausseté, en répondant au chevalier à mon insu; comme je l'ai découvert plus tard. Dès ce moment, la difficulté donna un ragoût exquis à ce nouveau commerce, et c'est véritablement de là que date l'amour de Mlle de Launay pour M. de Menil. Aussitôt qu'ils eurent trouvé un moyen de communiquer ensemble, leurs rapports avec moi devinrent un enchaînement de mensonges. Il n'est pas inutile d'ajouter que ce moyen de me tromper, ils le devaient uniquement au relâchement que ma bonté pour eux avait apporté dans la surveillance de leurs gardiens.

M. de Menil cessa brusquement de me parler de sa voisine, et Mlle de Launay se disait tout occupée de ses chats et de ses lectures. Elle poussa l'artifice jusqu'à plaisanter avec moi de son *ancienne fantaisie.* Soit par crédulité, soit par aveugle-

ment, je ne pouvais me résoudre à la supposer ingrate au point d'oublier ce que j'avais fait pour elle, et je crus de bonne foi qu'elle changeait de goût. Je m'imaginais, par mon zèle sans bornes, mettre sa conscience de mon côté. Je ne songeais qu'à la rendre aussi heureuse que possible, non sans danger de m'attirer des reproches ou une disgrâce, et elle me traitait comme un jaloux de comédie, moi qui aurais bouleversé les prisons du roi pour satisfaire le plus léger de ses caprices!

Si je ne devinais pas les relations établies entre M. de Menil et Mlle de Launay, je m'apercevais bien d'un changement dans les manières de ma protégée à mon égard. Ces manières devenaient froides et réservées. L'abandon et le sans-gêne n'existaient plus entre nous. Mes assiduités étaient incommodes. On me priait d'abréger mes visites avec des prétextes de santé. Je venais d'ordinaire tous les soirs après le souper; on feignit de vouloir se coucher plus tôt pour me retrancher cette heure qui était la plus agréable. Lorsqu'on se laissait entraîner à oublier le temps en ma présence, le lendemain on avait de la tristesse, comme si un amant eût querellé de mes visites. On ne remarquait pas même ma patience à supporter ces refroidissements qui m'enlevaient tout ce qui faisait le charme de ma vie. Mes soins et mon amitié déplaisaient à M. de Menil; on m'eût jeté dans la rivière pour lui épargner une contrariété d'une seconde. Cependant, si les femmes sont volontiers injustes pour les autres, elles se cabrent au moindre soupçon d'une injustice qui les atteint, et leur vengeance est prompte comme la foudre. Il paraît que le chevalier poussa trop loin le despotisme, et qu'il irrita Mlle de Launay par une jalousie offensante et malhonnête. L'orgueil blessé fit en ma faveur ce que la loyauté ne voulait pas faire. Un jour, on me reçut avec la cordialité d'autrefois; on reprit le langage amical, et, tout en badinant, on m'invita pour le soir à venir souper en tête-à-tête. Sans chercher les motifs d'une révolution aussi favorable, je pris cette bonne aubaine à la volée. J'envoyai chez ma prisonnière quelques pièces de gibier et le meilleur vin de ma cave. A huit heures nous étions à table et servis par Mlle Blondel.

Jamais mon aimable pupille ne fut plus charmante; jamais souper fin de la cour ou de la ville n'eut plus d'entrain et de gaieté en même temps que de décence. Mlle de Launay était dans

un de ces instants où la compagnie d'un ami, qui ne prétend à rien qu'à sa part de la bonne humeur et du plaisir, est un délassement aux querelles de l'amour.

— Mon cher patron, me disait-elle, si le chevalier avait quelques-unes de vos qualités, je l'aurais aimé de toutes mes forces ; mais il est défiant, soupçonneux, sans avoir assez de passion pour justifier ses exigences. En vérité, je crois qu'il m'a dégoûtée de l'amour. Je suis revenue à un état moins extrême, et je vous y trouve au premier rang dans mon cœur.

Nous bûmes à cette heureuse disposition. Le vin de Champagne ayant ajouté un degré de plus à la verve de ma prisonnière, nous ouvrîmes les fenêtres, et je la priai de chanter, car M[lle] de Launay a de la voix. Elle commença par la grande scène où Iphigénie se lamente sur sa triste destinée. M. le duc de Richelieu était à la Bastille depuis peu et demeurait au-dessus de nous. Il répondit aux chants de sa voisine en faisant le rôle d'Oreste, et ils jouèrent ainsi la scène entière le plus agréablement du monde. Ce moment ne me sortira jamais de la mémoire. J'étais assis sur le bord de la fenêtre, le dos appuyé contre les grillages. Iphigénie, debout au milieu de la chambre, m'adressait les sons touchants de sa voix, l'expression de ses gestes et les flammes de ses beaux yeux. La mélancolie du poëme et de la musique faisait un contraste piquant avec les débris du souper, qui certifiaient dans leur coin que la tristesse de la chanteuse était une fiction. Oreste répondait d'en haut avec une exactitude digne du théâtre, et les voûtes sonores de la forteresse semblaient tressaillir et s'étonner que les beaux-arts eussent pénétré dans leur sein. La scène ne dura pas moins d'une demi-heure. M. de Menil, qui entendait tout à travers les grilles, dut être dévoré de jalousie. Son souvenir revint sans doute à l'esprit de M[lle] de Launay ; elle cessa de chanter et me pria de fermer la fenêtre. La gaieté s'évanouit, mais je n'eus pas le temps de m'en apercevoir, à cause du couvre-feu qui sonna. Je souhaitai le bonsoir à ma pupille, et j'emportai pour huit jours de contentement.

J'avais fait sagement en jouissant bien de l'heure favorable; le lendemain, M[lle] de Launay retomba dans son humeur sombre et reprit ses goûts de solitude. Habitué aux bizarreries des

prisonniers, je respectais cette inconstance que j'attribuais à l'ennui de la captivité. L'éclaircissement ne devait pas tarder à venir. Un soir, après la clôture des portes, comme je traversais la cour, M[lle] de Launay m'appela par la fenêtre :

— Vous passez bien fièrement, me dit-elle ; est-ce que vous ne viendrez pas me voir avant le coucher ?

Le gardien des bâtiments neufs portait dans ce moment les clefs à mon logement. Je tirai du trousseau celle de la chambre de ma pupille, et je montai transporté d'aise de cette invitation. Je ne m'attendais guère à ce que je trouvai en entrant. M[lle] de Launay avait les traits bouleversés et la voix tremblante :

— Monsieur, me dit-elle, vous voyez une femme au désespoir. Vous avez enseigné à M. de Menil le chemin de mon appartement. Il l'a pris indiscrètement sans vous. Les gardiens ont fermé les portes plus tôt qu'à l'ordinaire, et le chevalier est ici. Délivrez-moi de lui, je vous en conjure.

Menil, qui s'était tenu à l'écart, parut devant mes yeux.

— Mademoiselle, répondis-je sèchement, j'ai eu tort d'enseigner au chevalier le chemin de votre appartement ; mais je ne puis plus l'en faire sortir avant demain. Les clefs sont au gouvernement ; je n'ai que celle de votre porte, et si je retournais en chercher d'autres, ces allées et venues me compromettraient devant tout le personnel de la prison. Vous m'avez traité en ennemi, vous en subirez les conséquences.

Un reste de bonté m'empêcha d'ajouter qu'il n'importait guère, au point où ils étaient ensemble, que le chevalier passât la nuit dans la chambre d'une femme qui faisait aussi bon marché de sa réputation.

— Ne soyez pas trop dur, mon cher patron, reprit M[lle] de Launay. Ne me jugez pas trop sévèrement sur des apparences. Je n'ai d'autre moyen de sortir d'embarras que d'implorer votre miséricorde. Il faut absolument que M. de Menil retourne chez lui ce soir.

— C'est impossible ; mes complaisances n'iront pas plus loin; la mesure est comblée.

— Ah ! monsieur, avant de m'ôter votre amitié, rendez-moi ce dernier service.

M[lle] de Launay me rappela quelques-unes des preuves de dé-

vouement que je lui avais données; elle confessa son ingratitude et son imprudence, et me témoigna tant de repentir, que je sentais déjà ma colère s'envoler. La pitoyable figure que faisait le chevalier achevait de compléter ma vengeance. J'écoutai les prières dans une immobilité de glace, et je sortis sans dire quelles étaient mes intentions. L'incertitude où ils restèrent pendant mon absence était une expiation suffisante. Au bout d'un quart d'heure, je revins avec les clefs.

— J'en étais sûre! s'écria Mlle de Launay en me voyant armé du trousseau. Chevalier, M. de Maison-Rouge est plus généreux que nous.

Menil, tiré de son piége, rentra chez lui si décontenancé, qu'en vérité je n'aurais pas voulu de ses avantages au prix d'une confusion semblable. J'épargnai la même honte à sa maîtresse en retournant au gouvernement sans reparaître devant elle.

Ma passion avait reçu un coup violent sous lequel je la sentais presque anéantie. Si j'eusse appris de la bouche de Mlle de Launay que le chevalier était son amant, cet aveu m'eût désarmé sans doute, et il eût pu se faire que mon cœur gardât toute sa folle tendresse; mais, en découvrant par moi-même que j'étais pris pour dupe, en repassant dans mon souvenir les manéges et les faux semblants dont on avait usé envers moi, l'estime et l'amour fondirent à la fois et se trouvèrent réduits de moitié.

— J'étais bien fou, me disais-je, de vouloir m'élever au-dessus de ces gens-là par de bons procédés; ils m'en ont ôté le soin en descendant plus bas que moi par leurs mensonges. Laissons-les dans le triste filet où leurs propres ruses les ont enveloppés.

Depuis longtemps j'avais perdu le sommeil; je le retrouvai tout à coup, et je gagerais bien que nos amoureux ne dormirent pas cette nuit-là d'aussi bon cœur que moi.

V.

Une inspection que l'on m'envoya faire à Vincennes m'éloigna pour deux jours. Aussitôt que je fus rentré à la Bastille, le gouverneur me vint trouver, en jurant comme un païen.

— Ventrebleu! me dit-il, j'ai découvert de belles choses pen-

dant votre absence. Le chevalier de Menil a séduit un porte-clefs. Je ne sais à quel autre prisonnier il faisait des visites; mais je l'ai trouvé hors de son logement, dans les corridors. C'est votre amitié pour lui qui est cause de ce désordre.

— Morbleu! répondis-je, ce n'est pas mon amitié pour lui qui lui a donné de l'argent pour corrompre son gardien; ne va-t-on pas d'ailleurs le remettre bientôt en liberté?

— C'est ce que nous verrons. Je l'ai envoyé, en attendant, au cachot.

— Eh bien! qu'il y reste!

— Quant au porte-clefs, il sera fusillé, ventrebleu!

— Eh! morbleu! qu'on le fusille!

Le gouverneur se calma en me voyant abonder dans le même sens que lui.

— Je vous avertis, reprit-il, que je serai forcé de conter cela au ministre et de lui dire aussi vos habitudes chez M[lle] de Launay.

— Je le lui dirai bien moi-même.

En effet, je fis part à M. d'Argenson de l'intérêt que je prenais à ma prisonnière; au lieu de m'en savoir mauvais gré, le ministre voulut bien m'apprendre qu'on allait en finir avec la conspiration de Cellamare. J'entrai un jour chez M[lle] de Launay, portant sous mon bras toute une cargaison de livres et d'estampes. Elle se leva dans une émotion singulière, et courut à moi les yeux pleins de larmes :

— Monsieur, s'écria-t-elle, vos bontés me déchirent le cœur. Je vous ai trompé, vous qui ne m'avez rien refusé, vous qui m'auriez amené M. de Menil aussi souvent que je l'aurais souhaité. Rien n'a pu m'empêcher de vous trahir, ni l'inutilité du mensonge, ni la peur de vous nuire en faisant éclater publiquement vos complaisances! Nous nous sommes abaissés jusqu'à séduire un de vos domestiques! J'ai vu le plaisir que vous preniez à servir pour l'amour de moi une personne que je vous préférais, et j'ai pu vous enlever ce plaisir qui faisait le seul dédommagement de vos sacrifices! Ah! je suis dévorée de remords.

— Ma chère enfant, répondis-je, je n'aurais peut-être point poussé le dévouement jusqu'à favoriser une liaison qui pouvait vous nuire.

— Eh! quand même vous auriez dû cesser de nous être favorable, quand même vous auriez dû mettre obstacle à nos entrevues, la reconnaissance, la justice, l'amitié, ne m'ordonnaient-elles pas impérieusement de m'ouvrir à vous? Soyez vengé, monsieur; cette amitié m'était précieuse, et je sens que je ne la mérite plus. Je vous ferai la confession entière de mes sentiments. Je comprends tout ce qu'il peut y avoir d'amertume pour vous à les savoir. Ma confiance est la seule réparation en mon pouvoir à l'ingratitude dont j'ai payé la tendresse la plus désintéressée. Lorsque vous m'avez fait connaitre M. de Menil, j'ai cru n'y trouver qu'un amusement. L'habitude m'a ensuite attachée à ce qui n'était d'abord que badinages et jeux d'esprit. Le chevalier s'est emparé de mes pensées et de mon cœur. La conformité de nos infortunes, le charme et le piquant de notre correspondance m'ont séduite et entrainée. C'est lui qui a trouvé le moyen de pénétrer jusqu'à moi. Une femme n'a pas dans ce triste séjour les mêmes forces qu'en liberté. Je n'avais jamais manqué de bonnes raisons pour me dispenser d'une certaine rétribution fort recherchée des hommes; mais ici, entre l'ennui de la prison et l'amour qui était la seule occupation de mon esprit, je n'ai pas su résister. La vérité était embarrassante à dire. Mon silence était une trahison; je le sentais, et je n'ai pas eu le courage de parler! M. de Menil est jaloux; il me demandait le sacrifice de mon affection pour vous, et en vous découvrant notre liaison je le mettais au désespoir. A présent les choses ont bien changé de face; le chevalier a mis votre générosité à l'épreuve; il l'a implorée pour lui-même et pour moi. Il me permettrait sans doute de vous rendre ma confiance, et je vous la rends, dussiez-vous la mépriser; mon repentir, sans cela, ne me laisserait pas de repos.

Mlle de Launay vit bien quel prix j'attachais à ce retour, par les larmes qui me coulaient sur le visage. Elle me tendit la main, et sans chercher à exprimer ce qui me remplissait l'âme, je lui promis qu'elle aurait bientôt d'autres preuves de mon zèle.

— Sachez encore, reprit-elle, que M. de Menil m'aime réellement, et que ses intentions sont honnêtes. Voici une lettre dont les termes peuvent passer pour une promesse de mariage. Ce n'est pas que j'aie dessein de m'en servir. Si le chevalier

m'oublie au sortir de prison, je n'irai pas le sommer de m'épouser. Cela prouve seulement que nos engagements ne sont pas contractés à la légère. Ce que je souhaite le plus ardemment, c'est que la mauvaise impression que mes fautes et ma déloyauté auront faite sur vous, serve au moins à vous guérir d'une tendresse qui vous rendrait malheureux. Puissiez-vous rencontrer une femme meilleure que moi et qui vous aime comme vous le méritez!

— Ma chère pupille, répondis-je en secouant la tête, à mon âge on ne fait plus de ces belles trouvailles. En regagnant mon estime qui était un peu ébranlée, vous me rendez peut-être bien des chagrins. Ne vous en inquiétez pas : il suffira que vous soyez heureuse.

Cette conversation soulagea beaucoup le cœur de ma prisonnière et ramena entre nous la douce intimité d'autrefois. Je ne tardai pas à comprendre aux questions multipliées de Mlle de Launay, combien l'absence du chevalier et la privation de toutes nouvelles lui coûtaient. Au risque d'irriter encore le gouverneur, je me décidai à voir M. de Menil dans son cachot et à lui faire écrire un billet que je rapportai à sa maîtresse. Cet excès d'abnégation parut causer à Mlle de Launay presque autant de surprise que de joie; mais ces services m'étaient moins cruels, depuis que je n'avais plus aucun espoir de plaire. La correspondance reprit ainsi, de loin en loin, et dura jusqu'au jour où l'on permit au chevalier de rentrer aux bâtiments neufs. Le duc de Richelieu avait obtenu, par faveur, de réunir chez lui quelques personnes. Il demanda M. de Menil. Tous les hommes de l'affaire de Cellamare y furent admis ensuite. Un soir, après une course à Vincennes, j'entrai chez ma prisonnière à l'heure accoutumée; quel fut mon étonnement d'y voir grande compagnie, M. de Boisdavis, le marquis de Pompadour et une dizaine de gens de cour! Mlle de Launay jouait aux cartes; le chevalier, appuyé sur le dossier de son fauteuil, la conseillait. Je demeurai comme pétrifié. Lorsque je fus seul avec Mlle de Launay, je la félicitai du changement survenu dans sa position, du plaisir dont elle allait jouir désormais, et je la priai de trouver bon que je ne vinsse plus aussi souvent. Une fois inutile, j'étais trop près d'être incommode. Ce rôle ne me convenait point. Je discontinuai en effet mes visites, et les

amants, tout au bonheur de se voir à leur aise et de faire des projets pour le jour de la délivrance, ne s'aperçurent point que je n'étais plus là.

Je traversais un matin les cours de la forteresse, lorsque le chevalier, conduit par le lieutenant de police, vint me sauter au cou :

— Mon excellent ami, me dit-il, je suis en liberté! Voici l'ordre de mon élargissement! Je n'oublierai pas vos bons procédés; mais, pour aujourd'hui, je ne puis sentir que la joie de quitter cette prison.

Et il bondissait comme un chevreau. Les portes s'ouvrirent. Menil partit, en agitant son chapeau en l'air et criant : vive le roi! Je montai chez Mlle de Launay. Elle était à la fenêtre et pleurait de toutes ses forces.

— Voilà donc comme il vous aime! lui dis-je. Il vous quitte et bondit de plaisir!

La pauvre fille passa une journée dans les larmes. Pour comble de disgrâce, le gouverneur vint annoncer qu'on la resserrait plus étroitement que jamais, et qu'il fallait renoncer à la compagnie des autres prisonniers. Cette cruauté inouïe me révolta. J'avais épuisé les moyens d'adoucir le sort de ma protégée; il ne me restait plus de délassement à lui offrir dont elle ne fût rassasiée. Tout semblait se tourner contre elle à la fois. Le chevalier m'écrivit, et m'envoya pour sa maîtresse des compliments si froids, que je n'osai les transmettre, de peur de redoubler des peines déjà trop amères. J'appris encore que M. de Menil avait placé la moitié de son bien en viager, ce qui n'annonçait guère la pensée du mariage. Il vint me voir, et me parla des engagements qu'il avait contractés avec sa compagne de prison, mais en termes si étranges, que j'en augurai fort mal. Ne sachant pas l'art du mensonge, il m'était impossible d'ajouter à ce qu'il m'avait dit. Ma gêne, en rapportant ses paroles à Mlle de Launay, aurait dû faire comprendre la vérité; heureusement, ma pupille se figura que j'étais gêné par jalousie et que la fidélité du chevalier me donnait du souci. Cette illusion ne lui dura pas. Menil m'envoya des lettres que je remis fidèlement. Son style trahissait son inconstance. Mlle de Launay répétait souvent que, si elle était libre, peut-être le chevalier ne lui manquerait point de foi. Ses tourments me

navraient. Je me rendis chez M. d'Argenson, bien résolu à tout risquer pour obtenir une lettre de mise en liberté.

— Nous savons, me dit le ministre en souriant, que vous êtes amoureux de cette aimable prisonnière.

— Je travaille donc contre moi-même, répondis-je, si je suis amoureux?

— Mon brave Maison-Rouge, prenez un peu de patience; Mlle de Launay n'en a plus pour longtemps; épousez-la toujours à la chapelle de la Bastille.

— Morbleu! monseigneur, vous n'imaginez donc pas que l'on puisse vouloir du bien aux gens sans un motif intéressé? Il n'y a point de dessous aux cartes avec moi, entendez-vous? J'ai de l'amitié pour Mlle de Launay; ses chagrins et sa captivité me désolent. Vous avez toujours eu des bontés pour moi; je viens ici vous demander sa grâce. Ne cherchez point de raison cachée; quand je parle, c'est pour dire ce que je pense.

— Mais vous me taisez la moitié des choses, mon cher Maison-Rouge; vous aimez Mlle de Launay depuis un an, et vous avez pour rival préféré le chevalier de Menil. Je ne m'en suis pas alarmé, parce que je vous crois inébranlable dans vos devoirs.

— Eh! pardieu! j'y ai manqué, à mes devoirs; j'ai eu pour ma prisonnière des complaisances que vous auriez blâmées, et j'en aurai d'autres encore. Donnez-moi sa grâce, ou cassez-moi de ma lieutenance-de-roi.

— On ne casse pas de ses fonctions un serviteur comme vous. Votre passion m'intéresse; souffrez que je vous conseille en ami. Laissez Mlle de Launay oublier son chevalier; gardez-la quelque temps encore; faites-lui votre cour dans sa prison; elle est femme, et avec de la patience et de l'habileté, vous lui plairez.

— Je ne sens pas la chose ainsi. Elle aime M. de Menil: je n'y puis rien; je me résigne. Elle pleure: je veux la consoler; elle brûle d'être libre: je vous demande la liberté pour elle.

— C'est encore une façon de toucher le cœur d'une femme. Eh bien! si votre belle n'est pas une ingrate, vous l'aurez; je parlerai au régent ce soir, et je ferai en sorte que la grâce arrive par vos mains.

Le lendemain, M. Le Blanc vint de la part du ministre de-

mander à Mlle de Launay une déclaration écrite de ce qu'elle savait sur l'affaire de Cellamare. On s'en tint à ce qu'elle voulut dire pour la forme, et au bout de trois jours, un exprès de M. d'Argenson m'apporta la lettre d'élargissement. Je courus comme un fou jusque chez ma prisonnière.

— Tenez, lui dis-je en lui donnant le papier, vous êtes libre. Voici mon dernier instant de plaisir ; allez ! soyez heureuse. Je l'ai enfin obtenue, cette grâce ! Vous m'êtes arrachée; il n'est pas de douleur pareille à la mienne.

Mlle de Launay me regardait avec attendrissement.

— Quoi ! repris-je, vous ne sautez pas de joie? Ce moment que j'ai tant souhaité, le voilà venu, et vous êtes tranquille !

— Il sera temps de me réjouir demain, dit-elle, si la liberté tourne à mon avantage. Dieu sait ce qui m'attend. Je perds un ami dont il ne sera pas d'autre modèle au monde.

— Cet ami n'est pas perdu.

Nous demeurâmes en silence pendant une demi-heure, assis en face l'un de l'autre. Mlle Blondel, qui ne regrettait rien, empaquetait les hardes. On vint dire que M. de Chaulieu envoyait son carosse à la prisonnière. Il n'y avait plus qu'à partir. Mlle de Launay se leva.

— Mon cher ami, me dit-elle, je fais comme vous : j'ai désiré cet instant, et il me brise le cœur. Revenez quelquefois dans cette chambre, où mes pensées me ramèneront bien souvent.

Elle ôta de son cou une petite chaîne d'or, seul joyau qu'elle eût, et me pria de l'accepter en souvenir de son séjour à la Bastille. La caméristе, pressée de changer d'air, attendait à la porte. Mlle de Launay promenait ses regards autour d'elle ; sa mémoire lui rappelait toutes les heures agréables qu'elle avait goûtées en prison. L'orsqu'elle tourna enfin ses yeux vers moi, son émotion parut au comble. Elle me prit la main et me présenta sa joue en fondant en larmes. Mon courage avait tenu ferme jusque-là ; mais cette caresse amollit terriblement mon vieux cœur. Il me fallut me tenir à quatre pour ne point pleurer.

— Adieu ! dit-elle ensuite en souriant. Remettez-vous. Ayez soin de votre santé. Donnez-moi de vos nouvelles, et ne laissez pas mourir mes chats.

J'étais comme anéanti. J'ouvris la fenêtre pour la regarder encore traverser la cour. Elle m'aperçut de loin et agita son mouchoir en signe d'adieu. Après cela je ne vis plus rien, parce que je m'évanouis tout net pour la première fois de ma vie, avec une incroyable faiblesse.

VI.

La nature m'a fait fort ménager de mes discours. Si la passion ne m'avait forcé le cœur et délié la langue, je n'aurais pas dit, depuis que j'ai perdu ma prisonnière, la moitié autant de paroles qu'il m'en est sorti de la bouche. Je n'irai pas cependant me donner ici les airs d'un berger languissant, ni charger ce papier du récit de mes douleurs. Trois mots suffiront pour expliquer que je crève de chagrin et d'ennui. Dans le peu de relations que j'ai conservées avec Mlle de Launay, il y a encore des choses qui méritent d'être rapportées, car tout ce qui touche de près ou de loin à cette charmante personne offre du piquant et de l'originalité.

Pour la première fois de ma vie, le lendemain de sa sortie, je me mis à recourir à la plume pour me soulager. J'envoyai à Sceaux une lettre dont j'ai oublié le contenu. Je disais dans quel désespoir on m'avait laissé. Deux jours après, Mlle de Launay vint à la Bastille me rendre une visite et retirer le reste de ses nippes. Elle me trouva le visage bouleversé. La maladie qui me tient à cette heure me travaillait déjà sourdement. Ma chère pupille me parla gaiement de sa captivité; c'était déjà de l'ancien temps pour elle, parce qu'elle avait revu son chevalier. On s'était donné rendez-vous pour le soir chez Mme de Saint-Réal. Je ne m'avisai point de lui avouer que son départ me portait un coup mortel, afin de ne pas troubler son bonheur. Ses yeux brillaient de plaisir. Elle me conta cent drôleries sur son retour à Sceaux, sur son installation nouvelle près de la duchesse du Maine, sur la grande fortune qu'allait faire Mlle Blondel, que la princesse voulait pour femme de chambre. Elle assurait plaisamment que cette envie était venue à son altesse en écoutant le récit des amours de la Bastille et en apprenant la dex-

térité de cette fille à ramasser les billets doux du chevalier de Menil. La princesse, me disait-elle en confidence, avait besoin d'une personne intelligente pour recevoir des papiers de l'abbé de Polignac. Mlle de Launay sut aussi mettre une délicatesse parfaite à me conter ce qui l'occupait, de façon à me faire goûter le prix de la confiance sans blesser ma sensibilité. Il semblait, à l'entendre, que ses amours, ses fonctions à la cour de Sceaux, son commerce avec les grands, fussent des badinages, et que tout le sérieux de sa vie fût à moi. Ce n'était qu'un ton du moment, une complaisance pour mes ennuis, et cela me consolait. Je ne pus m'empêcher de lui faire compliment de l'art prodigieux qu'ont les femmes quand elles veulent nous traiter avec douceur et ménagements.

— Nous n'avons pas de mérite à cela, me répondit-elle, et la raison, c'est que nous trouvons toujours un charme secret à nous savoir aimées, quand on est assez généreux pour nous dispenser de rendre la pareille.

Mlle de Launay m'amusa extrêmement dans cette visite. Elle me fit rire, me railla obligeamment de mon indisposition, en m'ordonnant d'être en bonne santé si je voulais demeurer son ami. J'aurais souhaité qu'elle apprît la part que j'avais eue dans sa délivrance, mes visites à M. d'Argenson, et les dangers que j'avais courus à son service ; mais, ne pouvant pas faire mes honneurs moi-même, je gardai le silence là-dessus. Elle n'a rien su de tout cela. Lorsqu'elle me quitta, ce fut de l'air d'une personne qu'on reverra le lendemain.... et je ne l'ai jamais revue !

Dans l'espace de trois mois, je fis quatre visites à Sceaux sans pouvoir pénétrer jusqu'à la lectrice de la princesse. L'ennui me prit à partie. La jaunisse me vint au visage. Les médecins me trouvaient un jour de l'embarras aux hypocondres, le lendemain à l'estomac. Je me moquais d'eux, en leur répondant par cette phrase de Molière : « Ils disent que cela provient, qui du cerveau, qui du foie, qui de la rate, et moi je soutiens que l'amour en est la véritable cause. » Tout en riant des gens de l'art, je devins si malade, que je sentis la mort me marcher sur les talons. Enfin, on m'a envoyé aux eaux minérales de Saint-Sauveur, où me voilà aujourd'hui, buvant du soufre, en attendant que je fasse un plus grand et dernier voyage. Depuis

que je demeure dans ces montagnes des Pyrénées, j'admire volontiers la belle nature, ce qui est une manière d'être fort nouvelle pour un pilier de forteresse et de champs de bataille. Selon toute apparence, je me rapproche quelque peu du naturel débile et sensible des poëtes à mesure que la vie et les forces s'éteignent en moi. N'ayant point envie de jouer le sot rôle des gens qui veulent qu'on s'apitoie sur leurs chagrins, je terminerai ce récit par une lettre de Mlle de Launay, à laquelle je dois le seul instant de plaisir que j'aie goûté depuis quatre mois.

« Vous allez voir comme je suis adroite, mon cher patron : je commence par déclarer que je suis une ingrate et une vilaine, afin que vous n'ayez plus le courage de me le dire vous-même. Il y a un siècle que vous n'avez entendu parler de moi. Je ne sais pas où vous êtes, et je vous adresse ma lettre à la Bastille, dans l'idée qu'on vous la fera tenir. Vous me pardonnerez mon silence, j'en suis bien sûre, quoique je n'aie pas une seule raison à vous donner. Les cœurs trop bons et trop cléments provoquent les méchants à mal faire.

« Voulez-vous savoir pourquoi votre souvenir est revenu dans ma mauvaise tête? La princesse m'a menée hier en grande pompe chez M. le duc d'Enghien. Or, les gardes de ce beau seigneur, pour nous rendre les honneurs qu'ils nous devaient, ont frappé trois fois leurs piques sur les dalles à notre passage. C'était ainsi que vos soldats vous saluaient à la Bastille, et mes oreilles ont retrouvé un bruit de connaissance. Ce bruit m'annonçait vos visites que j'aimais tant! A mon plaisir s'est mêlé un remords, car c'était aussi le signal de la fuite du chevalier, dans ces entrevues que j'ai eu tant de peine à vous avouer! Mais ne parlons plus de cela.

« Où en est votre santé, mon cher ami? Je gage qu'avec vos longues moustaches et votre figure calme, vous êtes malade; vous vous consumez à petit feu et souffrez comme une femme. Cela est beau pour un serviteur du roi! Je vous le défends de toute l'autorité d'une pupille sur son patron. Faites comme moi : je suis malheureuse, et je ris. J'ai des soucis, et je prends de l'embonpoint. Vous devinez que ceci a trait à l'histoire de mes amours. Depuis que le chevalier avait retrouvé sa mie et que j'étais sortie de prison, il était bien en peine. Le pauvre garçon

pâlissait du plus loin qu'il me voyait, en songeant à sa promesse de mariage. C'était comme si j'avais eu lettre de change et prise de corps contre lui. Quand j'entrais par une porte, il se sauvait par l'autre, et mes tendres regards lui pénétraient à l'âme tout comme si j'eusse été un huissier ou un sergent. Cet état ne pouvait pas durer. J'ai eu pitié de son inquiétude, et je lui ai renvoyé ses lettres, en lui redemandant les miennes. Ce doux échange a paru le remettre un peu. Il n'a plus aussi peur de moi. Cependant il vient de partir pour la Suisse, où il se rétablit de cet échec par un petit voyage de plaisir. Tout en raillant, mon cher patron, j'ai le cœur très-gros. Je ris de mauvaise grâce. Les larmes me viennent quelquefois dans les yeux. Trop fière pour laisser voir mon chagrin aux autres, je ne veux pas le cacher à vous, qui êtes mon ami. Le traître Menil me remplit encore l'esprit. J'ai si bien mérité ce tourment par ma propre ingratitude envers vous, que je vous permets de dire : C'est bien fait !

Mme la duchesse du Maine s'est mis en tête de me pourvoir d'un époux. Peut-être avez-vous entendu parler de Mme Dacier, qui est morte depuis un an ? Son altesse avait songé à me donner la tâche de consoler son mari. L'illustre savant est riche et paraissait disposé à reprendre femme. J'ai répondu que j'étais bien trop ignorante pour lui. On m'a excusée, comme Henriette, parce que *je ne sais pas le grec*.

« Après ce grand traducteur d'Homère, on a jeté les yeux sur un provincial de bonne mine qui a de la fortune, et voudrait une femme pour recevoir du monde, ouvrir un salon au bel-esprit et attirer les gens. Celui-ci était plus difficile à refuser. J'en suis venue à bout, néanmoins, par des plaisanteries sur les dames à la mode qui reçoivent les poëtes, comme Mme de Tencin, et leur donnent une fois l'an deux aunes de velours noir pour se faire une culotte. Le monsieur a pensé que j'avais le tour d'esprit trop mordant pour un bon-homme comme lui, et je crois qu'il avait raison.

« M. de Fontenelle m'a dit qu'il me voulait trouver un mari parfait. C'est une rage qui se gagne. — Ne vous donnez pas cette peine, ai-je répondu ; vous auriez trop de regrets si vous me faisiez un mauvais présent. Je me marierai toute seule,

s'il plaît à Dieu. Pour le moment, je n'y songe point. — Eh! pourquoi donc? a repris le digne homme.—Je lui ai chanté en réponse cet air nouveau : *Dans les gardes françaises, j'avais un amoureux*.

« Vous savez sans doute que M. de Chaulieu, qui m'aimait tant, est mort. Il était riche, et il connaissait ma pauvreté. Il avait quatre-vingts ans, et sa maladie lui a duré trois semaines. Si la mort ne l'eût pris au dépourvu, il m'eût assurément laissé quelque chose; mais il croyait vivre autant que Saturne. Voilà comme sont les vieillards.

« Mon cher patron, entendez bien que je suis très-sérieuse à travers ces badinages. L'infidélité de M. de Menil m'a laissé un grand dégoût. Si je ne vous connaissais point, je dirais beaucoup de mal des hommes.

« Adieu, mon ami. Vous avez de mes nouvelles; donnez-moi maintenant des vôtres. Ne vous fâchez pas si je suis encore quatre mois sans vous écrire. Veillez sur votre santé pour l'amour de moi, et ne m'aimez pas trop. En vérité, ce serait une étrange faiblesse, car je ne le mérite guère.

« VOTRE PUPILLE. »

Ici finissent les mémoires de M. de Maison-Rouge. Pour que le lecteur ait senti, comme nous, quelque sympathie en faveur de l'honnête et malheureux lieutenant-de-roi, il n'apprendra pas sans quelque plaisir la fin de cette histoire interrompue. Après avoir reçu la lettre de Mlle de Launay, il paraît que Maison-Rouge tomba malade. Un savant médecin de Montpellier, qu'une personne riche et de grande famille avait amené pour elle-même à Saint-Sauveur, le déclara fort en danger. Ce médecin, l'ayant pris en amitié, lui donna des soins excellents; mais, après un mois de traitement, on le croyait encore à deux doigts de la mort, car on écrivit au gouverneur de la Bastille pour lui annoncer la fin prochaine de son confrère.

Mlle de Launay s'inquiétait de ne pas recevoir de réponse. Elle se fit mener à la prison de M. de Fontenelle. Les chevaux s'arrêtèrent devant la porte de la Bastille en même temps qu'un carrosse de louage. Les roues de ces deux voitures s'étant ac-

crochées, les laquais échangèrent des injures et des coups de fouet selon l'usage. Finalement on débarrassa les roues, et on ouvrit les portières. Fontenelle et sa compagne virent descendre une très-belle personne, dont les grands yeux bleus, la taille noble et les traits réguliers, firent sur eux une impression profonde. Cette personne était vêtue de noir. A ses poses nonchalantes et à la douceur de ses regards, on reconnaissait une de ces femmes qui ont vécu dans les climats chauds, et qui cachent sous des airs languissants un sang généreux et des habitudes passionnées. Les deux dames se toisèrent; Fontenelle, qui savait lire dans les physionomies, traduisit ainsi leur dialogue muet :

— Voilà une beauté redoutable, d'une espèce rare, et qui doit prendre les hommes par les yeux.

— Cette petite femme est séduisante et doit plaire par sa vivacité.

Mlle de Launay, qui était curieuse, céda le pas à l'étrangère afin de la regarder marcher à son aise; elle ne trouva pas la plus légère critique à faire sur sa toilette ni sa personne. La dame demanda au consigne de la forteresse où était le logement du gouverneur, et traversa la cour d'un pas lent avec une grâce infinie qui excita dans les deux spectateurs la plus sincère admiration.

— Mon cher Fontenelle, dit Mlle de Launay, savez-vous ce qui m'amène ici? Un louable motif qui vous charmera. Je viens m'informer du pauvre Maison-Rouge, dans le dessein de récompenser sa constance et son amour en l'épousant.

— Ah! que cela est bien! dit Fontenelle. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard!

A ces mots, la dame inconnue se retourna et fixa sur Mlle de Launay un regard pénétrant et animé qui embellit extrêmement sa figure; puis elle reprit sa marche avec la même lenteur qu'auparavant. Le gouverneur, qui vint à passer, s'approcha civilement de la compagnie et s'informa de ce que souhaitaient ces dames. L'étrangère gardait le silence. Mlle de Launay expliqua le but de sa visite.

— Maison-Rouge? dit brusquement le gouverneur. Il doit être mort à cette heure. On désespère de le sauver, et cela n'a rien de surprenant. Les médecins de Paris l'ont condamné de-

puis longtemps. Une lettre de Saint-Sauveur m'annonce que je puis lui chercher un remplaçant.

— Mon Dieu! s'écria Mlle de Launay en pleurant, le pauvre garçon, que cela est affreux! que je suis malheureuse! Mon cher Fontenelle, partons; je n'ai rien à faire ici. Je ne veux pas savoir les détails de sa mort. Reconduisez-moi bien vite à Sceaux.

Fontenelle entraîna sa compagne, et rassembla ses idées pour se mettre en frais de condoléances.

— Quelle est donc cette personne? demanda l'étrangère au gouverneur.

— C'est Mlle de Launay, une charmante fille qui ne court pas après la mélancolie, et dont ce fou de Maison-Rouge était si amoureux qu'il en meurt.

— Mais enfin tout n'est pas perdu, puisqu'il n'est pas encore mort.

— Il n'en vaut guère mieux.

L'inconnue regagna aussitôt son carrosse, se fit conduire à la poste où elle demanda des chevaux. Au bout d'une heure, elle voyageait à toutes brides sur la route des Pyrénées.

Nous croyons superflu de tenir plus longtemps le lecteur dans l'incertitude. Cette dame étrangère était la veuve de M. d'Ailly, qui revenait des Indes orientales, et dont le lieutenant-de-roi parle dans les premières pages de ses mémoires. Elle trouva Maison-Rouge à la dernière extrémité; mais, après quinze jours de ces soins assidus et intelligents que la tendresse peut seule inspirer, le malade revint à la vie. C'était une grande surprise et une émotion nouvelle pour un homme habitué aux sarcifices les plus cruels, que de voir une personne aimable et belle se dévouer pour lui. Maison-Rouge passa de la reconnaissance à l'amour par une pente douce et naturelle. Il épousa la veuve de son ami, et s'en trouva bien. Une fois guéri, consolé et marié, il ne revit jamais Mlle de Launay, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup; ce fut sans doute par crainte de retomber dans ses faiblesses, ou par un juste sentiment de ses devoirs. Il n'eût pas rencontré impunément son ancienne amie, et prit soin de fuir le danger. Mlle de Launay, avec sa légèreté habituelle, le crut mort et ne poussa pas les informations plus loin. On sait qu'après avoir manqué bien des mariages, elle a

fini par épouser M. de Staal, colonel des Suisses, qui avait trois filles d'un premier lit.

Dans ses mémoires, Mlle de Launay n'a pas tout à fait raconté son temps de Bastille de la même façon que le lieutenant-de-roi. La cause de ces différences est aisée à comprendre, si l'on songe à ce mot bien connu qu'elle disait à un ami. Cet ami, qui savait plusieurs particularités de sa jeunesse, apprenant qu'elle écrivait son histoire, lui demanda si elle y mettrait la vérité tout entière.

— Je n'aurai garde, répondit-elle, et je ne me montrerai qu'en buste.

Elle a tenu parole. Mme de Staal acheva ses dernières années à la campagne, et mourut dans l'isolement; mais son esprit et ses grâces lui avaient fait une réputation qui dure encore depuis un siècle entier. Quant à Maison-Rouge, les intérêts de fortune de sa femme l'ayant obligé à entreprendre un voyage aux Indes, ce séjour lui plut, et il n'en revint jamais.

PAUL DE MUSSET.

MADAME COTTIN.

Ébloui par l'éclat de nos modernes génies, accablé de leur prétentieuse grandeur, je me suis senti appelé cette fois par un de ces noms peu sonores dont la voix est si attirante; mes regards se sont involontairement tournés vers une de ces images modestes qui excluent l'auréole ambitieuse et le nimbe inviolable dont se parent les fronts divinisés. Que d'autres, s'ils en ont la témérité, mesurent la cime du chêne; un rôle moins périlleux et moins sublime à la fois tente nos efforts. Aux jets sourcilleux qui percent la nue nous préférons les flexibles rameaux qui s'inclinent. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'exhumer de ses catacombes obscures quelque figure injustement ensevelie, ni de remettre sur le piédestal une statue mutilée. La pure renommée qui nous sollicite ne fut jamais sans doute contestée ou méconnue par la dispute littéraire. Il nous a paru bon seulement de ranimer un souvenir quelque peu affaibli, d'interroger de près un talent aussi noble qu'aimable, qui, à des mérites peu communs, joignit une vertu fort rare en tous les temps, et surtout en ce temps-ci, la sincérité.

Je veux simplement parler d'une femme qui a écrit comme elle a pensé et senti, qui a senti et pensé comme elle a vécu, en qui tout fut naturel, spontané, vrai, abondant, et qui ne puisa jamais qu'au dedans d'elle-même la substance de son œuvre. Je ne connais pas de source plus franche, d'inspiration plus directe, de cause aussi intimement unie à ses résultats. Je ne sais pas d'accord plus parfait, de plus complète harmonie entre

les fictions d'un écrivain et les sentiments, les émotions intimes, les mobiles constants, tout le caractère en un mot de sa propre vie. Cette vie fut un roman, comme tout ce que l'auteur écrivit, mais un roman calme, reposé, chastement mélancolique, tout en dedans, sans aventures ni péripéties extérieures. Et si par là elle contraste avec les scènes émouvantes, avec les orages profonds des créations littéraires qui couvèrent sous son aile, c'est que toujours l'élan de l'imagination renchérit sur les instincts de l'âme. Combien d'auteurs, de femmes même, ont souvent préludé à l'analyse des sentiments tendres par la frivolité, l'intrigue ou la galanterie, et doués seulement d'une chaleur de tête, ont peint la passion en se jouant, le rire sur les lèvres, par gageure, intérêt ou passe-temps? Loin de là, celle qui nous intéresse en ce moment s'initia au culte des lettres par une croyance sincère à tout ce qu'elle devait représenter; elle offre ce rare exemple d'un écrivain prenant au sérieux et jusqu'à l'illusion la plus complète toutes les joies, les douleurs, les larmes, les vertus, et jusqu'aux faiblesses même réalisées et embellies par son pinceau.

Alors que Mme Cottin se prit à écrire, vers la fin du dernier siècle, dans cette période traversée par les années de la révolution, le genre du roman s'était enrichi en France de plusieurs acquisitions précieuses. Pour nous en tenir aux femmes seulement, et sans remonter trop haut, les Lafayette, les Tencin, les Graffigny, les Riccoboni et les Souza, sans omettre même Mme de Genlis, l'avaient plus ou moins marqué de grâce, de sensibilité ou de bel esprit. Mme Cottin devait à son tour tracer son sillon et laisser son empreinte dans cette voie déjà si parcourue; mais elle y apportait un souffle et un élan très-différents. Une parenté peu sensible la rattache à ses devancières, ou même à la plupart de ses contemporaines. Ce n'est pas l'esprit, la grâce maniérée, la sentimentalité fade et subtile, moins encore l'observation finement superficielle qui la distinguent. Dès l'abord elle sent le besoin de s'élancer vers les régions de l'idéal; c'est l'enthousiasme qui remue en elle et la transporte. On voit qu'elle a subi à certain degré, avec quelques autres esprits d'élite de son temps, la puissante influence du génie de Rousseau. Elle s'annonce de cette école éloquente dont furent aussi filles les Staël, et, à distance, les Montolieu.

Elle peindra l'amour, non pas dans ses délicatesses molles, ses coquetteries charmantes ou ses raffinements voluptueux, mais l'amour pur, ardent, sincère, exalté, l'amour dans tout son délire vertueux ou coupable, avec cette vérité, ce sentiment profond qui n'appartient qu'aux femmes, et une énergie qui rarement leur est donnée.

Les détails de biographie ne sauraient abonder dans un tel sujet. Née à Tonneins, en 1773, élevée à Bordeaux sous les yeux d'une mère excellente qui aimait avec goût les lettres et les arts, Mme Sophie Ristaud-Cottin avait reçu dans le giron maternel une forte éducation domestique. Douée d'un caractère réfléchi, d'une âme tendre et mélancolique, la jeune Sophie accorda de bonne heure sa préférence aux pensers graves sur les instincts futiles. Sa conversation avait plus de solidité que d'éclat; et comme d'ailleurs elle ne recherchait nullement les suffrages du monde, rien ne faisait soupçonner en elle ces dispositions brillantes et cette imagination si vive qui devaient se révéler plus tard. Mariée à l'âge de dix-sept ans à un riche banquier de Paris (M. Cottin), elle quitta sa solitude si chère pour venir habiter un luxueux hôtel de la capitale, rue du Mont-Blanc. Mais ce tourbillon du monde qui a tant de vertiges pour les femmes frivoles ou vulgaires fut loin d'éblouir Mme Cottin, et n'entraîna point son jeune âge. Au milieu de la société brillante qui l'entourait, elle garda ses goûts simples et modestes; elle sut apprécier à sa juste valeur cette agitation vaine qu'on nomme plaisir, et qui n'est trop souvent qu'une insipide fatigue, qu'une folle déception. Recueillie en elle-même, elle trouvait au fond de son cœur des jouissances mille fois plus pures et plus vraies. D'ailleurs, elle ne rompait pas absolument avec le monde. Sacrifiant volontiers ses goûts à ses devoirs, elle se partageait entre l'étude et les rapports de société. Un lien surtout la rattachait aux choses du dehors : c'était son instinctive charité, son inépuisable sollicitude pour le malheur, que le hasard d'une grande fortune lui permettait de satisfaire à tout instant et sans réserve.

Un événement aussi douloureux qu'imprévu, la mort de son mari qu'elle perdit après trois ans de mariage, décida tout à fait de la destinée de Mme Cottin. Cette perte lui fut doublement cruelle en raison même des circonstances qui la signalaient.

On était alors en 1793, au plus fort de la tourmente révolutionnaire. En présence des maux publics, dans la dispersion de tous les grands liens sympathiques, on sentait plus vivement encore le besoin des intimes affections de famille. La coïncidence d'un malheur privé des plus amers avec la désolation commune ne fit qu'accroître l'aversion de Mme Cottin pour le monde et son goût naturel pour la retraite. Son caractère, habituellement triste et rêveur, emprunta de son affliction même une teinte encore plus mélancolique et pleine de charme. A peine âgée de vingt ans, elle en était à ne plus poursuivre que dans l'amitié et l'étude l'apaisement de ses chagrins. Pour surcroît, sa fortune venait d'être presque entièrement détruite par un concours d'accidents. Mais ce nouveau malheur l'émut à peine et la trouva même indifférente. Un modique revenu suffisait à ses simples besoins. Pour peu qu'elle s'y fût prêtée, les successeurs n'auraient point manqué à son premier mari; une résignation sévère les lui fit éconduire. Privée d'enfants par un accident particulier à sa santé, et désespérant de jamais devenir mère, trop tendre au surplus pour accepter aisément un lien banal, elle aima mieux s'isoler dans le deuil du veuvage.

Jusque-là Mme Cottin n'avait guère eu l'idée de produire des ouvrages en public, et semblait même pressentir assez peu son talent. Elle se contentait d'épancher en secret les trésors de son imagination et de sa sensibilité; jetant çà et là sur le papier avec une grande facilité naturelle, et pour le seul besoin de son cœur, ses nobles pensées de jeune femme. Ses amis et sa famille même ignoraient ces prémisses du talent qu'elle dérobait sous le voile discret de la modestie. Comme elle dédaignait l'occasion de faire briller son esprit, et n'éclatait jamais en saillies vives et abondantes, on la jugeait une femme admirablement simple et sensée, mais rien de plus, et l'on n'apercevait point sous cette simplicité apparente les germes efflorescents d'une riche organisation.

Une circonstance peu importante révéla tout à coup son mérite ignoré. Mme Cottin entretenait avec une de ses cousines une correspondance suivie dans laquelle elle déployait sans effort, et au courant de la plume, tous les charmes de son imagination, toute l'éloquence de son cœur. Cette cousine avait été naturellement frappée à la lecture des lettres de sa jeune parente.

Arrivée à Paris, et surprise de voir que de si brillantes facultés restaient méconnues, elle donna sans peine les preuves de sa vive et juste admiration. Mais cette mise au jour, si l'on peut ainsi parler, du talent de Mme Cottin n'altéra point sa pudique réserve. Heureuse de plaire à ceux qui l'entouraient, et d'entendre l'écho discret de sa propre pensée, elle n'ambitionnait rien au-delà. L'attention d'autrui lui était à charge, le spectre du public surtout l'effarouchait. Aussi lutta-t-elle longtemps avant de céder aux amorces d'une publicité dont elle savait pour son âge et sa condition les dangers décevants. Les plus instantes sollicitations suffirent à peine pour la déterminer à franchir le cercle étroit de l'intimité. Il fallut tout à la fois les excitations du dehors, ce vif sentiment intérieur qui nous pousse à produire, et la faveur d'une occasion irrésistible, pour qu'elle se résolût à affronter le plein jour.

De premières et secrètes esquisses, des fragments, des essais divers, avaient mis Mme Cottin sur la trace définitive du genre qui l'attirait plus spécialement. Le cœur rempli d'idées, ne puisant à d'autre source qu'elle-même, écrivant avec facilité et abandon, son rôle fut tout d'abord d'exprimer des sentiments naturels, sincères, vifs, profonds, jaillissants ; et ce rôle, elle l'a fidèlement rempli du commencement à la fin, sans déviation ni mélange d'un seul instant. De l'intime fusion de la mélancolie, de la vertu et de l'amour, ces trois nobles instincts d'une âme d'élite, devait sortir l'intérêt puissant qui anime ses ouvrages. C'est avec des éléments aussi simples, mis en œuvre naturellement et presque sans art, que Mme Cottin a trouvé ce pathétique vrai et plein d'ardeur qui arrache des larmes. Comment n'aurait-elle pas pratiqué le roman, ce domaine naturel des femmes, qu'elles sont si bien appelées à parcourir librement et à fertiliser? En général, il appartient aux femmes plus proprement qu'à nous de saisir avec justesse, avec vérité, toutes les nuances d'un sentiment qui est l'histoire de leur vie. A ce titre, et plus que personne, Mme Cottin avait le droit de peindre ce qu'elle sentait si bien.

Mme Cottin nous a fait part elle-même des circonstances qui donnèrent lieu à son premier ouvrage. « Le dégoût, le danger ou l'effroi du monde, dit-elle, ayant fait naître en moi le besoin de me retirer dans un monde idéal, déjà j'embrassais un vaste

plan qui devait m'y retenir longtemps, lorsqu'une circonstance imprévue, m'arrachant à ma solitude et à mes amis, me transporta sur les bords de la Seine, aux environs de Rouen, dans une superbe campagne, au milieu d'une société nombreuse. Ce n'est pas là que je pouvais travailler, je le savais; aussi avais-je laissé derrière moi tous mes essais. Cependant la beauté de l'habitation, le charme puissant des bois et des eaux, éveillèrent mon imagination et remuèrent mon cœur. Il ne me fallait qu'un mot pour tracer un plan, ce mot fut dit par une personne de la société, etc. » L'œuvre produite sous l'impression en quelque sorte d'un récit confidentiel, et écrite tout d'une traite, en moins de quinze jours, sans retouche ni hésitation, c'est le roman de *Claire d'Albe.*

Dans ce récit de deux cents pages au plus, il n'existe au premier abord rien de bien saillant. La fable, loin d'être neuve, est des plus simples, et même un peu vulgaire. C'est là l'histoire de la plupart des unions disproportionnées et imprudentes, c'est le tableau de presque tous les amours illégitimes et des mille chutes qui en sont la suite inévitable. Claire s'est mariée à quinze ans avec un homme de soixante. Un jeune parent de son mari, admis dans sa maison à titre d'orphelin, devient amoureux d'elle. Bientôt, malgré toutes les résistances de sa vertu, Claire partage les sentiments qu'elle inspire, oublie tous ses devoirs et meurt de chagrin. L'extrême simplicité des caractères ne semble pas devoir offrir non plus une bien riche matière aux développements. Claire, jeune, belle, aimable, sachant le monde, joint toutes les qualités du cœur à celles de l'esprit; mais humble autant que sage, vivant à la campagne dans une retraite absolue, occupée du soin de deux enfants en bas âge, elle offre en apparence peu de prise aux passions. Frédéric, abrupte enfant des montagnes, a toute la franchise, la candeur primitive et l'impétuosité d'un jeune homme élevé loin d'une société polie dont le frottement n'a point encore émoussé la fibre. C'est un esprit neuf, inculte, naïf, ignorant ou dédaignant les convenances glacées du monde. Sa physionomie expressive sait mal l'art de déguiser ses vives émotions. M. d'Albe, que distinguent une bonté rare et une confiance sans bornes, a les torts traditionnels d'un vieux mari; malgré sa noblesse morale et la réserve si délicate de son attachement pour Claire,

il ne peut, on le sent, inspirer une sympathie bien prononcée. Du moins l'auteur l'a-t-il heureusement préservé du ridicule presque infaillible qui s'attache aux personnages de ce genre. Mais c'est dans les détails que brille le mérite de *Claire d'Albe*. Là déjà se révèlent ces mouvements de passion et cette sûre connaissance du cœur humain que Mme Cottin devait déployer si richement plus tard.

Le roman s'ouvre par le tableau plein de fraîcheur des paisibles occupations et des jouissances sereines de Claire avant l'arrivée de Frédéric. Au moment où M. d'Albe part pour chercher le jeune parent à qui il doit servir de père, Claire commence à ressentir les effets de l'isolement sur une âme tendre, elle est en proie à des idées vagues de bonheur et d'amour, elle éprouve ces sortes de regrets involontaires et mal définis qui sont comme le précurseur lointain des passions, et rêve d'un mieux idéal sous ses ombrages. Les premiers mois du séjour de Frédéric chez M. d'Albe sont peints avec une vérité ingénue. La piquante originalité d'esprit du jeune homme, sa franchise un peu rude, les innocentes railleries et le badinage aimable de Claire, leur mutuelle froideur apparente, puis bientôt la passion qui se glisse à leur insu sous le couvert d'une amicale parenté, forment autant de préparations habilement graduées jusqu'au moment où le voile, enfin déchiré, laisse jaillir l'irrécusable lumière. C'est au retour d'une promenade à travers les prairies, sur le soir, après un danger couru ensemble, après un acte de bienfaisance accompli, tandis qu'ils marchent seuls, rêveurs et silencieux, que tout à coup les aveux de Frédéric s'échappent dans une espèce de délire et émeuvent l'âme de Claire d'une pitié profonde. Le nœud se complique par cette scène du salon où l'attendrissement mutuel produit par une romance que chante Claire en s'accompagnant de la harpe, le hasard qui les laisse seuls un instant; les étreintes soudaines de Frédéric achèvent la défaite de Mme d'Albe, et réduisent sa vertu défaillante à implorer la générosité de son amant. D'autres situations encore, la lutte de Claire pour éteindre une passion qu'elle ne peut laisser éclater sans rougir, l'égarement de Frédéric, une séparation nécessaire dont en secret ils gémissent, la fatalité de leur réunion et le délire de leur faute accroissent, achèvent l'intérêt d'une composition

marquée surtout par l'entraînement du style d'un cachet réel de sensibilité et d'éloquence. — Dans ce drame borné et tout intime, point d'inutiles épisodes, nul charlatanisme, rien que des éléments très-simples. L'effet est produit uniquement en peignant la naissance et les progrès d'un amour criminel dans deux âmes nées pour la vertu. Frédéric et Claire parlent constamment le vrai langage du cœur. Quelques lettres d'une certaine Élise, amie de Mme d'Albe, font tache vers la fin par un verbiage confus et des détails réellement inintelligibles. On regrette surtout le dénouement de *Claire d'Albe*, et il se conçoit même assez peu d'un esprit aussi délicat que celui de Mme Cottin. Ce n'est pas précisement la chute finale de Claire qui est à reprendre. Le but moral évident de l'auteur a été de montrer que la vertu, confiante en ses seules forces, peut faire naufrage, si le cœur n'a pris soin de résister aux premières impressions, et dès lors Claire doit nécessairement être rendue coupable. Mais Claire succombe sur les degrés même du tombeau de son père, et c'est là ce qui blesse les justes sentiments de convenance. Puis il y a une sorte de façon brutale dans le triomphe de Frédéric acquis à ce moment même où Claire, faible et languissante, n'a plus qu'un souffle de vie. Au reste, les imperfections de ce premier essai disparaissent devant le trait admirable qui se rattache à sa publication. Le produit en fut consacré à faciliter l'évasion d'un proscrit, dont la tête fut ainsi soustraite à la hache du bourreau.

De *Claire d'Albe* à *Malvina*, publiée deux années après, c'est-à-dire en 1800, le progrès est sensible et même très-frappant. Le cadre plus vaste de cette nouvelle production permettait un essor plus vif et de plus riches développements au talent de l'écrivain. Dans le précédent ouvrage, la donnée fort simple et le dénouement prévu dès l'avance offrent peu de champ à l'imagination. L'amour coupable de deux êtres que sépare une infranchissable limite doit inévitablement les conduire à leur perte commune. En les voyant côtoyer l'abîme avec tant d'imprudence, on pressent trop qu'ils ne tarderont pas à y cheoir. Ici, au contraire, la combinaison plus difficile et par cela même plus féconde, la multiplicité des accidents, la diversité des issues possibles, enchaînent, prolongent, varient plus sûrement l'intérêt, et tiennent l'esprit sans cesse en haleine.

Malvina de Sorcy, veuve très-jeune d'un mari qui n'a été pour elle qu'un père, est arrivée à vingt-quatre ans sans avoir connu l'amour. Quoique naturellement tendre et sensible, elle n'a trouvé d'épanchement que dans l'amitié, et la mort vient de lui enlever son amie. Seule au monde après ce double malheur, et jouissant d'ailleurs d'un revenu borné, Mme de Sorcy s'est réfugiée en Écosse auprès d'une parente de sa mère dont on lui a vanté les vertus. Elle sourit à l'idée de vivre en paix dans cette retraite, partagée entre ses regrets et le soin d'un enfant adoptif à qui elle a juré de se consacrer tout entière. Malvina a résolu de repousser toute affection étrangère à ses devoirs, et de plus, elle se croit inaccessible aux traits de la passion. Pourtant une année à peine s'est écoulée, que Malvina a ressenti malgré elle tous les feux de l'amour, éprouvé les plus indicibles tourments de la jalousie. Brisée dans tous ses ressorts d'affection, froissée par l'ingratitude et l'oubli, sa raison s'égare. Enfin, après avoir goûté pendant de trop courts instants le plus pur bonheur du mariage, elle meurt, mais sans amertume, en bénissant la main qui l'a frappée, en pardonnant à celui qui, trop tard averti, n'a plus désormais qu'à pleurer et à éternellement se repentir.

Au premier abord, le choix de Malvina paraît autant inexplicable que peu légitime. Sir Edmond Seymour a sans doute un fonds généreux et plein d'honneur, des côtés très-brillants, parfois les plus vifs élans d'une belle âme; il a conçu pour Malvina un amour aussi ardent que sincère, un de ces amours qui éclairent subitement et purifient tout un cœur. Mais il semble que la frivolité du caractère d'Edmond, la légèreté de sa conduite, dont chacun s'entretient autour d'elle, sa renommée de Lovelace qui emplit l'Écosse, eussent dû préserver la chaste Malvina d'une séduction pleine de dangers, toute attrayante d'ailleurs et si justifiable qu'elle pût être. On prévoit bien vite toutes les douleurs qui vont assaillir ces deux âmes dont le désaccord des caractères rompt à chaque instant l'harmonie. Il est aisé de pressentir tout ce que le cœur doux et sensible de Malvina aura à supporter de cet Edmond inconstant et volage, troublé par le souvenir toujours présent de ses mœurs et de ses liens d'autrefois, gâté par le succès, envahi par l'orgueil, accessible aux préventions, ombrageux, défiant à l'ex-

cès, plein de caprices, d'aigreurs, d'emportements, et dont les retours mêmes les plus vrais, dont les remords même les plus sincères ne sont qu'un prélude à des déchaînements nouveaux. En vain Edmond sacrifierait tout à Malvina, sa fortune, sa vie, et, au prix de son sang même, lui épargnerait une larme. Involontairement, à tout propos, il l'offense et la livre sans pitié à de mortels chagrins. Malgré la force de son amour, Edmond n'est-il plus protégé par la vue de Malvina, une certaine ardeur de l'imagination et des sens, une sorte d'arrière-goût de dépravation, et l'habitude du plaisir le font retomber dans ses erreurs premières. Peut-être l'entraînement de Malvina emprunte-t-il sa cause à un secret mobile qui paraît avoir toujours dirigé même les femmes les mieux douées de sens et de vertu. En cédant si vite à un penchant que la raison condamne, elle ne fait qu'obéir à la loi éternelle et fatale de son sexe. « Sans en excepter Clarisse, dit Mme Cottin, on a toujours remarqué, dans les femmes de la vertu la plus sévère, une sorte de prédilection envers les hommes d'un caractère ardent et passionné, quoique de mœurs très-relâchées; soit qu'elles espèrent, en les arrachant à leurs erreurs, faire tourner au profit de la vertu toute l'activité de leurs passions; soit que l'équité de la nature veuille rapprocher les extrêmes pour qu'il n'y ait nulle part ni mal sans ressource, ni bien sans mélange. Telle est la marche du cœur humain. » On peut ajouter, je crois, à ces motifs le désir si vif et si naturel aux femmes d'enchaîner un cœur que tant d'autres auparavant n'ont pu fixer. D'ailleurs cette immolation perpétuelle de Malvina, cette ulcération secrète d'un cœur qui puise dans sa blessure même des facultés aimantes nouvelles, ne sont que la pierre de touche plus irrécusable de ses rares vertus et d'une angélique douceur que rien n'altère. Malvina chérit jusqu'à sa propre douleur dans celui qui la cause. « Que me fait d'être malheureuse, s'écrie-t-elle, pourvu qu'il m'aime ? »

Parmi les situations touchantes dont abonde l'ouvrage, il en est une, entre autres, conçue et développée avec un pathétique suprême. Edmond, croyant Malvina parjure, est en proie à toutes les agitations de l'amour et de la jalousie; son sang s'est enflammé, une fièvre putride intense se déclare, et l'on

désespère de ses jours. Malvina accourt ; mais, ne pouvant pénétrer au sein d'une famille qui la persécute, elle puise dans la seule force de son amour la plus touchante des résolutions. Revêtue d'une coiffe et d'une robe grossières, elle se présente ainsi déguisée dans la maison où Edmond se meurt, et devient la garde-malade de son amant, qu'elle retrouve pâle, défiguré, sans connaissance. Là, au milieu d'un air contagieux, durant les phases d'une longue crise, contraignant sa douleur, muette et impénétrable, active et vigilante, elle veille avec un soin religieux. La nuit, quand Edmond l'appelle en son délire, penchée sur lui, elle suspend sa respiration, étouffe ses sanglots, *renfonce* ses larmes, afin de ne se point trahir. Elle n'ose révéler sa présence, qui serait pourtant une si haute justification de son cœur. Cependant Edmond, dans une des intermittences de la fièvre, croyant la mort prochaine, veut transmettre ses volontés dernières à Malvina, et c'est Malvina elle-même qui écrit sous sa dictée. L'angoisse des six dernières heures de la crise, nuit terrible où l'œil de Malvina plonge dans le tombeau entr'ouvert d'Edmond, est peinte d'une plume vraiment éloquente. Edmond est sauvé. Malvina, dont le dévouement a produit le miracle de cette résurrection, heureuse de ses vœux exaucés, craignant une émotion funeste aux organes épuisés de son amant, lui dit au matin un muet adieu, et quitte furtivement la maison.

On ne saurait prétendre, assurément, que *Malvina* soit une œuvre sans défauts. L'action, trop lente, est chargée outre mesure d'incidents, de menus détails et de conversations oiseuses. Plusieurs caractères, évidemment forcés dans leurs conséquences, dépassent le but pour le vouloir trop atteindre. Nous laissons de côté la prude mistriss Birton, nature froide, égoïste et hautaine, sous les dehors de l'austérité bienfaisante, aussi bien que miss Melmor, jeune coquette dépravée, lesquelles de concert, la première par ambition, la seconde par jalousie, s'acharnent avec une rare impudeur à perdre l'innocente Malvina. Le regard se laisse attirer plus volontiers par la figure originale de M. Prior, prêtre catholique et chapelain du château, qui s'est fait ouvertement le défenseur exalté de Mme de Sorcy. Toutefois M. Prior, homme pieux et grave, poussant le romanesque et le sentimental de l'amitié jusqu'à se battre en

duel avec son rival, puis bénissant par contrainte, et pour ainsi dire le couteau sur la gorge, le mariage de Malvina, choque l'intime délicatesse du sens. Naturel et noblement posé au début, il sort, vers la fin, de l'essentielle vraisemblance. Edmond, frivole et passionné, noble et corrompu, riche nature alliant en soi tous les contrastes, relève aussi à bien des égards d'une vérité exceptionnelle et de convention. Néanmoins il offre une leçon des plus salutaires. Il montre que les vacillations du cœur, que les légèretés de l'esprit, nous peuvent ravir sans retour, par l'effet d'un juste châtiment, nos objets les plus chers, et que les regrets sont stériles pour ranimer ce rare bonheur, une fois perdu, d'aimer et d'être aimé. Mais c'est la création de Malvina qui, en cette œuvre, domine, vivifie, embellit et rachète tout par ses divines lueurs. Les charmes célestes de sa figure et de son esprit, sa douce mélancolie, sa simplicité si vraie, sa modestie et sa grâce touchante, composent un ensemble des plus purs et des plus harmonieux. La terre n'offre point de femme qui puisse lui être comparée. La fiction n'a jamais conçu de caractère plus entièrement beau dans son inaltérable unité. C'est le type le plus parfait du dévouement et de la constance dans l'amour. — Peut-être faut-il regretter, sur la fin du roman, une scène de coquetterie plus que voluptueuse dans le château de milady Dorset, et qui, bien que nécessaire au dénouement, forme un tableau légèrement risqué, en désaccord avec l'habituelle façon de peindre de l'auteur.

Amélie Mansfield est une œuvre plus fortement conçue encore, où se révèlent des caractères plus énergiques et supérieurement tracés. L'ensemble est d'un effet tragique et attendrissant au plus haut point. L'amour, ce thème éternel, si fécond sous la plume de Mme Cottin, se meut, s'encadre ici en des situations d'une rare nouveauté. — Ernest de Woldemar et Amélie de Lunebourg ont été destinés l'un à l'autre par la volonté expresse de leur aïeul, bien avant que leur cœur pût être consulté. On les élève ensemble, afin de rendre un jour leur union plus facile. Bientôt, loin de s'aimer, ils conçoivent l'un pour l'autre une aversion insurmontable. Le caractère violent et l'humeur despotique d'Ernest, qui se font jour dès l'enfance, ont révolté le jeune cœur d'Amélie ; elle jure de mourir

plutôt que d'appartenir jamais à son cousin. Le jeune comte part pour l'université, ensuite pour de lointains voyages. Amélie, afin de rompre sans retour avec lui, se livre aux séductions d'un musicien appelé Mansfield, dont les talents brillants et les dehors sensibles l'ont charmée. Elle l'épouse contre le gré de toute sa famille. Mais le caractère volage de Mansfield ne tarde pas à dissiper les illusions d'un cœur trop promptement épris. Au bout de trois ans d'un mariage tourmenté, Amélie, devenue veuve, et saignant du coup de sa triste expérience, s'est retirée en Suisse, chez un vieux parent de son mari, dont la franchise et la cordiale bonté ont accueilli sa douleur.

Ces premiers liens d'Amélie avec Mansfield ne sont qu'un préliminaire et forment, pour ainsi dire, l'avant scène du drame. L'action essentielle repose sur une idée dont le développement va engendrer un intérêt rapide, soutenu, et des émotions de plus en plus saisissantes. Je n'ai pas à entrer dans des détails d'ailleurs pleins d'originalité, mais familiers à tous les souvenirs. Quoi de plus curieux et de plus charmant que deux êtres qui se sont quittés en se haïssant, et se retrouvent éperdument amoureux l'un de l'autre! Mais quoi de plus triste aussi que deux amants à qui le bonheur échappe sans retour, à l'instant même où ils ont appris à le connaître! — Ernest, que quinze années d'absence ont heureusement transformé, mais dont le cœur s'irrite encore des dédains et de la mésalliance d'Amélie, a résolu, au terme de ses voyages, de voir sa cousine, de lui inspirer de l'amour, et de l'abandonner ensuite, afin de venger son injure. Bellinzona est justement sur la route qui le ramène de Naples à Dresde, son pays. Un hasard miraculeux sert ses projets à merveille. Égaré dans les montagnes et près de périr sous les neiges, il est recueilli au château de Grandson, où vit Amélie, et reçoit l'hospitalité pendant la longue convalescence d'une blessure. Bientôt, malgré le mystère dont il s'entoure, ou plutôt à cause de ce mystère même, il surprend l'amour de la veuve de Mansfield. Mais, en imaginant séduire Amélie, Ernest s'est trouvé lui-même séduit par des charmes auxquels il ne savait pas un si incomparable pouvoir, et il devient follement épris de celle qu'il espérait tromper.

Les amours naissantes d'Ernest et d'Amélie sont peintes en

des tableaux pleins de grâce et de fraîcheur. Les scènes pathétiques, déchirantes, surviennent ensuite, et varient le drame avec une heureuse fécondité de ton. Amélie s'est entièrement livrée à son amant sans le connaître. Après le départ d'Ernest, alors que celui-ci, cachant encore son nom sous un voile, est allé demander à sa mère le consentement qui seul peut légitimer ses droits sur Amélie, la position des amants empire d'une façon cruelle. Rien de plus poignant que l'alternative des craintes et des espérances d'Amélie produite par le silence ou les lettres d'Ernest, ses doutes pleins d'amertume sur des apparences qui l'effraient, son anxiété alors qu'elle sent vivre en elle le fruit d'un trop confiant amour. Plus tard, sa fuite précipitée du château, son arrivée à Vienne sous un humble déguisement, son désespoir en croyant retrouver Ernest infidèle, les pudiques remords de sa faute, le désenchantement de son agonie dans la maison de Mme de Woldemar : tous ces incidents, toutes ces émotions intimes, toutes ces péripéties, forment autant d'étapes douloureuses dans ce chemin de la passion contrariée, où le bonheur fuit comme une ombre vaine sous la main ardente qui le poursuit. — La baronne de Woldemar personnifie avec une effrayante vérité ce gothique préjugé de la naissance et du rang dont nul sentiment humain ne saurait faire fléchir l'obstination. Autant la baronne a chéri autrefois Amélie pour ses qualités charmantes de jeune fille, autant elle lui a voué une implacable haine depuis l'irréparable déshonneur de son mariage avec ce qu'elle nomme *un vil artiste*. La seule idée de s'allier à la veuve de Mansfield arrache à Mme de Woldemar des imprécations d'une fureur inimaginable. Le sentiment maternel, quoique très-vif chez la baronne, le cède encore à l'orgueil du nom et au soin jaloux de la dignité. Ni les souffrances, la touchante résignation et les accents pénétrants d'Amélie, ni la douleur et les emportements d'Ernest, ne peuvent vaincre la volonté absolue de Mme de Woldemar. Sa tardive et repentante pitié ne s'éveille que devant le cercueil où repose Amélie à côté d'Ernest, qui n'a pu lui survivre un seul instant. — L'auteur d'*Amélie* flagelle avec force ce préjugé infâme et cet insensé point d'honneur qui n'accusent leur misérable néant qu'au bord des tombes qu'ils ont creusées.

L'âme, profondément troublée par les incessantes agitations d'Ernest et d'Amélie, se repose délicieusement sur les calmes amours d'Albert avec l'aimable et douce Blanche de Geysa, dont le caractère plein de charme est à peine entaché par quelques nuances légères de coquetterie. Albert, mélange de raison et de sensibilité, d'austérité et d'indulgence, est en outre un modèle accompli de tendresse fraternelle. Les sentiments d'Albert pour sa bien-aimée sœur Amélie ont une effusion qui ne tarit pas, même après ses fautes; et jusqu'à la fin il demeure pour elle un tuteur miséricordieux, un confident à la fois grave et délicat.—Un autre personnage remarquablement inventé est celui d'Adolphe, le sévère ami d'Ernest, qu'il a suivi dans ses voyages, et dont il censure sans ménagement les moindres écarts ou les faiblesses. Adolphe, fruit de l'adultère, sentant qu'une tache ineffaçable est imprimée à son front, et que l'obscurité est son partage, a voulu du moins chercher un refuge dans l'honneur; élevant de plus en plus son âme au-dessus de sa condition, il a appris à ne tirer son éclat et sa vertu que de lui-même, et cette vertu, il la porte jusqu'à la rudesse sauvage. L'amour n'est aux yeux d'Adolphe qu'une odieuse frénésie, digne du plus profond dédain. Au milieu des passions en tumulte, cet homme rigide fait entendre sans relâche la voix d'une raison froide et austère. Après la catastrophe, il rompt tous ses liens avec le monde, et va s'ensevelir dans la partie la plus solitaire des Alpes, jurant de rester désormais inaccessible à tous les sentiments affectueux qui affaiblissent l'homme en doublant cette portion de douleur que le ciel l'a condamné à porter.

L'inépuisable matière de l'amour, qui a déjà exclusivement défrayé trois premiers romans, alimente avec plus d'ardeur encore, de pureté et de sublime, une quatrième composition. Seulement le cadre change ici, de plus riches couleurs succèdent. Nous sortons des classes moyennes de la société pour assister à de hautes aventures, pour contempler des figures princières et royales. Le roman de *Mathilde* participe de l'histoire, et revêt dès le début d'héroïques allures. Le sujet est emprunté à la première croisade, l'un des plus mémorables événements des annales du monde; l'action se passe en conséquence vers la fin du XIIe siècle. Presqu'aussitôt apparaissent à nos yeux, diversement abaissés ou agrandis, des personnages

fameux : Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion, les deux chefs rivaux de l'entreprise, Lusignan roi de Jérusalem, le vénérable Guillaume, archevêque de Tyr, Josselin de Montmorency, Saladin, l'adversaire glorieux des croisés, etc. De grands caractères, de hauts faits d'armes, des idées chevaleresques, le contraste des mœurs des chrétiens et des Arabes, le luxe de l'Occident opposé à celui de l'Orient, la pompe et l'enthousiasme de la religion, forment autant d'accessoires qui enrichissent et rehaussent le sujet. Toutefois, la composition n'étant pas du genre purement historique, l'exacte précision des faits et des dates s'y trouve sacrifiée très-souvent à l'effet et aux beautés dramatiques. Les deux héros entr'autres, Mathilde, sœur de Richard, et Malek-Adhel, frère de Saladin, moins intègrement conservés par l'histoire, ont pu être librement interprétés.

Ces deux caractères de Malek-Adhel et de Mathilde se détachent avec un relief soutenu et une couleur admirable du fond où ils sont représentés. Ils éclipsent de leurs rayons tout ce qui apparaît à l'entour; les belles et douces lueurs de quelques figures accessoires ne jouent que comme des ombres dans l'éclatant tableau. Mathilde est une figure d'une pureté ravissante et d'une idéale perfection. Transportée du cloître paisible où s'est abritée son enfance, sur la terre d'Orient, Mathilde n'aborde aux lieux saints que pour devenir prisonnière du plus terrible ennemi de la chrétienté, du frère même de Saladin, et en être passionnément aimée. Vierge timide, consacrée à Dieu, elle est condamnée à bannir de son cœur l'image d'un ennemi de sa foi ; elle exprime la lutte si déchirante d'un amour ardent et naïf contre la toute-puissance de la religion. Tant que le devoir prescrit à la passion de se taire, Mathilde, puisant dans sa chasteté même des forces pleines de mystère, abdique avec sérénité toute espérance et toute joie humaines. Mais lorsque enfin l'obstacle religieux a disparu, lorsque son amant, près d'expirer, s'est proclamé chrétien, l'énergie longtemps contenue de Mathilde éclate avec un cri sublime de désintéressement. La flamme, réprimée sous le souffle de Dieu, déborde pour éclairer du moins de ses funèbres lueurs le culte pieux du tombeau. — Malek-Adhel, trop peu conforme peut-être à la couleur arabe, est un héros brillant, chevaleresque, tendre, noble, délicat, exempt de faiblesse, plein de feu et de mélan-

colie, c'est le type de la nature humaine dans ce qu'elle a de plus ouvertement généreux et magnifique. Tous les caractères du beau physique et moral s'unissent en lui; il allie sans effort les qualités charmantes qu'on aime, et les facultés énergiques qu'on admire. Préférant l'amour au monde entier, il préfère encore le devoir à son amour. Musulman avec des reflets du chrétien au front, Malek-Adhel est le digne amant de Mathilde. — D'une part, cette passion impétueuse qui déborde, de l'autre ce pudique amour qui s'ignore et puis s'effraie, sont décrits au long dans des scènes variées, graduées avec art jusqu'au moment où la péripétie vienne couronner, en les sanctifiant, tant d'épreuves et de souffrances.

Tous ceux qui ont lu *Mathilde* ont présente à l'esprit cette admirable situation que je ne résiste pas au plaisir de transcrire. Mathilde, détestant sa faiblesse, part, traverse à pied le désert, suivie de quelques Anglais fidèles, et va chercher auprès d'un pieux ermite des prières et des conseils qui puissent la calmer. Le remords d'un amour qu'elle accuse lui prête le courage de braver, malgré sa délicatesse et sa timidité, d'excessives fatigues. Pendant sa naïve confession, les compagnons de Mathilde sont surpris et tués par une horde d'Arabes auxquels elle n'échappe elle-même que par l'arrivée imprévue de Malek-Adhel. Ils repassent ensemble, au milieu de mille dangers, le désert brûlant. Derrière eux le vent du midi se lève; à l'horizon apparaissent des colonnes de sable et des nuages rougeâtres; le péril s'accroît d'heure en heure. Abandonnés par les soldats de Malek-Adhel, que de sinistres augures ont effrayés, seuls et épuisés de fatigue, ils sont près de périr dans la Thébaïde immense. La nature entière est muette et vide autour d'eux. Dans ce moment si plein de solennité, la passion de Malek-Adhel s'exalte. Mathilde mourrait plutôt que de ternir sa pureté; mais, émue de tant d'amour, inspirée par tout ce qu'il y a d'imposant dans sa situation, elle laisse échapper un innocent aveu. Malek-Adhel admire le Dieu qui éclate dans la vertu de Mathilde, et il promet d'étudier ses lois. Leurs mains s'unissent, mais, dans cette union toute religieuse, la passion cède à l'ascendant de la chasteté, et les images de volupté s'effacent même de la pensée de Malek-Adhel.

Ce qu'il faut justement admirer dans cette succession de

scènes touchantes que la religion et l'amour se partagent, c'est la façon noble, délicate, naturelle, dont l'aveu de Mathilde est amené. Les préparations sont aussi simples qu'habilement conçues. Mathilde, type de perfection morale, de pureté angélique et de divine piété, devait difficilement se résoudre à la déclaration d'un profane amour. Jusque-là, non-seulement sa bouche s'est refusée à l'aveu, mais elle a instinctivement refoulé dans son cœur un sentiment qui l'effraie et qu'elle comprend à peine. Même après le dévouement sublime de Malek-Adhel, même en face de la mort qui va les atteindre tous deux, elle n'oserait proclamer sa passion pour un infidèle. C'est seulement quand Malek-Adhel aspire à la foi chrétienne, que la pieuse Mathilde ose révéler un sentiment dont ne s'offense plus le ciel. D'ailleurs, le tombeau entr'ouvert sous ses yeux achève d'absoudre, de sanctifier un amour qui se réfugie déjà dans l'éternité. Ainsi elle garde intactes, après l'aveu, toute sa pureté et toute sa force. D'autre part cette lutte morale n'entame en rien la franchise et la noblesse de Malek-Adhel, ce qui est essentiel à l'intégrité de son caractère. En toute autre circonstance, Malek-Adhel ne promettrait rien qui dût le rendre parjure à sa foi de musulman, de sujet et de frère, mais dans la conviction d'une mort prochaine, en face du désert dévorant, là où cesse tout devoir humain, il peut sans scrupule dévouer sa conscience à une religion nouvelle; et cette intention sincère doit suffire à l'âme confiante de Mathilde.

Après avoir peint en des couleurs d'une vérité toujours frappante et toujours nouvelle les égarements et les malheurs de la passion, Mme Cottin a tenté d'esquisser un exemple de piété filiale, ce sentiment si familier à son cœur. Jusqu'à ce moment, les filles chéries de son imagination revêtent des formes souvent agitées; leur âme est un tissu d'héroïsme et de faiblesse, et l'innocence même qui les voile a une trame passionnée. Ici le tableau brille d'une fraîcheur sereine que rien n'altère, la vertu possède une pureté et un éclat sans mélange. *Élisabeth* est cette simple histoire si connue d'une jeune fille qui, partie du fond de la Sibérie, seule, à pied, sans ressources, traverse, au milieu de mille dangers et de mille fatigues, des contrées d'une étendue immense, pour aller à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père. Les détails sont d'un bout à l'autre

extrêmement touchants; les descriptions pittoresques, les touches tour à tour gracieuses ou brillantes s'y trouvent prodiguées.

On doit néanmoins regretter que Mme Cottin ait altéré l'unité et la simplicité primitives du sujet par la broderie romanesque dont elle l'a revêtu. Dans cette même donnée si naturellement élevée et pathétique, sa tentative s'est laissée vaincre par une épreuve de mérite supérieur, *la Jeune Sibérienne*, de Xavier de Maistre. L'art est manifestement ici plus profond et plus simple à la fois, la manière plus sobre et confinant davantage à la réalité pure. Dans l'histoire vraie aussi bien que dans le récit ingénieusement calqué de M. de Maistre, l'héroïne (Prascovie, ou plutôt Prascowja Lupolowa), n'est qu'une simple et ignorante jeune fille qui trouve dans son cœur seul la pensée de l'action la plus généreuse et la force de l'exécuter. Ses parents sont de condition et de mœurs assez vulgaires. En supposant Élisabeth issue de noble race, élevée dans des sentiments distingués et des mœurs presque élégantes, douée d'une imagination vive qui la monte sans effort aux grandes choses, Mme Cottin à diminué peut-être le mérite de l'action, ou du moins elle en a rendu l'initiative moins surprenante. D'autre part, l'intérieur de la famille exilée peint sous plus d'un aspect poétique et presque riant, l'âpre paysage de la Sibérie, adouci dans sa crudité, frappent moins fortement l'imagination. Élisabeth est soutenue dans sa résolution par des conseils, des appuis et une sollicitude compatissante. La tendresse pénétrante de son père l'a devinée avant qu'elle se hasarde à sa touchante déclaration; par un stratagème délicat, l'amertume du dernier adieu est épargnée à l'inconsolable douleur de sa mère. Élisabeth accomplit la moitié du voyage sous l'escorte d'un vénérable missionnaire; le reste est traversé de peu d'obstacles, et semé de deux ou trois incidents à peine. Le trajet se trouve en outre singulièrement abrégé par l'arrivée imprévue de l'empereur à Moscou au moment même où la jeune fille pénètre dans cette ville. Il était sans doute impossible que l'amour n'eût point quelque part dans une œuvre de Mme Cottin. Nous passons donc sur l'amant (très-noble d'ailleurs) d'Élisabeth, les aventures de sa liaison, le mariage et l'indispensable félicité qui en est la suite. — Prascovie, au contraire, sans conseil et sans

guide, n'ayant d'autre mobile que ses courageux instincts, d'autre soutien que son inflexible piété et sa foi vive en la Providence; Prascovie, arrêtée dans le trajet par une multitude d'obstacles que sa vertu surmonte, et accomplissant jusqu'au bout le pieux pèlerinage, offre sans contredit un tableau d'une moralité supérieure. Il y a plus de drame, d'émotion, de surprise dans l'œuvre de Mme Cottin, plus de vérité, de naturel, d'intérêt réel et touchant dans le récit de M. de Maistre. L'auteur d'*Élisabeth* s'est trop peu souvenu que l'histoire invente souvent mieux que l'art ne saurait le faire. « La véritable héroïne, dit elle-même avec raison Mme Cottin, est bien au-dessus de la mienne, elle a souffert bien davantage. » Ainsi ramenée au moule stéréotypé du roman, cette poétique histoire perd sans doute quelque chose de sa naïveté et de son originalité première; mais néanmoins elle garde un haut mérite de sensibilité et d'éloquence justifié par un grand succès qui se prolonge encore.

On joint d'ordinaire aux œuvres de Mme Cottin un petit poëme en prose intitulé *la Prise de Jéricho*, composé dans l'intervalle d'un roman à l'autre, et d'abord inséré dans le premier volume de *Mélanges* de M. Suard. Malgré l'admiration hyperbolique du publiciste, dont le goût cette fois a trop immolé à l'amitié, cet opuscule n'est par malheur rien autre chose qu'une tentative risquée dans une fausse voie. Il semble que l'auteur d'*Amélie Mansfield*, en désertant son terrain naturel, le roman, ait été punie d'un trop imprudent essor. Dans le récit des aventures de la juive Rahab, Mme Cottin a tenté d'imiter le langage de la Bible et le style figuré de l'Orient. Mais elle n'a guère abouti, je crois, qu'à un pastiche imparfait et médiocrement intéressant, où le profane et le sacré, l'amour et Israël, se trouvent confondus dans un style hybride, participant à la fois de la prose et de la poésie. Ce fragment, du reste sans importance, ne saurait entamer en rien le rare talent déployé ailleurs dans tant d'éloquentes pages.

Si j'ai su la comprendre, Mme Cottin offre plusieurs traits généraux frappants qui lui donnent une physionomie bien tranchée au milieu de la littérature française et dans le genre même du roman. Mme Cottin puisait au fond de son cœur (privilége trop rare) les éléments essentiels de sa composition, le

principe des idées et des sentiments qu'elle développait ensuite avec autant de vigueur que de charme. Méditant beaucoup et observant peu, indifférente à ce qui s'agitait autour d'elle dans le monde vaniteux et frivole, ignorant ou dédaignant les artifices mesquins de la société, elle s'attacha à produire des caractères plus qu'à esquisser des portraits, et rejetant le détail vulgaire des mœurs, s'enferma discrètement dans l'analyse psychologique. Son esprit évidemment n'est guère frappé par les travers et les ridicules du monde (1). Elle savait bien plutôt l'art de rendre avec énergie et vérité les sentiments divers qui agitent l'âme humaine en proie à la passion. Çà et là, presque à chaque page, elle laisse échapper de ces aperçus lumineux et fins, qui révèlent tout une nature exquise de femme. Dans *Élisabeth*, par exemple : « On va vite sans doute quand c'est la passion qui entraîne, mais Élisabeth venait de prouver en ce jour que la vertu qui court à son devoir peut aller plus vite encore. » Et ailleurs, dans le même ouvrage : « Tant qu'ils seront dans l'infortune (les parents d'Élisabeth), elle demeurera fidèle dans sa pieuse passion; pour en contenir deux, le cœur humain, tout vaste qu'il est, ne l'est point encore assez. »

Douée d'une sensibilité rare, non-seulement elle peignit l'amour en traits de feu, mais elle en démêla avec un tact exquis les changeantes couleurs et jusqu'aux nuances même les plus fugitives. Elle paraît surtout se plaire à le montrer noyé dans les larmes, enchaîné, brisé par de dures entraves, et luttant amèrement contre le malheur. — Les plans d'ouvrages de Mme Cottin, lentement conçus, exécutés ensuite avec une rapidité entraînante, se fécondaient par l'intarissable jet d'une inspiration à la fois naïve et profonde. Aussi abondent-ils en situations où l'effet tragique domine. Et, chose admirable, une chaste réserve préside sans effort au détail des scènes même les plus passionnées. Quant au but moral, il est toujours implici-

(1) Dans *Malvina*, pourtant, Mme Cottin a fort bien représenté la vie de château, et cette peinture ne procède point des éléments accoutumés de la description ; elle n'est point composée avec le dessin de la phrase et la couleur du mot, elle résulte de la mise en scène même du drame.

tement contenu dans le caractère général de l'œuvre, il apparaît, il se développe dans le cours du récit; l'auteur de *Claire d'Albe* ne sait point monter en chaire pour débiter un prêche à ses ouailles.

Les héroïnes de Mme Cottin réalisent en d'admirables proportions le plus parfait idéal de la femme; elles sont à la fois douces, tendres, aimables, mélancoliques; presque toutes aiment à pleurer sur les tombeaux. Leur gaîté semble *bordée de deuil*, pour parler suivant Plutarque; mais leur tristesse même la plus amère n'atteint jamais la ligne sombre, et se corrige par je ne sais quelle teinte suave et charmante. Promptement éprises, naturellement très-passionnées, leur amour brûle néanmoins du feu le plus pur, et l'objet en est constamment noble, digne, élevé, même dans ses imperfections. Au milieu des situations les plus périlleuses, alors même que leur vertu, fléchissant sous l'émotion de la tendresse, succombe, leur divine pudeur garde encore son éclair serein. Leurs sentiments religieux offrent un caractère très-fervent, la piété les accompagne jusqu'au sein de la faute, et le malheur qui s'attache à elles est si noblement porté qu'on est plus tenté de l'envier que de le plaindre. Quoique différentes entre elles, et placées dans des cadres très-variés, Claire, Malvina, Amélie, Élisabeth, accusent par des traits communs le lien de parenté qui les unit. C'est le *os omnibus una sed diversa tamen* du poëte. Ces charmantes créatures plaisent moins d'ailleurs par le dessin littéral de leur produit que par l'ensemble harmonieux de leur façon d'être, de parler et d'agir. Avec l'idéal de plus, elles portent la noble empreinte de celle qui les a conçues. Mme Cottin, en écrivant, n'affiche point à tout propos sa personnalité; elle se borne à laisser un calme reflet d'elle-même dans son œuvre; elle se mire avec amour dans ses créations de femmes, naturellement elle dote de sa belle âme les figures qu'elle chérit. En général, Mme Cottin crée et soutient avec une heureuse franchise les caractères nobles qui ont été l'objet de sa passion. Tout au contraire, sa touche paraît faiblir en peignant des figures abjectes ou dépravées. Les personnages sacrifiés des divers romans, mistriss Birton, miss Melnor, Mme de Woldemar, Lusignan et Agnès, offrent je ne sais quoi d'exagéré et de contraint. Il semble que le talent si moral, si

sincère de Mme Cottin n'ait pu concevoir avec justesse des sentiments que son cœur ignora toujours.

La portion évidemment inférieure de l'œuvre de Mme Cottin, c'est le style. Elle ignore les contours de ce vêtement souple, riche et précis à la fois qui, en dessinant plus nettement l'idée, lui donne tout son vif relief. Elle ne porte point dans la phrase ce sceau sacré, cette empreinte éclatante qui ne s'effacent pas, et qui, mieux que tout, signalent l'œuvre à la postérité. Mme Cottin écrivait au courant de la plume et sans art; elle n'avait point le sentiment exquisement raffiné de nos ciselures modernes. Son style, hâtif, nullement travaillé, manque de la dureté et du fini qui distinguent essentiellement les maîtres. Trop souvent même il se montre incorrect, entaché d'inversions vicieuses et de locutions forcées. Un ton de langage généralement uniforme se fait surtout sentir dans les deux romans par lettres que Mme Cottin a publiés, et où elle a rencontré un écueil que n'évita point toujours le talent prodigieux de Rousseau. Si en effet la forme épistolaire dans le roman offre plusieurs avantages marqués tels que le naturel, la vraisemblance, l'analyse personnelle et plus intime; d'autre part il exige aussi plus de talent, de souplesse et de dextérité, tant pour le choix du sujet que pour la façon épineuse de le rendre. Douée d'une grande imagination pour concevoir des situations, exprimer des scènes, peindre des tableaux, Mme Cottin n'a cependant pas la poésie de l'expression, le relief pittoresque du mot. Ses descriptions, fraîches et brillantes par endroits, sont communément jetées dans le mauvais moule classique, la périphrase et l'hyperbole y dominent. On y voit, par exemple : *l'aurore commençait à rougir l'horizon;* ou bien : *la nuit n'était pas en pleine possession de son empire.* Le mariage est presque toujours remplacé par *les flambeaux de l'hyménée.* Ce style guindé, solennel, prétentieux, dépare entre autres les situations et les caractères si remarquables de *Mathilde.* Mais combien ces vices de détails, nés de l'absence du polissage plastique, et plus encore du mauvais goût de l'époque, se trouvent amplement rachetés par l'abondance, le nombre, le mouvement, la chaleur, et une touche naturelle qui empreint tour à tour la pensée de grâce ou d'énergie!

Vivant en dernier lieu au fond d'une retraite voisine de

Paris, à Champlan, pauvre village près de Lonjumeau, Mme Cottin y composa ses principaux et ses meilleurs ouvrages, voilée, si l'on peut ainsi dire, de recueillement, de paix, de silence, et de cette ombre si chère à sa craintive modestie. La vie intime et de famille était l'unique horizon que son regard voulût embrasser. Sans cesse elle s'occupait non-seulement à écrire, mais encore soit à peindre, soit à faire de la musique, et même, dit-on, à en composer. Redoutant les hommes, toutefois sans les haïr, elle aimait l'obscurité pour elle-même, comme un sanctuaire où la pudeur de l'âme, qu'effarouchent le bruit et l'éclat extérieur, trouve un sûr abri (1). Avant même de sentir le triste embarras de la célébrité, son instinct lui faisait prendre en mépris ce bien trompeur, ce hochet misérable que le hasard départit souvent, que l'intrigue dérobe, ou que la vanité achète. Une fois son œuvre achevée, heureuse d'un soulagement intérieur vivement ressenti, elle n'y songeait plus, et souffrait avec embarras les entretiens ou les éloges à ce sujet. Comme tous les vrais talents modestes, ignorants d'eux-mêmes, vigilante sur ses défauts, elle méconnaissait jusqu'à ses mérites même les plus frappants, et loin de caresser le chef-d'œuvre, loin de viser au génie, pensait naïvement n'avoir jamais assez bien fait. Soumise à la critique, elle l'accueillait toujours avec une déférence pleine de candeur, et l'honorait de bonne grâce (la critique honorable, s'entend, non cette chose malhonnête qui bave et dénigre dans l'ombre). Mme Cottin ambitionnait et elle a atteint ce qu'on doit se proposer avant tout, l'estime des honnêtes gens et la sympathie des cœurs sensibles. Le reste, naturellement, avait fort peu de prix à ses yeux.

(1) Des personnes qui ont connu intimement Mme Cottin, citent d'elle un trait de modestie bien rare et bien plus touchant. Un jour l'auteur d'*Amélie Mansfield* avait conduit au bal des demoiselles du nom de Verdière, ses cousines, je crois, dont l'éducation lui avait été confiée. Afin d'échapper aux honneurs que son nom déjà célèbre n'eût pas manqué de lui attirer au milieu d'une réunion nombreuse et choisie, elle feignit le rôle de simple gouvernante, et se tint humblement à l'écart. Mais une robe feuille-morte dont Mme Cottin avait adopté la couleur, comme jadis Mme de Maintenon, ne tarda pas à trahir l'incognito qu'elle voulait garder.

Nous ne relèverons pas les censures aussi amères que pédantes de Mme de Genlis, qui, soit rivalité d'écrivain, soit plutôt encore bigoterie de vieille femme, se montra, surtout vers la fin de sa vie, le détracteur acharné du mérite et du caractère même de Mme Cottin. L'affection à peu près universelle qui est demeurée acquise à cette dernière, affection qui vivra autant que son souvenir, la venge suffisamment de quelques malveillances intéressées. Au reste, l'auteur d'*Élisabeth* n'obtint pas moins que chez nous de partisans à l'étranger, où elle fut souvent traduite et louée avec effusion. Lady Morgan, interprète enthousiaste de l'admiration anglaise pour Mme Cottin, eut l'idée, pendant son voyage en France, d'aller visiter le séjour embelli par une femme dont elle gardait pieusement la mémoire; elle voulut voir par ses yeux les bosquets verdoyants de cet hermitage de la vallée d'Orsay, où fut créé, dit-on, le caractère si brillant de Malek-Adhel. Mal renseignée sur le lieu précis, elle imagina de s'informer auprès d'un paysan, en lui rappelant une circonstance déplorable qui avait produit dans le pays une impression fort vive. Un jeune parent de Mme Cottin, épris pour elle d'un amour violent, s'était tué d'un coup de pistolet aux alentours de son habitation. C'est, à quelques différences près, l'histoire tragique du malheureux chevalier de Villiers, fils naturel de Ninon de Lenclos, lequel se perça de son épée à la maison de campagne même de Ninon, en apprenant que l'objet de sa fatale passion était sa mère. Mme Cottin, bien que dépourvue de beauté et même de ces grâces coquettes qui en tiennent lieu à tant de femmes, eut le malheur d'inspirer diverses passions très-profondes, dont une autre encore aboutit, assure-t-on, au suicide par désespoir. C'est qu'il y avait dans ses traits une expression si touchante, tant de charme involontaire dans son air préoccupé et doucement rêveur, tant de mélancolie dans son regard, et de sensibilité dans son accent, qu'on ne pouvait l'entendre ou la voir avec un médiocre intérêt. « Lorsque j'arrivai en France, écrit lady Morgan, elle aussi, dont je ne puis prononcer le nom que d'une voix attendrie et sans qu'une larme vienne mouiller ma paupière, la sublime, la tendre Mme Cottin, douée du véritable génie de la femme, n'existait plus, et je ne trouvai que l'histoire de ses vertus là où je cherchais les traces de sa vie. »

Si Mme Cottin sut inspirer des attachements très-vifs, elle ne fut pas moins propre, on le pense bien, à en éprouver d'égale force. Aimer était un premier et irrésistible penchant de l'auteur de *Malvina*; à tout prix il lui fallait un objet attirant pour son cœur. Dans les tableaux si énergiques, si vrais qu'elle a tracés, revit, selon toute apparence, l'image fidèle de ses propres sensations. Les couleurs dont elle a peint l'amitié dans quelques épisodes de ses romans, témoignent avec quelle ardeur ce sentiment lui fut révélé. — S'il faut en croire une correspondance inédite, publiée il y a bientôt douze ans, l'amour lui-même l'éprouva un jour avec une vivacité bien ressentie, amour d'ailleurs très-pur, et constamment limité à l'espérance ou aux regrets. Dans les dernières années de sa vie, un voyage aux bains de Bagnères fut entrepris, à ce qu'il paraît, dans des préoccupations fort sentimentales. Au retour, elle écrivait à un philosophe aimable, qui lui survit encore dans sa verte et sereine vieillesse : « Vous remplissez mon cœur, mon imagination, le monde, l'espace. Je ne vois rien qu'à travers votre pensée, et n'aime rien qu'après vous avoir aimé. Je n'éprouve pas un sentiment qui ne se rapporte à vous; je n'écoute pas une conversation que je ne vous y appelle ; je ne réponds qu'à votre esprit, je n'agis que d'après vos directions; en un mot je vis toute en vous, au point que je me figure quelquefois qu'il y a autant de vous à Paris que dans les Pyrénées où vous êtes. Oh ! mon ami ! qu'un tel amour serait dangereux, si vous n'en étiez l'objet. » D'autres lettres contiennent des expressions plus tendres et plus passionnées encore. Dans un passage, elle peint en quelques lignes toute la profonde et charmante sensibilité de sa nature : « On m'a toujours reproché de mettre de l'amour dans mon amitié; non, ce n'est pas cela; mais une âme très-vive répand sa vivacité sur tout ce qu'elle touche. Je ne sais pas être modérée dans mes affections; je ne le serai jamais; je ne veux même pas apprendre à l'être.... Dois-je me changer et n'avoir que des affections médiocres, afin que personne n'envie mon affection?... » Ailleurs encore, s'excusant de ne point repousser un autre de ses admirateurs, homme de talent aussi et de conversation aimable, dont la respectueuse tendresse l'avait touchée, elle s'écrie : « Ah! pardonnez-moi, ma bien indulgente mère, mais je crois qu'à mon dernier soupir, au moment

de tomber devant le trône du souverain juge, je serai même encore sensible au plaisir d'être aimée. » Dans ces confidences intimes dont la lecture nous fait chérir et honorer plus encore, si c'est possible, la mémoire de Mme Cottin, il semble que le style de l'auteur de *Mathilde* brille d'un éclat plus pur que dans la préméditation même de ses œuvres littéraires; il est à la fois plus correct et plus harmonieux.

C'est ce perpétuel besoin d'aimer jusque dans le devoir qui avait fait entreprendre à Mme Cottin un ouvrage sur *la Religion chrétienne prouvée par le sentiment*, et qui explique comment, née dans le culte réformé, elle exalta souvent le catholicisme, se complaisant à décrire avec enthousiasme les cérémonies et les pratiques d'une religion toute d'amour. Une maladie cruelle, qui pendant trois mois de souffrances aiguës éprouva son inaltérable résignation, et que l'amitié sut adoucir, vint la surprendre au milieu des projets, des perfectionnements qu'elle ne cessait de méditer. Serait-il vrai qu'une passion ardente et non partagée, celle-là peut-être dont on a lu tout-à-l'heure les preuves si touchantes, eût été la cause première du mal?... Elle mourut jeune d'âme et de corps, à trente-quatre ans, le 25 août 1807, laissant inachevé un roman sur l'éducation, dont elle attendait la seule gloire à laquelle, dans sa pensée, une femme dût prétendre.

L'opinion de Mme Cottin (opinion qu'elle pouvait dire héritée de Montaigne, La Bruyère, Molière et Jean-Jacques) fut en effet assez peu favorable aux femmes auteurs. Chose singulière, quoique ayant beaucoup écrit, elle ne jugeait point qu'une femme dût écrire, et sa censure était empreinte d'une si parfaite bonne foi qu'elle s'en rendait elle-même l'irrémissible objet. Toujours elle se repentit d'avoir publié des romans, surtout des romans de passion. Son regret, à ce propos, se fondait sur des motifs d'un sens aussi profond que délicat. « Lorsqu'on écrit des romans, disait-elle, on y met toujours quelque chose de son propre cœur : il faut garder cela pour ses amis. » Cette question des femmes auteurs avait été traitée un jour expressément dans un chapitre de *Malvina*, avec des conclusions. sinon absolues, du moins fort restrictives. Plus tard, il est vrai, le passage fut supprimé, par déférence pour des amis qui le taxèrent d'inconséquence. Mais Mme Cottin n'en garda

pas moins un sentiment qui était celui de sa vie entière et tenait à d'intimes scrupules de conscience. Elle craignait pour la femme engagée dans l'arène littéraire l'écueil si facile du pédantisme ou du bel esprit ; le danger de peindre soit la réalité de ses passions et de ses faiblesses , soit la prétention mal déguisée de ses vertus , et , en tous cas , d'étaler aux regards scrutateurs de la malignité, ainsi qu'un livre ouvert à toutes les pages, les plus secrets replis et les coins les plus dérobés de son cœur. Dans sa conviction , la mère de famille et l'épouse, destinées à former des hommes, ne pouvaient sans faillir prétendre à les amuser et à les distraire. En ce qui touche même les ouvrages d'une utilité réelle, il lui semblait que la mère s'occupant à disserter sur l'importance des devoirs faisait abandon des siens propres , et que . pour traiter à loisir de l'éducation , elle livrait ses enfants à des mains mercenaires. Elle admettait volontiers qu'une femme écrivît à ses heures , par manière d'apaisement et de simple distraction , tout comme elle travaille à l'aiguille , peint une aquarelle ou joue du clavecin : encore exigeait-elle une entière indépendance, l'affranchissement nécessaire de tout lien étroit et rigoureux.

Il y a , je crois, dans de semblables restrictions une nuance d'exagération sévère. Sans doute il est à craindre que les suggestions seules de la vanité ou un misérable désir de renom arrachent la femme aux soins pieux de la famille. C'est toujours aussi un abaissement et une défaite pour la muse de souiller dans la fange littéraire sa fleur d'innocence. Mais quand de nobles nécessités domestiques, ou mieux encore lorsqu'un sentiment invincible , un essor involontaire, poussent la femme à reproduire, à exprimer dans l'ordre intellectuel, pourquoi s'interdirait-elle l'exercice d'une faculté divine, à supposer toutefois qu'il ne contrariera aucune grâce , aucune vertu essentielle du sexe? Depuis Montaigne et La Bruyère, depuis Mme Cottin surtout, les femmes ont consacré leur droit d'écrire par l'éclat même et la légitimité fréquente du succès. De combien d'histoires touchantes, de beaux vers, de ravissantes pages n'aurions-nous pas été sevrés , si le système qui voue la femme à l'aiguille et la parque au ménage eût absolument prévalu? Mme Cottin , plus que bien d'autres , n'eût-elle pas frustré les lettres en sacrifiant aux conseils d'une réserve trop timorée

les éloquentes inspirations de son cœur ? Pour la femme qui sait ne point abdiquer sa nature de pudeur et d'amour, la gloire littéraire s'ouvre comme un noble refuge au sein de la déchéance physique ou du malheur ; dans le cortége de la jeunesse, de la grâce et de la beauté, elle n'est qu'un joyau de plus et comme une couronne nouvelle.

DESSALLES-RÉGIS.

CLAIRE.

Ich habe genossen das irdische Glück
Ich habe geliebt und gelebet.

(Schiller, *Gedichte.*)

Entendez-vous? Le vent se lève dans le bois;
Sur le gazon épais qui frémit et murmure,
Les feuilles des bouleaux roulent à l'aventure;
Le chêne et le tilleul s'agitent à la fois;
Les saules éplorés traînent leur chevelure;
Les marronniers en fleurs chantent à pleine voix.

Le rossignol se tait sous les branches émues;
Le frais acacia penche ses bras ployés;
L'eau des sources gémit sur son lit de graviers;
Les vagues des roseaux ondulent, et les nues,
Dans la plaine des cieux en tous sens balayés,
Filent rapidement comme de blanches grues.

Dans le petit sentier de fraises et de lys,
Qui mène au bord de l'eau par une verte haie
D'aubépine embaumée et de lilas fleuris,
Claire d'un pied léger foule la jaune ivraie,
Et descend vers le fleuve, et par instans s'effraie
Des sanglots que le vent pousse dans le taillis.

Puis, quand ses blonds cheveux, que la brise inquiète,
Roulent sur son épaule, et de leurs flocons d'or
Viennent fouetter ses yeux; quand sa blanche cornette,
Comme un oiseau dans l'air, veut prendre son essor,
Quand le vent amoureux qui la suit et la guette,
Dans sa jupe à tous pas vient s'engouffrer encor;

Rouge comme une fraise, au péril éveillée,
Elle tourne la tête, et cherche à découvrir
Si nul témoin jaloux n'est là sous la feuillée;
Puis, se voyant bien seule, à l'écart, oubliée,
Pudique et souriant, se rajuste à loisir,
Et contemple un instant sa beauté sans rougir.

Enfin, tout en luttant, la jeune fille arrive
Au bord du fleuve ému, et dans le réservoir
Plonge sa cruche, ainsi qu'elle fait chaque soir.
Puis, sous les verts roseaux qui croissent sur la rive,
Heureuse, et se sentant libre de tout devoir,
Se repose un moment et demeure pensive.

— Le bois gémit au loin, le vent sonore et frais
Chasse les gouttes d'eau sur l'herbe humide et tendre;
Le soleil glorieux du ciel vient de descendre,
Et les flots empourprés de ses derniers reflets
Montrent par quels chemins il est allé surprendre
La Naïade lascive au fond de son palais. —

Quelle est donc la pensée où la vierge s'oublie?
Que cherchent donc ses yeux si calmes et si beaux
Dans ces lointains où l'onde au firmament se lie?
Quelle voix de son cœur répète les échos?
Que lui chantent les vents, que lui disent les flots?
Amour, regrets, désirs, espoir, mélancolie?

Mélancolie! ô voix de la terre et du ciel!
Mystérieuse clef des mondes sans limites,
Portes de l'idéal qui s'ouvrent au réel!
O voix de la nature! ô parole de miel!

Dont nous avons tous lu les dix lettres écrites
En larmes de rosée au sein des marguerites !

Mélancolie! ô voix du jour et de la nuit!
Chaste Muse au front pur, éternelle fiancée,
Que dans l'ombre ici-bas le cœur humain poursuit;
Compagne dans les bois de l'âme délaissée,
Verbe divin, première et dernière pensée
De la terre qui meurt et qui s'épanouit !

Vierge qu'on trouve assise aux clartés de la lune,
Le soir au bord des eaux sous quelque saule en pleur,
Qui reçoit vos secrets et, dans votre douleur,
Vous isole un moment de la plainte commune,
Douce goutte de miel que la triste infortune
Dépose en s'éloignant dans le vase du cœur.

Harmonieux enfant de la nuit éplorée
Qui porte pour bandeau sur sa tempe sacrée
Les derniers rayons d'or détachés du couchant,
Déesse de l'automne au printemps adorée
Que l'on aime vieillard et qu'on chérit enfant,
Fille du souvenir et du pressentiment !...

— Cependant le vent siffle et la bruyère pleure; —
Plus tard l'ombre ouvrirait des piéges sous tes pas,
Il est temps de rentrer, ma fille, à ta demeure,
Où ta mère inquiète écoute sonner l'heure
Au clocher de l'église, et murmure tout bas
En filant son rouet : Claire ne revient pas ! —

La jeune fille alors rappelle son idée
Du monde, où l'entraînaient ses rêves au hasard,
Et de ses blonds cheveux, trempés par le brouillard,
Secouant à loisir la molle et fraîche ondée,
Salue, en le quittant, d'un céleste regard
Le fleuve où si longtemps elle s'est attardée.

Et tandis qu'elle va s'éloigner à regret
Et soulève sa cruche, et déjà se dispose
A prendre le sentier qui mène à la forêt,
Voilà que sur les eaux tout à coup apparaît
Une couronne blanche, et violette et rose,
Si fraîche qu'elle semble au sein des flots éclose.

Les douces fleurs des champs environnent le lys
Incliné sur le sein d'une pâle nymphée,
Ouverte le matin sous les doigts d'une fée;
La clématite tremble aux lèvres de l'iris,
L'églantine au bluet s'enlace; — et le trophée
Du fleuve harmonieux suit le vague roulis. —

O merveille charmante! ô prodige de l'onde!
Sur la cime des flots elle semble glisser;
Au caprice des vents, sous la vague profonde,
Voyez-la tour à tour paraître et s'enfoncer.
On dirait que le fleuve, à force de bercer
Cette image si douce, et si pure, et si blonde,

Pour elle s'est épris d'un violent désir,
Et qu'à cette heure, hélas! d'adieu et de mystère,
Sur ses bords enchantés il veut la retenir,
En jetant à ses pieds, tout ému, pour lui plaire,
Des fleurs, de belles fleurs, comme au champ de sa mère,
La Vierge n'en a vu jamais s'épanouir.

Elle pourtant, debout, attentive, immobile,
Oublie alors la nuit, le vent et les sentiers,
Son retour au logis et sa cruche d'argile;
Et là seule, perdue au milieu des graviers,
Demeure l'œil fixé sur la couronne agile
Qui tantôt s'engloutit, tantôt roule à ses pieds.

— Violettes des plaines
Et de mon cœur,

Dont les brises sereines
M'apportent les haleines
  Et la fraîcheur,

Dites-moi sans mystère,
  Lys embaumés,
Quelle main, pour me plaire,
Au jardin de la terre
  Vous a semés.

Au nom du ciel, de l'onde,
  Parlez! Je veux
Lui donner tout au monde;
La mèche la plus blonde
  De mes cheveux.

Et toi, couronne pâle
  Vers qui je vais,
Couronne d'où s'exhale
Comme une odeur fatale
  Que j'ignorais;

O couronne chérie,
  Qui donc ce soir,
Venu de la prairie,
Pendant sa rêverie,
  Te laissa cheoir.

Dans cette eau qui t'emporte,
  O blanche sœur,
Descends jusqu'à sa porte,
Afin que je lui porte
  Aussi mon cœur!

La couronne de lys, la couronne enchantée,
Semble du sein du fleuve avoir compris ces mots,
Et vite à la lueur de la lune argentée
Prend sa course rapide en glissant sur les flots;

Et Claire sans tarder, inquiète et jalouse,
La suit d'un pied léger sur la verte pelouse,
Qui du fleuve profond égaie ici le bord.
— Entendez-vous au loin souffler le vent du nord,
Et comme le grand bois se déracine et gronde.
Et voilà maintenant que l'écharpe de l'onde
Se couvre çà et là de feux éblouissants.
Et Claire s'imagine alors, en son vertige,
Qu'elle voit tout à coup autant de diamants
Trembler dans la nuit sombre autour de chaque tige
De la belle couronne où tendent ses souhaits. —

« O couronne adorée, ô toi vers qui je vais,
» Dis-moi, dis-moi celui qui dans les eaux t'oublie,
» Que je lui donne tout, mon sang, mon cœur, ma vie. »
A quelques pas de là l'onde fait un détour;
Claire, dans son chemin, de plus en plus émue,
Ne voit que la couronne et son nouvel amour.
La lune tout à coup s'efface dans la nue.
Il a plu le matin, son pied glisse, un moment
Une branche où dans l'air s'est pris son vêtement
Entre l'onde et le ciel la retient suspendue;
Mais le frêle rameau cède enfin sous son poids;
Claire se laisse aller au courant qui l'entraîne,
Et voilà que les eaux emportent à la fois
La couronne de lys et la vierge sereine
Qui soupire en mourant d'une tremblante voix :

Couronne triste et pâle
Vers qui je vais,
Couronne d'où s'exhale
Comme une odeur fatale
Que j'ignorais!

Celui qui t'a laissée
Au bord de l'eau
Gardera ma pensée;
Je deviens sa fiancée,
Prends cet anneau.

Prends-le vite, de grâce,
Et que ce soir
Il le trouve à la place,
Où sa main sur ma trace
Te laissa cheoir.

Et toi, l'eau qui m'emporte,
Vite, ma sœur,
Descends jusqu'à sa porte,
Afin que je lui porte
Mon triste cœur.

HENRI BLAZE.

MOEURS ANGLAISES.

LA SCIENCE DE L'ÉTIQUETTE (1).

PAR ASTEIOS.

Profanes ou sacrés, les moralistes d'autrefois étaient bien exigeants. Les premiers promettaient le succès dans cette vie, et les honneurs de la terre qui l'accompagnent, à celui qu'ils proclamaient *sage* par excellence, c'est-à-dire à l'homme qui pratiquait ces règles de conduite absolues qu'ils appelaient des vertus : le courage, la prudence, la chasteté, la tempérance, la justice, la bonté. Les moralistes sacrés étaient plus rigoureux encore ; à les en croire, l'homme qui voulait prospérer ici-bas et s'assurer en même temps de la vie à venir devait se conformer à de singulières obligations : il devait honorer son père et sa mère, aimer son prochain comme soi-même, ne point tuer, ne point dérober, ne point commettre d'adultère, et enfin ne point porter de faux témoignages. « J'ai gardé tous ces commandements, disait le jeune homme de l'Évangile à son divin pédagogue ; que me manque-t-il encore? Jésus lui répondait : Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous

(1) *The Science of Etiquette*, by Asteios ; Glasgow, 1840.

avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. » Le jeune homme, entendant ces paroles, s'en allait tout pensif, parce qu'il avait de grands biens, et parce qu'il se proposait sans doute de les conserver.

De nos jours, l'expérience de l'homme a simplifié et modifié ces règles de conduite. Il s'agit bien vraiment de donner son bien ou même de le conserver, il faut savoir l'accroître : il s'agit bien d'aimer son prochain comme soi-même, il faut savoir le mépriser autant qu'on s'estime, le haïr au besoin autant qu'on s'aime; le respect pour les pères et mères n'est obligatoire que pour la forme; l'adultère n'est condamnable qu'autant qu'il est public; le faux témoignage est justifié par certaines circonstances atténuantes que décide arbitrairement l'individu; enfin tuer à propos et selon des règles déterminées, et s'emparer du bien d'autrui en se conformant à certaines conditions soi-disant légales, constitue ce que l'on appelle aujourd'hui le parfait savoir-vivre, la science de la vie, disent les Anglais, *science of life.*

Comme toutes les sciences humaines, celle de la vie a plusieurs branches ou subdivisions considérables; celle qui semble la plus futile en apparence est peut-être la plus importante. C'est la science des manières, la science de l'étiquette, *the science of etiquette,* disent encore les Anglais. Un opuscule qui nous est tombé sous la main contient, dans un petit nombre de pages, le résumé de cette science. L'auteur, homme d'esprit sans aucun doute, et qui par forme de plaisanterie affecte ce pédantisme commun aux moralistes anglais, s'est caché sous le pseudonyme grec d'*Asteios*, voulant que, dans son livre, tout, jusqu'à son nom, fût un symbole d'élégance. Tout Grec qu'il est, M. Asteios est un écrivain humoriste de l'école de Johnson plutôt que de celle de Sterne ou de Swift, c'est-à-dire qu'il est parfois un peu pédant, et qu'il formule volontiers des puérilités en graves axiomes. Cependant il fait rire ou plutôt sourire par cette même solennité qu'il applique bizarrement à des bagatelles, et par l'immense importance qu'il attache à des riens. Il faut lire ses discussions sur la place que le mot SIR doit occuper au commencement d'une lettre, et ses digressions sur l'emploi du *sir,* du *dear sir* et du *respected sir.* Quand une fois sa tournure d'esprit vous sera connue, vous ne

vous étonnerez plus de l'entendre s'écrier, à propos d'un dîner de voyageurs talonnés par un *coachman*, que Hobbes avait grandement raison lorsqu'il prétendait que la guerre était l'état naturel à l'homme, la rapidité, la rapacité et la férocité étant en effet les seules qualités requises pour dîner en semblable occasion. Nous nous proposons moins d'analyser le traité de M. Asteios que de nous emparer de son esprit et de faire connaître au lecteur ces aperçus nouveaux qu'il nous ouvre sur tout un côté des mœurs anglaises. M. Asteios est en effet un savant dans son genre. En France, nous avons bien quelques ouvrages analogues au sien ; les malheureux qui les ont rédigés les appellent *codes* ou *manuels du bon ton*. Ces codes et ces manuels sont stupides. Nous doutons fort qu'aucun de ces prétendus professeurs du bon ton ait jamais mis le pied dans un salon.

Mme Geoffrin disait à un jeune homme qui allait débuter dans le monde : « Si vous voulez avoir des succès dans la société, il faut, quand vous entrez dans un salon, que votre vanité fasse la révérence à la vanité des autres. » La modestie et la flatterie adroite étaient donc regardées comme la base du succès par cette femme d'esprit, et elles l'étaient réellement de son temps ; Mme Geoffrin parlait en effet d'après les observations qu'elle avait pu faire, d'après l'expérience en un mot. Depuis, ces bases se sont-elles modifiées en France ? Nous le croyons.

Chez les Anglais, ces bases sont fort différentes ; au lieu de caresser la vanité des autres, il faut s'appliquer sans relâche à en triompher. L'impudence, adroitement nommée la confiance en soi (*self-confidence*), et le mépris du prochain sont les plus sûrs garants du succès. C'est là du moins ce que nous apprend notre petit livre. Ces règles de l'homme de *fashion* ne seraient-elles pas un peu les règles de l'homme d'État ?

Brummel, cet archétype de la fashion, le Napoléon de l'empire de la mode, qui mettait de la politique et du calcul dans sa conduite en apparence si puérile, et qui raisonnait sa puissance, avait coutume de répéter, avec une sorte de légèreté profonde : « Faites tout ce qui vous passera par la tête ; soyez absurde, ridicule, stupide ; si vous savez être insolent à propos

et impudent en toute occasion, vous verrez le monde à vos pieds. » L'insolence bien maniée, *well directed insolence*, et une imperturbable impudence furent, en effet, les seules armes à l'aide desquelles cet indéfinissable personnage, homme de rien, sans naissance, sans fortune, sans instruction, conquit l'empire de la mode, se plaça à la tête de la société la plus aristocratique de l'Europe, régna en tyran sur ces coteries hautaines pour lesquelles le reste du monde ne paraît pas exister, et, simple particulier, engagea avec la royauté elle-même une lutte d'amour-propre dans laquelle la royauté fut vaincue.

Si nous en croyons des moralistes chagrins ou les théoriciens de la fashion, disposés sans doute à exagérer l'étrangeté de certains principes, et à outrer la manière du maître, les moyens d'influence et d'autorité du grand Brummel se seraient encore simplifiés aujourd'hui; ils pourraient même se formuler par ce seul axiome parodié d'un mot fameux : De l'impudence, encore de l'impudence, toujours de l'impudence!

Le portrait de l'un des héritiers de Brummel, que nous fait un de ces recueils satiriques à l'usage de la haute société de Londres, qui s'y contemple comme dans un miroir, confirmerait au besoin l'allégation précédente, toute tranchante et tout improbable qu'elle paraisse. « Notre fashionable ministre (l'héritier de Brummel est donc ministre), notre fashionable ministre, dit l'écrivain satirique, se regarde comme un de ces êtres d'une nature supérieure qui peuvent tout oser, qui se croient tout permis, dont on doit tout souffrir. Il a du reste toutes les qualités requises d'un adepte de la fashion, un sang-froid et une intrépidité d'amour-propre, un mépris de tout sentiment, de toute convenance et de toute raison qu'aucun mot dans aucune langue ne pourrait exprimer. La soif du ridicule extraordinaire et de la nouveauté sublimement absurde le dévore, cette soif de chaque moment que rien ne peut apaiser. Il possède au plus haut degré cette insensibilité de l'enfer qui ferme la porte du cœur à tout bon sentiment, qui fait qu'on sourit sur un cercueil, qu'on danse sur un cadavre, et qu'on marche d'un front riant et serein sur le corps d'un ami. L'amour, la vertu, le dévoûment, ne sont pour lui que des mots, de ces

termes surannés dont le sens n'a jamais été bien clairement défini, et qu'on ne prononce qu'avec le sourire du mépris et de l'incrédulité. Notre héros réunit en outre tous ces petits ridicules, toutes ces petites vanités, tous ces petits vices de détail que la mode exige de ses âmes damnées. La mode rend petit tout ce qui est grand, et grand tout ce qui est petit. Lord *** est donc rempli de petitesses importantes, occupé de riens merveilleux. Il sait mieux qu'un autre tout ce qui peut être taxé de *vulgarity*, et Brummel lui-même n'aurait pu lui reprocher aucun oubli de ces règles absolues, de ces grands principes qu'il avait établis à propos de puériles misères. »

Ces grands principes sont de diverse nature. Laissant lord*** sous l'ongle du vautour qui le dépèce, nous allons essayer de faire connaître les principaux articles de ce code, plus important pour l'Anglais que le bill des droits et la grande charte réunis, du *code de la fashion*. M. Asteios nous dirigera dans cette étude.

La fashion est tout autre chose que la politesse et que la mode. C'est le triomphe de la force sur la faiblesse, du bizarre et du singulier sur le naturel. Lorsque Pococurante a laissé voir à Candide tout le mépris qu'il a pour Raphaël, Homère et Milton : — Quel homme surprenant ce doit être ! murmure Candide entre ses dents; quel grand génie que ce Pococurante ! rien ne peut lui plaire. — L'application du système de Pococurante aux choses et aux personnes en toute occasion, telle est l'origine de la fashion. Trancher pour être admiré, se singulariser pour être distingué, voilà le grand secret de ses adeptes. L'affectation est le fondement de leurs succès. Chez l'homme de fashion, le jargon et la grossièreté remplacent l'esprit ; la hauteur et la roideur (*stiffness*), l'aisance et la politesse; et la haute opinion de son propre mérite tient lieu de l'estime d'autrui.

L'homme de fashion ne doit rien admirer, ne doit s'étonner ni se réjouir de rien, et dans aucune occasion ne doit témoigner de la surprise. Rire aux éclats serait de sa part une faute capitale; s'il hasarde un sourire, ce ne doit être que très-rarement; un sourire échappé mal à propos pourrait trahir son ignorance. Un personnage comme lui ne doit pas non plus s'é-

mouvoir ou s'affliger de ce qui émeut ou afflige les autres. Toute sympathie commune avec le reste des mortels lui est interdite; s'il répand une larme, la mort de son *grey-hound* ou de son *terrier* a seul droit de la faire couler. Pleurer autre chose qu'un chien, un ami, par exemple, quel ridicule!

Une foule de conséquences futiles en apparence, mais au fond d'une extrême importance, découlent naturellement de ces prémisses.

L'homme qui se pique de bon ton, le fashionable par excellence, doit, par exemple, être impoli avec un certain raffinement, et ne montrer, dans ses relations avec les autres hommes, qu'une hauteur patiente et froide, qu'une douceur étudiée et au besoin légèrement insolente. La vivacité, la sympathie, la colère, toutes passions qui l'obligeraient à sortir de son calme olympien, lui seront toujours étrangères. Sa voix ne doit avoir qu'un seul ton, le *medium*. Rencontre-t-il dans le monde une personne insignifiante, il ne doit pas la reconnaître. Si une créature de cette espèce fait mine de vouloir l'accoster, il ne doit pas paraître la voir; si elle le salue, il doit détourner la tête; si elle insiste et vient droit à lui, il lui rendra son salut d'un air distrait, et avant qu'elle ait ouvert la bouche, il se détournera vivement. *Cut him directly!* coupez-le sur-le-champ, disait Brummel à propos de tout personnage de ce genre. *Couper* son homme, c'est déjouer toute tentative de conversation.

Pratiquer le *cut* à propos est donc l'une des qualités distinctives du fashionable, une des conditions *sine quâ non* de son existence. Ne pas savoir se débarrasser lestement de ces êtres sans importance qui fourmillent dans la société, c'est courir le risque de se voir confondu avec des gens dont on ne devrait pas même soupçonner l'existence, c'est se condamner à la *vulgarité*, c'est abdiquer. — Quant aux égaux, à ceux qui dans le monde se trouvent avec vous sur un pied d'égalité, *on the same standing*, on peut les reconnaître, leur parler même, mais avec ce dédain facile, *easy scorn*, et ce mépris de bon ton qu'un supérieur conserve toujours à l'égard de son inférieur. Vis-à-vis des gens d'une classe supérieure, la position est plus délicate, et c'est principalement dans les rapports que l'on peut avoir avec eux qu'il faut savoir faire un habile emploi

de l'impudence. Prendre des airs de protecteur avec les gens dont on pourrait être le protégé n'est pas toujours un calcul si absurde qu'on pourrait le supposer ; c'est même une excellente manière d'éblouir le vulgaire, qui croit surtout à ce qu'il voit, et aux yeux duquel on acquiert de cette façon une sorte de supériorité factice qui au fond vaut peut-être autant que la réelle. L'homme de fashion méprisera tout, excepté la richesse, et encore n'estimera-t-il les gens riches que pour ce qu'ils valent, c'est-à-dire selon le plus ou moins d'argent qu'ils possèdent. Ces gens-là, après tout, ne sont pas absolument méprisables ; leur fortune ne leur permet-elle pas de s'asseoir à table aux côtés de l'homme de fashion, quand celui-ci consent à accepter quelqu'une de leurs invitations à souper ?

Racine nous raconte qu'à Strasbourg, lorsque les députés suisses furent présentés au roi Louis XIV, l'archevêque de Rheims, voyant parmi ceux-ci un évêque, dit à son voisin : — C'est quelque misérable, apparemment, que cet évêque. — Comment, lui répondit l'autre, c'est l'évêque de Bâle ; il a cent mille livres de rente. — Oh ! oh ! dit l'archevêque, c'est donc un honnête homme ! — Et il lui fit mille caresses.

Pour l'homme de fashion comme pour l'archevêque de Rheims, la considération et l'honnêteté n'ont pas d'autre régulateur que la richesse ; c'est là peut-être la seule manière de voir que ces aristocrates de la mode aient de commun avec le vulgaire. A leurs yeux, comme aux yeux du financier de la Cité et du boutiquier du Strand, manquer d'argent, c'est manquer de savoir vivre ; être pauvre ou plutôt paraître pauvre, c'est être malhonnête homme. Un fripon qui paraît riche est certainement plus estimable pour chacun d'eux qu'un honnête homme qu'on croit pauvre.

Les Anglais, admirateurs, commentateurs et propagateurs de la Bible, sont loin, certes, de pratiquer ce mépris des richesses qu'exalte si hautement le livre saint par excellence. Le *clergyman* même ne paraît pas absolument convaincu qu'il soit plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Loin de là, les évêques de l'île Sonnante se sont fait les meil-

leures parts au festin temporel du budget. Plus philosophes que le jeune homme de l'Évangile, ils ne s'abandonnent pas à la douleur parce qu'ils ont de grands biens, ils gardent sans doute fidèlement les autres commandements; mais, tout en attendant la béatitude céleste, ils jouissent fort amplement des biens de la terre.

Par cela même que chez les Anglais la pauvreté est une sorte de crime, la richesse est une puissance. Cette puissance renverse les barrières qui séparent la bourgeoisie de la noblesse; pour peu qu'elle s'unisse au talent, elle permet à l'homme de la caste inférieure d'arriver aux sommités de la société et de placer devant son nom un titre aristocratique (1). Cette noblesse de parvenu s'arrête toutefois à ces qualifications honoraires. — Permis au roi de faire autant de pairs qu'il lui plaît, disait lord Willoughby (2), mais il n'est pas en son pouvoir de faire un seul gentilhomme. — Il n'est pas non plus au pouvoir de l'argent de faire un fashionable accompli, encore moins un homme comme il faut, ce qui n'est pas du tout la même chose. Cette facilité que donne la richesse à chacun, au marchand comme à l'homme de bourse, de se glisser chez les gens de haute naissance, a peut-être même contribué plus que tout autre cause à l'établissement de la fashion. La fortune et la naissance ne suffisant plus pour distinguer l'homme de la caste supérieure de la foule des parvenus, il a voulu s'en distinguer par les manières : de là la réserve hautaine, la taciturnité insolente et la contrainte méprisante de certains personnages. C'est à des motifs analogues qu'il faut attribuer cette peur singulière de se compromettre, cette froide et méticuleuse poli-

(1) « Il n'y a qu'une seule chose peut-être que l'argent ne puisse pas faire en Angleterre, disait Sheridan; c'est de blanchir les jambes noires d'un procureur. » Les procureurs portaient jadis en Angleterre des guêtres noires, et n'ont jamais été admis dans la haute société. On les appelait *black legs*.

(2) La pairie des barons de Willoughby remonte à 1313. Peter-Robert Drummond-Burrel, baron de Willoughby de Eresby, a succédé à la pairie de ses aïeux en 1828. Lord Dacre et le fameux lord de Roos peuvent seuls le disputer aux Willoughby pour l'antiquité de leur noblesse. La pairie du baron de Roos remonte à 1264.

tesse de l'homme de fashion, cette gravité, cette solennité même qu'il met à l'accomplissement des devoirs de société les plus insignifiants en apparence. Les Anglais ont mauvaise grâce à railler les Chinois de leur roideur exagérée, de leur minutieuse politesse. Il y a tels de leurs grands seigneurs à la mode qui ne diffèrent que par l'habit des mandarins du royaume du milieu.

La connaissance parfaite de ces formules obligées de politesse, de ces règles indispensables du savoir-vivre, essentiellement distinctes du cérémonial d'autrefois, est commune à l'homme de fashion et à l'homme comme il faut; mais il y a cette différence entre eux que le fashionable tantôt les exagère et tantôt les met volontairement en oubli, selon le *partner* du moment, tandis que l'homme comme il faut s'y conforme strictement en toute occasion. Faire connaître chacune de ces règles et de ces formules serait impossible; M. Asteios lui-même a dû se borner. Nous nous contenterons donc de résumer les chapitres les plus intéressants de son curieux opuscule, négligeant les détails oiseux et ne nous arrêtant qu'aux généralités de la science.

Les premiers chapitres du petit livre traitent naturellement des introductions, recommandations et présentations. C'est là surtout que se montre la réserve anglaise. On voit bien qu'il s'agit d'une société où, à de grandes et rares exceptions près, les rangs ne sont pas nettement fixés; la crainte de faire une avance qui sera repoussée, de se compromettre ou de compromettre un ami en se liant avec un homme qui n'a de *respectable* que l'apparence, en prenant ce mot *respectable* dans l'acception anglaise, ou en introduisant un personnage de cette espèce auprès de cet ami, y est extrême; les précautions sont gardées contre toute surprise et presque contre toute erreur. En règle générale, une présentation ne doit jamais être improvisée, et celui qui présente doit avoir l'agrément préalable des deux *partners* qu'il met en rapport. La présentation aura toujours lieu d'inférieur à supérieur. Une femme, en toute occasion, doit être considérée comme supérieure à l'homme, fût-elle même d'une caste inférieure. Ainsi donc, dit le grave M. Asteios, présentez toujours lord Ton à mistress Smith, mais jamais mistress Smith à lord Ton. En revanche, présentez mis-

tress Smith à lady Ton. L'observation de cette règle est de la dernière importance.

Dans une présentation, les personnes rapprochées ne doivent pas se donner la main, mais seulement se saluer poliment. Il existe, il est vrai, de puissantes autorités en faveur de la poignée de main dès la première entrevue; néanmoins c'est une sorte de solécisme dans la syntaxe du savoir-vivre.

L'entrée dans le monde vient nécessairement à la suite des présentations et introductions; elle doit se faire le plus possible sous le patronage d'une femme. Les femmes sont des puissances qu'il faut ménager, et, s'il se peut, mettre toujours de son côté; il est aussi important de leur plaire qu'il l'est peu de plaire aux hommes; lord Chesterfield assurait même qu'un moyen infaillible de captiver leur amour était de se faire détester de ces derniers. En votre absence on vous attaque, elles vous défendent, se passionnent, et l'impulsion est donnée. Ce Machiavel de boudoir ajoutait encore qu'avec elles on pouvait toujours être poli sans craindre de se compromettre. Quoi qu'il en soit, les femmes dispensent la fortune, le talent, l'intelligence; les hommes font les lois, les femmes font les réputations. Il est certaines femmes dont un jeune homme doit surtout rechercher la société; ce sont celles dont la beauté est médiocre, mais dont l'esprit est cultivé et le goût irréprochable: celles-là sont d'ordinaire affables, sans prétention, et plus occupées de plaire aux autres que de satisfaire leur vanité; leur bonté excuse chaque erreur, et leurs reproches même sont instructifs. Une trop belle femme, au contraire, est habituellement un enfant gâté. Par cela même qu'elle est belle, elle se croit tout permis, trop occupée de son visage pour songer à toute autre chose, cette beauté lui tient lieu de politesse, de distinction, souvent même de savoir-vivre. Soyez cependant indulgent pour les faiblesses et les fantaisies des femmes de cette espèce, mais ne soyez jamais leur esclave.

« Qu'on ne se figure pas que ce soit chose aisée que d'acquérir ces qualités qui constituent le *perfect gentleman*, l'homme comme il faut, ajoute M. Asteios; ce n'est qu'à la suite d'efforts pénibles et continus qu'on atteint à cette aisance et à cette dignité de manières, à cette élévation et à cette sérénité de caractère qui appartiennent à ces personnages d'élite. Quand le sculpteur est arrivé à cette justesse de proportion qui

constitue la beauté, il faut encore qu'il efface toutes les traces que le ciseau a laissées sur le marbre ; le cavalier accompli est celui chez qui le ciseau n'a pas laissé de traces. Un tel homme est poli sans être emprunté, galant sans être téméraire, attentif à ce qui peut convenir à chacun ; sa douceur est raisonnée, et son esprit ne brille qu'à propos. Discret, indulgent, généreux, il jouit dans sa sphère d'une sorte d'autorité morale qu'il exerce sans contestation. Il est clair maintenant qu'entre l'homme *comme il faut* et l'homme de *fashion* il n'y a rien de commun. »

Les observations qui précèdent sont à peu près de tous les pays ; celles qui suivent sont tout à fait anglaises ; elles dérivent presque toutes de ce grand *trouble-fête* de la société anglaise ; de *la peur de se compromettre.*

Gardez, même à l'égard de vos amis les plus intimes, un certain degré de réserve, ou du moins les apparences de la réserve. A l'égard de vos simples connaissances, cette réserve doit être absolue ; ne leur laissez prendre avec vous aucune espèce de liberté ni pénétrer vos sentiments ; l'extrême familiarité des manières est un vice social. Ainsi donc, quand une personne de votre connaissance vous accostera en public en se permettant de vous appeler *cher camarade, dear fellow,* ou de vous adresser toute autre phrase du même genre, *cut him directly.*

Les visites sont pour celui qui débute dans le monde une des plus rudes pierres d'achoppement ; elles donnent occasion à une foule de maladresses et de fautes graves (*delinquencies*) qu'il peut difficilement éviter ; elles l'exposent au plus grand de tous les dangers, à la solitude du tête-à-tête ; elles l'obligent enfin à prendre une détermination qui exige une puissance de volonté surhumaine, à se lever pour se retirer. Chez nous du moins, en toute occasion, le visiteur intimidé peut, à volonté, faire intervenir un tiers qu'il caresse ou qu'il martyrise selon qu'il est plus ou moins satisfait de lui-même, plus ou moins content du personnage qu'il joue. Ce tiers, c'est son chapeau ; l'Anglais n'a pas, comme nous, sous la main, ce fidèle ami ou cette victime résignée ; il le laisse à la porte qui doit se refermer sur lui seul. Depuis quelques années, nous le savons, on a beaucoup innové sous ce rapport ; néanmoins c'est encore aujour-

d'hui une question fort délicate de savoir si le visiteur doit ou non laisser son chapeau dans l'antichambre. Le tenir à la main, c'est peut-être une grossièreté aux yeux de la maîtresse de la maison; le laisser à la porte, c'est faire le plus héroïque des sacrifices, c'est se priver d'une contenance, *sacrifier* son ancre de miséricorde, brûler ses vaisseaux. Comment sans un chapeau pouvoir se lever, saluer et sortir?

Au moment d'entrer dans un salon, il est de la dernière importance de faire annoncer correctement son nom par les domestiques. Rappelez-vous toujours l'exemple de cette bonne mère de famille qui, mécontente de n'avoir pas été convenablement annoncée lors d'une première visite chez le duc de Richemond, dit en sortant à l'un des valets : — Une autre fois, vous annoncerez *the simple lady A... and the plain miss A...* Le lendemain, il y avait nombreuse réunion chez le duc. La mère et la fille se présentent de nouveau; le valet ouvre la porte à deux battants et annonce d'une voix retentissante : — *The simple lady A... and the plain miss A.....* Qu'on juge de l'effet produit par ces simples mots; le salon tout entier fut soulevé comme par une secousse électrique; l'arrivée d'un chef de Tombouctou ou de deux Indiens rouges eût causé moins de sensation.

Notre professeur d'étiquette nous donne plusieurs moyens de se délivrer des importuns; ces moyens ne nous paraissent pas infaillibles. — Quand un importun abuse de la permission de frapper à votre porte, nous dit-il, après quelques instants de conversation, tirez votre montre d'un air inquiet, parlez de vos nombreuses occupations, du prix du temps et de la rapidité avec laquelle il fuit. La politesse est d'obligation en toute circonstance; mais se sacrifier à un ennuyeux, c'est plus que de la politesse. — Plutôt que de recourir à ces fâcheuses et insuffisantes extrémités, M. Asteios nous engage à prévenir le mal. — Renvoyez à ces personnages malencontreux en novembre la carte qu'ils ont déposée chez vous en avril, nous conseille-t-il judicieusement.

En Angleterre, une visite est une chose évaluable. On ne dit pas faire ni rendre une visite. On dit, en style de comptoir, payer une visite, *to pay a visit.* On dit de même payer des respects, un compliment, etc. — Montesquieu a bien raison lors-

qu'il nous dit qu'il n'y a d'agréables que les maisons où l'on peut se tirer d'affaire avec son esprit de tous les jours, mais à Londres comme à Paris, si vous ne voulez fréquenter que des maisons de cette espèce, résignez-vous à rester au logis sept jours sur huit. La seule et grande occupation de ceux qui font ou reçoivent des visites, c'est la conversation. Il faut, pour y exceller, remplir bien des conditions. C'est peu de savoir parler, il faut savoir écouter. Mirabeau répétait souvent : Si vous voulez réussir dans le monde, vous devez vous résigner à entendre un ignorant vous démontrer trois fois par jour une chose que vous savez à merveille, et dont lui ne sait pas le premier mot. La patience n'est donc pas seulement une vertu chrétienne, c'est une vertu sociale. Savoir écouter, se taire, attendre et s'ennuyer à propos, sont autant de qualités indispensables à celui qui veut faire une rapide fortune. Écouter d'une certaine façon, c'est flatter délicatement et délicieusement, et la flatterie est en général la base de tous les succès. Se récrier d'admiration en écoutant un homme qui a une haute opinion de soi-même, c'est lui donner une haute opinion de votre propre mérite. Nous ajouterons que ce sont surtout les femmes qu'il faut savoir écouter. On profite avec elles de plus d'une manière. D'abord rien ne les flatte plus que de leur laisser voir qu'on s'intéresse vivement à ce qu'elles disent, et les flatter, c'est les séduire. Les femmes sont, en outre, une source abondante et originale d'observations fines et précieuses; elles sentent vivement et délicatement, et peignent d'un mot. Cette peinture n'est souvent que la miniature du cœur humain; mais cette miniature pour la vérité est égale au plus grand tableau de Paul Véronèse; tout y est si bien rendu, senti et touché!

Ces considérations ne sont peut-être pas tout-à-fait applicables à la généralité des femmes anglaises. Cependant, depuis quelques années, depuis la paix surtout, leur position sociale s'est modifiée. Les femmes en Angleterre ne sont plus condamnées comme par le passé à vivre entre elles. Elles ne sont plus réduites à la seule société de ces êtres frivoles et incapables, auxquels leur peu de talent ou leur peu d'esprit fermaient la carrière de la politique et des emplois. Leurs maris ne peuvent sans doute leur tenir compagnie tout le jour; les affaires et le parlement leur laissent peu de loisirs, mais ces loisirs sont

mieux employés qu'autrefois. Au lieu de les passer à table ou dans les clubs à s'enivrer et à jouer, ils les passent dans leurs salons, où ils cherchent plutôt un délassement que des succès; leurs femmes d'ailleurs ont commencé à recevoir, le soir, les jours de vacances du parlement, et c'est une grande innovation. Ces réunions sont consacrées, il est vrai, aux jouissances de la vanité; l'esprit n'en fait que les menus frais. Une maîtresse de maison en Angleterre semble s'appliquer surtout à tirer le meilleur parti possible des ennuyeux, et à résoudre ce problème si difficile de réunir un grand nombre de personnes qui arrivent de tous les points de la société sans se compromettre ni les compromettre. Elle n'ouvre pas son salon, elle ouvre sa maison; elle ne choisit pas sa société, elle la prend et l'accepte de toutes les mains. Aussi, quelles bizarres cohues que ces grandes réunions anglaises, et qu'elles justifient bien ce nom de *rout* qu'on leur a donné! Ce sont en effet des scènes de confusion extraordinaire, de véritables *déroutes.* Si des réunions de ce genre sont peu amusantes, elles sont peu compromettantes; il faut, dans un salon rempli de la sorte, à peu près le même usage du monde qu'à une réunion du Vauxhall ou du Ranelagh; on peut donc ouvrir sa porte à chacun. Mais revenons à notre professeur.

A son avis, la société est divisée par petits groupes, *sets,* qui ont chacun leur langue, leurs usages et une façon particulière de vivre et même de sentir. Ce sont ces nuances variées, ces langues et ces mœurs diverses qu'il faut bien connaître si l'on veut se présenter avec avantage dans le monde. Chacune de ces coteries a son chef (*ruler*), qui, dans son petit empire, dispose, ordonne, et, comme nous disons vulgairement, fait la pluie et le beau temps. Il faut à tout prix se faire bien venir de ce chef. Sa bienveillance est aussi nécessaire au débutant que l'amitié d'un premier ministre à l'ambitieux. On se rangera donc en toute occasion de son avis. S'il parle, certaines exclamations jetées à propos et qui semblent vous échapper involontairement, telles que : C'est juste! c'est cela! c'est d'une étonnante vérité! vous avancent singulièrement dans ses bonnes graces. L'amour-propre flatté fait naître l'amitié. Il va sans dire que, si par hasard une conversation dans laquelle vous seriez l'un et l'autre principaux interlocuteurs, tournait à la discus-

sion, eussiez-vous cent fois raison et votre adversaire eût-il cent fois tort, vous devez adroitement et par d'habiles et insensibles transitions vous ranger de son avis. C'est une application nécessaire de la politique à la science de la vie. En France, cette politique s'appelle *platitude.*

Dans le monde, l'esprit ne doit pas plus que le corps se montrer jamais en négligé; la distraction, qui est de la négligence d'esprit, est donc un péché capital. La distraction est pire peut-être que la vulgarité; c'est l'une des grandes causes du peu de succès des gens de lettres et des savants dans la société.

Le nouvel enrichi doit plus que personne éviter toute distraction; s'il cesse de s'observer un moment, s'il s'oublie, il court grand risque de faire comme ce bon M. Peter Moore, qui avait débuté par être chasseur. Plus tard, lorsqu'il eut acquis son immense fortune, ce cher homme offrait la main aux dames pour monter dans sa voiture, relevait machinalement le marchepied et courait lestement se placer derrière. Tel est le pouvoir de la distraction et de la force de l'habitude réunies.

On va dans le monde pour se délasser ou se distraire de ses préoccupations habituelles; ne parlez donc jamais aux personnes que vous y rencontrez de la profession qu'elles exercent, non plus que de leurs femmes et de leurs enfants. Autrement vous les fatiguez, et vous vous exposez à quelque réplique incongrue. Miss Charlotte B***, connue par son excessive pruderie, demandait un jour à M. G*** le médecin quelle était la branche de l'art médical qu'il pratiquait de préférence. — L'accouchement, lui répondit intrépidement le docteur.

Il est également indispensable pour briller dans la conversation d'être parfaitement au courant des affaires de ce monde, privées ou publiques; on s'exposerait autrement à faire, devant un mari séparé de sa femme à la suite d'un procès de *criminelle conversation*, l'éloge de sa vertueuse moitié, ou à servir de pendant au *Nouvelliste des États-Unis*, qui racontait en 1835 que Charles X venait d'être détrôné; en 1850 le même journal nous apprendra sans doute que le roi Louis-Philippe lui a succédé.

En parlant à une personne, n'ayez pas les yeux attachés sur une autre. Si plusieurs personnes sont réunies, vous êtes certain de leur plaire en adressant successivement la parole à

chacune d'elles; en apprenant, par exemple, à celle-ci une nouvelle, en répétant à celle-là un bon mot, en racontant à une troisième un fait dont vous avez été témoin. C'était là l'unique secret de Sheridan, ce grand séducteur, cet homme aimable par excellence. Ses bons mots étaient rares, mais lancés avec un admirable à-propos. Il savait ménager sa conversation et tirer de chaque phrase un parti vraiment merveilleux.

L'auteur anglais ne défend pas absolument les compliments; ce sont, dit-il, de légères escarmouches dans la grande guerre de la flatterie, de petites pièces de monnaie fausse qu'on reçoit d'une main pour les rendre de l'autre. Pour en tirer un parti réellement avantageux, il faut avoir fait une étude suivie du cœur humain. Un complimenteur adroit doit être nécessairement grand physionomiste.

La réserve anglaise, qui peut marcher de pair avec la prudence italienne, a dicté les recommandations suivantes :

Ne demandez jamais le prix d'une chose, on pourrait vous prendre pour un nouvel enrichi. A moins que vous ne soyez jaloux de la palme du martyre, ne disputez jamais en présence de tiers. Si quelqu'un avance une opinion que vous ne puissiez partager, gardez le silence; que ce soit plutôt par l'absence d'assentiment que par la contradiction ouverte que cette différence d'opinion se manifeste. Si même dans le monde on attaquait devant vous un de vos amis, gardez-vous bien de le défendre, à moins cependant que cette attaque ne soit grossière ou ne vous soit trop personnellement adressée; et encore, en pareille occasion, un mot que vous jetez négligemment et qui laisse deviner que vous différez essentiellement d'opinion avec l'agresseur, est plus efficace qu'une défense en règle; il coupe court à l'attaque que la défense ne ferait que prolonger.

Nous ne sommes plus au temps de la Bruyère, où un philosophe se laissait habiller par son tailleur. A en juger par l'excessive importance qu'y attache l'écrivain anglais, la perfection de la mise serait aujourd'hui par-delà le détroit comme en France la condition *sine quâ non* de l'élégance. La mise c'est l'extérieur et l'extérieur c'est presque tout. Le singulier défi que le fameux Wilkes adressait à lord Townshend suffirait, à défaut d'autres preuves, pour élever cet axiome au rang des vérités de la science.

— Sa grâce est l'un des plus jolis hommes du royaume, lui disait Wilkes, et moi je suis l'un des plus laids. Eh bien! que sa grâce choisisse telle femme qui lui plaira, et que nous ayons chacun un temps donné pour toucher son cœur : je me fais fort de l'emporter sur sa grâce, et cela parce que sa grâce néglige son extérieur, tandis que je porte toute mon attention à rester irréprochable sous ce rapport. — Wilkes ne mettait pas en ligne de compte son éloquence naturelle, et il avait tort; l'amour, chez les femmes, entre autant par les oreilles que par les yeux.

Pour un homme, le soin de sa mise et tout ce qui concerne la toilette doit être le plus possible personnel. L'heure la plus agréable du jour, assurait l'un des théoriciens de la fashion, est assurément celle que l'on consacre au soin de sa personne. Cette heure est pleine de petites félicités qui échappent à l'analyse et presque à la perception, et qui n'en sont pas moins réelles. C'est alors qu'on jouit dans toute sa plénitude du bonheur d'être occupé de soi-même. Se servir d'un valet, c'est se refuser une foule de jouissances, c'est se faire réveiller vingt fois au milieu d'un rêve heureux.

Règle générale : en fait de toilette évitez toute négligence ou toute singularité. Il y a un proverbe qui dit qu'un homme bien chaussé et bien ganté peut se présenter partout; ce proverbe est stupide comme tant d'autres. Il est vrai toutefois que les extrémités doivent, en toute occasion, présenter une irréprochable perfection. Une fois le soleil couché, les bottes doivent être proscrites. Le jour, vous pouvez vous présenter en bottes dans une société où vous êtes assuré de ne rencontrer que des hommes; mais que jamais une botte sacrilége ne profane le sanctuaire d'un salon!

Si, relativement à leur mise et à leur tenue extérieure, nous jugeons les Anglais sévèrement, ils nous le rendent avec usure. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils disent de nous ce que nous disons des Italiens, que nous n'avons jamais l'air d'être habillés naturellement, mais occasionnellement, c'est-à-dire endimanchés. Ils nous reprochent aussi l'abus des étoffes *voyantes*. A les en croire, un Français *convenablement* vêtu porte un habit bleu barbeau, à boutons d'or, un gilet bariolé de rouge et de vert, un pantalon lilas ou bleu azur tendre, et un chapeau

gris à bords énormes. Cet agréable cavalier a trois bagues à chaque doigt, deux chaînes en sautoir et une grosse canne à pomme d'or ciselée (1). Messieurs les Anglais ont-ils jamais rencontré chez nous de personnages de cette espèce? Nous en doutons fort; mais l'aimable *comte de Grenouille* d'autrefois était usé et il fallait bien quelque chose pour le remplacer (2).

Le croirait-on jamais? messieurs les *ruler* du *Quarterly* font une satire à peu près aussi amère de la mise de nos femmes qu'après tout leurs femmes copient; ces critiques, il est vrai, tombent à cette occasion dans de singulières bévues; ils citent, par exemple, Mme Récamier comme une rivale de Mme Lehon, beauté à la Rubens de *première eau*, disent-ils (*a Ruben's beauty of the first water*), et ils font dire à une femme du monde par un de ses admirateurs qu'elle est *tirée à quatre épingles*. Nous ne conseillerions pas à messieurs les dandies du *Quarterly* de faire beaucoup de compliments de cette espèce à nos femmes à la mode, s'ils voulaient réussir auprès d'elles. Ils sont mieux inspirés, lorsque, comme exception au mauvais goût national, ils citent des noms en tête desquels nous ne sommes nullement surpris de trouver celui de Mme la comtesse de P***, et non pas la *duchesse*, comme ils disent; si Mme Lehon est une beauté à la Rubens de première eau, Mme la comtesse de P*** est, selon ces messieurs, une beauté aérienne de l'ordre des sylphides, *sylph like order*.

Messsieurs les critiques auraient dû s'arrêter là, et ne pas s'étendre si longuement sur les caprices *fascinateurs* de la toilette de nos belles dames : ils ne se fussent pas exposés à prêter à rire même à nos ouvrières en modes en faisant de lourdes excursions dans leur domaine, en parlant, par exemple, de ces rubans d'*une véritable couleur de succès,* qu'ils prétendent imaginés par elles.

Rien admirer, *nil admirari*, est un précepte du stoïcisme

(1) *Quarterly review*, t. LIX, 1837.

(2) Voir les comédies de M. George Colman, entre autres, *Ply by Night*. Cette pièce se jouait sous l'empire; ce comte de Grenouille, ancien émigré, toujours saluant, toujours sautillant, faisait la plus singulière figure entre le général *Bastion* et le colonel *Redoute*.

auquel il faut savoir être souvent fidèle dans le cours de la vie. Cependant, dans la société des femmes, cette règle souffre des restrictions; avec elles, il faut non-seulement savoir admirer, mais encore savoir se récrier, tomber en extase, s'enthousiasmer; l'abandon dans ce cas est de la haute politique.

Les Chinois ont un code de politesse et de courtoisie qui ne renferme pas moins de trois mille articles. Tout est prévu et réglé minutieusement par ce code; la manière de se saluer, de faire des visites et des présents, d'écrire des lettres, de manger, de dormir même. Ces règles ont force de loi, et des voyageurs assurent qu'il existe à Pékin un tribunal dont les principales fonctions sont de veiller à l'observation de ses lois. L'ouvrage de M. Asteios pourrait être regardé comme un projet de code du même genre; la mode a donné à beaucoup de ses préceptes force de loi, et le tribunal qui veille à l'observation de ces lois, c'est l'opinion. Montesquieu ne dirait donc plus aujourd'hui que les Anglais sont si occupés qu'ils n'ont pas le temps d'être polis. M. de Lauraguais n'ajouterait pas, assez brutalement, qu'il n'a trouvé en Angleterre de *poli* que l'acier. L'étiquette est un raffinement de la politesse. Mais ce minutieux raffinement mène tout droit à la puérilité, et, s'il faut tout dire, à la sottise, tous ces frivoles et pesants esclaves de la mode. Chacun d'eux attache une si extrême importance à des misères, qu'ils finissent par se croire importants. Cette haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes les rend susceptibles, ombrageux et insociables. « Les provinciaux et les sots sont toujours prêts à se fâcher, et à croire qu'on se moque d'eux, et qu'on les méprise, a dit La Bruyère; il ne faut jamais hasarder la plaisanterie même la plus douce et la plus permise qu'avec des gens polis ou qui ont de l'esprit. » Eh bien! la plupart de ces cavaliers, qui se disent accomplis (*perfect*) et qui se conforment si religieusement aux exigences de l'étiquette, sont un peu provinciaux, je n'ose dire plus. Voyez plutôt leur prodigieuse susceptibilité. Par-delà le détroit, l'amour-propre individuel est aussi intraitable que l'amour-propre national. Chez le Français, l'amour-propre individuel est vain, communicatif et quelque peu impertinent; chez l'Anglais, il est grossier, taciturne et facilement insolent. C'est dans ce pays surtout que les grands se défendent par leur grandeur et que les petits vous

repoussent par le *qui vive* (1)? M. Asteios fait souvent, sans peut-être s'en douter, la satire la plus cruelle et la plus amusante de cet amour-propre de l'individu. C'est peut-être pour cela que son petit livre a eu un si grand succès, chacun a reconnu son voisin dans le personnage ridicule et guindé dont on lui présentait l'image, et s'est bien gardé de se reconnaître soi-même.

Nous avons passé en revue les chapitres les plus importants de ce code de politesse, nous négligeons donc une foule de préceptes secondaires concernant la toilette, les rencontres, la danse, les présents, les lettres, les domestiques, les voyages. Les paragraphes sur les fumeurs ne manqueraient peut-être pas d'à-propos; nous éviterons néanmoins toute excursion entre la pipe et le cigare; nous ne mènerons pas non plus le lecteur dans les salles de bals publics, et nous nous garderons bien de lui recommander, s'il était tenté de danser, de remuer seulement les pieds et les jambes et de ne pas faire aller son corps de droite à gauche, *to and fro;* nous ne lui dénoncerons pas non plus comme un des plus grossiers manques d'usage le caprice qu'il pourrait avoir de danser une fois par hasard avec sa femme; nous aimons mieux le conduire à table et nous asseoir à ses côtés.

Le fameux docteur Johnson avait coutume de dire que l'heure la plus intéressante et la plus importante pour tout être civilisé était celle du dîner. Cette heure a sans nul doute beaucoup plus d'importance à Londres qu'à Paris; on en sent davantage tout le prix, on l'emploie plus consciencieusement, on la prolonge avec bien plus de satisfaction. L'auteur anglais a judicieusement proportionné l'étendue et la solennité de ses conseils à la gravité de son sujet. Le chapitre de *la Table* est donc l'un des mieux *digérés* de son livre. Ses préceptes ont tout le piquant que comporte la matière. Ses observations ont surtout une sorte de délicatesse savoureuse et pénétrante tout à fait convenable en pareille occasion. Le grand théoricien n'oublie rien. Il nous fait remarquer d'abord fort judicieusement que, pour dîner dehors, il faut préalablement être invité. L'espace

(1) La Bruyère, chap v.

de temps qui doit séparer l'invitation du dîner varie en proportion de la solennité de la cérémonie, de deux jours à deux semaines. Quand les convives sont assemblés, s'il y a un retardataire, il est du dernier mauvais goût de lui adresser le moindre reproche. Vous devez toujours supposer qu'une affaire importante ou un événement imprévu ont été causes de ce retard. Dans l'instant qui précède le passage du salon dans la salle à manger, la conversation ne doit pas languir; elle doit surtout être d'une nature légère et gaie. On évitera soigneusement les récits d'aventures tragiques. C'est vouloir de gaieté de cœur troubler d'avance les importantes fonctions de la digestion de vos compagnons de table, que de leur raconter, par exemple, que lord Godolphin, dans un moment d'humeur noire, a saisi un rasoir qu'il avait sous la main, et s'est coupé la gorge de l'une à l'autre oreille; que M. Slick a été étouffé par un beef-steak coriace, et qu'on l'a enterré le matin même.

Il n'est pas possible d'exposer ici toutes les exigences de l'étiquette anglaise avant, pendant et après le repas. La question des préséances donne, à elle seule, occasion à des difficultés de plus d'une espèce.

Ces préséances sont de terribles pierres d'achoppement pour un maître de maison dans cette aristocratique société anglaise. La question des préséances agite même la société démocratique américaine, où les colons anglais ont apporté leurs préjugés et leurs vanités. Un officier de marine d'un grade élevé racontait qu'en Amérique il avait entendu une jeune miss s'écrier, en coudoyant une de ses compagnes, qui passait avant elle du salon dans la salle à manger : — Que faites-vous donc, miss Lennox? vous m'étonnez : les Malcolm sont du sang royal de l'Écosse; ils ont le pas sur vous!

Cette affaire des préséances réglée, le maître de maison qui veut faire noblement, courtoisement, et surtout correctement les honneurs de sa table, a encore bien des conditions à remplir. Sa grande occupation doit être de mettre chacun à son aise, de prévenir les moindres désirs de ses convives, de faire, en un mot, qu'ils soient aussi satisfaits que possible des personnes et des choses. Les manières d'un hôte qui veut rester irréprochable doivent être franches et aisées; il doit posséder une connaissance du monde qui le mette au-dessus de toute

surprise, un calme d'esprit que rien ne puisse troubler, et une science de disposition que rien ne puisse égaler. Pour réunir convenablement les autres, il commencera par s'oublier tout à fait, il sacrifiera tout désir de briller ; il y a plus, il ne sera aimable et séduisant que jusqu'à un certain degré, c'est-à-dire de manière à ce que son amabilité et son esprit n'éclipsent jamais l'amabilité et l'esprit de ses convives. Il doit s'occuper d'eux sans agitation, sans affectation, et les écouter sans prendre des airs de protection ; il doit encourager les timides, rompre le silence qui menacerait de s'établir, diriger la conversation sans l'accaparer, et par-dessus tout éviter de l'imposer. Il doit enfin posséder un imperturbable sang-froid, de façon à ce que, tandis que sa parole se mêle à celle de ses convives et que son esprit tient tête au leur, il voie tout et dirige du geste le service dans ses plus secrets détails. » Celui qui réunit toutes ces qualités inappréciables est en vérité plus qu'un mortel ! » s'écrie avec une emphase comique le grave historiographe de l'étiquette.

Notre auteur recommande la même aisance aux conviés qu'à leur hôte. La tenue de l'homme dans une situation si délicate, au milieu de tant de petits devoirs à remplir, de tant de petites formalités à observer, dénote aussitôt le plus ou moins de perfection de son éducation sociale. La table est la pierre de touche de l'homme comme il faut.

M. Asteios nous déroule avec une gravité comique le détail des devoirs et obligations de l'être civilisé qui s'assied à table en compagnie de ses semblables. Nous n'extrairons de cette longue et puérile momenclature que ces recommandations caractéristiques qui s'appliquent plus particulièrement à la société anglaise, ou que distinguent leur naïveté ou leur ridicule. L'être civilisé, autrement dit homme comme il faut, doit, en s'asseyant à table, se *rassembler* de façon à occuper le moins de place possible. Chaque fois qu'il allonge le bras, il doit se rappeler qu'il a devant lui une assiette plus ou moins remplie, et à sa droite et à sa gauche un bataillon de verres et de flacons qu'il doit éviter de culbuter. S'il boit, ce ne doit être qu'après avoir salué une des dames présentes et lui avoir offert le vin. Si on lui propose un *toast*, il doit toujours l'agréer. Lui proposât-on cent défis (*challenge*) de cette espèce, il doit les

accepter tous les cent, quitte ensuite à en crever. Qu'il se rappelle en découpant qu'il a des voisins, et en se servant qu'il n'est pas seul. Les couteaux sont faits pour couper; l'homme comme il faut ne se servira donc jamais de la lame pour porter ses aliments à sa bouche : cette dernière recommandation concerne spécialement les compatriotes de l'auteur qui, en grande majorité, se servent encore de fourchettes de fer à deux dents (*stell fork*). Il est certains mets qui doivent être mangés avec les doigts; ce serait un manque d'usage d'employer la fourchette pour les porter à la bouche. Une des questions les plus délicates, c'est de savoir si à propos de tel aliment on suivra la fashion d'Éden, ou si l'on se conformera aux habitudes de la vie civilisée. Une erreur en pareille circonstance a suffi quelquefois pour faire distinguer le laquais parvenu du gentleman, chacun sait l'histoire de cet aventurier de bas étage qui voulait se faire passer pour un homme de grande naissance, et que le cardinal de Richelieu démasqua à la suite d'un repas où il lui avait vu manger des olives avec une fourchette.

Les Anglais attribuent une si ridicule et si excessive importance à toutes ces minuties, que chez eux non-seulement l'étranger, mais encore le provincial, l'Écossais ou l'Irlandais, courent toujours grand risque de renouveler l'indicible horreur, la colérique stupéfaction, qu'au dire de Boswell, son naïf historiographe, Johnson éprouva en voyant je ne sais quel personnage prendre avec les doigts un morceau de sucre et le mettre dans sa tasse. Faites après cela l'inventaire d'une salle à manger anglaise quand les dames se sont retirées, et comprenez si vous pouvez cette inexorable délicatesse.

C'est après le départ des dames que les flacons circulent avec plus de vivacité. Si l'on vous offre de différentes espèces de vins, dit à ce propos notre auteur, vous devez déclarer une préférence; si vous paraissiez indifférent, on ne manquerait pas de croire que vous n'êtes pas accoutumé à boire du vin. En aucune circonstance et quelles que soient vos habitudes particulières, vous ne devez parler d'*ale,* de *porter* ou de toute autre espèces de ces grossières mixtures qu'il faut laisser aux tavernes. Cette proscription de l'ale et du porter remonte à l'illustre Brummel. Ce grand régulateur de la fashion l'avait formulée

dans les termes suivants : « *A gentleman never* MALTS *he* PORTS. »

A table, ce que nous appelons des *façons* est formellement réprouvé par l'auteur anglais. Nos pères, dans les habitudes de la vie, s'étudiaient surtout à mettre le cérémonial en évidence; nous nous appliquons, dit-il, à éviter tout ce qui en a seulement l'apparence. Il y a une cinquantaine d'années, la personne bien née, nous dirions aujourd'hui bien élevée, à qui l'on faisait une première politesse, se croyait obligée de la rendre à l'instant. Accepter un morceau que le voisin vous offrait sans le presser chaleureusement de le garder pour lui-même, c'eût été manquer d'usage et se déclarer son inférieur sur le chapitre de la courtoisie. Les Anglais, amis du comfort, ont mis bon ordre à des abus si fâcheux. Ils ont supprimé toutes ces vaines dépenses de cérémonial; peut-être même ont-ils poussé la réaction un peu loin ; s'occuper de soi d'abord, de sa voisine ensuite, de son voisin jamais, tel est en résumé le cérémonial en usage aujourd'hui chez des convives anglais.

On a dit avec raison que la véritable politesse était de la bienveillance dans les petites choses; sous prétexte de se mettre à l'aise et de bannir les formalités gênantes de la vieille politesse on a détruit jusqu'aux apparences de cette bienveillance réciproque. Aujourd'hui ce système de politesse simplifiée tend à s'appliquer à tout. Aussi, en Angleterre comme chez nous, la société, depuis un demi-siècle, a-t-elle beaucoup perdu de sa légèreté séduisante et de son brillant. Il y a soixante ans, on était tout au *paraître*. Ce que l'on appelle le *monde* s'est fatigué de ce bonheur tout extérieur qui par son exagération même entraînait à sa suite une gêne énorme. Peu à peu on a renoncé à tout ce qui ne se faisait que pour les autres; le cérémonial est devenu égoïste; chacun a rapporté tout à soi. De là cette révolution dans l'étiquette, qui supprime tout mouvement superflu, toute pompe inutile. La gêne n'a fait toutefois que changer de nature, et n'est pas moindre. A quoi tendent en effet toutes ces nombreuses prescriptions que renferme le petit volume de M. Asteois? à l'abolition presque complète du cérémonial extérieur dans toutes les circonstances présumables où l'homme se trouve en relation avec son semblable. Mais, tout soigneusement dissimulé que puisse être le cérémonial, il n'en

existe pas moins et avec plus de complication peut-être. La connaissance parfaite en est même d'autant plus difficile, que la lettre en est plus cachée. Cette perfection tacite ou négative de manières que la mode exige de ses adeptes est peut-être plus difficile à acquérir que la perfection apparente d'autrefois. Il y a plus : dans certaines occasions, le cérémonial, en paraissant se simplifier, s'est compliqué. Le salut de la tête, de la main, du regard ou du corps entier, a remplacé, selon les circonstances, la simple révérence d'autrefois ; mais encore faut-il une certaine étude pour bien connaître chacune des situations auxquelles ces diverses manières de saluer sont convenablement appropriées.

C'est donc tout à fait à tort que des observateurs superficiels ont prétendu qu'en Angleterre, dans la vie commune, la politesse entre hommes avait été abolie comme le cérémonial, et que le peu qui en subsistait encore avait été réservé pour les femmes. La *gentility* n'est qu'un vain mot, ajoutent-ils, et les hommes tendent à se rapprocher le plus possible de l'État de nature ; voyez plutôt ces fins de dîners d'où les femmes sont exclues, les parterres de théâtre, ou bien encore les séances de la chambre des communes. De ce sans-gêne à l'état de nature il n'y a qu'un pas. Ces critiques sont tombés dans une erreur grossière parce que leur observation s'est arrêtée à la surface ; s'ils eussent pénétré plus avant, ils eussent reconnu combien ce sans-gêne apparent cachait d'art, combien ces mots *cela se fait, cela ne se fait pas,* étaient toujours sans appel ; ils eussent été effrayés de la multitude de règles minutieuses et d'obligations essentielles auxquelles cet homme, qu'ils croyaient si voisin de l'état de nature, était encore soumis. Le livre de M. Asteios nous montre quelques-uns des fils les plus apparents qui font mouvoir en Angleterre cette triste marionnette qu'on appelle homme ; combien en est-il encore que leur ténuité dérobe à la vue, et qui pourtant n'exercent pas une influence moins directe sur chacun de ses mouvements ! Ce sont comme autant d'à peu près d'actions et d'à peu près d'idées nécessaires à la perfection de cette politesse froide et concentrée qui procède surtout des nuances. L'Italien qui ne vous aborde jamais sans vous saluer jusqu'à terre et sans épuiser le vocabulaire des soumissions et protestations, est certainement

plus près de la nature que l'Anglais qui siége dans la chambre des communes son chapeau sur la tête, et qui salue son voisin d'un mouvement de la tête ou de la main. Chez le premier, la forme seule est altérée; chez le second, la forme, le fond, l'être tout entier, ont subi une modification radicale.

Ces observations s'appliquent surtout à l'Anglais homme du monde; elles n'atteignent pas l'immense majorité de la nation. Autant l'homme de la caste supérieure tend à s'éloigner de l'état de nature, autant celui de la caste inférieure tend à s'en rapprocher. Le besoin, ce grand niveleur, comble chaque jour l'abîme qui sépare l'artisan du sauvage. L'obligation où se trouve l'homme du peuple de s'occuper sans relâche des moyens de subsister, tend à l'abrutir. Cette obligation est en effet l'une des conditions les plus mortifiantes auxquelles l'homme puisse être soumis. Elle rabaisse prodigieusement l'orgueil de ce vermisseau qui prétend que Dieu l'a créé à son image. Un philosophe ironiquement misanthrope faisait remarquer, vers la fin du dernier siècle, que dans le nord de l'Amérique il fallait souvent qu'une image de Dieu courût cinq ou six lieues pour avoir à dîner. Si ce philosophe avait vu à quelles terribles extrémités cette image de Dieu est quelquefois réduite, de nos jours, dans certaines cités manufacturières des trois royaumes, non pas pour avoir de quoi dîner, mais pour ne pas mourir de faim, sa pitié moqueuse se serait changée en effroi. Ces gens-là ont déjà bien assez à faire pour tâcher de vivre, sans aller encore s'occuper du grand art de *savoir vivre.*

Un jour le marquis de Chimène, grand seigneur bourru, arrive chez le comte de Thiars, jurant, tempêtant, et se plaignant d'un coup de pied que son cheval venait de lui donner. — Que ne le lui rendais-tu? lui répliqua tranquillement le comte. Tout brutal qu'il était, le marquis partit d'un éclat de rire.

John Bull ne rirait pas si on lui faisait le même reproche que le comte de Thiars. John Bull passe cependant sa vie à se plaindre des coups de pied que chacun lui donne : coups de pieds de grand seigneur, de financier, de légiste, de *policeman,* et même de procureur. Ces messieurs sont autant de compatriotes, et c'est par esprit de nationalité que John Bull est si patient. Mais que *Jonathan* lui montre les dents, que *M. le*

comte de Grenouille se permette un bon mot, et vous verrez dans quelle terrible colère John Bull se mettra, répondant à une plaisanterie par un gros mot, à une chiquenaude par un coup de pied. John Bull, dans ce cas, est trop bon patriote pour garder les formes, et s'il se pique de politesse et de courtoisie, c'est rarement avec l'étranger. Nous ne sommes plus aux beaux jours de Fontenoy, quant au fort de la bataille MM. d'Albermale, de Campbell et de Churchill faisaient échange de politesse avec MM. de Chabannes et de Biron, que MM. les officiers des gardes anglaises saluaient chapeau bas MM. des gardes françaises, qui leur rendaient leur salut, et que milord Charles Hay leur criait : — Messieurs, tirez les premiers!

FRÉDÉRIC MERCEY.

LA JEUNE

ET

LA VIEILLE BAVIÈRE.

Je ne connais pas l'Espagne, et c'est là mon regret; mais si, résumant l'esprit de toutes les peintures différemment animées qu'on nous en rapporte, j'écrivais quelque jour l'introduction suivante : « Il est un pays étrange, où une même lassitude paraît abattre les personnes et les choses, l'homme et la nature; où le soleil ne se lève chaque matin que sur des pierres amoncelées et sur des populations abâtardies; où une activité factice et une civilisation superficielle déguisent maladroitement ces lambeaux de mœurs féodales cousus au vieil étendard de la tradition catholique; où l'aridité du sol et l'inexpérience de la culture ne sont pas rachetées, comme en Italie, par la douceur du climat, et, comme en Prusse, par la fièvre de l'industrie; où la société est dévote et voluptueuse, remuante et casanière, sentimentale et magnifique; où les femmes sont belles de race, généreuses d'instinct, aimables de cœur, communes d'éducation; où l'art se propage curieusement, mais lentement, à travers de mystiques entraves et au milieu de préjugés nationaux; où la liberté enfin, définie par des poëtes et commentée par des moines, existe dans les mots plutôt que dans les faits, » on ne manquerait pas de s'écrier : Un tel pays,

c'est l'Espagne! A quoi je répondrais tristement : C'est la Bavière.

Cette singulière partie de l'Allemagne ressemble à Juliette se réveillant fort engourdie dans le souterrain des Capulets, et ne sachant trop, à la vue de leurs monuments funéraires, ce qu'elle doit penser, de la réalité de sa mort ou du mensonge de sa nouvelle existence. Si les herbes qui croissent dans les rues et craquent sous le pied des chevaux, si les murailles qui ont remplacé les arbres ne prévenaient pas le voyageur que la ville succède à la campagne, au milieu de ces déserts et avec ce silence, on se croirait encore sur la grande route, et quelle route! De longs méandres sablonneux, tantôt uniformément plats comme dans le cercle de l'Isar, tantôt péniblement accidentés comme dans le cercle de Rézat; une végétation grise, *pouilleuse*, qui paraît manquer de terre franche plutôt que de bras intelligents et de semailles réglées; une rareté inouïe d'êtres pensants et ruminants; des hôtelleries propres, souriantes, mais vides et pauvres, qui se restaurent du touriste, au lieu de le restaurer lui-même; une nourriture aussi élémentaire en théorie que monotone en pratique (du pain au fenouil, de la soupe au safran, de la bière résineuse et du houblon fricassé!); des villages moitié chaumières, moitié citadelles, où les bestiaux broutent sur des parapets et les pasteurs dans les fossés, où le chien niche dans des barbacanes quand il ne pend plus aux contreforts; des ponts-levis scellés dans le chemin couvert par la mousse et l'orge; des châteaux fermés, des églises ouvertes; un mélange frappant de solitude et d'insouciance, de retraite et d'abandon; des fontaines sans eau, des calvaires sans dieu, des tombeaux sans morts; mais partout et surtout — des ruines.

Les ruines d'un pays offrent généralement le caractère de son histoire. Je ne suis pas de ces voyageurs prétentieusement mélancoliques dont la muse pleureuse se complaît au spectacle de la destruction pour la destruction elle-même. Cependant tout débris est une empreinte, et, à ce titre, il n'y en a pas de plus vigoureusement tracée que la vieille Bavière, l'antique Vindélicie. Les annales se font avec des monuments, les monuments avec des générations et des pierres. Mais la Bavière a-t-elle une histoire? Chronologiquement parlant, rien qui vaille

un livre, pas de nationalité suivie ; accessoirement, la plus pittoresque et la plus individuelle des histoires, une sorte de long orage d'où jaillissent quatre éclairs, Charlemagne, Luther, Gustave-Adolphe et Napoléon. Ce sont des pages obscures, mais gigantesques, des édifices dont le nom même est ignoré, où la gloire peut-être ne trouve pas d'écho, et néanmoins des murailles indestructibles qui ont conservé des larmes et du sang. Il ne reste plus qu'à s'imaginer Hans von Schweinichen, le chevalier errant du XVI[e] siècle, cheminant à la suite du duc Henri de Leignitz et parmi les évêchés rivaux de la Bavière dont sa plume chevaleresque nous a légué de si naïves peintures. Ce tableau de la société de la ville impériale d'Augsbourg en 1576 n'est certes pas flatté :

« C'est l'usage ici, dit le Gil Blas silésien, que dans un bal la danse soit ouverte par un seul couple d'abord, homme et femme, habillés magnifiquement de longues robes rouges bordées d'hermine blanche. Ils exécutent la figure entière. Viennent après les divers couples, qui font successivement, deux à deux, la même figure que les premiers danseurs ; et si, durant le pas, il prend envie à deux personnes d'un couple de s'embrasser l'une l'autre, la politesse veut qu'à l'instant toute l'assemblée suive leur exemple. Les jeunes gens n'ont qu'un but, dès qu'ils mettent le pied dans le bal, c'est de faire que les premiers danseurs s'embrassent le plus souvent possible, afin de se procurer le moyen d'embrasser à leur tour les dames qui leur tiennent au cœur. On va même jusqu'à proposer de l'argent au couple chargé d'ouvrir la danse, et pour mon compte, avec un demi dollar, je me suis ménagé une charmante accolade. Il faut dire aussi que le partner était mon premier page, qui devint pour la soirée, par le fait, mon seigneur et maître. Étonné de sa présence en si haute compagnie, je lui demandai sévèrement par quelle voie il y entrait. Mon page me répondit qu'ayant su que les plus belles dames avaient des projets sur moi, et qu'elles étaient capables de tout, ce bruit l'avait tellement effrayé, qu'il s'était promis de ne pas me perdre de vue. Et je l'avoue : ces femmes me parurent divines. Vêtues de damas blanc, chargées de chaînes et de bagues, elles cherchaient avidement à plaire. Éparses, au nombre de soixante, dans une salle haute et large où étincelaient l'or et l'argent, on aurait

juré, à les voir si gracieuses et si causeuses, qu'elles s'entretenaient des plaisirs de la vie céleste sous les lambris étoilés du paradis... »

C'était l'époque où les bourgeois d'Augsbourg faisaient concurrence aux nobles de Venise. Entrepôt des marchandises d'Anvers, la cité impériale mettait ses comptoirs presqu'au-dessus du livre d'or de la république. Alors le bruit sinistre du cornet, les dés roulant, avec la fortune et la vie des joueurs, sur des tables de marbre et des incrustations en mosaïque, retentissaient jour et nuit derrière ces hautes fenêtres aux balustres ciselés de cuivre, le long de ces terrasses dont Albrecht Dürer, Rubens, Van-Dyck, Carlo Dolce et les Carraches, ont enjolivé les arceaux de fresques éblouissantes. Alors le luxe y tenait de l'Orient, la débauche de l'Asie, et les femmes des marchands épousaient des césars. Le comte Herberg mariait sa fille et lui donnait deux tonnes d'or : ce qui était peu ; ou bien le tisserand Fugger, le Rotschild de ce temps fabuleux, prêtait un million de florins à Charles-Quint, et brûlait la quittance dans un feu de bois de citronnier. Cela ne surprit personne, excepté l'empereur. Quel jour que celui où, en 1530, les princes protestants de l'empire lurent à Charles-Quint la *confession* d'Augsbourg ! où, en 1632, Gustave-Adolphe entra, l'épée nue, dans la ville, à la tête d'une armée suédoise ! où, en 1687, cette même cité réunit les souverains de l'Allemagne dans une ligue fameuse contre Louis XIV ! Ces trois journées ont eu également pour théâtre l'hôtel de ville actuel, cette salle plafonnée en chêne de Pologne, pavée en marbre ; elles ont eu d'ailleurs pour témoins ces mêmes femmes si ardentes au jeu, à la danse et à la volupté ; ces mêmes marchands orfèvres qui ne sortaient qu'environnés de torches, tant les rues d'Augsbourg sont obscures et tant ils portaient de diamants à leurs pourpoints. Voilà comment l'histoire de la Bavière est une grande histoire, et pourquoi ses ruines sont après tout d'immenses ruines. Plus heureuse peut-être encore, la Bavière, de l'immortalité de ses femmes, que de la poétique vieillesse de ses monuments ! Car on peut dire de ce rare pays ce que disait de l'amour même, Ovide exilé :

Sæpè viri fallunt ; teneræ non sæpè puellæ !

Depuis Plechtrud, belle-fille de Pépin d'Héristall, qui maintint si vaillamment le trône d'Austrasie comme tutrice du roi mineur Theuodald, jusqu'à la duchesse de Leuchtenberg, qui partagea si noblement les fortunes diverses du prince Eugène Beauharnais, toutes les femmes de la Bavière ont décrit dans la nuit de l'histoire germanique, une courbe lumineuse et providentielle. Je ne sache pas, entre le Danube et l'Isar, de pierre votive où la cape d'une sainte et le manteau d'une châtelaine ne soient mêlés au blason du fondateur, quelquefois aux emblèmes de l'ouvrier. Entrez-vous à Freysing, sur la route de Munich à Ratisbonne? de blondes filles vous jettent de côté un regard malin tout en pressant avec orgueil leurs cruches ébréchées autour d'une magnifique fontaine consacrée à la Vierge. C'est que là, aux quatre coins du piédestal, sont agenouillés pieusement les quatre symboles de la puissance terrestre, en politique, en catholicisme, en morale et en sociabilité : un empereur, un évêque, un moine et une femme. Nous parlions tout à l'heure d'Augsbourg ; mille voix gémissantes, invisiblement promenées dans l'air depuis deux siècles, y racontent la légende de la belle Philippine Welser, de cette grisette de Burgau, dont le portrait roturier ne brille pas moins d'un éclat tout impérial au musée de Vienne, qui épousa un archiduc fort amoureux, et cependant mourut, victime des jésuites, de la mort d'Octavie, les veines ouvertes dans un bain. On voit à Straubing, dans le cimetière de Saint-Pierre, au quartier Alt-Stadt, un tombeau de marbre rouge, où dorment les os d'Agnès Bernauer; celle-ci était fille d'un *baigneur,* profession déshonorante dans la vieille Germanie. Moins heureuse que Philippine, Agnès fut précipitée du haut d'un pont dans le Danube, pour avoir épousé secrètement l'héritier du duché de Bavière ; mais le peuple a fait d'elle une sainte, et le comte de Torring Seefeldt l'héroïne d'une tragédie que l'événement a rendue nationale malgré l'insuffisance du poëte. Ce sont de tels monuments qui m'expliquent la fondation galante du roi Louis au musée de Munich. La galerie des *belles femmes* de la Bavière est un exemple du pouvoir moral que retient le sexe, même dans un pays où la royauté peut et ose tout.

Mais que parlons-nous de femmes ! Je me suis proposé de peindre des antiquités. En Bavière, contrée de mœurs calmes

et d'études archéologiques, on comprendrait qu'un sujet entraînât l'autre ; car les traditions y perpétuent la beauté de la race, et il n'est pas d'édifice, jeune ou délabré, auquel ne soit confié par le symbole ou dans l'inscription le souvenir de cette gloire nationale. Un fait récent prouve à quel point on a souci de l'idéal dans la religion des débris et dans le panthéisme des ruines, qui peuvent là se confondre, sans impolitesse, avec le culte des femmes. Il y a quelques mois à peine, Schwanthaler a terminé à Munich un groupe colossal qui doit prendre place dans l'intérieur du Walhalla. C'est une représentation de la bataille de Teutoberg, où Arminius prit trois aigles à l'empire romain; le plus grand désastre que la maîtresse du monde eût subi depuis le massacre de Crassus par les Parthes. Il semblerait que le choix d'une pareille épopée répondit surabondamment à tous les désirs du statuaire, à toutes les exigences du public. Effectivement, qu'espérer de mieux d'un groupe et d'un artiste que la consécration de la plus ancienne auréole guerrière de l'Allemagne? Pour peu que vous en doutiez, rappelons d'abord l'admirable description de cette bataille de Teutoberg par M. le docteur Heinrich Lüden, de Gotha :

« ... Les Romains, repoussés en tête, coupés au centre, assaillis par derrière, déconcertés par l'imprévu de l'attaque et les ambages du terrain, luttant dans le creux d'une vallée contre le nombre et l'impétuosité des charges furieuses d'Arminius, aveuglés par l'épaisseur des arbres séculaires de ces sombres forêts de la Luppia, par une pluie intense, par les raffales d'une tempête, et d'ailleurs aussi épuisés de faim qu'involontairement frappés d'une terreur superstitieuse, les Romains virent s'abaisser peu à peu et disparaître enfin le jour, au-delà du défilé, sans que la plus petite chance de salut, dans cette horrible extrémité, vînt soutenir leurs efforts surhumains et leurs armes défaillantes. Leur camp était inachevé, mais Arminius dédaigna de donner l'assaut durant la nuit à des fortifications ouvertes : les Germains sentaient que leur proie ne leur échapperait pas. Le lendemain matin, lorsque les légions se présentèrent au bord de l'enceinte, une attaque générale les surprit de tous côtés. Le grand Arminius, ce héros de vingt-six ans, se tenant debout sur une éminence d'où ses regards embrassaient toute l'armée romaine, dirigeait du geste et de la voix la tac-

tique de ses guerriers, le *coin* irrésistible des bataillons germains. Épouvantable combat! Les légions, réduites au désespoir, se cramponnaient avec rage à la dernière de leurs possessions sur cette terre hostile, à la vie ; les Germains, enflammés par la haine, leur arrachaient décidément, avec la frénésie d'un peuple barbare, la première des jouissances humaines, la liberté ; les uns et les autres dominés par la plus passionnée de toutes les résolutions qui puissent exaspérer des races antipathiques et des origines contraires. Et c'étaient les Romains, les fils de la ville éternelle, ici! Et c'étaient les Germains, ces mystérieux enfants du nord, là! En bas, les hurlements de la souffrance, le râle de l'agonie; en haut, le cri de la bataille, l'allégresse de la victoire; les deux armées d'ailleurs balayées, noyées, enterrées successivement par des trombes de poussière et des avalanches d'eau. A la fin, Varus fut blessé. Les membres tordus par la douleur, l'âme navrée par le sentiment de cet immense désastre, mais aussi, puisant dans sa nature toute romaine et dans une vertu fièrement héréditaire, l'énergie et le sang-froid qui devaient glorifier une affreuse mort, Varus s'enfonça lui-même son épée dans la poitrine. Il y en eut qui suivirent son exemple; il y en eut qui devinrent fous à l'approche, à la nécessité de plus en plus horriblement évidente de cette immolation volontaire. Quelques-uns s'épargnèrent un suicide en se précipitant, les yeux fermés, sur les piques germaines. Céjonius, l'un des préfets de camp, aurait volontiers demandé la vie en rendant ses armes; Æggius, son collègue, le détourna de cette honte ; tous deux périrent saintement. Vala Numonius, lieutenant de Varus, essaya de fuir à la tête de la cavalerie; mais la mort, plus rapide, l'atteignit. Très-peu de ces infortunés se sauvèrent. Ce qui restait des légions, masse confuse, se laissait égorger. Mais, aussitôt que les Germains ne virent plus de glaives briller, on arrêta le carnage; les hommes désarmés furent faits prisonniers, et les soldats d'Arminius, se réunissant en foule immobile sur le champ de bataille, poussèrent à la fois un seul cri pour annoncer à leurs femmes et à leurs enfants que la patrie était libre(1)?...

(1) *Histoire des Anciens Germains*, par Heinrich Lüden (en allemand); Gotha, 1825-1830.

Assurément jamais tableau ne fut dans de meilleures conditions pour la statuaire. L'artiste de Munich ne manquait pas davantage des ressources de la tradition, de la magie locale des souvenirs. Non loin des sources de l'Enn et de la Lippe, près de Dethmold, et au pied du Teutoberg, la vallée se nomme toujours *Windfeld*, ou champ de la victoire, il est traversé par le *Rodenbecke*, ou bassin du sang, et par le *Knochenbach*, ou ruisseau des ossements qui rappelle ces lamentables débris trouvés six ans plus tard par les légions de Germanicus. A quelques pas de ce vallon est *Feldrom*, ou le champ des Romains; plus loin, dans les environs de Pyrmont, le *Herminsberg*, ou *Mont d'Arminius*, couvert des ruines d'un château qui porte le nom d'*Harminsburg*, et sur les bords du Weser, dans le même comté de la Lippe, on rencontre *Varenholz*, bois de Varus. Il est douteux que les tribuns du malheureux consul aient péri sur les treize rochers qui passent encore pour les autels sanguinaires des divinités germaines, à Pyrmont; c'est là un conte thermal. Dans ces forêts toutefois était cachée, du temps de Charlemagne, l'image fatidique du grand Irmensul, que les populations teutoburgiennes adoraient comme le maître du monde et sous les traits d'Arminius, en souvenir de la libération du territoire : le roi franc dut la profaner, la détruire même, pour que le prestige du héros passât sur le front de l'empereur d'Occident. Alors disparut de l'histoire cette colossale figure d'Arminius ou d'Irmensul, mais elle se perpétua dans la tradition orale, et, par une nouvelle métamorphose de son nom, le triomphateur de Varus, chanté dans les épopées allemandes sous le mythe d'Hermann le Chérusque, est dorénavant inséparable des monuments héroïques de toute la Germanie, de la Thuringe comme de la Bavière. Il n'était donc rien, dans leurs annales guerrières, qui convînt mieux à la poésie compréhensive du Walhalla des Germains modernes, et en vérité on ne conçoit pas ce qu'aurait oublié le ciseau de Schwanthaler, quand nous contemplons dans son groupe les dispositions suivantes.

Le moment choisi par le roi Louis et par le sculpteur est la dernière confusion de la déroute. Hermann se tient debout, au milieu du groupe, foulant à ses pieds les aigles et les faisceaux; à droite, reculent en désordre les légions; Varus se

poignarde; on voit un vexilaire soutenant d'une main le consul expirant, et de l'autre montrant en vain aux fuyards leurs enseignes désormais impuissantes. A gauche, s'avançent avec vivacité des guerriers germains; leurs corps à demi nus, ou ceints de feuillages et recouverts de peaux de bêtes, contrastent étrangement avec le fer des armures romaines. Sur le second plan s'élève un barde sa lyre à la main; il célèbre la victoire en des accords sauvages, tandis qu'une prophétesse, les cheveux épars, se précipite au combat en brandissant avec enthousiasme le tronçon d'une lance. Plus en arrière, domine la scène lamentable de ce drame passionné, la mort de Segeste, vieux Chérusque endurci, qui rend l'âme entre les bras de sa fille Thusnelda, la femme bien-aimée d'Arminius, et qui, semblable au gladiateur de l'antiquité latine, *consents to death, yet conquers agony!* — Telle est la bataille d'Hermann par Schwtanthaler, *Hermann-Schalcht.*

Eh bien, la ville entière de Munich, quand le sculpteur attaqua de son ciseau le bloc de marbre d'où sortit Thusnelda, la ville entière s'émut, non point à la mémoire de la grandeur romaine éternellement humiliée, mais à la plus douce pensée, que cette fière Germaine devait immortaliser, dans le même œuvre, la beauté typique et la piété conjugale des femmes de l'Allemagne. La cour s'en mêla, le roi vint au secours de l'artiste, et on chercha la plus belle personne de Munich avec autant de gravité administrative que s'il se fût agi de frapper le coin d'un grand homme pour quelque médaille commémorative du salut de la patrie. Cette galante prédilection de la Bavière ne suspend pas les droits de la critique. M. Schwanthaler n'ignore pas sans doute que Segeste, beau-père d'Arminius, était cependant un allié fidèle des Romains et qu'il avait lui-même vainement prédit à Quintilius Varus l'issue fatale de ses folles manœuvres dans le défilé de Teutoberg. Le statuaire, à cet égard, aurait pu consulter Strabon, Tacite, le professeur Mannert, Adelung, et enfin la chaleureuse analyse de M. Lüden. Est-ce la blessure, l'âge ou le remords qui tue le vieillard dans le groupe du Walhalla? Cette figure équivoque rend-elle hommage à la liberté allemande ou à la civilisation latine? On ne sait. J'aurais voulu, pour ma part, que l'Hermann-Schlacht rappelât indi-

rectement la férocité caractéristique des soldats d'Arminius qui coupaient, dit-on, la langue des Romains légistes en s'écriant : *Vipère, maintenant tu cesses de siffler!* Il est vrai que le symbole eût blessé le goût et la faconde, tout en ne flattant guère la patrie. Qu'il y a loin toutefois de la situation commune de Thusnelda, dans le groupe de Schwanthaler, à cet admirable tableau de Tacite, renfermé dans une ligne! — Thusnelda prisonnière fut conduite devant Germanicus; elle parut, les yeux baissés, *compressis intra sinum manibus, gravidum uterum intuens.* — Les flancs de Thusnelda portaient le fils d'Hermann : vengeance, pudeur, amour, gloire, patrie, le regard sublime de la femme et de la mère disait tout. Un sculpteur digne de Tacite aurait compris ce regard. Pourquoi d'ailleurs oublier dans ce groupe le désespoir d'Auguste et les paroles historiques : *Quintilius Varus, rends-moi mes légions!* — Et le fils d'Arminius, que Thusnelda mit au monde à Ravenne, qui figurait avec la belle Chérusque au triomphe de Germanicus, et qui mourut en Italie *ludibriis conflictatus,* ce que M. Lüden, naïf comme un Allemand, traduit par *abreuvé d'outrages*; ce pauvre enfant, proscrit et captif avant sa naissance, lui aussi, pourquoi l'oublier? Mais je m'arrête surpris et honteux; car M. Schwanthaler est le premier sculpteur de l'Allemagne, et je suis peut-être le dernier critique de la France.

Du reste, l'illustration d'Hermann par le roi Louis est d'autant plus méritoire que le Chérusque fut l'implacable ennemi des Marcomans; ces ancêtres Germains de la Bavière. Sous la dynastie mérovingienne, après la transformation des Germains en Francs, les provinces orientales formèrent le royaume d'Austrasie; elles étaient généralement habitées par les Franco-Germains, à l'exception de quelques colonies romaines qui se maintenaient sur la rive gauche du Rhin. Plus tard, l'Austrasie fut réunie, avec toute la monarchie des Francs, entre les mains de Clotaire II; les provinces orientales étaient alors gouvernées par des *maires du palais.* Quand Dagobert reçut en partage cette jeune royauté, deux hommes également remarquables, Pépin et Chrodoald, de la noble famille des Agilolfingas, s'y disputèrent l'influence politique; les ducs de Bavière étaient déjà exclusivement choisis parmi les membres de

cette famille. Chrodoald, jalousé par Pépin, fut sa victime; mais ses descendants ne restèrent pas moins en possession de l'hérédité ducale. On voit combien la Bavière tenait à la France avant que Charlemagne, né à Salzburg, opérât la fusion de toutes les dynasties et de toutes les races dans la sienne. A partir de cette époque, les ducs de Bavière n'ont d'importance historique, relativement à l'Europe, que sous la maison de Witteslsbach qui reçut le duché en fief, des mains de Barberousse, en 1180, dans la personne d'Othon. Ce fut le signal d'un agrandissement successif; le fils d'Othon, Louis, obtint de l'empereur Frédéric II le palatinat du Rhin, qu'il réunit avec la Bavière. On a pourtant fait valoir cette antique donation au congrès de Vienne. Othon l'*Illustrissime,* fils de Louis, partagea le pays entre ses deux fils : nouvelle source d'agrandissement territorial. Il donna le Palatinat avec la Bavière supérieure à Louis, et la Bavière inférieure à Henri. Les fils de Louis, Rodolphe et Louis, se partagèrent semblablement l'héritage; la Bavière échut au dernier, et au premier le Palatinat. Puis leur descendance se divisa en ligne de Louis et ligne de Rodolphe : la ligne de Louis s'éteignit avec l'électeur Maximilien-Joseph Ier, en 1777, et l'électeur palatin Charles-Théodore réunit de nouveau les deux moitiés du duché sous un sceptre unique. Charles-Théodore mourut sans enfants. Des cinq lignes palatines de Neubourg, Deux-Ponts, Sulzbach, Vohenstrauss et Birkenfeld, descendant toutes du comte palatin Wolfgang, de la ligne Rodolphine, mort en 1569, il ne restait que la plus jeune, celle de Birkenfeld. Maximilien-Joseph, duc de Birkenfeld, le plus jeune des enfants de son père, après la mort de son frère Charles, duc de Deux-Ponts, réunit enfin en 1799, sur sa tête, toute la succession de Bavière. C'est la maison régnante. Par cet aperçu rapide, il est facile de comprendre que, sans nationalité distincte, sans histoire suivie, sans traditions enchaînées, solidaires ou assises, sans profil tranchant sur la vieille physionomie allemande, la Bavière ait un passé incolore dans l'ensemble, mais remarquablement vierge dans ses détails, semblable en un mot à la contrée elle-même qui, au milieu d'un territoire uniforme et plat, recèle néanmoins des accidents heureux, des gorges alpestres, des sapinières danubiennes, et comme des surprises d'une nature pudique et inconnue.

De toutes les montagnes qui environnent la vallée célèbre de Salzburg, l'Untersberg est celle où planent les plus mystérieuses légendes de l'antiquité norique. C'est là qu'au dire du peuple, Charlemagne tient encore table ronde ; c'est là qu'il reviendra quelque jour, comme Frédéric Barberousse du Kyffhauserberg dans la Thuringe. L'évêque de Gurck, prélat de la famille de Salm, a fait construire au sommet du Gross Glockner, à huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer, un joli châlet nommé Salmshohe, où l'on surprend parfois de crédules pèlerins veillant la nuit, au sein des brumes, dans l'attente de ce grand événement. Je vis descendre un matin du Schlossberg des hommes enchaînés conduits par des soldats en uniforme autrichien; les prisonniers étaient des montagnards, revêtus du costume du pays. Au radieux aspect de la vallée de la Salza qu'on découvrait peu à peu sortant des brouillards, leur démarche devenait fière, et leurs regards mesuraient insolemment l'escorte. J'appris que le château était rempli de ces condamnés, qui sont des Tyroliens réfractaires, et n'ont jamais pu se résoudre à servir loin de leurs montagnes sous le bâton autrichien. Une telle fortune leur semble indigne des compatriotes de Charlemagne. Pareils aux chrétiens qui attendent à la dernière heure du monde le retour du Messie, les Allemands du midi attendent patiemment le retour d'un grand monarque, une période pleine de bonheur et de gloire. Ce rêve expliquerait à la rigueur la longanimité d'une population toujours séduite et toujours déçue. Il n'a rien d'absurde, car cette population se rappelle encore son unité germanique. Plus on sera libre en Allemagne, plus l'unité germanique passera des illusions de la philosophie dans le domaine de la réalité. C'est par suite de ces mêmes prestiges de la tradition que les Italiens luttent depuis si longtemps pour reconquérir la nationalité engloutie dans la chute du monde romain et de l'antiquité latine. Mais l'Italie n'est encore qu'une province de l'Autriche, tandis que la Bavière est un État presque indépendant.

« Si j'étais roi de Bavière, disait Napoléon à Maximilien, j'agrandirais Bamberg et je l'étendrais jusqu'au Mein. Cette ville aurait des eaux navigables, une citadelle au vieux Babenburg, et serait assise dans une plaine fertilisée. Elle se trouverait bientôt le centre géographique, commercial et militaire

de l'Allemagne, également distante de toutes les frontières, protégée circulairement par un diadème de montagnes, enfin placée au point d'intersection des routes marchandes du sud et du nord, de l'est et de l'ouest. Mais, avant tout, je joindrais le Mein au Danube par l'Altmuhl et le Regnitz qui tombe dans le Mein précisément à Bamberg! »

A l'heure où nous écrivons, cette pensée de Napoléon, prise à Charlemagne, entretenue par le roi Maximilien et reproduite par le roi Louis, convoque les publicistes et les économistes de l'Allemagne autour des berges du canal d'Erlangen. Bientôt s'ouvriront de providentielles écluses ; le Rhin et le Danube confondront leurs ondes, et il s'en faudra de peu d'années que les bateaux à vapeur aillent de Dordrecht à Vienne, de la Hollande en Hongrie. C'est pour consacrer la réalisation de la plus ancienne idée pratique des gouvernements successifs de la Bavière, que le roi Louis, invoquant à la fois les souvenirs de l'antiquité teutonique et les espérances de la Germanie industrielle, vient d'élever près d'Erlangen, sur un plateau qui domine le nouveau cours d'eau, un monument chargé de rappeler aux générations futures que, si la pensée du canal fut de tous les temps, son exécution date seulement de 1839. L'inscription même n'oublie pas que Charlemagne tenta vainement cette œuvre, et que le roi Louis en a vaincu les difficultés physiques, moyennant deux années de travail et dix millions de florins. A part cette vanité de poëte, le monument d'Erlangen est un digne hommage rendu à l'antiquité. Schwanthaler y a dépensé largement les plus heureuses inspirations de son ciseau. Une nymphe et un jeune homme, représentant le Danube et le Mein, sont couchés l'un près de l'autre ; ils renversent en souriant leurs urnes, ils mêlent leurs flots comme deux amants uniraient leurs vies, avec un échange de caresses mystérieuses et d'entretiens rêveurs. Toute la mélancolie passionnée de Jean-Paul, tout le symbolisme philosophique d'Overbeck revivent dans cette composition qui, par malheur, est en pierre à sablon (*sandstone*). Le Rhin, sous les traits d'un vieux fleuve à barbe longue et à tête chauve, tend une main cordiale à ces jeunes époux, dont il semble protéger les récentes amours. Deux figures allégoriques, le Commerce et la Navigation, complètent le groupe dont ils font ressortir, par l'austérité de leurs em-

blèmes, la voluptueuse intention. Mais peut-être y retrouve-t-on, bien qu'atténuée, la tendance malheureuse de l'école de Munich en sculpture comme en peinture, l'exagération du respect pour l'antiquité, un mélange choquant de la force de Michel-Ange et de la *morbidezza* de Cranach, des têtes de prophètes pleines de passion et de mouvement à côté de têtes de jeunes filles mollement inclinées, sans âme et sans nerf. Le vieil élément de Michel-Ange, l'athlétique des formes, l'énergie musculaire, la gravité des physionomies, ne sauraient se joindre harmonieusement au sourire doux, tendre et naïf des petites anges de Cranach. On voit que les artistes qui confondent ces deux éléments visent à l'antithèse classique préconisée par Horace, au contraste forcé du charmant et de l'utile. La pose convulsive des figures empruntées à l'ancienne Bavière, dans les fresques des arcades de Munich, révèlent évidemment cette prétention du dessin moderne. Il en résulte que la vigueur de Schwanthaler et de Cornelius ne sera bientôt plus qu'une crampe sous le pinceau et sous le ciseau de leurs disciples.

Dans l'histoire de la littérature allemande, Bamberg sera éternellement citée pour avoir rendu les honneurs de la typographie au premier livre que l'on ait imprimé dans la langue de Goethe et de Herder, aux fables de Bonner; ce fut en 1461. Plus récemment, cette ville privilégiée servit de théâtre à des événements que l'antiquité mystique réclamerait à bon droit de la superstition contemporaine : nous voulons parler des phénomènes magnétiques produits par le prince Alexandre de Hohenlohe. Au lieu de voir dans ces faits singuliers des résultats curieux de physiologie expérimentale, le roi de Bavière s'est fâché, et, à la nouvelle de la guérison miraculeuse de la princesse Schwartzenberg, qui boitait depuis longtemps et qui maintenant est aussi leste qu'un chamois, le pieux monarque ordonna à M. de Hohenlohe de clore ces divertissements salutaires. Le prince d'ailleurs avait habilement choisi son auditoire. Bamberg a religieusement gardé les traditions du temps où cette ville épiscopale formait, avec Passau, Strasburgh, Freysingen, Ratisbonne et quelques autres, un noyau de cités, régies par la crosse et coiffées de la mitre. Avant la révolution française, le territoire dépendant de l'évêché de Bamberg était considérable, il s'étendait dans la plus riche portion de la Franconie, à la jonc-

tion des trois délicieuses vallées qui conduisent à Erlangen, à Schweinfurt et à Coburg. Mais Napoléon, appréciant le chétif et maigre sol du royaume de Bavière fit présent à Maximilien des grasses campagnes de Bamberg, et le congrès de Vienne confirma la donation. Ce fut le dernier coup porté par la puissance séculière au vieil édifice catholique du moyen âge que la réforme avait tant ébranlé, et qui néanmoins se reconstruit sourdement autour et par la faveur de ce même roi de Bavière enrichi de sa plus magnifique dépouille. Napoléon d'ailleurs ne fut que l'instrument d'une réaction providentielle, et l'histoire trop peu connue de Steinbühler prouve que le catholicisme allemand méritait cette leçon.

Steinbühler étudiait le droit à Passau, et, au lieu de fréquenter les tabagies, lisait Voltaire. Mais le gouvernement de Salzburg, alors ecclésiastique, luttait contre la philosophie du XVIIIe siècle. qui se répandait dans les pays protestants. C'était en 1781. Steinbühler, peu prudent dans ses propos, fut dénoncé comme blasphémateur et jeté dans la prison de Salzburg. Malgré sa régulière tenue dans les fonctions de secrétaire du tribunal de Passau et dans ses rapports d'homme privé, malgré des mœurs pures et des connaissances étendues, on le traita comme un criminel, et, dans son cachot, on le força d'apprendre le catéchisme qu'il récita d'un bout à l'autre devant des juges. Ce singulier supplice terminé, on le condamna à mort. Il ne lui fut accordé que le recours au *banco juris*, dernier moyen de défense qu'on ne pouvait refuser à cette époque aux plus grands coupables. Mais le cardinal de Firmian sollicita la mort de Steinbühler avec tant d'insistance, que le juge criminel, au mépris du droit ordinaire, ne put attendre le *banco juris* et se vit obligé de donner son avis par le vote. Il résulta du vote que l'accusé méritait la mort, mais que ses *vingt et un ans* offraient une circonstance atténuante. Le cardinal signa la sentence et eut soin de recommander en marge du papier qu'il fût procédé envers le coupable avec toute la rigueur de la justice. Alors seulement tous les actes de la procédure, moins la défense du condamné qui n'avait pu en faire entendre, passèrent sous les yeux des conseillers de la haute cour. Le conseiller et professeur de droit romain, de Jager, vota pour la mort avec ces mots : *Legem habemus, et secundum*

legem debet mori. Le directeur de Wollmayer vota dans le même sens et avec le même commentaire. On prévint Mme Steinbühler qu'elle eût à préparer des vêtements pour le supplice de son mari.

La comtesse de Trauer fit à ce moment appeler la pauvre femme : — Votre mari, lui dit-elle, voudrait-il de la déportation? — Steinbühler répondit à cette offre par une lettre touchante, et la noble comtesse tint parole. L'exil était unanimement résolu, lorsque tout à coup l'évêque souverain, à l'instigation du père franciscain Sébald, son confesseur, trouva la peine trop douce. Exercices de piété durant six semaines, procession tous les quinze jours dans chacune des trois églises paroissiales, le condamné portant un cilice de cinquante livres; présence du malheureux, tenant un cierge noir à la main, à tous les offices: telles furent les conditions du rachat du dernier supplice. Le 27 octobre, Steinbühler fut exposé de la manière prescrite à la paroisse de Ilg; le 10 novembre, à celle de Saint-Séverin. Un moine y prêcha. Le prédicateur tonna contre Steinbühler avec tant de fanatisme, que déjà les enfants le couvraient de boue. A la troisième exposition, dans l'église Saint-Paul, le 24 novembre, il s'échauffa tellement dans la récitation des prières, qu'une attaque d'apoplexie lui paralysa subitement une moitié du corps sous les yeux de la foule. Malgré le rapport du médecin de l'évêque, M. de Grossi, on le traita comme prisonnier jusqu'au moment où, par l'effet d'une nourriture homicide, il fut atteint d'une seconde attaque de paralysie. Chassé de la prison, l'infortuné traîna, depuis cette époque, une vie languissante, et mourut presque fou en 1802.

Je ne sache pas de ville mieux faite que Passau pour cette sombre tragédie. Le camp romain, *castra Batava,* qui s'élevait au promontoire formé par l'Inn et le Danube, offre encore d'impérissables débris. Il semble que ces souvenirs aient servi de base morale au pouvoir ecclésiastique dont le prestige s'y fixa, quand le charme de la conquête romaine fut détruit par le temps. Des évêques remplacèrent les proconsuls; la crosse fut impitoyable, de même que les faisceaux avaient été plus d'une fois sanguinaires. Mais l'Église, avant de pressurer le peuple, y lutta contre la féodalité. Saint Séverin, à une époque très-reculée, sauva Passau du ressentiment des ducs de Souabe;

après sa mort, elle en fut décidément victime. En 739, Bibilo, évêque de Lorch, fuyant la colère des Avares, y trouva un refuge sous la protection du duc régnant, Uttilo II, qui construisit même à son usage un monastère, *Nonnen-Kloster,* à l'extrémité orientale de Passau, à Nidernburg. Cent cinquante ans environ après cette généreuse hospitalité, les successeurs du pauvre évêque avaient accaparé la ville entière; les ducs n'étaient plus que de l'histoire. Ces prélats souverains ne cessèrent pas un seul instant de provoquer la défiance des empereurs d'Autriche et des rois de Bavière jusqu'en 1802, où leur domaine fut sécularisé et donné au grand-duc de Toscane. L'évêché de Passau, sous cette longue dynastie de princes ecclésiastiques, avait successivement envahi la ville, les quartiers d'Inn-Stadt et de Ilz-Stadt, les châteaux de Marsbach et de Ranariedl, les bourgs d'Ebersberg et d'Ips, les villages de Mautern, d'Amstetten, de Griefenstein, de Stockerau, de Saint-André, plusieurs territoires particuliers de l'Autriche, presque tout l'évêché actuel de Lintz, et une partie notable de la Bohême. Il n'y a peut-être pas, dans l'histoire de l'Allemagne, un exemple aussi curieux de l'usurpation temporelle dont était susceptible la patiente et clandestine cupidité du clergé catholique. L'un de ces prélats, de la famille de Hohenlohe, malgré ses immenses revenus, engagea l'évêché pour une dette considérable, tandis que ses ouailles pouvaient lire bénévolement sur les murs de son palais cette inscription hypocrite : *O welt, ô bœse welt.* O monde ! ô monde perfide !

La littérature est cependant redevable aux évêques de Passau du salut du plus ancien monument de la poésie teutonique, du *Nibelungen-lied.* C'est Pelegrin, ou Pilgerin, mort prélat souverain de cette ville en 991, qui réunit les légendes populaires, les fit traduire par son secrétaire Conrad en langue latine, et le nom du secrétaire de l'évêque a même souvent valu à Conrad de Wurtzburg, qui vivait plus tard, l'honneur d'être cité comme l'auteur du poëme fameux de la Souabe. On peut consulter à cet égard l'appendice du *Nibelungen-lied,* intitulé : *Die Klage.* L'histoire politique de l'Allemagne ne doit pas moins de reconnaissance à Passau; l'archiduc Ferdinand d'Autriche, représentant Charles-Quint, et Maurice de Saxe, au nom du parti protestant, y signèrent, le 2 août 1552, le

célèbre traité connu sous le titre de pacification de Passau, traité qui servait de marchepied à la réforme. De nos jours, on lui doit plus encore : c'est la résignation parfaite dont cette ville bavaroise a fait preuve vis-à-vis de la confédération germanique, en souffrant que l'Autriche la dominât si complétement du côté du Danube par les fortifications de Lintz. Les tours Maximiliennes peuvent être une solide garantie contre toute invasion militaire de la France, mais elles n'ouvrent pas moins les portes de la Bavière à l'Autriche, ou plutôt elles empêchent de les fermer. Ces fameuses tours, dont il a été si souvent question à propos des fortifications de Paris, je les ai vues avec un sentiment de curiosité triste, le seul digne de tout monument belliqueux à une époque où le bon sens de l'homme se refuse avec tant d'énergie aux destructives inventions de la guerre. Elles sont au nombre de trente ; elles environnent la ville de toutes parts, et présentent l'aspect d'énormes taupinières. La tour basse est cachée sous une montagne de sable, comme l'aiguille d'une montre sous le verre. Les projectiles jetés de l'intérieur au dehors décrivent un arc et se lancent dans toutes les directions. On ne peut de l'extérieur canonner la tour, parce qu'elle est enfoncée dans le sable, et quand même les boulets pénétreraient par les ouvertures qui servent à tirer du dedans, ils n'atteindraient pas les défenseurs, parce qu'ils iraient se perdre, contre un angle opposé, dans des sacs de gravier. En un mot, c'est un système de défense uniquement basé sur la fragilité des matériaux, et, au rebours des vieilles citadelles de l'Allemagne, des châteaux suédois du Rhin, par exemple, dont le granit est aussi éternel que le temps, et aussi dur que le diamant ; les tours Maximiliennes ne doivent résister au boulet qu'en lui cédant toujours. Rompre est donc une ruse de guerre dorénavant passée de l'escrime au génie.

Il faut se rabattre sur Nuremberg, Ratisbonne et Munich pour y trouver l'antiquité bavaroise, aussi vierge dans ses moyens de défense militaire que dans l'histoire de ses progrès civils. Depuis 1791, on rase, à Munich, les fortifications du temps de la guerre de trente ans, qui avaient quatre fois témoigné de leur impuissance à protéger la ville contre l'Autriche ; mais, à Nuremberg et à Ratisbonne, la vieille enceinte

paraît intacte, et ce n'est pas le moindre ornement de ces deux cités romantiques de la pittoresque Allemagne du xv[e] siècle. La Bavière n'étant qu'un immense palimpseste, le roi Louis comprend que, si partout on grattait ses pages, il ne resterait aucun caractère de la primitive écriture : Nuremberg et Ratisbonne sont des musées gothiques d'une échelle assez considérable et d'une solitude assez complète pour faire illusion au voyageur qui chercherait bonnement une ville moderne dans leur circonscription. Il n'y a pas d'exagération à dire que le pavé même de Nuremberg n'a pas changé depuis trois siècles. C'est un sentiment indéfinissable que l'émotion subie à l'aspect de cet hypogée, qui n'a de contemporain absolument que la circulation plus ou moins animée de ses rares habitants dans des rues immuables et devant des maisons dont l'origine est perdue. La population s'est tellement calquée sur l'âge des monuments, ou les édifices ont si exactement déteint sur les hommes, que l'on y obéit aux anciennes mœurs avec l'insouciance de ces marchands herbagers qui reviennent de Paris à la banlieue, au petit jour, en dormant sur la foi de leur bête et de leur charrette, toujours en suivant l'ornière. A Nuremberg, on ne bâtit jamais; et, si d'aventure une pierre se détache, on en prévient la chute avec autant d'amour et de précaution que si c'était une relique, et de verre encore. Le progrès est impossible, parce que les localités y répugnent; et, de même que les Chinois depuis trois ou quatre mille ans n'ont rien oublié, grâce à la séquestration de leur empire, les habitants de Nuremberg vivent littéralement comme vivaient leurs aïeux, en conséquence de la nécessité où ils se trouvent d'employer les chambres, les meubles, le langage même dont on se servait au temps de Mélanchton. Les besoins du trésor en Bavière sont assurément bien pressants pour que le roi se soit vu dans l'obligation de manquer une fois à ce profond respect qu'il témoigne vis-à-vis des antiquités de sa patrie, en ordonnant de fondre des florins avec l'autel d'argent du dôme de Ratisbonne. Cette ville ne possède pas un caractère aussi sincèrement gothique et féodal que Nuremberg, mais elle n'était pas moins digne de partager l'immobilité de sa voisine. La mystérieuse date de 1482, écrite dans la pierre, à l'angle du portail, par une main inconnue, devait suffisamment protéger

contre le vandalisme, même d'un roi poëte, cette cathédrale envahie par les *novantiques*, c'est-à-dire par l'école de Gœthe, ou le prétentieux mélange des styles de l'Orient et de l'Occident. On ne saurait mieux comparer cette manie de tous les goûts qu'à une sauce étrange où un gourmand panthéiste voudrait jouir à la fois de tous les aromates de la terre. Ce n'est pas cependant sous un tel bariolage de couleurs que Schiller a représenté l'art germanique dans une élégie charmante (*Deutsche Muse*), lorsqu'il s'écrie triomphalement :

« La belle muse de la Germanie n'a que faire du siècle d'Auguste et du sourire de Médicis ; la gloire ne la tente pas, et ses fleurs ne s'épanouissent jamais sous le réseau de lumière que répand le soleil de la royauté.

» Du temps de Frédéric, ce roi immortel dans ses annales, notre muse était réduite à chanter le déshonneur, le sarcasme et la honte; mais alors le barde allemand laissait déborder toute la colère amassée dans ses veines.

» C'est à ce moment que la muse de la Germanie s'éleva aux concerts les plus sublimes et aux hymnes les plus saints; c'est dans ces jours que, puisant à ses propres sources toute la force de ses ondes, elle s'en alla battre comme un torrent furieux la digue du gouvernement despotique ! »

Hélas ! Schiller trouva la célébrité et la fortune, l'ode rebelle de sa jeunesse devint une noble flatterie; Weimar calma peu à peu l'irascible muse allemande, et le soleil de la royauté fut l'étoile de sa vieillesse ! Tels sont les hommes, antiques ou modernes, de la veille ou du lendemain. *Numen adorandum est.*

André Delrieu.

SOUVENIRS

DE LA CORSE [1].

La Corse, ouverte de tous côtés, sans moyens de résistance, fut exposée, pendant une grande partie du moyen âge, aux fréquentes excursions des Normands et des Sarrasins. C'était principalement avec ses troupeaux que s'approvisionnaient les navires qui portaient ces hardis aventuriers des côtes d'Afrique en Espagne, et de la Sicile sur tous les points de l'Italie. Sans cesse mis à contribution, les habitants de l'île finirent par abandonner le rivage et par ne plus construire leurs retraites que sur le sommet des monts et des collines. Telle est l'origine de ces communes, dont les murs, souvent en ruines, semblent aujourd'hui suspendus dans les airs. Toutefois, sur les sinuosités du rivage, et de distance en distance, de vieilles tours s'élèvent encore, désignant les postes où veillait jadis la sentinelle qui devait avertir le pays de l'approche des forbans.

Le fond des vallons est encore peu habité, et les animaux même qui ont suivi l'homme sur la montagne, diffèrent complétement par leur dimension et leur allure des races de même espèce que nous possédons sur le continent. On connaît les chevaux corses, si petits, si lestes et si robustes, si ardents à la

(1) Voyez tome V, page 171.

montée, si solides au bord des précipices, et d'une telle sévérité, que quelques poignées de paille suffisent à leur entretien. Les bœufs, les vaches du pays, offrent la même exiguité de taille, et se cachent dans des mâquis que domineraient de beaucoup nos troupeaux de France. Sur ce terrain dont la plus grande partie est inculte, le gibier s'est multiplié au point de devenir un fléau; et le voyageur dont le cheval bat du pied les buissons de la route, est sans cesse étourdi par d'innombrables volées de perdrix qui tourbillonnent autour de sa tête et s'envolent comme un nuage dans l'espace. De tout ce gibier, la pièce la meilleure et la plus délicate est le merle, qui est vraiment en Corse d'une espèce particulière et délicieux à manger. Pourquoi, se dit-on, dans un pays que le gibier dévore, les paysans, les bergers, tireurs si consommés, se contentent-ils de vivre de lait, de fruits et de fromage? c'est parce que le Corse, naturellement très-sobre, croit la valeur d'une pièce de gibier bien inférieure à celle de la petite quantité de poudre qui est nécessaire pour l'abattre. La poudre! c'est là le trésor du Corse, sa fortune et son bonheur. Quand le Corse est pauvre et que sa provision de poudre est sur le point de finir, il devient sombre et mélancolique. Le cadeau d'une livre de poudre lui rend la joie et la santé. Il garde cette poudre pour des occasions rares, ne la dépense qu'à regret, et n'ira pas sacrifier à un gibier vulgaire ce qui peut lui servir pour les provisions d'un banquet solennel ou pour une vendetta de famille.

Quand vous pénétrez par les sentiers de la montagne jusque dans les vallons boisés et obscurs du pays d'Asco, vous pouvez être témoin d'un genre de chasse tout particulier, et qui s'allie merveilleusement avec les mœurs encore sauvages de cette partie de la Corse. Une chasse au sanglier est entreprise par les habitants d'un village. Chacun se rend à son poste; on cerne au loin un espace immense, puis, marchant vers un centre commun, on rétrécit insensiblement le cercle en se répondant par des cris dans les mâquis au travers desquels on ne s'aperçoit pas. Le sanglier est signalé, un coup de fusil suivi de plusieurs autres se fait entendre, et l'animal féroce se retourne vers un des chasseurs qui l'ont blessé. C'est alors un beau spectacle que celui de l'intrépidité de cet homme. Jetant au loin sa carabine déchargée, il roule autour de son bras gauche son

manteau d'un drap grossier, et serre fortement son stylet dans sa main droite. Le chasseur lui présente l'avant-bras et l'enfonce avec son énorme enveloppe dans la gueule de l'animal, tandis qu'il lance fortement son stylet dans ses entrailles. Mais le choc de la bête, sa vitesse et son poids, ont produit une impulsion si violente, que l'homme presque toujours roule par terre avec le sanglier. Alors, de ces deux êtres confondus et couverts de sang et de poussière, vous ne pouvez plus distinguer lequel est le blessé, lequel est le vainqueur. Cependant quelques minutes sont à peine écoulées, que l'un reste à se débattre sur le sol, et l'autre se relève triomphant. On l'entoure, on le félicite, et la glorieuse proie est transportée au village, où elle fait son entrée aux applaudissements universels.

C'est sur la chasse que compte le Corse pour faire les honneurs de l'hospitalité qu'il ne refuse jamais au voyageur. Sur trente-quatre communes dont se compose l'arrondissement du nord, deux seulement possèdent une auberge; c'est l'Ile-Rousse et Calvi. Partout ailleurs, c'est au plus riche habitant du lieu que vous demandez un asile; et qui que vous soyez, vous êtes bien reçu. Lorsque, finissant la journée loin d'un village, près de quelque habitation solitaire, vous arrivez chez un paysan pauvre ou chez un simple berger, vous y trouvez toujours du pain, du lait, et le *brouccio,* l'un des meilleurs fromages de l'Europe. Puis, votre hôte détache sa carabine, et vous demande respectueusement ce que vous voulez à votre dîner. Ne lui répondez pas : Ce que vous avez, car il n'a rien. Mais sûr de tuer à quelques pas de sa porte un gibier quelconque à son choix, et jaloux avant tout d'économiser sa poudre, il ne veut pas vous apporter un lièvre ou un pigeon, si vous préfériez le merle ou la perdrix. Vous commandez alors comme à la carte, et tout le gibier du pays passerait devant ses yeux, qu'il ne vous portera que ce que vous lui avez demandé.

Une coutume que, pour ma part, j'ai contribué à faire abolir, c'est celle qui consiste, dans quelques maisons encore, à n'admettre que les hommes à table, et à les faire servir par les dames de la maison, revêtues de leurs plus beaux habits. Je n'ai jamais consenti à me mettre à table que la maîtresse de la maison n'y fût assise auprès de moi; et j'avoue que cette galanterie française toute naturelle m'a attiré quelquefois, de la

part du chef de la famille, une mauvaise humeur assez désagréable, mais que je faisais semblant de ne pas remarquer.

La femme, il faut bien l'avouer, ne jouit pas chez les Corses de tous les égards qu'elle mérite. Elle est placée sur un rang si secondaire, qu'il est presque hors d'usage de se disputer ou de se battre pour elle. Deux femmes entrent-elles en querelle dans un village : sur la place même où elles viennent de s'attaquer, les villageois accourent et se rangent en rond autour d'elles. Le père, les frères, le mari de chacune d'elles assistent à la rixe sans s'en mêler aucunement et sans prendre parti, afin que la dignité de l'homme ne soit pas compromise. Quand les coups et les égratignures ont été bien distribués de part et d'autre, chaque mari prend sa femme sous le bras et la ramène à la maison. Le soir, ces hommes se rencontrent, se parlent d'un air indifférent, et ne font pas plus mention de la dispute du matin, que si elle avait eu lieu entre leurs chiens ou leurs chats, ce qui, dans leurs préjugés, place la femme à peu près au même rang que leurs animaux domestiques.

Jamais l'on ne vit mieux qu'en Corse se toucher les deux extrêmes, la vie sauvage et les habitudes de la civilisation.

Un soir, j'errais dans la montagne, et les bergers voulurent m'offrir un spectacle analogue à leurs goûts. Nous étions dans un site solitaire, au bord d'un effrayant précipice, au fond duquel la fontaine du Chêne-Rouge roulait ses ondes rapides. Sur la rive où j'étais, un berger poussa un long hurlement, auquel il fut répondu par un cri sauvage de la rive opposée. Les deux hommes s'avancèrent près du précipice, choisirent chacun un des rochers isolés suspendus sur l'abîme. Les deux masses ébranlées roulent en même temps l'une contre l'autre, se heurtent avec fracas, se brisent, et tombent en éclats dans le gouffre. Alors les bergers chantent, heureux et fiers d'avoir calculé, non-seulement la chute des corps, mais leur rencontre et leur choc dans l'espace. Ces plaisirs de titans, ces visages, cette joie étrange, ce désert, rien ne rappelle là cette civilisation que vous retrouverez en redescendant à la ville, et dont chaque détail, laborieusement combiné à Paris, semble calculé pour former un contraste parfait avec ce peuple si digne d'être français par le cœur, et si peu français par les manières.

C'est pourtant des Corses civilisés, des Corses habitants des villes, que je voudrais vous parler encore. Ce qui importe dans l'examen d'un pays qui n'a pas voulu être colonie, et qui, formant un des départements de la France, a eu l'ambition de nous offrir une population de citoyens, nos égaux devant la loi, c'est de juger de temps en temps comment cette loi, faite pour la France et ses villes, peut s'appliquer à un peuple qui ne les aurait eues que dans un siècle, s'il s'était borné à suivre le développement naturel de sa civilisation.

Ce qui choquerait le plus les Corses, ce serait la faiblesse de caractère dans l'exercice de l'autorité. La plus extrême sévérité leur plaît, ils y voient moins un inconvénient pour eux-mêmes qu'une forte barrière opposée aux tentatives de leurs ennemis, que la loi est toujours prête à tenir en respect. Sous l'empire, avant que l'administration eût eu le temps de s'asseoir sur les bases fixes et légales que depuis elle n'a plus quittées, les commandants militaires y élargirent quelquefois leur pouvoir d'une manière un peu trop considérable, si j'en juge par quelques traditions locales. — Ah ! monsieur, me disait un jour un paysan corse, c'était un grand homme que le général Morand! Il ne perdait pas, comme vous, tout son temps à des procédures qui ne finissent plus. Arrivait-il dans un village, apprenait-il qu'un meurtre y avait été commis, il faisait saisir le coupable, le confrontait avec deux témoins ; puis, sur-le-champ et sans désemparer, le faisait prendre à l'arbre le plus voisin. C'était un grand homme que le général Morand ! — Certes, un Corse instruit ne raisonnerait pas ainsi, mais, chez le peuple, l'idée d'une justice expéditive et brutale ne choquerait pas trop l'esprit, pourvu qu'on la crût d'accord avec le droit et l'impartialité.

Un Corse vient vous solliciter pour son procès, vous le mettez dehors par les épaules. Le lendemain, il apprend que vous avez fait le même accueil à son adversaire: il vous estime et vous honore. Il ne soupçonnerait votre justice que si l'un des deux plaideurs était par vous mieux reçu que l'autre. Chassez l'un, chassez l'autre, vous aurez acquis des titres positifs au respect de tous les deux.

Que de fois ce code, écrit pour Paris et pour les départements de la France, me parut insuffisant en Corse, et me laissa

impuissant et désarmé devant des abus véritables ! J'en citerai pour preuve, des pratiques de superstitions violentes que je n'ai pu empêcher. Deux hommes de la *basse ville* entrent un jour chez moi accompagnés du lieutenant de la gendarmerie, M. Reizet. Voici, me dit cet officier, deux chefs de la confrérie des *flagellants*. L'usage de cette société est de suivre chaque année la procession de la Fête-Dieu en se frappant et se lacérant le corps, de telle façon que les deux hommes que je vous amène ont été pendant plusieurs mois obligés de garder le lit. Ils se font en public d'atroces blessures, s'arrachent des lambeaux de chair, et épouvantent tout le monde sur leur passage. La procession doit avoir lieu cette après-midi, j'espère que vous voudrez bien expliquer à ces gens-là que je suis obligé de défendre de pareilles horreurs, et que la gendarmerie va se mettre en mesure de les empêcher. — Un des *flagellants* prit alors la parole. Nous avons, me dit-il, consulté un avocat, et il nous a répondu que le procureur du roi, qui a le droit de nous punir si nous frappons autrui, ne pourra citer aucune loi qui nous empêche de nous frapper nous-mêmes. Le fait étant innocent, il importe peu que ce soit à la procession ou ailleurs qu'il s'accomplisse. — Mais, répondis-je, vous frappez votre corps à moitié nu, et je puis trouver dans le spectacle de votre nudité une offense aux mœurs publiques. — Eh bien ! monsieur, pour cette année nous mettrons une chemise. — Ils le firent, en effet, et, ne connaissant aucune loi qui pût m'autoriser à interdire de telles horreurs, je me bornai à supplier le curé de diriger la procession dans la campagne, afin de détourner ce spectacle des yeux de tous les habitants de la ville, qui se bornèrent à le contempler de loin du haut des remparts.

Ce que nous vîmes était extraordinaire, et n'appartenait, en vérité, ni à notre siècle, ni à nos mœurs. Après le clergé qui suivait l'ordre adopté généralement dans ces cérémonies, se se traînait péniblement à genoux un malheureux qui représentait le Christ, et qui, en se déchirant les genoux sur les cailloux de la route, succombait sous le poids d'une croix énorme dont il était chargé. Derrière lui, les flagellants s'avançaient, vêtus d'un simple caleçon et d'une chemise blanche sur laquelle bientôt se distinguèrent quelques taches sanglantes. Ces taches grossirent insensiblement, toute couleur blanche disparut, et

la douleur irritant le fanatisme au lieu de le calmer, ce fut un tableau atroce que celui de ce sang ruisselant partout, de cette fureur de l'homme tournée contre lui-même. La foule poussait des gémissements, les femmes versaient des larmes, les hommes paraissaient émus d'indignation; et moi, l'ordre étant parfaitement observé, je me bornais à déplorer ce que nulle loi ne me permettait d'interdire, profondément affligé comme homme, complétement impuissant comme magistrat.

A cette histoire j'en vais ajouter une autre, pour prouver combien dans les bureaux de Paris on ignore quelquefois l'état des choses dans un département trop éloigné de la capitale.

Le garde des sceaux, M. de Serre, rigide observateur de la loi, avait entendu dire que dans plusieurs villes de province l'autorité trop complaisante avait permis à quelques officiers ministériels, avoués, notaires ou greffiers, de produire *en nature*, c'est-à-dire en immeubles, le cautionnement que la loi ordonne de verser *en numéraire*. Le ministre obtint du roi une ordonnance nouvelle qui enjoignait à tout officier ministériel de réaliser son cautionnement en argent, sous peine à tel jour fixe, désigné dans l'ordonnance, d'être considéré comme démissionnaire, et d'avoir à cesser ses fonctions. Je reçus la circulaire comme tous les procureurs du roi du royaume, mais je m'aperçus en la recevant que le rédacteur de l'ordonnance avait, par un oubli inexcusable, négligé d'observer que de tout temps et dans toutes les ordonnances précédentes le département de la Corse, avait été excepté. Là tout se paye en nature : le notaire rédige ses actes pour des fromages, une dette s'acquitte avec des olives, l'avocat plaide pour des jambons. Jamais le commerce d'échange ne s'établit plus dans tous les actes de la vie pour remplacer le numéraire relégué dans quelques mains aristocratiques. Payer un cautionnement en argent était pour tout le monde d'une impossibilité absolue. C'était la première fois qu'on l'exigeait, et par la suspension annoncée on allait évidemment arrêter le cours de la justice. Je me hâtai d'écrire au ministre, mais sa réponse n'avait pas eu le temps d'arriver encore quand le délai fatal expira.

Nous étions tous en robes, à l'audience, et un auditoire nombreux remplissait la salle du tribunal. Le président fait appeler les causes. Un avoué se présente, je requiers que la parole lui

soit interdite, le considérant comme démissionnaire aux termes de l'ordonnance. Un second se présente, je lui demande s'il a fait le cautionnement en numéraire, et, sur sa réponse négative, je l'empêche encore de parler. Notre liste s'épuise, et aucune cause ne reste au rôle. « Le ministère public ne prend donc rien sur lui ? » demande le président impatienté. Je lui réponds : « Le ministère public ne peut, d'après son serment, prendre sur lui la violation des lois, ni des ordonnances. — Eh bien! greffier, écrivez que l'audience est impossible. — Greffier, m'écriai-je, n'écrivez rien, car vous êtes officier ministériel, et votre cautionnement n'ayant pas été fait, je vous considère comme démissionnaire. »

Dans l'après-midi, le désordre était dans la ville. Le directeur des domaines vint me porter ses plaintes sur ce que la suspension de la justice arrêtait son administration. Un notaire jetait les hauts cris, ne pouvant recevoir un testament de la part d'un homme qui allait mourir avant que la réponse de Paris fût arrivée. Enfin notre procureur général, à qui j'avais envoyé un exprès, consentit à prendre sous sa responsabilité l'action de la justice d'après les formes précédentes, et l'ordre se rétablit. Pour avoir une juste idée de cet imbroglio, il suffit de dire que je reçus des félicitations pour être resté fidèle à l'ordonnance, et que le procureur général, M. Gilbert-Boucher, fut félicité pour avoir pris sur lui d'y déroger. Voilà ce que peut produire au loin l'inconséquence d'un rédacteur assis tranquille à Paris dans un coin des bureaux de la chancellerie.

La classe supérieure de la société corse se composant d'anciens fonctionnaires ou militaires qui, après avoir servi sous Napoléon ou sous Murat, se livrent dans leur retraite à des travaux agricoles ou littéraires, j'ai eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier le résultat de ces travaux, et si je me borne à citer ici un fait, c'est que je le crois complétement ignoré, et qu'il consiste en une découverte qui, si elle se confirme un jour, comme je n'en doute pas, doit jeter un reflet de gloire tout nouveau sur notre France si riche en toute sorte de gloires.

Ouvrez toutes les biographies écrites jusqu'à nos jours, cherchez-y l'article *Christophe Colomb ;* vous y lirez que ce hardi

navigateur est né en 1441, dans les États de Gênes (1) et vous serez étonné de l'impuissance où ont été tous les biographes, de constater exactement le nom du lieu où il a reçu le jour. Gênes et Savone se sont disputé cet avantage. Cogoreo, Nervi, ont prouvé qu'elles avaient des familles portant le nom de Colomb. Enfin Succaro a été désigné comme le pays du grand navigateur, grâce à M. Napione qui a réellement trouvé dans cette commune des traces de la famille de Colomb. Je dis de sa famille, car, pour ce qui le concerne personnellement, rien ne fut trouvé, malgré les actives recherches de MM. Napione, Lanjuinais et Cancellieri. Or vous saurez que, pendant le temps de leur domination passagère, les Anglais ayant détruit en Corse les registres et actes qui formaient l'ancien corps de l'État civil de ce pays, un grand travail fut ordonné par M. de Serre, garde des sceaux, pour rétablir ces actes autant qu'il serait possible, soit au moyen de documents officiels, soit par des témoignages fondés sur la notoriété publique. En compulsant les registres des curés, l'on remonta aussi haut que possible, et un ancien préfet de la Corse, M. Giubega, auquel je ne veux point enlever le mérite de sa découverte, trouva, à sa grande surprise, dans les registres de la ville de Calvi *l'acte de naissance de* Christophe Colomb.

Oui, ceci est vrai, quoique publié pour la première fois : Christophe Colomb est né à Calvi en Corse ; Christophe Colomb est par conséquent le compatriote de Napoléon. Les preuves de ce fait existent, et je les dénonce comme étant dans les mains de l'honorable M. Giubega, qui tarde trop à publier sa découverte. Dans peu de temps, je l'espère, ce document sera rendu public, et la France pourra élever un monument au plus illustre navigateur du monde dans la ville où il reçut le jour, et qui est aujourd'hui le chef-lieu d'un arrondissement dans un département français.

Un mot, en finissant, sur le caractère de ce peuple qui m'a paru ressembler si peu à tous les peuples de l'Europe. Une place fort lucrative était un jour vacante en Corse : c'était celle de bourreau ; elle eût pu sembler offrir l'occasion d'une fortune

(1) La Corse, à cette époque, faisait partie des États de Gênes.

assurée. Or, dans cette île chaque jour témoin d'un meurtre, dans cette île où le sang des hommes est si facilement répandu par les préjugés d'honneur et de vengeance, dans cette île où dans chaque famille se médite la mort d'un ennemi, mort que l'on croit d'ailleurs méritée et qui ne répugne point à la conscience; dans cette île, dis-je, on n'a pu trouver un homme, un seul homme, qui consentît à tuer pour de l'argent. Aucun Corse n'a voulu être bourreau, et l'on en a fait venir un du Dauphiné, choisi par la chancellerie parmi plus de quatre-vingts candidats qui, en France, sollicitaient cette place.

O.

UN PÈLERINAGE

A NOTRE-DAME DE LIESSE.

Les dieux s'en vont! Ce cri n'est qu'un mensonge de poëte; ne voyez-vous pas comme toujours des rosaires, des pèlerinages et des miracles? *Les dieux s'en vont!* Ne voyez-vous pas plus que jamais de belles moissons et de belles vendanges? Les dieux sont toujours là. Si quelqu'un s'en va de ce monde, ce n'est pas Dieu; c'est vous, c'est moi, et, après nous, c'est notre médecin, c'est notre curé. Dieu reste toujours pour veiller sur notre héritage et sur les nouveaux venus. Où est Voltaire qui abattait d'un trait de plume, c'est-à-dire d'un trait d'esprit, la glorieuse croix arrosée du sang de Jésus et des larmes de Madeleine? Où sont les bruyants philosophes qui transformaient la Bible en encyclopédie, les divins cantiques en chansons grivoises? Où sont-ils tous? Mais n'allons pas si loin; ceci n'est rien autre chose que le récit simple et fidèle d'un petit pèlerinage dans un pays fort hanté des croyants. Nous partîmes le 10 juillet de N...., dans le piteux char à bancs du château. Jamais le char à bancs n'avait mené si joyeuse compagnie, à savoir : le substitut du procureur du roi de T...., un médecin et sa femme, un notaire et sa femme. Moi je conduisais le carrosse au grand dépit de la compagnie; mais, quand on va en pèlerinage, il faut bien s'abandonner un peu à la grâce de Dieu. Nous vîmes à notre départ poindre le soleil à travers les

ormes de la montagne de Parmailles; le ciel nous promettait bon visage pour la matinée. Au bout de l'avenue du château, nous n'avions encore rien dit (je ne parle pas des femmes) ; mais, une fois en route, le médecin, un peu hâbleur, se mit en verve; le substitut lui répliqua par de belles métaphores ; le notaire, né galant, fit de la satire et du madrigal avec les deux dames ; moi seul je fus le vrai pèlerin ; tout en émoustillant le cheval, j'admirai au passage les richesses de la vallée ; les blés jaunissants, la vigne en fleur, les cerisiers tout rouges de fruits, le foin que secouaient les faneuses, le seigle où criait la faulx du moissonneur : ces tableaux variés brillaient de tout l'éclat du soleil et de la rosée. La nature est belle le matin, à l'encontre de beaucoup de belles femmes qui ne se montrent jamais à leur lever. C'est encore une mode perdue que d'être belle le matin ; au XVIIIe siècle, les petites marquises n'étaient pas si dédaigneuses. Il est vrai qu'il n'y a plus de ruelles, ni de poëtes dorés, ni d'abbés galants.

Au bord de la forêt de Samoucy, nous vîmes déjà des troupes de pèlerins, les uns allant, les autres revenant, presque tous pieds nus même au retour. Les uns portaient à Notre-Dame des couronnes de roses blanches pillées dans les jardins du voisinage, les autres rapportaient à leurs chapeaux ou à leur corsage des bouquets de roses artificielles achetés à la porte de l'église de Liesse ; les plus vieux récitaient leurs patenôtres ; les plus jeunes chantaient le cantique de Notre-Dame :

Peuple dévotieux,
Écoutez en ces lieux :
En grande joie et liesse
Vous allez bientôt voir
Le beau visage noir
De Notre-Dame de Liesse.

Parmi les plus dévotieux se trouvaient un pauvre diable presque aveugle qui s'imaginait voir clair grâce à son pèlerinage, mais qui ne voyait pas du tout ; il vint se jeter, au bruit de notre équipage, droit à la tête du cheval. — Eh bien ! mon pauvre homme, lui cria le médecin, Notre-Dame n'a donc rien fait

pour vous ? — Hélas ! mon cher monsieur, bien loin de là, dit son voisin de pèlerinage, Notre-Dame lui a fait perdre ses lunettes.

La forêt de Samoucy, qui s'étend jusqu'à Liesse, a bien l'air de pousser pour l'amour de Dieu; dès que nous fûmes à l'ombre de ses branchages, nous devisâmes à tort et à travers des pèlerinages et des miracles; chacun de nous se fit tant bien que mal l'historiographe d'Ismérie et de ses merveilles. Voici l'histoire ; — c'est de l'histoire ni plus ni moins.

En 1134, sous le règne de Foulques, comte d'Anjou, roi de Jérusalem, trois chevaliers de Saint-Jean, issus de la maison de Marchais, furent pris en combattant contre les Sarrasins ; ils étaient partis pour déliver le Sauveur du monde, les pauvres combattants furent jetés dans une prison du Caire. Ils s'agenouillèrent sur la paille pour bénir leur sort. Le soudan voulut les séduire par mille cajoleries pour en faire des mahométans. Les chevaliers tinrent bon dans leur foi ; le soudan les supplia lui-même, ils furent inébranlables. Le soudan, qui était un homme d'esprit, dépêcha sa fille Ismérie vers les prisonniers rebelles; c'était la plus belle profane du Caire. La voilà qui tresse sa chevelure d'ébène, qui parfume sa robe de myrrhe, et qui descend dans la prison. Toute noire qu'elle était, elle apparut comme un astre aux chevaliers de Saint-Jean. Dès son entrée, elle se mit à parler de Mahomet et surtout du paradis de Mahomet. — Ne vous en déplaise, dit le plus jeune des chevaliers, j'aime mieux le paradis de saint Pierre, où la sainte Vierge Marie mère de Dieu égraine son chapelet. — La belle Ismérie, qui n'était pas moins curieuse qu'une autre, demanda si la mère de Dieu était plus belle qu'une houri. Les chevaliers firent un si beau portrait de la reine des cieux, que la fille du soudan, qui se croyait la reine de ce monde, fut tentée de s'agenouiller et de l'adorer. Elle alla chercher du bois et des outils; elle pria les prisonniers de sculpter une image de la sainte Vierge, disant qu'elle se convertirait à la religion chrétienne si la figure de Marie était digne de leurs louanges. Les chevaliers étaient de fort bons chrétiens, mais de fort mauvais sculpteurs. Ils se recommandèrent à Dieu et s'endormirent en paix sur les outils. Vers minuit, à leur réveil, quel fut leur étonnement, dit la tradition, de voir que le soleil luisait comme en plein

midi! Je me trompe, ce n'était pas le soleil qui rayonnait si bien, mais une belle image de la sainte Vierge, *jetant une si grande lumière que les chevaliers faillirent à en perdre la vue,* c'est toujours la tradition qui dit cela. C'était plus qu'il n'en fallait pour convertir Ismérie ; elle se fit catholique de tout son cœur. Voltaire, qui raconte cette histoire miraculeuse à sa façon, dit, le profane, qu'on se ferait chrétienne à moins en si belle compagnie; nous n'écoutons pas Voltaire. La fille du soudan, qui voulait voir un peu de pays, fit entendre aux chevaliers qu'elle serait bien aise de partir avec eux; se faire enlever, ce n'est pas très-chrétien, mais cette fois pourtant c'était une œuvre pie. Or comment s'y prendre? Le soudan aime sa fille et tient à ses prisonniers ; il donnerait sa part de paradis (de Mahomet) plutôt que de perdre Ismérie et les chevaliers de Saint-Jean. Un miracle ne vient jamais seul : la nuit d'après, Ismérie fut éveillée par l'éclat d'une vive lumière et un concert de voix harmonieuses; dans cette lumière divine, dans ce concert céleste, la sainte Vierge apparut environnée d'une troupe de jeunes vierges. Marie chanta (je reproduis le couplet du cantique) :

> Oh! fille du soudan,
> Vous serez baptisée,
> Par l'évêque de Laon!...

Et là-dessus, la Vierge reprit le chemin du ciel. Cela est bel et bon, dit Ismérie ; baptisée, chrétienne, catholique, apostolique et romaine. Mais aller en France c'est un peu loin, d'autant plus que les chemins sont mauvais. — Enfin, on ne fait pas son salut en dormant. Ismérie se lève; elle prend la miraculeuse image et ses pierreries (en fille bien apprise), elle va retrouver les chevaliers pour les consulter; la nuit porte conseil. A peine arrive-t-elle en leur prison que toutes les chaînes se brisent comme du verre. Suivez-moi donc, dit-elle aux prisonniers; il ne fait pas bien clair, mais cette bienheureuse image, toujours rayonnante, nous éclairera mieux qu'une lanterne. Les chevaliers ne se le font pas dire une seconde fois. En moins d'une minute, voilà la caravane en route; c'était bien la caravane du

Caire. Ils arrivent gaiement au bord du Nil; un pêcheur nocturne se trouve là fort à propos; ils descendent dans sa barque, ils abordent à l'autre rive et prennent le premier chemin venu.

> Ayant marché longtemps,
> La sultane tristement
> Dit aux trois gentilshommes :
> Je voudrais faire un somme.
> Les chevaliers soudain,
> S'écartant du chemin,
> Entrent dans un bocage....

Vous voyez que c'étaient bien là des chevaliers français et galants. *Étant tous endormis, ils furent* transportés par miracle et sans y penser dans le royaume de France. Oh ! oh ! s'écrie le plus jeune chevalier à son réveil; voilà là-bas les cheminés du château de mon père ; voyez par-dessus ces chênes le clocher de notre pays; c'est ce qui s'appelle faire son chemin en dormant.

> Voyant un jeune berger
> Jouant du flageolet,
> L'un de ces gentilshommes,
> Qui avait bien dormi,
> Lui dit : O mon ami !
> Dis-moi donc où nous sommes.

Le berger leur répond sur son flageolet qu'ils sont en Picardie, *fort loin de la Turquie.* Cependant la fille du soudan ne voit plus l'image miraculeuse; elle pleure, elle crie, elle se désespère; les voilà tous qui battent la campagne; enfin, Ismérie retrouve l'image au bord d'une fontaine; après avoir bu à cette fontaine, Ismérie reprend l'image dans ses bras, malgré les chevaliers qui sollicitent cette gloire. L'image divine n'était pas au bout de ses divins caprices; en passant dans un enclos, à deux pas du château, elle devint tout à coup si lourde, qu'Ismérie la laissa tomber sur l'herbe en pleurant; les chevaliers

voulurent en vain la soulever. Ils comprirent que c'était là que la sainte Vierge devait avoir un autel, ils firent vœu d'y bâtir une église. Enfin, ils arrivent dans leur vieux manoir sous cette bonne escorte. La mère des chevaliers ne vit point de prime abord Isménie d'un bon œil; mais dès qu'elle apprit que la fille du soudan n'était pas venue en France pour devenir sa bru, elle l'accueillit le mieux du monde; elle alla même jusqu'à consentir à se faire sa marraine. Peu de jours après, Isménie fut baptisée et confirmée en grande pompe dans la cathédrale de Laon, par l'évêque Barthélemy de Vir. Après quoi je ne sais ce qu'elle devint; mais ce que je sais, grâce à la tradition, c'est que les chevaliers, fidèles à leur vœu, élevèrent une église dans leur enclos pour consacrer tous ces miracles. Cette église fut bientôt féconde en prodiges. L'évêque Barthélemy vint la bénir au milieu du peuple de toute la province; l'image miraculeuse fut élevée sur l'autel où elle est encore dans une robe d'or et d'argent. On vint l'implorer de toutes les provinces de France; il y eut même des pèlerins allemands ou espagnols; en vérité, saint Jacques de Compostelle n'eut jamais si beau jeu. L'église fut nommée *Notre-Dame de Liesse;* à côté de l'église il fallait une auberge pour les pèlerins; à côté du cabaret se plaça bientôt un marchand de bouquets artificiels et d'images miraculeuses; de là l'origine de ce village qui compte plus d'un millier d'âmes. Il y eut des pèlerins de toutes les façons; les rois Charles VI et Charles VII y vinrent plusieurs fois fort dévotement, à pied et à cheval; René, comte de Provence et roi de Sicile, laissa à cette église par son testament, en 1474, un marc d'or; Louis XI y pria en 1475, et y fit bénir la Notre-Dame de plomb de son chapelet; en 1482, il y fit bâtir une chapelle pour attendrir la sainte Vierge sur son sort; Francois Ier et Henri II y furent de très-généreux pèlerins; Charles IX y fit plus d'une neuvaine; ce fut pour cette majesté superstitieuse que le cardinal de Lorraine réédifia le château de Marchais, qui est encore à cette heure un des plus riches châteaux de France. Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Louis XIII, le cardinal de Richelieu furent souvent en pèlerinage à Notre-Dame de Liesse qui n'a fait grands miracles en leur faveur. Enfin Notre-Dame fut visitée en 1820 par la duchesse de Berri.

Les miracles s'étendaient au delà de l'église; il vous souvient

de cette bienheureuse fontaine où Ismérie avait retrouvé l'image de la Vierge; or, sur cette fontaine, une chapelle s'était élevée pour protéger la source divine ou plutôt pour vendre des verres d'eau aux pèlerins, comme on vendait des bouteilles de vin à l'auberge. Mais l'eau de la chapelle fut, à notre grande surprise, plus recherchée que le vin du cabaret : vous verrez pourquoi.

Puisque nous sommes à peu près au bout de l'histoire, poursuivons notre pèlerinage. Nous nous arrêtâmes dans la forêt pour déjeuner; nous déjeunâmes un peu de l'air du temps : une croûte de pâté, une aile de poulet, un flacon de vin de Bordeaux. Après déjeuner, nous nous remîmes en route plus gais et plus causeurs. Notre équipage fut bientôt entouré et harcelé d'une douzaine de petits mendiants indigènes qui chantaient le cantique de Notre-Dame tout en faisant la roue. Nous ne savions d'où ils venaient; les uns semblaient sortir de la poussière du chemin, les autres des halliers épineux. Pour une pièce de trente sous nous fûmes bénis à outrance. Près d'arriver à Liesse, nous demandâmes la meilleure auberge à un beau monsieur joufflu et souriant qui passait près de nous. — La meilleure auberge? dit-il lentement en ayant l'air d'y mettre de la conscience; ma foi, messieurs, je crois bien que c'est celle que voilà. — En achevant ces mots, ils nous indiquait du doigt la chapelle de la fontaine. Nous comprîmes; les dames y voulurent descendre, nous y descendîmes. Il y avait foule; un vieux sacristain de triste mine versait à boire aux pécheurs avec un peu de parcimonie; on le payait comptant, donnant donnant, un verre pour un sou, et une antienne au lieu d'une chanson par-dessus le marché. Après avoir secoué sa sébile et prié les buveurs oisifs de s'en aller, il vint à nous et nous demanda quel nombre de verres nous voulions boire. Et voyant plusieurs d'entre nous faire la grimace, il ouvrit un tabernacle et y prit un calice de cristal. — C'est dans ce calice que le roi Louis XIII, par la grâce de Dieu, a bu de cette eau miraculeuse.

Les dames sourirent au sacristain.

— Quelle est la vertu de cette eau? demanda le médecin, qui est un esprit fort.

— La vertu de cette eau, répondit le marchand, c'est de pu-

rifier l'âme des pécheurs, si bien qu'ils sont en état de grâce pour implorer Notre Dame. En voulez-vous six verres? La vertu de cette eau est aussi de préserver de la fièvre maligne. En prendrez-vous chacun deux verres? Voyons, madame, donnez le bon exemple! — Le sacristain se pencha vers la fontaine, et y puisa un verre d'eau tout en récitant un oremus: *Concede, misericors Deus, fragilitati nostræ præsidium,* etc.

Jésus-Christ et la Madeleine, saint Augustin et sainte Thérèse nous ont découvert par leurs larmes la source divine qui lave les péchés; j'aime mieux la fontaine de Notre-Dame de Liesse: la source des larmes est amère; la fontaine en question verse la plus belle eau de roche du monde. Parmi les fontaines consacrées, il n'y a que la fontaine où Rebecca enivra Éliéser qui puisse compter à côté de celle-là. J'ai poussé le fanatisme jusqu'à boire tout un verre; les dames, plus fanatiques encore, ou peut-être plus pécheresses, burent deux verres sans trop de peine.

Un valet de l'auberge voisine était venu prendre notre cheval; nous allâmes à pied à l'église, en bons pèlerins. Cette église, grâce aux dons des princes et princesses, cardinaux et bénédictines, est la plus coquette des églises de France; que de paillettes! que de verroterie! que de clinquant! Auprès de l'église de Liesse, Notre-Dame de Lorette est une église très-austère. Mais le plus bel enjolivement est, sans contredit, un beau millier de béquilles appendues dans une chapelle en témoignage des miracles de Notre-Dame. Voilà pour les boiteux. Les aveugles ont laissé quelques paires de lunettes, les autres martyrs de l'espèce humaine n'avaient rien à laisser en témoignage, si ce n'est des cierges, un peu de fumée de plus ou de moins. Outre les boiteux qui ont marché sur les deux jambes, les aveugles qui ont vu, bien d'autres malades sont redevenus allègres et gais, grâce à la commisération de Notre-Dame de Liesse; il y a des saintes qui ne guérissent qu'un petit coin de notre corps; mais celle-là n'y regarde pas de si près, elle sait sur le bout de ses doigts le catalogue de tous les maux.

— Notre-Dame de Liesse, dis-je avec ferveur, délivrez-nous des médecins. — Délivrez-nous des substituts, dit le médecin. — Délivrez-nous des avocats, dit le substitut. — Et nous en-

tamâmes une kyrielle de toutes les plaies de la France. La femme du notaire finit par cette intercession : — Délivrez-nous ô sainte Ismérie, des sept péchés capitaux et des sept mille péchés véniels. — Gardez-vous-en bien, ô gracieuse Notre-Dame, dit la femme du médecin; accordez-nous, comme de coutume, notre petit péché quotidien. Ainsi soit-il.

Comme nous passions dans la nef, nous vîmes une jeune paysanne en béguin, qui tirait la corde d'une cloche de toutes ses forces. — Pourquoi tirez-vous si bien cette cloche? lui demanda sans façon la femme du notaire.

La paysanne allait répondre; mais, nous voyant approcher, elle rougit et s'en alla prier plus loin.

— Cette corde, dit le médecin, qui était le plus savant, quoique le plus mauvais catholique, est aussi miraculeuse que l'eau de la fontaine : si du premier coup les femmes font sonner la cloche, elles peuvent compter sur un enfant dans l'année.

— Mais, dit malicieusement le substitut, qui compte sans son hôte compte deux fois.

— Ah çà, dit le notaire, qui était l'homme moral de la bande, celle qui vient de tirer la corde n'a pas trop l'air d'être mariée?

— Vous êtes bien innocent, dit le médecin; si elle était mariée, elle ne viendrait pas si loin.

— C'est donc une vagabonde?

— Au contraire, c'est une fille très-sage et qui raisonne bien : la corde ne promet pas d'époux; mais, en lui demandant un enfant, le mari est sous-entendu.

A cet instant nous fûmes attirés par un bruit de voix argentines qui résonnaient dans une chapelle. C'étaient une douzaine et demie de petites filles de dix à onze ans qui se confessaient à un vieux chanoine de figure résignée. Jamais vous n'avez vu si joli enfantillage : le vieux chanoine avait aligné les jeunes pénitentes sur un seul rang, il les confessait toutes à la fois. — Mes enfants, avez-vous omis de prier notre divin Sauveur? — Oui, non, non, oui, non. Ces oui et ces non jetés au hasard par des petites voix perçantes nous amusèrent beaucoup; mais comme il n'y avait pas là l'ombre d'un miracle, nous fîmes un demi-tour : nous allâmes vers l'image miraculeuse. C'est une

fort mauvaise sculpture qui ne fait pas bien augurer des artistes *extra muros :* il est bon que chacun s'en tienne à son métier. A côté de l'image miraculeuse, on voit dans un cadre d'or le portrait de la fille du soudan. Il n'y a pas eu pour ce portrait grands frais de couleur : Ismérie est tout en noir depuis les pieds jusqu'à la figure *inclusivement*. Le devant de l'autel était semé de pèlerins fraîchement débarqués, priant Notre-Dame de toutes leurs forces sinon de tout leur cœur. Comme nous n'avions pas grand'chose à demander à Ismérie, nous nous éloignâmes un peu. Nous nous avancâmes vers la chapelle des béquilles. Un pauvre diable, qui en avait deux sous les bras depuis longues années, venait de s'arrêter là tout pensif et tout mélancolique.

— Eh bien ! mon pauvre homme, lui dit le médecin, vous voudriez bien jeter vos béquilles sur le tas.

— Oui, répondit-il d'un air piteux, mais ce bonheur-là n'est pas fait pour moi.

— Pourquoi donc ? Le soleil luit pour tout le monde.

— Pourquoi ? pourquoi ? reprit le boiteux en secouant la tête, parce que je n'ai pas la foi. C'est pourtant bien simple, mais c'est au-dessus de mes forces. Voilà plus de mille fois que je viens ici voir toutes ces béquilles pour croire un peu, mais c'est comme si j'avais le diable dans l'âme qui me chante toujours que toutes ces béquilles n'ont servi à personne, si ce n'est à Notre-Dame elle-même. Ne suis-je pas bien malheureux de ruminer de ces pensées-là ?

Nous lui conseillâmes de prendre son mal en patience ; heureusement pour lui que nous joignîmes quelque chose au conseil. C'était après avoir prié Dieu, tout ce que nous avions de mieux à faire dans l'église ; nous voulûmes sortir pour nous promener un peu. — N'oublions pas les tableaux, dit le substitut. Nous retournâmes sur nos pas. Le premier tableau représente Louis XIII et Anne d'Autriche priant pour avoir un fils, à en juger par le fond où est peinte la Nativité ; le second représente la duchesse de Berri remerciant Notre-Dame d'avoir accordé à ses vœux M. le duc de Bordeaux qui sommeille bercé par les anges. Ce ne sont pas là deux chefs-d'œuvre ; le premier est daté de 1618, l'autre a deux siècles de moins et n'en vaut guère plus ; enfin, la peinture est digne de la sculpture.

A notre sortie de l'église, nous fûmes tous frappés de l'étrange caractère du bourg; c'est bien le spectacle austère de quelques villes de Flandre et d'Espagne : des figures sombres à tout seuil de porte, des chapelets à toutes les mains, des soutanes et des rabats qui se dessinent partout, des cierges qui brûlent par douzaines; mais, à Liesse, le tableau est un peu égayé par les groupes de pèlerins endimanchés qui viennent là par distraction. Nous vîmes bientôt paraître une procession indéfinie : deux villages d'alentour, bannières flottantes, croix et cierges allumés en tête, avec tous les menus accessoires du culte. Le petit séminaire de Liesse alla en grande pompe au-devant de la procession. En voyant cela, qu'auraient dit les gazettes nationales qui se sont effrayées des processions pour la fête de Dieu? Il est vrai qu'en toute chose les saints sont mieux fêtés que le bon Dieu.

Un peu fatigués de voir partout rabats, cierges et rosaires, nous nous acheminâmes vers l'hôtellerie. La façade est une façade de couvent; point de bouquet de gui comme on en voit à toutes les auberges de Picardie, mais une croix pour enseigne. Une croix pour enseigne, c'est toujours une croix mal placée, c'est rappeler mal à propos la cène et les apôtres. Cependant notre appétit tint bon. Nous trouvâmes dans la salle d'entrée deux servantes qui avaient la mine de deux sœurs de charité, un marmiton qui avait l'air d'un enfant de chœur, et un chat faisant la chattemite, *un saint homme de chat*. Survint un grand individu pâle et sec à faire peur aux vivants, qui, après s'être incliné comme une séminariste, nous demanda d'une voix sombre ce qu'il pourrait faire pour Nos Excellences.

— Un bon dîner, dit le médecin.

— Messieurs, reprit l'hôtelier, c'est aujourd'hui samedi, je n'ai que des œufs et de la salade, du fromage et des fruits.

Le pauvre médecin se recommanda à Dieu :

— Seigneur! s'écria-t-il, où sommes-nous?

— Mais, demanda le substitut, est-ce qu'on ne vend pas des indulgences, ici?

— Oui, monsieur, mais seulement pour les malades. Depuis M. de Voltaire à son voyage en Flandre, nul chrétien en bonne santé n'a mangé de viande les samedis en cette maison.

— Comment, M. de Voltaire? Est-ce qu'il est venu ici en pèlerinage?

— Hélas! monsieur, répondit l'hôtelier, par malheur pour le pays, il y en a bien d'autres de son espèce qui sont venus profaner ce saint lieu. Saint-Just a couché là-haut pendant huit jours; aussi, mon grand-père a fait bénir la chambre quand l'échafaud a coupé cette tête de monstre.

— Tout beau! s'écria le médecin qui est pour la république; mêlez-vous de vos têtes de veau, monsieur l'hôtelier. Où donc avez-vous appris votre état, s'il vous plaît?

— J'ai été au séminaire, dit-il avec orgueil.

— Que diable! dit le notaire, il fallait vous faire curé, nous ne serions pas exposés à être mal traités ici.

Nous nous résignâmes aux œufs et au fromage de l'auberge catholique, apostolique et romaine, où l'on jeûne sérieusement quand l'église l'ordonne.

— Voyez-vous, messieurs, reprit l'hôtelier qui voulait nous convertir, Voltaire s'est bien repenti d'avoir enfreint en cette maison les commandements de l'église. Voici l'histoire en deux mots: Cet homme passait à Liesse, par curiosité, en compagnie d'un seigneur de la cour; ils descendent ici et s'en vont à l'église; ils reviennent bientôt riant aux éclats; mes *aïeux* épouvantés les supplient d'avoir plus de respect pour Notre-Dame; les impies disent qu'ils se moquent de Dieu et du diable, qu'ils riront tant qu'il leur plaira, et autres blasphèmes pareils; et non contents de tout cela, ils commandent d'un ton de maître le plus beau dîner du monde. C'était un samedi, dans la belle saison. Mes aïeux résistèrent d'abord avec un pieux courage; mais, craignant quelque malheur, ils égorgèrent un poulet et le mirent à la broche. Sur le soir, après dîner, les deux blasphémateurs se remettent en route; à peine au bord de la forêt, un orage épouvantable fondit sur eux. Allez, messieurs, ils virent de près le feu du ciel; au dire d'un bûcheron, ils tombèrent agenouillés dans la poussière. Tout grands seigneurs qu'ils étaient, ils se tournèrent vers Notre-Dame de Liesse avec des prières et des larmes; Notre-Dame, apaisée par leur repentir, daigna leur laisser la vie, mais ils furent mouillés jusqu'aux os. Exemple terrible de la toute-puissance de Dieu et de la faiblesse des hommes!

Là-dessus, l'hôtelier nous fit une profonde révérence, et s'éloigna de nous avec dignité, sans avoir levé les yeux une seule fois sur les dames.

Pendant notre frugal banquet, nous nous perdîmes à l'envi dans le monde des miracles; miracles sacrés, miracles profanes, c'était à qui mettrait en jeu le plus beau. Romulus et Rémus naquirent d'un dieu et d'une vestale; la chevelure de Bérénice balaya, une belle nuit, toutes les étoiles du ciel, qui restèrent dans le balai; Philémon et Baucis virent changer leur cabane en temple; les murailles de Thèbes s'élevèrent au son de la flûte. Voilà pour les profanes. Les miracles sacrés ne sont pas moins agréables; à commencer par le serpent qui perdit Ève, par la mâchoire d'âne de Samson, par les discours de l'ânesse de Balaam, par le soleil et la lune arrêtés en plein midi; à finir par les hauts faits de Notre-Dame de Liesse. Nous fûmes tous des voltairiens pervertis. Heureusement pour notre salut que la femme du notaire nous arrêta par cette sentence: — Quand la foi parle, la raison ne doit pas dire un seul mot.

Tout est pour le mieux dans ce monde, qui n'est pas le meilleur. Avant les miracles de Notre-Dame de Liesse, le pays n'était qu'un désert sablonneux, une lande dédaignée, un marais malsain à peine habité çà et là par quelques pauvres diables qui n'avaient pas ailleurs de place au soleil. On eût dit d'un oubli de la nature en voyant au milieu d'une des plus riches contrées, ces quelques lieues de sable aride où l'orge venait à peine. Mais Ismérie arriva à propos, en compagnie des seigneurs du pays, qui ne savaient à qui louer leurs terres. Avec Ismérie les miracles, avec les miracles les pèlerins; on plante, on bâtit, on dessèche les marais, on enterre le sable, on finit par dominer la nature rebelle, et voilà le pays qui va son train le mieux du monde. Cependant la meilleure moisson n'a jamais été celle de la terre; les marchands de chapelets, de cierges, de bagues, d'images et de bouquets miraculeux se sont enrichis plus vite que le laboureur. Il n'est guère de village en France où Notre-Dame n'ait vendu quelque scapulaire de plomb, de cuivre ou d'argent. J'ai vu arriver à Liesse une charrette toute pleine de bagues de plomb; c'est un commerce effréné en gros et en détail; rien n'y manque, pas même

les commis voyageurs, qui sont d'anciens aveugles, ou d'anciens boiteux, qui voient ou qui marchent par la grâce de Notre-Dame. Or, *malgré les miracles,* ne faut-il pas déplorer ces pèlerinages un peu vagabonds, à cette heure surtout où le pays manque de bras pour les moissons? ne verrait-on pas d'un bon œil, au lieu de ces bouquets de papiers peints, quelque ardente faucille armer la main du pèlerin? la jeune moissonneuse qui ornerait son chapeau de paille du dernier bluet cueilli dans les seigles en retournant la gerbe, ne serait-elle pas plus agréable au Seigneur, pour parler comme l'Écriture, que toutes ces aventurières qui enjolivent leurs corsages fanés des bouquets bénits de Notre-Dame? Il ne faut pas faire tant de chemin pour Dieu et ses saints. Dieu est partout où il y a un épi, une goutte d'eau, un rayon de soleil, une fleurette dans l'herbe: tout cela vaut bien les reliques, les cierges, les scapulaires et les bouquets de Notre-Dame de Liesse; Dieu est partout pour la bonne foi, la charité et le travail. Ceci me rappelle une petite leçon donnée dans un tribunal par un président, homme d'esprit, à un jeune abbé de Notre-Dame de Liesse. L'abbé, comme témoin dans je ne sais quel délit, allait jurer de dire toute la vérité. Le christ avait je ne sais pourquoi disparu du tribunal depuis quelques jours; le pauvre abbé le cherchait des yeux avec angoisse; de guerre lasse, il tourne le dos au jury et lève la main vers la cathédrale du pays dont il voyait une tour par la fenêtre: — Allons donc, monsieur le curé, lui dit le président avec humeur, soyez plus poli et plus orthodoxe; Dieu n'est-il pas partout?

Nous allâmes de Liesse au château de Marchais, où dorment en paix après un si long voyage les trois chevaliers de Saint-Jean. Ce château, qui fut le pied-à-terre de plus d'un royal pèlerin, a gardé je ne sais quel parfum du vieux temps des miracles. Le châtelain d'aujourd'hui, qui ne revient pas de la Terre-Sainte, est un homme d'esprit qui s'entend à merveille aux œuvres d'art; il a recueilli les plus beaux meubles de la renaissance dans la chambre où a couché François Ier. De la fenêtre de cette chambre, fenêtre gothique ornée de gracieuses arabesques, on voit au bout de l'avenue du parc, par une échappée, le clocher aigu de Notre-Dame de Liesse. Ce château, à l'encontre de beaucoup d'autres, est plus beau que jamais, grâce à cette

main savante qui lui prodigue tout; le parc est une des plus magnifiques promenades de France et de Navarre. En automne, le son du cor, le cri des chasseurs, l'aboiement des chiens, éveillent gaiement ce pays un peu morne. C'est le beau temps du château et du terrain, le temps du bruit et des fêtes. Tous les pèlerins y sont bienvenus, les riches et les pauvres, les uns au seuil, les autres au foyer.

Nous revînmes le soir, sans miracles et sans orages, avec le gracieux souvenir de la jolie paysanne en béguin qui tirait la corde miraculeuse avec tant de bonne volonté. Grand bien lui fasse!

Bruyères, 25 juillet.

ARSÈNE HOUSSAYE.

UNE

NUIT DE LORD BYRON.

On sait que lord Byron confia, par son testament, la publication de ses Mémoires à Thomas Moore. Celui-ci, par une félonie sans excuse envers les volontés saintes d'un mourant, altéra, en plusieurs parties, des pensées et des actions du grand poëte. Nous avons retrouvé, il y a peu de temps, par un bonheur inespérable, un des passages supprimés. Nous en avons composé la présente histoire.

Un soir, Byron, lorsqu'il était encore à Florence, entra chez son ami Sheley. Il était tard. Le poëte paraissait plus sombre et plus attristé encore que de coutume. Il jeta son manteau sur une chaise, alla serrer brusquement la main de son ami, et se croisant ensuite les bras sur la poitrine, il secoua la tête avec une profonde expression de désespoir :

— Mon ami, je suis un homme perdu !

— Pourquoi donc? répliqua Sheley.

— Perdu, te dis-je, anéanti, fini. Il ne me reste plus qu'à choisir ma meilleure paire de pistolets, mettre trois balles dans chacun, bien m'assurer de l'amorce, et envoyer ma cervelle au diable.

— Ta femme arrive peut-être à Florence?

— Sheley, tu fais là une mauvaise plaisanterie de vaudeville, qui ne fait pas honneur à ton esprit. Je te le répète, je suis perdu, je suis amoureux.

— Alors, reprit Sheley en éclatant de rire et en se renversant sur sa chaise, il y a espoir, on revient de cette maladie. Raconte-moi cela.

— John, cria Byron, où est donc John? où diable est ton domestique?

J'ai besoin en ce moment d'une bouteille d'eau-de-vie. La fièvre me brûle. Fais apporter un bol et allume un punch; allumes-en deux s'il le faut.

John apporta la bouteille d'eau-de-vie, et le punch se mit à jeter ses petillements et ses clartés livides dans la chambre.

Byron regardait la flamme dessiner des spectres à peine visibles sur la muraille; de temps en temps il se frappait le front, et inclinant la tête, il retombait dans un profond silence.

— J'écoute ton histoire, dit Sheley.

— Quelle histoire?

— L'histoire de tes amours.

— Oui, pour que tu l'écrives à nos amis communs et que vous en riiez entre vous. Écoute, Sheley, cela n'est pas risible, écoute-le-bien, et ne m'interromps pas que je n'aie fini. L'autre soir, je suivais tout au long je ne sais plus quelle rue de Florence. J'allais comme tous les fous qui cherchent une rime et qui attellent des vers l'un à l'autre, lorsque j'arrivai devant une misérable auberge qui se nomme l'Aquila-Nera. Il y a là au rez-de-chaussée une grande salle basse qui ouvre sur la rue. La fatalité, mon cher ami, ou, comme disent les moines, la Providence, qui mène le monde, et par-dessus le marché les lords d'Angleterre, me fit regarder par la porte.

J'aperçus à une méchante table, couverte de brocs et disposée en forme de comptoir, une jeune fille belle comme tu n'en verras jamais. Ne souris pas encore. Ève, notre mère, Myrra la courtisane, sa fille Astarté, la blonde, qui laisse ruisseler, en tordant sa chevelure, d'innombrables perles divines au soleil, ne sont, à côté de cette simple fille d'auberge, que de plates rêveries. Je songeai que je n'avais pas dîné. J'entrai hardiment dans cette espèce de caverne, ou de mauvaises lanternes pendues à la voûte répandaient plus de fumée que de lumière, tout comme les vers de Southey. Il y avait déjà bien une trentaine de bandits, presque tous muletiers, qui mangeaient le

plus salement et le plus bruyamment du monde. Ils faisaient un tapage plus assourdissant de mâchoires, que toutes leurs bêtes au ratelier; je n'écoutais rien, je ne voyais rien que la jeune Térésine; elle se nomme Térésine, Sheley : je veux que la postérité sache et retienne ce nom. Elle était magnifique, sereine, et dans tout ce bruit et les jurements grossiers de cette canaille, elle était entre deux chandelles qui mouraient tristement sur des chandeliers de fer; elle avait une rose à sa ceinture, et portait derrière sa tête le voile blanc des Florentines. Au jour de ma mort, je la verrai comme je l'ai vue ce soir-là. Au-dessus d'elle, il y avait une image de la Madone, éclairée par une lampe de verre. Je regardai Térésine tout à mon aise. Lorsqu'un des habitués se levait de table et venait payer son écot, elle recevait gracieusement son argent, et lui rendait un gracieux sourire. Je ne sais pas trop ce qu'on me servit, je crois me rappeler que c'était une tanche aux herbes, une tanche hérétique au dernier degré, pêchée depuis quinze jours, et des champignons frits dans l'huile, le tout assaisonné d'un petit vin aigrelet. Je fis un repas détestable, et je sortis fort content.

J'ai eu depuis lors la faiblesse de retourner souper ou faire semblant de souper tous les jours à l'auberge de l'Aquila-Nera. Térésine me souriait comme à tous les autres lorsque je sortais. J'aurais payé mille guinées un sourire de plus. Je crus l'obtenir en faisant les avances d'une conversation suivie. Térésine causait volontiers avec moi; j'en conclus qu'elle était amoureuse de ton ami ou le deviendrait bientôt. Sheley, je ne me sens pas le courage de te dire le reste; le punch vient de s'éteindre, verse-m'en une rasade.

— Continue, dit Sheley.

— Je ne suis pas encore assez ivre, dit Byron.

— Je devine le reste : tu fais sans doute une déclaration dans toutes les formes ?

— Tu te trompes, reprit Byron, j'étais trop bête, trop amoureux, pour oser lui déclarer mon amour de vive voix. J'avais placé mon idole trop haut dans le ciel, dans les parterres d'étoiles, pour oser lui parler le langage des commis aux grisettes. Tu vas rire, Sheley. Depuis plusieurs nuits je ne dormais pas; dans le délire de mes insomnies, je lui adressai des vers.

— Anglais, sans doute ?

— Non, italiens. Elle les reçut et les garda huit jours. Pour soutenir un peu les vers et les aider à faire un peu plus vite leur chemin dans le cœur de Térésine, j'expédiai à leur suite une très-belle, très-longue, très-savante, très-encœurante lettre, capable de fendre tous les granits de la Yung-Frau, et les vers et la lettre tout me fut remis le lendemain, sous ma serviette, par le cabaretier lui-même.

Alors je remarquai, pour la première fois, à la table la plus proche de Térésine, un jeune muletier, aussi laid qu'il est possible de l'imaginer, négligemment occupé à échanger des sourires avec la jeune fille. Toutes les fois que je m'approchais du comptoir, il me jetait des regards de travers et grommelait dans son assiette. S'il eût soufflé une parole intelligible à mon oreille, je l'aurais étendu sur le carreau du poignard que je porte toujours.

— Comme le gendarme de Pise.

— Ne parle pas de celui-là ; j'ai eu un moment d'impatience ; je l'ai tué. J'en ai eu depuis du chagrin. Encore un verre de punch et je reprends. —Je crus m'être trompé sur l'emploi des moyens. J'allai acheter, sur le pont des orfévres, une chaîne d'or, une épingle, et une bague montée en brillants; je les offris à Térésine; elle me regarda d'un air étonné et me dit que je me trompais, que je n'étais ni son parent ni son fiancé pour lui présenter de semblables cadeaux. Depuis lors, quand j'allai lui payer mon dîner, elle ne m'a plus jamais souri. Que penses-tu de cette histoire?

— Je pense que tu en seras pour tes champignons frits, ton vin aigre et tous tes mauvais repas. Ta déesse épousera le muletier.

— Oui, reprit Byron avec amertume, un muletier! un homme qui soigne les mules, qui les étrille, qui les peigne, qui les bâte, qui leur met et qui leur ôte le collier, les grelots, qui étend et qui enlève la paille de leur litière. Je voudrais être muletier.

— Je voudrais être lord et pair d'Angleterre, dirait un muletier à son tour. Je vous trouve, messieurs les poëtes, les plus plaisantes gens du monde. Vous croyez là, de bonne foi, parce qu'on enlève en un jour quinze mille exemplaires de votre

poëme, parce que vous avez le talent particulier de faire, avec des brises, des vagues, des fleurs, la lune et les étoiles, une chose matérielle et compacte qui se vend sur la place publique, vous croyez que du midi au septentrion, de l'aurore au couchant, aussi loin que va le pèlerinage des hirondelles, vous croyez avoir droit à l'amour de toutes les femmes! Et un jour un muletier, l'impertinence est grande, vous rappelle à l'infirmité des autres hommes.

Sheley, reprit Byron encore plus triste, je crois qu'elle a regardé mon mauvais pied en repoussant mes cadeaux, et maintenant que faire?

— Ne plus aller dîner à l'auberge de l'Aquila-Nera.

— Je veux aller me tuer devant sa porte. N'éclate pas de rire; je suis homme à le faire. Je ne suis déjà que trop rassassié de l'existence, las de traîner mes pieds sur cette vallée de misères, et d'entendre claquer à mes oreilles les mains d'un million d'imbéciles qui admirent un homme qui les méprise. Je foulerai sous le talon cette existence, ce fruit de Judée qui ne contient que de la cendre. Mais avant je veux écraser de mon pardon et de ma générosité cette femme qui me dédaigne. Je veux m'élever pour elle à la sublimité de Jésus mourant, envers ses bourreaux. Voici la lettre que je veux lui porter.

Le poëte tira de sa poche un chiffon de papier et lut à peu près à son ami les phrases suivantes : Ayez une minute de bonté pour m'entendre une dernière fois. Je ne sais comment la mystérieuse complication des destinées humaines a rapproché la mienne de la vôtre. Nous allons désormais mourir l'un pour l'autre, nous nous en irons chacun de notre côté pour ne plus sans doute nous retrouver dans ce pèlerinage de la vie. Vous m'aurez oublié demain, mais je vous jure que votre souvenir sera toujours béni pour moi, et tant que Dieu me laissera debout sous le soleil, j'évoquerai loin de vous votre beauté comme une vision des jours les plus doux et les plus amers que j'aie passés. Adieu. Je vous souhaite la paix du cœur que vous m'avez enlevée; vous aimerez un jour : telle est la destinée de toutes les jeunes filles, un peu plus tôt, un peu plus tard. Pour vos amers dédains je ne demanderai au ciel qu'une seule grâce, celle de n'être jamais vengé. Soyez heureuse, vous dominerez, vous sourirez encore; mais pensez quelquefois, ne fût-ce que

pour conjurer les maux qui menacent tous les heureux, que dans une nuit sombre et délaissée quelqu'un veille et pleure.

Sheley partit d'un éclat de rire. Donne-moi cette lettre, dit-il à Byron, je veux la faire insérer dans les journaux de Londres, je veux qu'on dise dans tous les salons des trois royaumes : vous connaissez bien ce lamentable génie de l'enfer, couronné de sombres vapeurs, qui a quasi le pied fourchu comme Satan, dont le rire fait trembler les autels ; il est doux comme l'agneau sans tache ; il parle du bon Dieu comme un jeune novice. Et alors on se demandera : Qui a pu faire cette conversion ? Et l'on répondra : Une petite cabaretière de Florence. Et lorsqu'on apprendra dans tout l'univers cette grande nouvelle : Byron vient de se tuer ! et que les curieux demanderont : Pour qui ? On répondra en souriant : Pour la femme d'un muletier. Certes, une semblable affection vaut la peine d'en mourir. Si tu ne te fies pas assez à tes pistolets, je t'offre les miens, ils sont excellents. Une légère contraction de l'index et la farce sera jouée : *Plaudite, cives.* Cependant, après la lettre que tu viens de me lire, ne te tue pas tout de suite. Fais venir de chez Murray un bel exemplaire de *Manfred*, doré sur tranche, envoie-le à ton inflexible Térésine avec une magnifique dédicace, le tout avec la lettre que tu viens de me lire. On ne pourra manquer d'être vaincue par une attention si touchante et par des vers que l'on ne comprend pas.

Byron était recueilli en lui-même et n'écoutait déjà plus les paroles de Sheley. Il alla lentement de la porte à la fenêtre et de la fenêtre à la porte. Il s'arrêta brusquement et, les bras élevés au-dessus de sa tête, il s'écria douloureusement avec une émotion toujours croissante : O toi, que j'aimais, que j'aime encore, simple fille du peuple, belle et candide comme au sortir des mains de la nature, fleur des prés du val d'Arno, épanouie sous les larmes des étoiles, je t'aurais sculpté, si tu l'avais voulu, un diadème d'or, un trône de diamants, ou je serais venu me mettre à genoux; je t'aurais faite immortelle entre toutes les femmes. Il n'y aurait eu dans aucun siècle aucun amant qui, au lever de la lune, n'eût invoqué ton nom. J'aurais déposé à tes pieds tous les trésors de la terre et tous les trésors de l'âme, ma fortune et ma gloire; et les tours de Neustead, et les plus beaux palais de Florence, je t'aurais tout donné, si tu

l'avais désiré. J'ai senti une douleur que je n'avais point encore connue, moi qui croyais les connaître toutes. J'arracherai de ma poitrine mon cœur brisé pour le porter à cette femme. O mon ami, juge l'immensité de ma peine; j'ai pleuré. Sheley, quand je serai mort, tu diras à toute la terre que Byron a pleuré, que cet homme implacable, terrible, satanique, a pleuré comme une bachelette abandonnée, ou comme un étudiant ivre qui parle à sa maîtresse.

Des larmes roulaient dans les yeux de Byron.

— Je suis désolé, lui dit Sheley, de ne pouvoir te tenir compagnie en ce moment; mais j'ai la triste infirmité depuis mon enfance, de ne pouvoir verser la plus modique larme.

— Tu es un mauvais ami, reprit Byron, tu railles au lieu de consoler l'ami qui souffre. Je suis meilleur que toi. S'il m'eût fallu prendre ta vie pour avoir cette femme, tu as assisté à mes bons et à mes mauvais jours, tu as été un sympathique et infatigable compagnon du poëte maudit partout et chassé de sa patrie, s'il m'eût fallu te tuer, j'aurais eu bien des regrets dans le moment, bien des remords dans la suite; Sheley, mon ami, je crois que tu aurais passé un mauvais quart d'heure. Vive l'amour! périsse l'amitié qui est toujours lâche!

Byron ne pouvait plus contenir l'orage intérieur; il rugissait; il allait, il venait; il saisit avec colère une belle coupe antique de lapis-lazzulli, et la jeta violemment sur le parquet en s'écriant : Oui, pour avoir cette femme, je briserais le monde lui-même comme ce vase.

John accourut tout effaré pour ramasser les débris. Byron s'avança vers lui les poings fermés :

— John, va-t-en! lui dit-il d'une voix sourde, sauve-toi! J'ai les nerfs horriblement irrités, je suis capable d'étrangler quelqu'un.

— Tu viens d'avoir un mouvement un peu brusque, dit tranquillement Sheley, et tu viens de faire une maladresse qui me coûte cent guinées.

— Il ne sera pas dit que je déserterai la bataille, reprit Byron. Toutes les nuits j'enverrai des sérénades devant l'auberge de l'Aquila-Nera. On n'a pas compris les vers, on comprendra les soupirs des violons. J'y ajouterai des flûtes, des hautbois, des tambourins, des clarinettes, des cymbales, des trompettes,

des grosses caisses ; je ferai faire à mon amour un si beau tapage que les anges l'entendront dans le ciel s'il y a des anges.

— Le moyen me plairait ; mais il viendra une patrouille qui emmenera tous tes musiciens, au nom du grand-duc, dans un corps de garde, sous le beau prétexte qu'ils encombrent la voie publique et troublent le sommeil des honnêtes bourgeois qui ronflent maritalement à côté de leurs femmes.

— Alors, reprit Byron, je prendrai ma plus belle calèche et la ferai atteler de six chevaux, tout comme sa majesté Léopold; un lord et pair d'Angleterre vaut bien tous ces petits hobereaux qui sont monarques de quelque chose en Italie, et un beau jour, en plein soleil, j'irai me promener majestueusement, au petit pas, étendu sur des coussins de velours, devant la porte de l'Aquila-Nera. Térésine me prendra pour un roi, elle sera fière, et finira par m'aimer.

— C'est-à-dire qu'elle se penchera vers son muletier et lui dira en te montrant du doigt : « Vois donc passer cet étranger qui venait ici et qui a une manière de dire si amusante ; il doit bien considérablement peser pour avoir besoin de tant de chevaux qui le traînent. Ils riront de la plaisanterie et se mettront à contrefaire ton accent. O poëtes, les derniers des enfants et les plus fous des fous. Je suis pourtant de ceux-là, moi aussi, Tu es plus calme, et le punch commence à me troubler la raison. Je puis donc te donner un bon conseil. Tu t'es trompé, tu t'es mis à aimer une femme qui n'a rien de commun avec toi, et qui est d'une autre espèce. Tu l'as revêtue de perfections idéales qui n'étaient que dans ton cerveau. Tu as fait une statue et tu l'as adorée, comme cet autre fou de la fable ; cette fille d'auberge a été instruite dans les idées les plus vulgaires de ménage et de pot-au-feu. Elle épousera un homme qui la battra et qu'elle aimera de toute son âme. Écoute à ce sujet, un apologue auquel il ne manque, pour être irréprochable, que de venir d'un poëte indien. Un jour l'aigle se lassa de sa compagne, occupée en ce temps-là à éventrer des lapins et des lièvres pour les porter dans son aire à ses petits aiglons. Il descendit sur une ferme, dans une basse-cour ; il rencontra là une jeune poule, estimable personne qui avait des principes.

L'aigle s'approcha d'elle, lui fit les plus poétiques compliments, et lui adressa les plus ardentes paroles d'amour. La poule en fut scandalisée; elle ne comprenait rien au langage de ce beau monsieur qui avait un bec si crochu et de si longues ailes. Elle aima mieux son coq si agréable à entendre, et qui se gratte si gentiment les ailes avec les pattes avant de lui conter fleurette. L'aigle s'envola au sommet d'une tour, et, la tête cachée sous sa plume, il se mit à gémir. Il avait tort; où voulait-il que la poule le suivît? Elle est faite pour vivre bourgeoisement dans la cour, parmi les canards et les dindons, pour pondre, pour couver et pour promener ensuite, avec une sollicitude et une fierté maternelle, tous ses poussins dans les orties. L'aigle gémissait toujours, lorsqu'un éclair passa devant lui. L'aigle leva la tête et jeta un cri sublime. La tempête l'appelait; il reconnut cette voix amie, il s'élança dans les vents et les suivit. Il alla retrouver ses affections naturelles au-dessus des collines, au-dessus des montagnes, dans le voisinage du soleil. Mon ami, tu es un aigle, toi aussi. Je ne t'en fais point compliment, surtout quand on aime les poules. Reste dans ta patrie, fils de l'air, tu y trouveras encore assez d'amour pour ressaisir ton âme, et, si ce n'était la vergogne de l'étiquette, plus d'une reine te presserait dans ses bras. Ensuite, l'amour dédaigné, mon ami, ne t'abuse pas, ce n'est plus de l'amour, mais bien de l'amour-propre.

— John, cria Sheley, apporte une seconde bouteille d'eau-de-vie et rallume le punch.

— Sheley, tu parles comme un avocat, fort bien sans doute, mais à côté de la question. Ce que j'aime, ce n'est point cette femme, c'est la beauté que Dieu a répandue sur elle. La beauté, mystère inexplicable, manifestation la plus éclatante de Dieu. Si la femme n'était pour nous qu'un prétexte de volupté, on la prendrait comme un repas. L'amour alors serait la plus inoffensive des passions. Tu n'as vu personne se tuer pour un plat de pommes de terre. Ce n'est que la beauté qui rend l'amour la plus terrible des souffrances, par le plus terrible des désirs. Dans le rayonnement de la beauté nous sommes éblouis, atterrés, comme si nous nous trouvions face à face avec l'être des êtres : devant elle, toutes les vaines distinctions de société, d'éducation, d'intelligence et de race, sont condamnées à dis-

paraître. Non, je n'ai point créé cette femme ; je l'ai vue, et je l'ai adorée.

— Eh bien, poëte, garde le souvenir de cet amour comme ton grand-père le Dante garda celui de Béatrix ; tu auras ainsi en toi un grand réservoir d'émotion poétique; il vaut mieux perdre cette femme, sans l'avoir possédée, que de la perdre après l'avoir tenue en tes bras et l'avoir repoussée ensuite de lassitude : tu serais fatigué d'elle au bout de huit jours.

Byron réfléchit un moment et dit : — Tu pourrais bien avoir raison ; je partirai demain.

— John, cria Sheley, apporte une troisième bouteille d'eau-de-vie, et rallume le punch. Bientôt les deux amis virent danser les meubles et chanceler le plafond, et s'accoudèrent sur la table l'un vis-à-vis de l'autre, leur face se touchait presque. Ils discutèrent longtemps sur la haute philosophie, ou plutôt Sheley entama une longue exposition de l'absolu. Ce qu'il y eut de plus étrange, ce fut que Sheley, qui parlait, s'endormit le premier, et que Byron, les yeux ouverts l'écoutait toujours.

Quelque temps après, Byron se rendit à Venise, où il séduisit une fille du peuple qu'il renvoya et qui se jeta dans le grand canal. Il alla ensuite à Ravenne, où il connut la comtesse Giuccilio. Un soir que sous les citronniers en fleurs, au bruit des fontaines de marbre, Byron, enivré de tous les bonheurs, avait posé sa tête sur les genoux de sa belle maîtresse, et que celle-ci, les cheveux déroulés au vent, le regardait en silence, Byron se mit à soupirer.

— A quoi songez-vous, mon ami? lui dit la comtesse.

— Je songe à l'auberge de l'Aquila-Nera, répondit Byron avec un accent de profonde mélancolie.

EUGÈNE PELLETAN.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Stephen Girard.

Vers la fin du mois d'août 1831, une vieille carriole, attelée d'un cheval poussif et boiteux, se dirigeait lentement vers Philadelphie. Sept heures n'étaient pas encore sonnées, et cependant le vieillard qui se trouvait dans la voiture, malgré son grand âge, avait déjà, le matin même, cueilli les fruits et arraché les légumes qu'il rapportait à la ville. Il avait pour tout vêtement, une grosse veste de toile en assez mauvais état; un pantalon d'étoffe de laine laissait voir, à nu, la cheville de ses jambes nerveuses; enfin des souliers ferrés et qui eussent fait honneur et profit à un porteur d'eau, formaient, sans bas, la seule chaussure de ses gros pieds.

Il laissa d'abord aller son cheval aussi lentement qu'il plaisait à la pauvre bête, et celle-ci profitait de la liberté, je vous l'assure, quand, tout à coup, les horloges publiques de Philadelphie se mirent à sonner sept heures. Aussitôt, le vieillard, surpris et mécontent de se trouver en retard, se mit à fouetter la rosse de manière à lui rendre toute l'énergie de sa jeunesse, — si toutefois le misérable quadrupède avait jamais eu de l'énergie et de la jeunesse : — la carriole parcourut ainsi les rues principales de la ville et s'arrêta dans un des plus pauvres quartiers, devant une maison de modeste apparence.

— Mon déjeuner! cria-t-il à une vieille femme qui se mit en toute hâte a dresser une table, dès qu'elle entendit le bruit des roues, et tandis qu'un domestique, non moins âgé, déchargeait la voiture et déharnachait le cheval. Mon déjeuner n'est point encore prêt ! ce sera donc toujours la même négligence? on me fera donc toujours perdre mon temps par une désobéissance entêtée?

— Mais, Stephen, vous m'avez encore ordonné hier de ne mettre la viande sur la poêle qu'au moment de votre arrivée, parce que, disiez-vous, le bifsteck se refroidissait quand je m'y prenais à l'avance.

— Vous savez que je dois être, dans mes bureaux, à sept heures et voici déjà plus de cinq minutes que sept heures ont sonné.

— Ce n'est point de moi, frère, mais de vous que provient le retard.

C'est donc ainsi que l'on me parle dans ma maison? Puisque vous ne voulez point vous conformer aux ordres de celui dont vous mangez le pain, vous quitterez, dès à présent son logis. Je vous donne un quart d'heure pour emporter vos hardes. Si tout à l'heure, quand je reviendrai, elles sont encore chez moi, je les jetterai par la fenêtre.

La vieille femme, abasourdie, regardait Stephen sans comprendre et ne pouvait croire qu'il parlât sérieusement. Néanmoins, il y avait dans la figure de cet homme, privé d'un œil, et dont une expression d'amertume et de rage crispait les grosses lèvres, une résolution inébranlable qui ne devait laisser aucun espoir à celle qu'il congédiait.

— Vous m'entendez, n'est-ce pas? reprit-il avec dureté. Cette fois, songez que je me ferai obéir et que j'en trouverai les moyens.

La pauvre créature ne put, à cette dernière injonction, retenir ses larmes.

— Eh quoi ! dit-elle, mon frère, c'est ainsi que vous parlez à votre sœur?

— Ma sœur! Est-ce que vous êtes ma sœur? Avons-nous eu la même mère? Celle qui vous a donné le jour n'était-elle pas venue prendre, dans le lit de mon père, la place encore chaude de ma mère à peine enterrée? Elle m'a chassé sans pitié de la

maison de mon père; je vous chasse de la mienne : c'est justice du ciel.

— Oh ! Stephen, chassez-moi, s'écria la vieille femme; mais n'insultez pas à ceux qui dorment dans la tombe.

— Voici bien des phrases de trop. Vous avez reçu mes ordres, conformez-vous-y.

En disant brutalement ces dernières paroles, il prit, dans la poêle, le bifsteck à demi consumé, le plaça dans une assiette, en détacha les parties brûlées, et mangea le reste de bon appétit, comme s'il n'eût rien fait que d'ordinaire en jetant, hors de sa maison, sa vieille sœur.

Son repas terminé, il échangea les vêtements de toile qu'il portait contre des habits de drap, et sortit à pied pour se rendre dans ses bureaux. Chemin faisant, chacune des personnes qui rencontraient Stephen le saluaient respectueusement. Si quelqu'un l'abordait, c'était avec une extrême déférence. Quant à lui, sans répondre aux saluts qu'il recevait, sans serrer les mains qu'on lui tendait, il écoutait à peine, répliquait brièvement, accordait par un oui, refusait par un non, et profitait des priviléges d'une immense fortune pour s'affranchir de toute politesse et de toute bienveillance.

Jamais, du reste, on ne vit fortune comparable à celle de cet homme. Stephen Girard comptait à lui seul plus de bâtiments en mer que tous les autres négociants de l'Europe et de l'Amérique. Il possédait une banque publique, autorisée, ce qui lui donnait le droit inouï de battre monnaie en son propre et privé nom. S'il faut en croire les écrivains américains, ses richesses s'élevèrent un moment à plus de cent soixante dix millions, et un tiers des maisons de Philadelphie lui appartenait. Enfin, le livre sur lequel se trouvait l'énumération de ses propriétés immobilières avait quatre cents pages in-folio. Chacune de ces propriétés n'occupait qu'une seule ligne sur une de ces pages.

Né à Bordeaux, d'autres disent à Périgueux, Stephen Girard avait perdu sa mère au moment où il atteignait sa neuvième année. Son père se remaria avec Mme Girard, veuve déjà, et mère de deux fils. Plusieurs autres enfants naquirent de cette nouvelle union, et la nouvelle Mme Girard se montra si rude envers le pauvre enfant, qu'un soir il s'échappa d'une chambre

où on le tenait enfermé depuis huit jours. Peut-être, pour expliquer le caractère bizarre de cette homme, faut-il raconter quelles circonstances provoquèrent le châtiment qui exerça sur sa destinée une si grande influence.

Un matin, il jouait avec un de ses nouveaux frères devant le feu, et les bambins trouvaient fort amusant d'y faire éclater, comme de petites bombes, des coquillages qu'ils y jetaient. Par malheur, un des projectiles revint sur les petits imprudents, et, par son explosion, écorcha au front le fils de Mme Girard, et blessa Stephen à l'œil. Éplorée pour son propre fils, et sans songer à la blessure de Stephen, elle enferma ce dernier dans une chambre voisine du grenier. L'enfant souffrit en silence les douleurs qu il ressentait, et ne s'en plaignit point quand on lui apporta des aliments. Voici les motifs d'un stoïcisme qu'on eût admiré à Lacédémone : Quoiqu'il ne vît plus que d'un œil, il travaillait à confectionner une échelle que, nouveau Latude, il façonnait avec les draps de son lit, car ces draps, noués ensemble, ne l'eussent point mené jusqu'au bas des trois étages de la maison. Enfin, après huit jours de captivité, et par un épouvantable orage, cet enfant, qui comptait à peine onze années, se hasarda, au milieu d'une obscurité profonde, sur la frêle corde, descendit, courut vers le port, se glissa sur un bâtiment qui devait mettre à la voile le lendemain pour les colonies, et s'y tint caché pendant vingt-quatre heures. Ce temps écoulé, quand il ne fut plus possible qu'on le ramenât chez son père, il vint hardiment se présenter au capitaine. Le capitaine enrôla le fugitif comme mousse, ou plutôt comme domestique (*cabin-boy*). Bientôt l'intelligence du petit aventurier fut remarquée de tous ceux qui se trouvaient à bord. Sa hardiesse, sa gaieté caustique, son franc parler courageux, lui conquirent l'amitié du capitaine.

Cependant, sans négliger en rien son service, Stephen se livrait seul à des études sérieuses, apprenait les mathématiques sans maître, et travaillait avec tant d'ardeur qu'en 1771 il obtenait le brevet de capitaine de la marine marchande. Mais ce grade ne le menait point à la fortune, et la vie quelquefois oisive du pont ne satisfaisait point l'insatiable besoin d'activité qu'éprouvait le jeune homme. Un jour, il débarqua à New-York, échangea sans vergogne son uniforme contre une veste

de tavernier, ceignit un tablier de toile bleue, et se mit à débiter de l'eau-de-vie. Il joignit bientôt à ce commerce des spéculations sur les vieilles ferrailles et sur les agrès hors d'emploi dont personne avant lui ne cherchait à tirer parti. Il expédia ensuite, à Bordeaux, des cigares, échangeant ces produits américains contre des vins de France. Si bien qu'après deux années de patience, de travail, de spéculations et d'économie (il vécut pendant ces deux années avec un schelling par jour), il put acheter un petit bâtiment dont il dirigea lui-même le premier voyage comme capitaine armateur. Dès lors, la fortune ne cessa plus de combler Étienne ou plutôt Stephen Girard, comme on l'appelait en Amérique, des faveurs les plus inouïes. Il lui suffisait d'entreprendre une affaire pour qu'elle réussît. Le bonheur amena l'audace, et l'audace, des succès vraiment fabuleux. Il acheta plusieurs immenses terrains à vil prix et ces terrains centuplèrent de valeur en trois ans; enfin, il aventura des sommes immenses durant les plus grandes crises de la fédération, soutint le crédit public dont dépendait le sien, se chargea, en 1812, d'un emprunt de vingt-cinq millions, sauva l'Union d'une banqueroute qui lui eût été mortelle, et réalisa, sur cette affaire, un bénéfice incalculable. C'est là, disons-le, la période la plus noble de la vie de Stephen. Tandis qu'il venait en aide à son pays d'adoption et qu'il le préservait d'une crise terrible, au péril de sa propre vie, durant une invasion de la fièvre jaune, il se mettait encore à la tête du service des malades.

Non-seulement il transforma plusieurs de ses maisons en hôpitaux, mais encore il soigna lui-même les malades, donna l'exemple du dévoûment, brava face à face et corps à corps la contagion et mérita le titre que lui décerna l'Amérique d'*honnête citoyen*.

C'est qu'alors le pauvre orphelin, jadis battu par une marâtre et que la persécution avait chassé du logis paternel, n'était plus seul au monde, c'est qu'alors Stephen Girard aimait.

Un matin qu'il se rendait à ses bureaux, il avait rencontré une jeune fille qui s'en allait, un cahier de musique sous le bras, donner des leçons de piano. Elle était charmante, et les informations que prit le banquier lui apprirent que cette jeune orpheline vivait seule, menait une conduite irréprochable et ne

sortait que pour remplir les devoirs de sa profession. Il se rendit chez elle un soir et lui proposa, tout d'abord, de l'épouser. Elle y consentit de suite. A dater de ce moment, tout devint plus heureux encore dans la destinée du banquier. L'amertume et la haine qu'avaient laissées dans son cœur le souvenir de sa belle-mère s'effacèrent, grâce à la douceur et à la tendresse de sa femme. Telle était l'influence qu'exerçait sur lui cette charmante personne, que Stephen renonça même à ses habitudes de sordide avarice. Il meubla convenablement une de ses huit cents maisons, consentit à prendre deux domestiques, donna une femme de chambre à sa femme, et poussa la dépense jusqu'à faire l'achat d'une voiture et de deux chevaux. Huit années s'écoulèrent ainsi sans que les deux époux eussent d'autres chagrins que de voir la stérilité de leur amour. Enfin, Mme Girard devint enceinte, et rien ne semblait plus devoir manquer à une prospérité sans exemple sur la terre, quand tout à coup cette prospérité s'écroula par la plus horrible péripétie: Mme Stephen mit au monde un enfant mort, et le désespoir la rendit folle.

Le banquier appela en vain à son aide tout ce que les deux mondes possédaient de médecins célèbres. Rien ne put guérir la pauvre insensée, qui ne cessait d'appeler, nuit et jour, par les cris les plus perçants, la petite âme qu'elle voyait voltiger au-dessus de sa tête.

Alors Stephen Girard retomba dans ses habitudes d'avarice et de misanthropie. Il renvoya ses domestiques, ne garda près de lui qu'un vieux cocher, et fit venir d'Europe une de ses sœurs. Dieu seul peut savoir ce que la malheureuse créature eut à souffrir de la bizarrerie et de la dureté de son frère, dont la raison semblait altérée par le malheur. Elle ne l'approchait qu'en tremblant, et loin de le désarmer par sa douceur et par sa patience, elle ne faisait que rendre plus lourd et plus douloureux le joug qui pesait sur elle. Il fallait qu'elle suffît, avec deux schellings par jour, à la dépense des trois personnes qui composaient la maison du banquier. Quand elle sollicitait de lui des secours pour quelques-uns des membres de sa nombreuse famille, la plupart besogneux, elle n'en recevait que des refus. — Après ma mort, disait-il, après ma mort ils verront l'affection que je leur porte! Et un sourire étrange pinçait

les lèvres de Girard, tandis que son œil unique brillait d'une manière non moins étrange.

Enfin, après quinze ans, vous le savez, il chassa la pauvre fille, et celle-ci quitta la maison de son frère, car elle savait que rien au monde ne pouvait faire revenir Girard sur la moindre des volontés qu'il avait arrêtées.

Elle s'en alla donc sans meubles, sans autre ressource qu'un peu de linge usé, et ne sachant où trouver un asile. Une de ses voisines la recueillit provisoirement et par pitié.

Huit jours s'écoulèrent sans que Stephen prononçât le nom de sa sœur, sans qu'il parût s'apercevoir de son absence. On aurait dit qu'il avait toujours été seul chez lui. Le vieux cocher s'était chargé de préparer le déjeuner de son maître, et celui-ci n'en demandait pas plus.

Cependant la vieille femme, confuse d'être à charge à une voisine qu'elle savait dans un état plus voisin de la gêne que de l'aisance, prit la résolution d'écrire à son frère pour lui demander quelques secours.

Dieu sait ce qu'il en coûta à l'infortunée pour en venir à cette extrémité, et combien elle versa de larmes amères en traçant le billet. Stephen se trouvait dans ses bureaux quand on lui remit la lettre de sa sœur. Il la lut comme il aurait fait de la plus insignifiante note commerciale, écrivit en marge : *donnez trois gourdes par semaine,* jeta le papier parmi les autres que l'on avait placés devant lui, et ne parut plus songer à cette affaire.

Trois gourdes par semaine, c'était soixante francs par mois.

Malgré cette indifférence affectée et ce cynisme fanfaron, Stephen Girard, depuis qu'il avait chassé sa sœur, paraissait encore plus dur, plus bizarre et plus misanthrope que par le passé à ceux qui l'approchaient. En outre, les symptômes de la vieillesse, qui jusqu'alors semblaient l'avoir ménagé, se manifestaient en lui avec une énergie alarmante. Sa vue baissait, sa taille devenait courbée, et il commença à recourir, pour marcher, à l'aide d'un bâton. Enfin, on ne l'entendait plus maintenant, comme il en avait eu l'habitude, durant vingt années, faire chanter à un orgue de barbarie, confectionné d'après ses ordres, les airs favoris de sa femme, avant que Dieu l'eût privée de la raison et rappelée à lui.

Un matin, on trouva Stephen Girard étendu sur son lit, il était mort.

Cette mort était un événement pour toute sa famille, qui comptait sur un immense héritage; mais bientôt cette famille apprit qu'elle n'avait rien à en recevoir. La haine que Girard ressentait contre ses collatéraux l'avait suivi au delà de la tombe.

Stephen Girard avait fait un testament; ce testament léguait à chacune des personnes de la famille du défunt une somme de cinq mille gourdes (25,000 francs une fois payés.) Une de ses petites-nièces, fille du général Lallemand, reçut, par une exception unique, 100,000 francs. Un des frères de Stephen, qui résidait en France, avait huit enfants. Stephen n'accorda les cinq mille gourdes qu'à six d'entre eux, déshéritant ainsi les deux autres.

Tous ces différents legs ne formaient qu'*un pour cent*, c'est-à-dire le *cinquième des revenus d'une année* de la fortune de Girard. Son testament fondait, avec le reste, divers établissements d'utilité publique, et, dans quelques-unes de ces fondations, on retrouve la bizarrerie du légataire. « Dans ce testament, disent M. Guérard et la *Biographie universelle*, Stephen Girard considérant qu'il ne serait pas impossible qu'après sa mort les pauvres, auxquels il n'avait jamais pensé durant sa vie, eussent besoin, surtout pendant l'hiver, de vêtements pour se couvrir et de bois pour se chauffer, il leur alloua une somme qui, de la part d'un autre, eût été un don magnifique, et n'était de la sienne que quelques miettes tombées de sa table. Il donna à une vieille négresse plus qu'à ses parents, et à la loge de francs-maçons plus qu'aux pauvres. Mais ce sont encore des miettes que tout cela; son immense fortune n'en est pas sensiblement diminuée. A qui la donnera-t-il donc? A la ville dans laquelle il l'a amassée et avec des stipulations si artificieusement combinées, que, si elle refuse ou néglige de remplir les conditions d'un legs si extraordinaire, elle en était dépossédée, sans que sa famille puisse profiter d'une obole de cette dépossession. Des conditions sont bizarres, quelques-unes sont même plus onéreuses qu'utiles au légataire. Par exemple, Girard exige que le revenu de sept à huit cents maisons qui lui appartiennent soit exclusivement employé à acheter des ter-

rains et à bâtir d'autres maisons, sans assigner d'autres termes à ces achats que la fin des siècles et le jugement dernier, si la ville dure jusque-là; et sans s'inquiéter si l'on trouvera des gens pour les habiter. Stephen Girard ordonne, en outre, qu'une somme de dix millions de francs sera employée à l'érection et à la dotation d'un collége où seront élevés et entretenus gratuitement cinq cents orphelins qui, pour y être admis, devront offrir certaines conditions qu'il détaille minutieusement. Il entre dans des détails non moins minutieux sur les distributions intérieures du collége dont il s'amuse à tracer le plan, et sur l'administration dont il se fait le suprême législateur.

Ne peut-on pas se demander, avec raison, si Stephen Girard n'était pas atteint de cette fatale maladie, qui ne frappe que trop souvent, de préférence, les intelligences exceptionnelles; cette maladie que l'on nomme *aliénation mentale?* Ne vaut-il pas mieux, pour l'honneur de l'humanité, accuser de semblables travers, la tête que le cœur?

S. Henry Berthoud.

6

AU

POËTE DANOIS ANDERSEN.

Dans tes calmes forêts, sur tes brumeuses grèves,
Rencontres-tu toujours l'essaim joyeux des rêves,
Andersen, frais chasseur que des elfes dansants
Entraînaient autrefois dans leurs chœurs inconstants
Comme un roi du caprice et de la fantaisie,
Dès l'aube poursuivant la libre poésie ?
As-tu toujours ton arc, ce souple esprit vainqueur
Dont les rapides traits s'enfonçaient dans le cœur ?
Es-tu le même encor qu'au temps où la misère
Te nourrissait d'espoir comme une tendre mère,
Endormant ta douleur, trop lente à s'assoupir,
Au chant révélateur d'un brillant avenir ?
La corde de ta lyre est-elle, hélas ! brisée?
Ne vois-tu plus le ciel dans un pleur de rosée?
Les échos de tes bois sont-ils muets? Les vents
Ne murmurent-ils plus dans tes sapins mouvants?
— Non, tu chantes toujours, ô poëte ! et sans doute,
Fier de son noble enfant, le Danemark t'écoute.
Femmes et jeunes gens, avides de tes vers,
Les lisent pour tromper l'ennui des longs hivers;
Et même les vieillards que, seul, le passé charme,
Essuyant sur leur joue une furtive larme,

Sentent battre leurs cœurs comme au temps des amours,
Quand ta muse redit la saga des vieux jours.

A Paris, panthéon où toute gloire aspire,
Un bon vent a porté quelques sons de ta lyre,
Et ton nom s'est inscrit sur les tables d'airain
Parmi les plus beaux noms du chant contemporain.
Tu le vois, ton génie est l'hôte de la France;
Dis-lui donc aujourd'hui ta joie et ta souffrance,
Ainsi qu'un pèlerin, au coin de l'âtre admis,
Laisse voir tout son cœur à ses nouveaux amis.
Tout ton cœur est rempli par la muse immortelle,
Et nous parler de toi sera nous parler d'elle;
Je le sais et j'attends, avide du récit.
— Toi-même, curieux de ce que font ici
Tes frères les chanteurs, tu liras avec joie
Ce croquis ébauché que sur eux je t'envoie;
Car des moindres détails sur les êtres aimés,
— Surtout sur l'art divin, — nos esprits sont charmés.

Lamartine, envolé du limon de la ville,
A regagné l'azur de son beau lac tranquille,
Cygne qui se fait aigle, hélas! — mais dans ses bois
Retrouve la douceur de ses chants d'autrefois.
Cloîtré dans Port-Royal, Sainte-Beuve médite,
Et sans cesse la muse y vient tenter l'ermite;
L'ermite de son mieux résiste et se défend,
Il succombe parfois; — qu'il succombe souvent!
De Vigny, d'une main qui jamais ne se lasse,
Aiguise et repolit sa finesse et sa grâce;
S'il tarde à dévoiler un chef-d'œuvre nouveau,
C'est qu'il concentre en lui tous les rayons du beau.
Sur le front de Hugo la palme académique
Naguère a couronné le Luther romantique:
Sous ce noble rameau d'autres peuvent dormir;
Mais la France attentive est prête à l'applaudir.
Si de Musset s'oublie aux bras d'une maîtresse,
Qu'il craigne quelque tour de muse vengeresse;

Mais je crois bien plutôt qu'à son fidèle amant
La muse dicte encore un caprice charmant.

Des généraux guidant la poétique armée
L'ardeur aventureuse est, tu le vois, calmée ;
Sous leurs tentes, rêvant l'occasion d'éclat,
Ils dédaignent par trop le vulgaire combat,
Tandis que, profitant de ce mépris superbe,
Dans les champs glorieux d'autres glanent leur gerbe ;
Car des milliers de bras levés de toutes parts
S'efforçent de ravir les sacrés étendards.

J'arrête cette épître à l'élan trop lyrique,
Que pourrait égarer un récit pindarique :
Elle s'élève à l'ode, et l'ode me fait peur ;
Le vertige me gagne à la moindre hauteur.
J'aime mieux les vallons, les simples causeries,
Que les pics orgueilleux, les hautes rêveries ;
J'aime mieux, comme toi, doux poëte amoureux,
Et l'humble violette, et le chaume fumeux,
Et la neige sans bruit tombant dans les vallées,
Et les vieillards au seuil des fermes isolées ;
Et ces aspects si doux me sont encor plus chers
Lorsque je les contemple au prisme de tes vers.

N. MARTIN.

MÉLANGES.

— Si les journaux avaient proclamé la légalité des mesures financières qui ont amené les désordres de Toulouse et d'autres localités, et donné au gouvernement l'appui qu'il a trouvé dans la presse pour rendre populaires les fortifications, qui ne l'étaient pas, il y a huit ans,

Le recensement eût pu passer pour un bienfait général, et au besoin pour l'accomplissement *d'une des promesses de Juillet.*

La presse fait tout ce qu'elle veut, le bien ou le mal, à son gré.

Le gouvernement, qui ne sait pas vivre avec elle, ni par elle, ni contre elle, ne surveille absolument que le mécanisme impuissant de la chambre des députés.

Or, la chambre est, comme tous les pouvoirs réguliers en France, dépourvue d'action sur les masses, par cela seul qu'elle est un pouvoir.

Les chambres ne font pas ce qu'on appelle l'opinion, c'est-à-dire cette impression rapide, aveugle, qui échappe à l'analyse, à la discussion, qui n'a ni point de départ ni point d'arrêt.

Les députés parlent quelquefois, et souvent fort mal. Les journaux s'écrivent tous les jours, à loisir, avec ensemble et entente.

Il y a dans une session deux ou trois occasions dans lesquelles ces messieurs prient ceux d'entre eux qui sont classés comme orateurs de prendre la parole, pour composer le programme d'une séance agréable.

Ceux-ci, après s'être fait un peu prier pour monter à la tribune, traitent longuement et avec des variations plus ou moins séduisantes, un sujet qui n'intéresse que leur personnalité et très-peu le pays.

De même que les chanteurs de salon se mettent au piano, pour chanter des romances qui font valoir leur voix, et dont le sujet roule sur les malheurs d'un *savoyard mort de froid*, ou les regrets *d'un paysan breton*.

Après deux ou trois concerts oratoires dont les échos dénaturés franchissent à peine l'enceinte du local, la chambre s'endort dans des discussions de chiffres et de budgets.

Pendant ce temps, les journaux, qui ne prennent pas de vacances, s'emparent du pays, l'endoctrinent et le rendent insensible aux roulades de M. Thiers et des autres rossignols de l'éloquence.

Les discours volent, les journaux restent.

Un pouvoir serait mieux défendu par trois bons journaux que par M. Dufaure, M. Passy, et tous les chefs du centre, de la gauche, de la demi-gauche, du tiers-parti et du quart-parti.

Ce siècle n'est pas celui de la parole, comme on le croit, c'est le siècle du *premier Paris* et du pamphlet.

— L'institution de la garde nationale, cette admirable conquête de la révolution de Juillet, est un des impôts les plus offensants pour la dignité humaine.

On force un être intelligent à se déguiser en quelque chose qui n'est ni le soldat, ni le gendarme, ni le garde champêtre, à s'emboîter le crâne dans une coiffure qui l'abrutit, et à se mettre en croix sur la poitrine des lanières passées au blanc d'Espagne.

Quand il ne veut pas se soumettre à ces bienfaits de la liberté, on le met en prison.

Jusqu'ici, tout cela est très-bien.

Mais qu'on ait appliqué à ces prisons le système cellulaire,

ce système qui fait des fous, des malades et des scélérats endurcis, voilà qui est encore mieux.

Peu de gens sortent satisfaits de cette captivité philanthropique.

Comment se fait-il alors, quand la garde nationale d'une localité donne au pouvoir des sujets de mécontentement, que celui-ci se hâte de la dissoudre?

Cela peut paraître peu intelligent.

La dissolution de la garde nationale ne devrait être qu'une récompense donnée au zèle.

DU POINT D'HONNEUR.

— On lit quelque part que les tribus arabes avaient dix mots pour dire *cheval*, pas un pour dire *honneur*.

Chez nous, au contraire, le mot *honneur* est riche en synonymes.

Toutefois, il est assez difficile de le définir.

Les uns ont arbitré que l'honneur était l'estime de soi-même, d'où il faudrait conclure que les plus présomptueux sont les plus honorables.

D'autres ont prétendu qu'il ne peut y avoir d'honneur où la vertu n'est pas. — Ce sont : le Romain Marcellus et le Français M. de Lapalisse.

Un autre génie de premier ordre, — peut-être Montesquieu, — a écrit que l'honneur était le ressort des monarchies. — Il faudrait, pour le vérifier, avoir une monarchie sous la main.

Enfin, le philosophe David Hume disait : L'homme qui peut nous être utile est celui que nous honorons. — Donc, je dois honorer mon boulanger, mon boucher, mon fruitier, qui me vendent à faux poids des objets d'utilité première.

A toutes ces définitions, il en est une qu'on doit préférer, la voici :

L'honneur est un instinct.

Elle est la meilleure, parce qu'elle ne dit rien.

Nous avons aujourd'hui plusieurs espèces d'honneur.

C'est faute de s'entendre sur cette idée générique, qu'on a sans doute inventé une autre classification plus commode, à l'usage de tous : Le point d'honneur.

Le point d'honneur est la morale du monde. C'est le caractère de chaque profession, une sorte de fierté relative.

Toutes les castes sociales ont leur façon de point d'honneur.

Pour un roi représentatif, le point d'honneur consiste à se représenter lui-même.

Pour le ministre, c'est la combinaison d'une majorité moutonnière, la pratique d'un système. — Sans le point d'honneur, M. Humann ne serait pas l'ogre redouté des portes et fenêtres.

Sous la restauration, le soldat se faisait encore un triple point d'honneur de boire, de battre et d'être un vert galant. — C'est qu'il y avait alors dans l'armée une certaine fleur aristocratique. — Aujourd'hui, le soldat est devenu bourgeois comme le roi, bon ménager et chef de famille. — Tout cela a déplacé le point d'honneur militaire : il ne consiste plus qu'à vivre honnête, à avoir le moins de dettes et le plus de grades possibles.

Autrefois, on disait d'un fils de famille : c'est un mauvais sujet, nous en ferons un soldat, — aujourd'hui un père regarde ses enfants, et dit : Mon aîné a de l'esprit, je lui donnerai du *droit*; mon second est plus lourd, mais plus rangé, je l'enverrai à Saint-Cyr. — C'est ainsi que le point d'honneur militaire a insensiblement perdu son cachet moyen âge, son caractère chevaleresque. — Comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Nos sous-officiers se marient.

Demandez au journaliste ce que c'est que le point d'honneur, il vous répondra : c'est l'indépendance, — parce qu'il a besoin de faire croire à la sienne.

Pour l'homme du monde, au contraire, c'est l'obéissance passive aux lois de l'étiquette, aux conventions des salons;

Pour le spéculateur,

Le banquier,

Le marchand,

Le point d'honneur est dans les échéances. Payer exactement ses billets, sans protêt ni course d'huissier, faire, comme on

dit, accueil à son paraphe, c'est pour l'homme d'affaires la moralité absolue. L'épicier dont on volerait la caisse la veille d'un payement, mettrait plus de temps à rattraper son honneur, que le cheval de M. Delessert n'en mettrait à attraper le voleur. — Ce qui n'est pas peu dire.

Les caprices du point d'honneur varient encore selon les conditions de notre état civil.

Le mari de six mois met toute sa fierté à n'être point trompé; le mari de six ans à ne point le paraître.

Pour une femme, le point d'honneur consiste à quitter la première son amant, à s'arroger l'initiative en matière de rupture.

Chez l'amant, la vanité procède à peu près de la même façon, — car nous avons, de nos jours, tant d'hommes qui sont femmes!

Il existait autrefois chez nous un tribunal du point d'honneur, un code, une jurisprudence, une justice admise en la matière. Cette justice était le duel.

Au dix-septième siècle, la grande volonté de Richelieu n'avait pu le proscrire; au dix-neuvième, il s'est traîné mourant dans notre société. — Il a suffi de deux réquisitoires de M. Dupin pour clore l'agonie.

En déclarant la guerre au duel, M. l'avocat général Dupin a fait, comme je ne sais quel Romain, un vaste pli à sa robe, et c'est dans ce pli que sont venus se cacher tous les poltrons du royaume. Ceux-ci, qui sont nombreux, peuvent aujourd'hui êtres braves sans frais, ce qui permet de généraliser notre valeur nationale, et de multiplier les hypocrites du point d'honneur.

— La science et la philanthropie se font une guerre à mort.

Les savants ont dévoilé la pomme de terre, puis la cerise; maintenant c'est le tour de la gélatine.

Cet aliment vient d'être destitué par M. Magendie.

La gélatine est une substance tirée des os du cheval,

Du cheval, dont les Parisiens mangent les bifstecks, parce que les députés ne veulent pas s'occuper de faire des lois sur les bestiaux.

C'est une substance philanthropique avec laquelle *les hommes aux petits manteaux bleus* se sont brevetés bienfaiteurs de l'humanité.

M. Magendie a prié un chien de vouloir bien, pendant quelques jours, ne se nourrir que de gélatine.

Le chien a dit : Oui. Et il est mort de faim. C'est-à-dire que la gélatine est, non pas un poison, mais une fiction de nourriture, et que les bienfaiteurs du pauvre ont volé ses bénédictions, quand il recevait avec gratitude cette colle sans suc.

D'ici à dix ans, quand tous les mensonges humanitaires seront ainsi dévoilés, quand il sera constaté que les pénitentiaires ne produisent que la folie et la récidive, que les bons de soupe ont fait périr des milliers d'indigents il sera bien risible de voir le mot *philanthrope* devenu synonyme d'*assassin.*

— L'arsenic, si souvent traduit en cour d'assises, a comparu, dans ces derniers temps, par-devant l'Académie des sciences et l'Académie royale de médecine.

Par de savantes recherches, M. Orfila a su poursuivre et reconnaître tous les travestissements de l'arsenic mêlé à nos liquides, à nos tissus, après la mort; il s'agissait tout simplement de reconnaître, dans un rapport, l'exactitude et la précision incontestables des travaux de M. Orfila.

A l'Académie des sciences, les choses se sont passées honnêtement.

Il y a là des traditions de politesse et d'urbanité, et puis, les membres de cette Académie s'y groupent et s'y divisent en sections nombreuses et diverses.

Si on s'y déteste d'une manière générale, comme savants, rien n'empêche qu'un mathématicien n'estime un agriculteur; qu'un mécanicien n'ait des égards pour un botaniste; qu'un chimiste ne se prenne d'amitié pour un astronome!

Mais, à l'Académie de médecine, excepté quelques pharmaciens et quelques vétérinaires perdus dans cette assemblée, il n'y a que des chirurgiens et des médecins, et on dirait presque qu'ils ne se réunissent tous les mardis en académie que pour régler entre eux leurs comptes de malices et de mauvais tours de toute la semaine.

Ce sont des guerres de publicité, des jalousies d'hôpital, des rancunes de clientelle.

La haine de médecin à médecin est éternelle; il y a, au fond, de l'amour-propre et de l'argent.

Aussi, un simple rapport sur les travaux déjà appréciés de M. Orfila se discute-t-il à l'Académie de médecine depuis plus de trois semaines : la discussion s'y nourrit de personnalités, et on y fait de la science presqu'à coups de poing.

Ainsi, tel chirurgien, peu occupé, déteste M. Orfila parce que M. Orfila ne déteste pas, ou ne déteste pas assez tel autre chirurgien très-répandu, et qui a bien ses deux ou trois jambes à couper par semaine.

La dernière séance s'est même continuée dans la cour. On a été obligé de séparer des chimistes qui injuriaient des chirurgiens; des chirurgiens, après s'être injuriés, se sont séparés d'eux-mêmes.

Tout cela se passait devant les cochers et les domestiques de ces messieurs, bien meilleurs camarades et bien plus polis entre eux que leurs maîtres.

On assure que, pour mettre un terme au scandale, la prochaine séance sera présidée par un commissaire de police, assisté d'un piquet de garde municipale.

Nous savions que la garde municipale rendait de grands services à l'ordre public; mais nous ne pensions pas qu'elle serait un jour indispensable aux progrès de l'art de guérir.

— Tandis que la question du recensement ordonné par M. le ministre des finances, d'après les suggestions de M. V. Legrand, député de l'Oise, directeur général de l'administration des

contributions directes, préoccupe le pouvoir, M. Legrand s'assied et se consolide.

Dès les premiers jours de l'année et de son installation, M. Legrand s'est occupé de se loger : c'est tout simple. Il faut embellir sa cage.

Le prédécesseur de M. Legrand s'était contenté d'un cabinet modeste et fort convenable, le même, au surplus, qui avait été désigné par le directeur de l'administration des contributions directes, lors de la répartition des logis sous M. de Villèle.

M. Legrand, directeur général, a voulu avoir un cabinet et un salon. Il a fallu abattre, reconstruire, décorer; il a fallu déposséder d'autres bureaux pour loger M. le directeur général, et l'on n'estime pas à moins de 10,000 francs ce qu'il en a coûté pour le colloquer *selon ses convenances*. Il n'y a rien à dire : c'était pour un *directeur général* qu'on travaillait.

Avant M. Legrand, la direction des contributions directes n'était composée que de vingt-huit personnes qui suffisaient aux travaux du cadastre et à la répartition des quatre contributions directes. Ces contributions n'étaient, en 1830, que de 327,000,000 de francs; elles étaient, en 1840, de 388,000,000 de francs c'est-à-dire augmentées de 60 millions, à raison des dépenses additionnelles des départements et des communes.

Indépendamment de ces augmentations, cette direction, si restreinte dans son personnel, savait encore suffire à l'assiette de diverses autres contributions particulières, telles que les redevances sur les mines, les frais de bourses et de chambres de commerce, les droits universitaires, l'instruction publique des départements et des communes, les chemins vicinaux, les réparations des digues, les travaux de desséchement, les frais de visite chez les pharmaciens et droguistes, les vérifications des poids et mesures, les frais de régie des bois de communes et établissements publics, etc., etc.

A cette époque, le directeur des contributions directes n'avait pas l'honneur d'être un *directeur général.*

Sa dotation n'était alors que de 100,000 francs environ.

Aujourd'hui, elle est d'environ 180,000, elle n'a rien fait de plus qu'auparavant.

Nous disons 180 mille environ, parce que M. Legrand, aussitôt son avénement à la direction générale, s'est occupé d'accroître son importance personnelle.

On a commencé par distraire de la division de la comptabilité générale un bureau de surveillance des recouvrements, quoiqu'il ne s'alliât pas avec la division d'assiette de l'impôt.

Inutilement le directeur de la comptabilité résistait-il; il a fallu céder à l'influence envahissante du nouveau venu. Aussi la direction des contributions directes s'est-elle augmentée de vingt-cinq employés environ. Jusque-là, le trésor n'a point souffert, car il n'y a eu que transposition d'appointements. Ils ont été payés dans une division au lieu de l'être dans une autre.

Mais il ne faudrait pas que, sous quelque déguisement, on rétablît à la division de comptabilité le bureau que la force en a fait détacher. Il y aurait alors double emploi dans la surveillance et dans la dépense.

Ce n'était point assez de ce premier accroissement dans le personnel. On assure que M. le directeur général s'est donné un secrétaire particulier dans la personne d'un contrôleur qu'il affectionne et qu'il a fait sortir des rangs. Il a de plus accru le personnel de sa division.

Il a, en outre, l'intention de se donner *trois sous-directeurs*, auxquels il faudra accorder une dotation, pour lesquels il faudra des cabinets, des commis, des garçons de bureau.

Avant son avénement, il n'y avait pas de *sous-directeurs*, et l'on ne s'est point aperçu que le travail ne se fît pas. Mais aussi il n'y avait pas de directeur général.

C'est une chose remarquable, que la division du ministère qui produit au trésor près de 400 millions, n'ait *point eu* de *sous-directeurs*, tandis que toutes les autres, qui produisent beaucoup moins, en ont été pourvues.

Nous ne voulons pas dire pour cela qu'il soit nécessaire de donner des sous-directeurs à la division des contributions directes: il faut ménager le budget des dépenses toutes les fois que celui des recettes n'en souffre pas. D'ailleurs, il n'y aurait jamais, quelque luxe que l'on voulût y mettre, matière à faire *trois sous-directeurs*.

M. Legrand voulait aussi, dit-on, répandre des augmentations autour de lui : c'est tout naturel. Ne faut-il pas se faire des amis quand on est nouveau venu, et surtout quand on n'est pas aimable?

D'ailleurs, cette dépense serait très-justifiable! les détails que nous venons de donner sur les travaux de cette division prouvent que la dotation n'était pas suffisante.

On dit que M. le directeur général *va avoir des huissiers.*

Il n'y a, en cela, rien dont on doive s'étonner. Un simple directeur, qui recevait tous les jours, pouvait avoir des garçons de bureau ; mais un directeur général doit avoir à sa porte, pour dire qu'il ne reçoit jamais, des hommes en habit noir et portant la chaîne.

Tout petit prince a des ambassadeurs.
Tout marquis veut avoir des pages.

Mais commet payer ce surcroît de dépenses?

Cela était difficile en l'absence des chambres. Quelque puissance de volonté que l'on eût, on ne croyait pas en avoir assez pour accroître les dépenses sans la permission de la législature.

Un esprit fertile n'est jamais en défaut.

On a fait charger un inspecteur général des finances de rechercher dans toutes les divisions du ministère les sommes qu'elles n'avaient pas employées ou qu'on pouvait griveler sur chacune d'elles. On est parvenu à trouver ainsi 75,000 francs environ que M. Legrand s'est fait adjuger, et dont 44,000 fr. ont déjà été, dit-on, mis à sa disposition.

C'est probablement sur ces 44,000 francs qu'ont été accordées les augmentations déjà assurées, le traitement de M. le sécretaire particulier ; et c'est sur le surplus, *soit reçu, soit à recevoir*, que seront payés les sous-directeurs et les huissiers.

Dans notre simple bons sens, nous disons que peut-être les 75,000 francs étaient nécessaires aux divisions sur lesquelles on les a pris, et que, dès lors, on a dépouillé injustement les employés de ces divisions de l'avancement et des augmentations auxquelles leurs bons travaux leur donnaient droit ; ou que, si

les 75,000 francs étaient de trop dans les divisions auxquelles ils avaient été alloués, il fallait qu'ils fissent retour au budget, et que la division des contributions directes n'obtînt un supplément de dotation qu'après que les chambres en auraient eu reconnu la nécessité.

Nous soumettons humblement ce dilemme à M. le directeur général Legrand (de l'Oise.)

— M. et Mme Thiers, ayant *diplomatisé* la première moitié de leur voyage d'Allemagne, ont voulu consacrer la seconde aux recherches botaniques.

Ils reviennent en herborisant.

Le petit Napoléon recueille chaque jour de nouvelles plantes rhénanes et les collige avec soin dans un grand portefeuille en maroquin rouge, qui lui rappelle de bien doux souvenirs.

M. Odilon-Barrot aurait dit à ce sujet :

« Mon vieil ami peut bien donner un portefeuille à des *simples* : les simples lui en ont donné trois. »

Ce mot, dans la bouche de l'ancien complaisant, est tout un gros repentir.

La femme d'un riche étranger assistait dernièrement à la représentation d'un vaudeville très-comique et qui la divertit beaucoup.

L'auteur, homme d'esprit et gêné, écrivit le lendemain au mari :

« Monsieur,

« Mme A... a vu représenter hier un de mes ouvrages : elle a ri pour plus de trente-deux francs, prix de la loge qu'elle avait louée, et peut vous dire qu'elle s'est amusée pour trois mille

francs. Cette somme étant nécessaire à mon bien-être, je vous demande si vous pouvez me les prêter. Vous êtes si heureux, Monsieur, qu'il n'est pas impossible que je vous la rende. »

M. A... fit honneur à cette traite d'une forme toute nouvelle.

— Le ballet de *Giselle* obtient un grand succès, grâce au sujet, à l'arrangement chorégraphique de M. Coralli, à la danse de premier ordre de Mme Carlotta Grisi, et à la musique pleine d'esprit et de sentiment de M. Adolphe Adam. Dans cette partition, charmante d'un bout à l'autre, M. Adolphe Adam n'a pas craint d'introduire, à côté d'une valse de son cru, une autre valse composée par un musicien allemand, en avouant tout haut ce larcin permis et même obligeant.

L'allemand a fait imprimer à part sa valse et appuyé la vente de ce morceau, d'un coup de canon d'annonces :

« La valse de *Giselle*, composée par M. Burg Müller, vient » de paraître chez ***, marchand de musique. »

A quoi l'éditeur de M. Adam répond, par la voix des journaux :

« La vraie valse de *Giselle*, composée par M. Adam, est en » vente chez ***, marchand de musique. »

Puis l'éditeur de l'allemand : « La *jolie* valse de *Giselle*, etc. »

Ensuite l'éditeur de M. Adam : « La valse *favorite* de *Gi-* » *selle*, etc., etc. »

« La *délicieuse* valse, etc. »

« La *seule délicieuse et vraie* valse, etc. »

Cette querelle de réclames n'est pas encore finie ; on dit qu'elle sera vidée par un procès.

Si le tribunal allait faire comme celui de *la Femme juge et partie*.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

FIN DE LA TABLE.





